This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

UNS. 168 c. 5

Ex Libris Hardwicke

Ex Libris Kantorini

Bibliotheque
De S** Kentsch Cardoins.

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE.

TOME CINQUIEME.

ŒUVRES MORALES

DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

Par M. l'Abbé RICARD, *de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse.*

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY
11 SEP 1954
UNIVERSITY OF OXFORD

AVERTISSEMENT.

EN ſuivant l'ordre des Traités de Plutarque, auquel je me ſuis aſtreint juſqu'à préſent, & qui eſt celui des éditions Grecques, le traité d'Iſis & d'Oſiris devroit être le premier de ce cinquieme volume : mais des raiſons particulieres m'ont déterminé à le renvoyer ailleurs. Ce changement ne peut tirer à conſéquence, dans un ouvrage où chaque traité roule ſur une matiere différente, & n'a aucun rapport avec ceux qui le précédent & qui le ſuivent.

UNS. 168 c. 5

Ex Libris Hardiani

Ex Libris Kantonis

Bibliotheque
De S** Kentsch Cardoins.

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE.

TOME CINQUIEME.

posé, & celui de nos sens naturels, avec la division qu'Homere fait de l'univers en cinq parties, & celle des substances animées également bornées à cinq especes, les dieux, les génies, les héros, les hommes & les brutes; enfin avec les cinq idées universelles que Platon établit dans ses principes métaphysiques, on même avec les cinq especes de biens qui partagent la vie humaine; & c'est à ce dernier rapport du nombre cinq, qu'il attribue l'origine de l'inscription dn temple.

Ammonius, sans réfuter directement ce que Plutarque venoit de dire à la gloire du nombre cinq, fait assez entendre ce qu'il pense de cette explication, en disant qu'il n'y a point de nombre auquel on ne pût assigner des prérogatives tout aussi-bien fondées. Pour lui il pense que cette lettre exprime la seconde personne du verbe JE SUIS, *& qu'elle est l'appellation la plus parfaite de Dieu, qui seul a la propriété unique & incommunicable d'exister par lui-même. Les choses périssables, ajoute-t-il, n'ont pas proprement d'existence. La vie même de l'homme est, pour ainsi dire, une mort continuelle, & les changemens qu'il éprouve sans cesse dans sa substance, ne lui laissent qu'une ombre d'existence. Dieu seul, comme existant de toute éternité, a en soi l'être véritable. Il n'y a point en lui de temps,*

ni de durée, ni de succession. Il en conclut, par une suite évidente & nécessaire, que Dieu est un, & qu'en admettre plusieurs, c'est le détruire. Il combat le système de ceux qui prétendoient que Dieu se change en des substances corporelles, & il soutient que le mot EI, *par lequel on désigne cet* [illegible] *éternel, prouve qu'il ne sort jamais de lui-même, & qu'il ne peut être sujet à aucune espece de vicissitude. Enfin, selon lui, cette inscription, en nous découvrant toute la grandeur de l'Etre suprême, nous invite à l'adorer, & nous imprime un profond respect pour la Divinité.*

La question que Plutarque examine dans ce traité paroît, au premier coup d'œil, assez peu importante; mais il a su y jetter de l'intérêt par le grand nombre d'objets qu'il y a fait entrer. Il y discute des points d'Histoire, de Mythologie, de Physique, de Géométrie, & de Métaphysique; & cette variété, en excitant la curiosité du Lecteur, attache & soutient l'attention. Il est vrai qu'on pourroit lui reprocher de s'être un peu trop livré à ce goût pour la doctrine des nombres, que les disciples de Pythagore avoient anciennement introduit, & que les nouveaux Platoniciens, du temps de Plutarque, avoient remis fort en vigueur; doctrine arbitraire, comme il est facile de le sentir, & comme l'observe Ammonius

lui-même. Auſſi ces Philoſophes n'étoient-ils pas d'accord entr'eux ſur le nombre qui méritoit la préférence : doctrine obſcure & ſouvent inintelligible ; au point que les nombres de Platon étoient paſſés en proverbe, pour déſigner une obſcurité impénétrable. Il ſemble que ces Philoſophes euſſent mis leur gloire à ne pouvoir être entendus de perſonne ; & peut-être n'eſt-il pas bien ſûr qu'ils s'entendiſſent eux-mêmes. D'après cela, on ne doit gueres exiger d'un Traducteur, qu'il ſe fatigue à entreprendre d'expliquer de pareilles énigmes ; & je doute que beaucoup de Lecteurs lui en ſuſſent gré. Auſſi me bornerai-je ſur ce point à ce que je croirai indiſpenſable, & qui pourra être à la portée de tout le monde. Cette maniere énigmatique de s'exprimer, ſouvent pour dire les choſes les plus ſimples, ne peut intéreſſer perſonne, & impatiente même tout Lecteur qui n'aime point qu'on l'arrête ſur des queſtions de pure ſubtilité, & qui, lors même qu'il devine, n'eſt point dédommagé par ce qu'il a compris, du temps qu'il a perdu à le chercher. Au reſte cette doctrine, toute arbitraire, toute futile qu'elle eſt, a du moins cet intérêt pour nous, qu'elle nous apprend ce que penſoient, il y a plus de deux mille ans, ſur une queſtion qui a ſi long-temps occupé toutes les écoles, des hommes qui ont mérité l'eſtime & l'admira-

tion de leur ſiecle, & à qui nous ne pouvons refuſer de grands talens & de profondes connoiſſances. Si les Phyſiciens & les Naturaliſtes recherchent avec tant d'empreſſement, tout ce qui peut leur faire connoître l'état primitif du globe, & les cauſes des révolutions qu'il a éprouvées; s'ils interrogent la nature dans les fragmens épars qu'elle leur offre, & qu'ils regardent comme les vrais monumens de l'hiſtoire du monde: à plus forte raiſon devons-nous être curieux de connoître les premieres opinions des Philoſophes ſur les principes des êtres & ſur les cauſes qui ont formé l'univers. Ces opinions ſont le véritable dépôt de l'hiſtoire des Hommes, plus importante encore que celle de la Nature; & c'eſt d'après ces archives originelles du genre humain, qu'on peut ajouter quelques anneaux à la chaîne générale des idées que la tradition nous a tranſmiſes avec tant de confuſion & d'obſcurité. Dans ce nombre, une des plus philoſophiques, ce me ſemble, eſt celle de l'analogie que Plutarque a voulu établir entre toutes les parties de l'univers, & qu'il étend à tous les êtres phyſiques, métaphyſiques & moraux. Il s'eſt trompé, ſans doute, dans le rapport ſur lequel il la fonde. Mais quel eſt l'homme doué d'un génie aſſez vaſte, pour ſe flatter de pouvoir jamais ſaiſir cette chaîne univerſelle, par laquelle toutes les

parties de ce grand tout ſont ſecrétement liées entr'elles? On en retrouve çà & là quelques portions, mais ſi incomplettes, ſi détachées, qu'on ne peut guere ſe promettre d'en jamais découvrir aſſez pour en renouer tous les fils, & en former un ſyſtême complet. Mais l'idée n'en eſt pas moins belle, & l'on ne doit pas moins en eſtimer celui qui l'a conçue, & qui a mis ſur la voie de l'étendre & de la perfectionner.

Une autre idée vraiment belle & intéreſſante dans ce traité, c'eſt l'interprétation qu'Ammonius donne du mot EI, *& dans laquelle il développe la métaphyſique la plus ſublime & la plus lumineuſe. On n'a pu s'en former qu'une très-légere idée dans le précis que je viens d'en faire, & c'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut la voir, pour en connoître toute la beauté. Elle eſt conforme à l'idée que Dieu donne de lui-même à Moyſe par cette définition ſublime,* JE SUIS CELUI QUI EST, *& dont l'explication de ce Philoſophe eſt le développement le plus beau, le plus grand, & j'oſe dire, le plus vrai.*

Comme ce traité & les deux ſuivans ont donné lieu à des notes un peu étendues, j'ai renvoyé à la ſuite de chaque traité, toutes celles qui m'ont paru trop longues pour être placées au bas des pages : elles ſont indiquées par des lettres, & les autres, comme à l'ordinaire, par des chiffres.

QUE SIGNIFIE LE MOT EI GRAVÉ SUR LA PORTE DU TEMPLE DE DELPHES?

DIALOGUE DE PLUTARQUE.

JE lus derniérement, mon cher Sérapion [1], des vers qui n'étoient pas sans agrément, que Dicéarque [2] croit être

Les présens d'un homme pauvre à un riche sont suspects.

---

[1] Il y a eu plusieurs Ecrivains de ce nom dans l'antiquité. Celui-ci est vraisemblablement un Poëte Athénien, contemporain de Plutarque, & qui avoit composé en vers plusieurs ouvrages philosophiques, comme on le verra dans le Traité suivant. Il paroît, par ce qui va être dit plus bas, qu'il étoit à Athènes lorsque Plutarque lui adressa ce Traité. *Voyez* Fabr. Bibl. Gr. L. V. c. 21, pag. 194.

[2] Dicéarque, Historien célebre, & disciple d'Aristote, étoit de Messine; il avoit écrit plusieurs ouvrages d'Histoire, de Philosophie & de Politique, dont on peut voir

du Poëte Euripide, qui les adreſſoit à Archélaus [1]. Les voici :

Quand au riche le pauvre donne,
L'avarice conduit ſon cœur ;
Ce don produit l'eſpoir flatteur
D'un plus grand qu'il ambitionne [2].

Le pauvre qui donne au riche ne mérite pas ſa reconnoiſſance, parce que ſes dons ne ſont pas déſintéreſſés, & que la ruſe & l'avarice les préſentent. Il n'en eſt pas de même des dons que font la ſageſſe & la ſcience ; ils ſont bien ſupérieurs à ceux de la richeſſe : on les fait avec plaiſir, & on en demande ſans honte un juſte retour [3].

---

la liſte dans Voſſius, de Hiſt. Græc. L. 1, c. 9, & dans Fabricius, Bibl. Gr. T. II, p. 295. Les témoignages que ces deux Ecrivains rapportent ſur les ouvrages de Dicéarque, prouvent le cas que les anciens faiſoient de cet Hiſtorien Philoſophe.

[1] Cet Archelaus étoit le treizieme Roi de Macédoine, depuis Caranus, & aimoit beaucoup le Poëte Euripide qu'il avoit ſouvent à ſa Cour.

[2] Martial a imité ces vers dans le cinquieme Livre de ſes Epigrammes.

[3] Comparez avec ce morceau de Plu-

Je vous envoie donc, & par rapport à vous, aux amis avec qui vous vivez, une Dissertation sur l'inscription du Temple de Delphes, comme les prémices de mon travail [1] ; & je vous avoue que cet ouvrage m'en fait espérer de votre part de meilleurs & de plus nombreux. Votre séjour dans une plus grande ville [2], votre loisir, la ressource de beaucoup de livres, le commerce avec les Savans, dont vous y jouissez, vous procurent des avantages que je n'ai pas. Il est vrai qu'Apollon [3] nous éclaire par

---

tarque, une Ode d'Homere très-agréable, adressée à Censorinus. Elle est la septieme du IV. Livre.

[1] C'est une expression prise des sacrifices dans lesquels il étoit d'usage d'offrir aux dieux les prémices de la victime, dont on envoyoit aussi une partie ou à ses amis, ou aux personnes qu'on vouloit honorer. Nous en avons déja vu des exemples dans le Banquet des sept Sages, & dans la Préface des Apophthegmes des Rois.

[2] C'est sûrement Athenes dont il est question ici, puisque Sérapion en étoit. Plutarque vivoit à Chéronée, ville de Béotie bien moins considérable qu'Athenes, & où les secours pour les sciences devoient être beaucoup plus rares.

[3] Le texte ajoute : *ce Dieu qui nous est*

ſes oracles, & fixe nos incertitudes ſur les divers événemens de la vie; mais il abandonne à la ſagacité de notre eſprit les diſcuſſions philoſophiques, en nous inſpirant un grand deſir de connoître la vérité. Nous en avons beaucoup d'exemples; mais je ne citerai que celui de l'inſcription EI [1], de la porte de ſon Temple.

Cette inſcription n'a pas été miſe ſans deſſein.

Il n'eſt pas vraiſemblable que le ſort ou des lettres jettées au hazard, aient placé cette inſcription dans le lieu le plus apparent du Temple, avec les caracteres d'une offrande religieuſe expoſée aux regards du public. Il y a plus d'apparence que les premiers Philoſophes qui

---

cher; ce qui veut dire ſimplement *notre Dieu*; parce que Plutarque étoit Grand-Prêtre d'Apollon dans ſa patrie. Cette qualité l'obligeoit d'aller de temps en temps à Delphes, & nous allons voir qu'il y étoit avec ſes enfans, lorſqu'il eut avec des étrangers la conférence dans laquelle il leur rendit compte de ce qu'il avoit entendu dire autrefois à Ammonius ſur cette inſcription.

[1] Cette inſcription étoit une ſimple lettre que les Grecs écrivoient indifféremment E, ou EI, & qui étoit ſuſceptible de pluſieurs ſignifications, comme nous le verrons dans la ſuite de ce Traité.

ont réfléchi sur la nature du Dieu qu'on y adore, ont attribué à ce mot EI une signification particuliere & importante, ou l'ont voulu présenter comme le symbole de quelque grand objet. J'avois jusqu'à présent éludé cette question toutes les fois qu'on me l'avoit proposée dans mon école. Mais derniérement je fus surpris par mes enfans dans un entretien avec des étrangers, qui montroient la plus grande envie de m'entendre discourir sur cette matiere; & comme ils étoient sur le point de quitter Delphes, il n'étoit guere possible de se refuser à leurs desirs. Nous nous assimes donc dans le Temple; & là, après quelques questions réciproques, le lieu même & l'objet de la conversation me rappellerent ce que j'avois autrefois entendu dire à Ammonius [1], & à quelques autres, sur ce même su-

[1] Ammonius, Philosophe d'Alexandrie, dont Plutarque fut le disciple, n'étoit attaché à aucune secte particuliere; il faisoit également profession des dogmes de Platon, d'Aristote & des Stoïciens. Il mourut à Athenes. *Voyez* Fabricius, Bibl. Gr. T. II, pag. 274.

jet [1], lors du voyage de l'Empereur Néron à Delphes [2].

---

[1] Mot à mot *ce que nous avions entendu dire à Ammonius & à d'autres qui discouroient avec lui, cette même question s'étant également élevée dans ce même lieu.*

[2] L'Empereur Néron vint à Delphes pour consulter l'Oracle sur une prédiction des Astrologues, qui lui annonçoient qu'il seroit dépouillé de l'Empire. Le Dieu lui répondit de prendre garde à la soixante-treizieme année; réponse équivoque, comme l'étoient toutes celles des Oracles, qui fit croire à Néron qu'il régneroit tranquillement au moins jusqu'à la soixante-treizieme année de son âge; mais qui par l'événement se trouva convenir à Galba qui étoit âgé de soixante-treize ans lorsqu'il détrôna Néron. *Voyez* Suétone, L. VI. L'Orateur Themistius dit que lorsque ce Prince entra dans le Temple, il portoit un habit de Musicien, & tenoit une harpe dans ses mains. Il ajoute que le Dieu qui avoit ce monstre en horreur, lui attacha aux cheveux une bandelette, & au moment où il sortoit du Temple, lui enleva la couronne de dessus la tête. Themist. Orat. XIX, pag. 226, Edit. du P. Hardouin. Si le fait rapporté par Themistius est vrai, c'étoit un artifice de quelqu'un des Ministres du Temple, ou peut-être même des Courtisans du Prince, qui vouloit préparer les esprits à la révolution qu'on pouvoit méditer dessors.

D'abord comme le Dieu de ce Temple n'eſt pas moins Philoſophe que Prophete, nous approuvâmes tous Ammonius d'avoir expliqué ſous ce double rapport les divers noms qu'on lui donne. Ainſi, diſoit-il, on l'appelle [illegible]HIEN, pour ceux qui commencent à s'inſtruire & à propoſer des queſtions ; DELIUS & PHANAIUS pour ceux à qui les premiers rayons de la vérité ſe découvrent ; ISMENIUS par rapport à ceux qui ſont plus inſtruits, & LESCHENORIUS pour ceux qui poſſedent véritablement la ſcience, & ſont en état d'en diſcourir [1]. Comme il convient à la philoſophie de faire des recherches, d'admirer, de douter, il eſt naturel, ajoutoit Ammonius, que la plupart des choſes qui regardent ce Dieu, ſoient enveloppées d'énigmes qui aient beſoin d'explication, & dont il faille développer les motifs &

[1] Ces différens ſurnoms ſont dérivés, le premier du verbe grec πύθεσθαι, *interroger, demander ;* le ſecond, du mot δῆλος, *clair, apparent ;* le troiſieme du verbe φαίνω, *luire, éclairer ;* le quatrieme du verbe ἴσημι, *connoît, eſt ſavant ;* le cinquieme du ſubſtantif λέσχη, *diſcours, entretien.*

les cauſes. Par exemple, pourquoi de tous les bois, le ſapin eſt-il le ſeul qu'on emploie à Delphes pour l'entretien du feu perpétuel? Pourquoi ne brûle-t-on que du laurier dans les ſacrifices, & n'a-t-on mis dans le Temple que les ſtatues de deux Parques, tandis que partout ailleurs on en trouve trois? Pour quelle raiſon n'eſt-il permis à aucune femme de conſulter l'Oracle? Que ſignifie le trépied (*a*), & pluſieurs autres queſtions de cette nature, qui à moins que d'être propoſées à des hommes ſtupides, excitent la curioſité, & invitent à des réflexions, à des recherches, à des diſcuſſions intéreſſantes? Voyez à combien de diſputes philoſophiques ont donné lieu ces deux inſcriptions: CONNOIS-TOI TOI-MÊME: &, RIEN DE TROP. Combien chacune en particulier, telle qu'une ſemence féconde, a produit de diſſertations ſavantes. Or la queſtion préſente, ſi je ne me trompe, ne le cede en fécondité à aucune autre.

Les anciens Sages de la Grece regardés comme les auteurs de cette inſcription.

*Ammonius ſe tut, & mon frere Lamprias [1] prenant la parole: « La raiſon,

[1] Plutarque eut un ayeul, un frere & un fils du nom de Lamprias. Celui dont il eſt

» dit-il, que j'ai entendu donner de » cette inſcription, eſt auſſi courte que » ſimple. On dit que les fameux Sages » que d'autres appellent Sophiſtes, étoient » d'abord au nombre de cinq; Chilon, » Thalès, Solon, Bias & Pittacus. Dans » la ſuite Cléobule, Tyran de la ville de » Lindes [1], & Périandre, de celle de

---

queſtion en cet endroit, & dans pluſieurs autres Traités, étoit, ainſi que Timon, autre frere de Plutarque, d'un eſprit orné & d'une érudition étendue, comme on en peut juger par les matieres qu'ils traitent. *Voyez* la Vie de Plutarque par Ruauld, à la fin du premier volume de ſes Œuvres, pag. 104.

[1] Lindes étoit une ville de l'île de Rhodes. D'autres font Cléobule natif de Carie. Diog. Laerce, L. I, S. 89. Nous avons parlé de Periandre dans les Notes ſur le Banquet des ſept Sages, T. II, pag. 209. Perſonne en effet ne méritoit moins que lui d'être mis au nombre des Sages. Il étoit brutal, violent, emporté. Il ſe rendit coupable des plus grands excès. *Voyez* ſa Vie dans Diogene Laerce, L. I, S. 94. Cléobule pouvoit y avoir plus de droit que lui. L'Hiſtoire ne lui reproche rien de grave; il avoit paru jaloux de s'inſtruire, en allant juſqu'en Égypte, pour s'y former à la ſageſſe. Mais ſa proclamation au nombre des Sages, avoit été, comme on le voit ici, moins l'effet du ſuffrage public & le prix de

» Corinthe, quoiqu'ils n'euſſent ni ver-
» tu, ni ſageſſe, vinrent à bout par leur
» crédit, leurs bienfaits & les intrigues
» de leurs amis, de faire violence à la
» renommée, & d'uſurper le nom de
» Sages, en répandant, comme les an-
» ciens, dans toute la Grece, des ſen-
» tences & des maximes remarquables.
» Les autres indignés de cette uſurpation,
» mais ne voulant pas confondre ouver-
» tement leur arrogance, ni ſe faire,
» pour un titre d'honneur, des ennemis
» dangereux, de ces hommes puiſſans,
» ils ſe rendirent à Delphes, & là, après
» avoir conféré enſemble, ils conſacre-
» rent cette lettre, qui eſt la cinquieme
» de l'alphabet, & ſert à exprimer le nom-
» bre cinq, afin de prendre à témoin le
» Dieu, qu'ils n'étoient que cinq, & qu'ils
» rejettoient les deux autres [1], comme in-
» dignes de leur être aſſociés. Ce qui donne
» de la vraiſemblance à cette opinion, c'eſt
» que les Prêtres à qui le ſoin de ce Tem-
» ple eſt confié, diſent eux-mêmes que
» des trois EI qui y ſont inſcrits, celui

ſa vertu, que la ſuite des intrigues de ſes amis.

[1] Mot à mot, *le ſixieme & le ſeptieme.*

» d'or porte le nom de Livie femme » d'Auguſte. Le ſecond, qui eſt d'airain, » eſt celui des Athéniens ; & le plus an» cien de tous, qui eſt en bois, s'appelle » encore aujourd'hui l'EI des Sages, » comme dédié non par un ſeul d'en» tr'eux, mais par tous les cinq enſem» ble [1] ».

Cette explication fit ſourire Ammonius. Il ſoupçonna que Lamprias avoit expoſé ſon opinion particuliere, & que ne voulant pas en être reſponſable, il inventoit une hiſtoire qu'il diſoit avoir entendu raconter à d'autres. Un des aſſiſtans dit alors que ce récit reſſembloit aſſez à une explication plaiſante, qu'un Chaldéen en avoit donnée depuis peu. Il prétendoit

Opinion de ceux qui la rapportoient aux Planetes.

[1] Il paroît que c'étoit à l'imitation des anciens Sages, que les Athéniens, & enſuite l'Impératrice Livie, avoient dédié ces inſcriptions. Alors on peut douter que les premiers l'euſſent fait pour marquer leur nombre de cinq ; & je croirois plutôt que cette conſécration étoit fondée ſur quelqu'un de ces rapports allégoriques qui étoient fort du goût de ces anciens Philoſophes. Nous allons en voir dans ce Traité pluſieurs exemples. Celui de Livie pourroit faire penſer que c'étoient des eſpeces d'*ex voto*, pour remercier le Dieu de quelque bienfait.

que, comme il y a sept voyelles dans l'alphabet [1], il y a aussi dans le ciel sept planetes, qui ont un mouvement propre, distingué du mouvement général de l'univers; que l'E a été de tout temps la seconde des voyelles, comme le Soleil est, après la Lune, la seconde planete [2]. « Or tous les Grecs s'accordent » à reconnoître Apollon dans le Soleil. » Mais ce sont-là, ajouta-t-il, des choses » aussi ridicules que triviales [3]. Au

[1] Ceci s'entend de l'alphabet grec dans lequel, outre les cinq voyelles ordinaires, il y a l'A & l'O longs, qui sont l'H & l'Ω.

[2] C'est apparemment, selon les principes de l'Astrologie, à laquelle les Chaldéens modernes étoient très-attachés, que celui-ci place le Soleil après la Lune. Car d'ailleurs il est certain que les anciens Chaldéens connoissoient notre systeme planetaire, suivant lequel toutes les planetes tournent autour du Soleil. Mais les Astrologues donnoient le premier rang à la Lune, comme influant le plus sur notre planete, & ayant la principale part aux charmes magiques.

[3] Il y a dans le texte : *Mais ces choses-là sont absolument du tableau, & pour la populace.* Allusion à ces charlatans qui, montés sur des treteaux, & une baguette à la main, expliquent les figures d'un tableau sur lequel est dépeinte quelque aventure remarquable,

» reſte, Lamprias ne s'eſt pas apperçu » qu'il ſoulevoit contre ſon opinion tous » les miniſtres du Temple. Car perſonne » ne ſait ici l'hiſtoire qu'il vient de ra» conter ».

Mais les Prêtres donnent de cette inſcription une interprétation connue de tout le monde. Ils diſent que ce n'eſt ni la forme ni le ſon de cette lettre [1], mais ſa ſignification qui renferme quelque choſe de ſymbolique. Elle eſt, ſelon l'opinion commune des Delphiens, (& le Prêtre Nicandre lui-même [2],

D'autres diſent qu'elle a rapport à la formule uſitée pour conſulter l'Oracle.

& débitent des propos dignes de la populace, qui s'empreſſe autour d'eux pour les écouter.

[1] Par la forme de la lettre, ou par *la vue*, comme porte le texte, il fait alluſion au ſentiment de Lamprias, qui croyoit que cette lettre déſignoit le nombre cinq; & par le ſon il indique l'explication du Chaldéen, qui avoit dit qu'elle étoit la ſeconde des voyelles.

[2] Nicandre étoit un des Prêtres du Temple d'Apollon; & c'eſt un des Interlocuteurs de ce Dialogue, quoique Plutarque ne l'ait pas annoncé. Ce qui eſt aſſez ſon uſage dans ſes Dialogues, où les perſonnages ne ſont nommés qu'à meſure qu'ils prennent la parole. Auſſi les Notes manuſcrites d'Amyot propoſent-elles, au lieu de προηγεῖτο, qui paroît inutile avec ἔλεγε, de lire ἄρτι τι πρὸς

qui étoit préſent, le confirma), un terme de formule [1] dont on ſe ſert pour conſulter le Dieu. « C'eſt, dit-il, le premier mot de toutes les queſtions qu'on » fait à l'Oracle, à qui l'un vient demander s'il remportera la victoire; » l'autre, s'il ſe mariera; un troiſieme, » s'il fera bien de s'embarquer; celui-ci, » s'il doit s'appliquer à l'agriculture; » celui-là, s'il doit voyager. Le ſage » Apollon reçoit toutes ces demandes, » en dépit des Dialecticiens, qui prétendent [2] que cette conjonction SI, & la

---

qui étoit préſent; & j'ai traduit en conſéquence.

[1] Il y a dans le grec ὄχημα, qui ſignifie *véhicule*, & quoique cette leçon puiſſe faire un ſens raiſonnable, parce que les lettres & les mots ſont comme le véhicule du diſcours & de la penſée, je préfere la conjecture des Notes d'Amyot, qui liſent σχῆμα, *figure*, *forme*, *maniere*, & alors il ſignifie que le mot EI eſt une maniere d'interroger, une ſorte de formule.

[2] Il y a dans le texte διόμενος en le rapportant au Dieu; ce qui fait une contradiction viſible avec ce que Nicandre va dire, que ce Dieu, ſans s'embarraſſer des regles de la Dialectique, reçoit pour bonnes toutes les queſtions énoncées par cette particule. Auſſi l'édition de Baſle a-t-elle διόμενος en

» propoſition qui la ſuit, ne préſentent » aucun ſens. Nous interrogeons Apol- » lon comme Prophete: tout le monde » l'invoque comme Dieu. Sous ces deux » rapports, le mot EI ou SI, n'annonce » pas moins un deſir qu'une queſtion. » Nous diſons tous les jours : *Si telle » choſe m'arrivoit.* Ah ! diſoit Archi- » loque,

» De ma Néobulé ſi je touchois la main [1] !

le rapportant aux Dialecticiens, & ce doit être la vraie leçon. Amyot a traduit de même. En Dialectique, la propoſition conditionnelle toute ſeule ne conclut rien. Il faut qu'elle ſoit liée avec une autre, qui ſuit néceſſairement de la premiere, ſi la condition eſt remplie. Mais dans les queſtions qu'on faiſoit à l'Oracle, le SI n'exprimoit point une condition qu'il fallût remplir, & d'où dépendît une autre propoſition, mais ſeulement un doute relatif à un deſir, & qu'on vouloit éclaircir. Ce n'étoit donc proprement qu'une ellipſe qui abrégeoit le diſcours. Au lieu de dire : Je demande au Dieu SI je remporterai la victoire, on diſoit ſimplement, SI je remporterai la victoire.

[1] Néobulé, fille de Lycambe, citoyen de Thebes, avoit été promiſe en mariage au Poëte Archiloque. Lycambe, ſans égard à cette promeſſe, la maria à un riche Thébain. Le Poëte outré de ce manque de parole, fit

» Dans le mot *Eithé*, qui exprime » auſſi le deſir, la ſeconde ſyllabe n'a » point de ſignification, auſſi-bien que » la ſyllabe *Then*, dans ce vers de So- » phron [1] :

» Que ne puis-je avoir des enfans :

» & dans celui-ci d'Homere :

Iliad. XVII. v. 29. » Ainſi je réduirai ta force & ton courage [2].

» Mais le mot SI tout ſeul énonce ſuffi- » ſamment le deſir.

---

contre le pere & la fille des vers iambes ſi piquans, que Lycambe ne pouvant ſupporter le ridicule qu'on lui donnoit, ſe pendit de déſeſpoir.

[1] Sophron, Poëte comique de Syracuſe, vivoit avant Euripide. Il avoit compoſé des mimes ſi agréables, que Platon en faiſoit ſes délices; & qu'au rapport de Valere Maxime, L. VIII, C. 7, on les trouva à ſa mort ſous le chevet de ſon lit. Il n'en exiſte que quelques fragmens cités par Athénée, L. XI, pag. 504, & ailleurs.

[2] Il n'eſt pas poſſible de rendre dans la traduction ce que Plutarque dit de cette particule, parce qu'elle n'a point de ſignification, & qu'elle eſt du nombre de celles qu'on appelle *expletives*, ou qui ne ſervent qu'à remplir le diſcours, à lier les termes, & à donner plus de nombre à l'expreſſion.

Quand

Quand Nicandre eut fini, Théon mon ami [1], qui, je crois, vous eſt connu, demanda à Ammonius ſi l'on laiſſoit à la Dialectique ſi vivement inſultée, la liberté de ſe défendre. Ammonius lui dit qu'il pouvoit parler, & la venger. « La plûpart des Oracles d'A-» pollon, dit-il, prouvent combien ce » Dieu eſt verſé dans la Dialectique. Il » ſait également & propoſer des énig-» mes, & les expliquer. Ainſi l'Oracle » par lequel il ordonnoit de faire un » quarré double de celui de l'autel de » Délos (ce qui eſt une opération de la » plus haute Géométrie) [2], ne regar-

Défenſe de la Dialectique attaquée par Nicandre.

[1] Ce Théon, dont le nom a été commun à un grand nombre de Savans, étoit un Grammairien Grec, que Plutarque prend ſouvent pour un des Interlocuteurs de ſes propos de table, & qu'il appelle ordinairement ſon ami. Il enſeignoit à Rome ſous les Empereurs Tibere & Claude. Il avoit compoſé pluſieurs ouvrages dont Fabricius donne la liſte, Bibl. Gr. T. I, p. 715 & 791. T. II, pag. 418, 437, 489. T. VII, pag. 71.

[2] Pour réſoudre ce problême ſi célebre chez les anciens, il faudroit propoſer une méthode de trouver deux moyennes proportionnelles entre la hauteur de deux cubes donnés. Mais quoique les anciens & les nou-

» doit pas proprement cet autel, ſuivant
» Platon, mais étoit un ordre donné aux
» Grecs de s'appliquer à la Géométrie.
» Ce Dieu donc, en prononçant des ré-
» ponſes ambiguës, recommande par-là
» l'étude de la Dialectique, comme né-
» ceſſaire à ceux qui voudront bien ſaiſir
» le ſens de ſes Oracles. Or dans la Dia-
» lectique, la conjonction SI a la plus
» grande force, puiſqu'elle ſert à énon-
» cer un raiſonnement dont l'eſprit hu-
» main eſt ſeul capable. Il eſt vrai [1]
» que les brutes ont certaines connoiſ-
» ſances des choſes; mais la nature n'a
» donné qu'à l'homme ſeul la faculté de
» réfléchir & de tirer une conſéquence.
» Les loups, les chiens & les oiſeaux,

---

veaux Géometres aient cherché avec beaucoup d'application la maniere de trouver géométriquement deux moyennes proportionnelles entre deux lignes, leurs efforts ont été inutiles. Il eſt vrai qu'on a propoſé pluſieurs méthodes par leſquelles on peut venir à bout de trouver ces deux moyennes proportionnelles; mais ces méthodes ne ſont pas cenſées géométriques. *Elém. de Géomet. de Rivard*, L. III, pag. 242.

[1] Mot à mot: *Comment ne ſeroit pas telle la propoſition conjonctive?*

» connoiſſent le jour & la lumiere ; mais » ils ne ſavent pas qu'il eſt jour, dès que » la lumiere paroît. Cette connoiſſance » eſt réſervée à l'homme, parce que lui » ſeul a l'idée de l'antécédent & du con- » ſéquent, de leur valeur & de la liaiſon » qu'ils ont l'un avec l'autre, de leur » rapport & de leur différence ; & » de ces propriétés dérive le premier » principe de toutes les démonſtra- » tions.

» Puis donc que la vérité eſt l'ob- » jet de la Philoſophie, que le moyen de » connoître la vérité eſt la démonſtration, » & que toute démonſtration a pour » principe la connexité des propoſi- » tions, les premiers Sages n'ont-ils » pas eu raiſon de conſacrer au Dieu » qui aime le plus la vérité, le terme qui » renferme & explique cette liaiſon ? » Apollon eſt devin ; & l'art de la divi- » nation a pour objet de prédire l'avenir » d'après le préſent & le paſſé. Il n'eſt » rien dont l'exiſtence n'ait ſa cauſe, & » la preſcience, ſa raiſon. Le préſent a » une liaiſon naturelle avec le paſſé, & » l'avenir avec le préſent. L'un ſuit né- » ceſſairement de l'autre, par une ſuc- » ceſſion qui ſe continue depuis l'origine

On rapporte à la Dialectique l'origine de l'inſcription.

» des choſes juſqu'à leur fin. Celui qui » connoît les cauſes naturelles de ces trois » termes de l'exiſtence, & qui peut em- » braſſer leurs rapports mutuels, celui-là » ſait & peut annoncer

Iliad. I. v. 70. Le préſent, l'avenir & les choſes paſſées.

» C'eſt avec raiſon qu'Homere a d'a- » bord mis le préſent, enſuite l'avenir, » & enfin le paſſé. Car c'eſt du préſent » que par la connexité des propoſitions » entr'elles, dépendent les raiſonnemens » ſuivans. Si telle choſe eſt, telle autre a » précédé. Si cela eſt, telle choſe arri- » vera. Car tout l'art de la Dialectique » conſiſte, comme je l'ai déja dit, à » bien connoître la liaiſon de la con- » ſéquence avec les prémiſſes. Pour celles- » ci, les ſens tout ſeuls peuvent en don- » ner la connoiſſance. Auſſi, quoique la » comparaiſon puiſſe paroître un peu » commune, je ne craindrai pas de dire » que le raiſonnement eſt le trépied de » la vérité; qu'établiſſant d'abord le rap- » port de l'antécédent avec le conſéquent, » & le liant avec la queſtion propoſée, il » en tire une concluſion évidente. Faut-il » donc s'étonner qu'Apollon, qui aime » la Muſique, qui ſe plait au chant des » cygnes & au ſon des inſtrumens, ait,

» par amour pour la Dialectique, adopté » de préférence une conjonction qu'il » voit si souvent employée par les Philo- » sophes ? Hercule, avant qu'il eût délié » Prométhée, & conversé avec les So- » phistes Chiron & Atlas, lorsqu'il étoit » encore très-jeune & un véritable Béo- » tien [1], entreprit d'abolir la Dialec- » tique ; & se moquant de cet axiome : » Si l'antécédent est vrai, le conséquent » l'est aussi [2], il enleva, dit-on, de » force le trépied, & voulut se battre » pour la Dialectique, avec Apollon. » Mais dans un âge plus mûr, il devint » lui-même très-habile dans cet art & » dans celui de la divination (*b*).

---

[1] Hercule étoit né à Thebes en Béotie, selon la Fable ; & le caractere général des Béotiens étoit d'avoir peu d'aptitude aux arts & aux sciences ; ce qui a fait dire à Horace : Vous jureriez qu'il avoit respiré en naissant, l'air épais de la Béotie. Epist. L. II, Ep. 2.

[2] Il y a dans le texte τῷ ι τὸ πρῶτον ἦ τὸ δεύτερον ; *le premier* E *& le second* ; ce qui ne fait point de sens ; car du temps d'Hercule, aucun des EI consacrés dans le Temple de Delphes, n'y étoit encore. M. Reiske propose de lire : εἰ τὸ πρῶτον ἀληθὲς, ἀληθὲς ἦ τὸ δεύτερον. *Si le premier est vrai, le second l'est aussi.* Je

La lettre E désigne le nombre cinq.

Théon ayant cessé de parler, ce fut, je crois, l'Athénien Eustrophe [1] qui m'adressa la parole : « Voyez-vous, dit-il, » avec quel zele Théon a défendu » la Dialectique. Il ne lui manquoit que » d'être revêtu de la peau du lion [2]. » Mais vous convient-il [3] de rester » sans réplique, à vous qui rapportez au » nombre, tous les êtres, toutes les es- » sences & les principes des choses di-

---

ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire un si grand changement dans le texte, & qu'il suffit de mettre εἰ τὸ πρῶτον, comme dans l'édition de Basle; ou tout au plus ajouter ᾧ avant τὸ δεύτερον.

[1] Cet Eustrophe ne m'est point connu d'ailleurs. Il paroît qu'il étoit un des amis de Plutarque, qui parle aussi de lui dans ses propos de table.

[2] Allusion à ce qu'il vient de dire d'Hercule qui, dans un âge plus avancé, devint le défenseur de la Dialectique.

[3] Il y a dans le texte une négation qui fait tort au sens de ce passage, & que j'ai supprimée d'après les notes d'Amyot. Je lis aussi *vous*, au lieu de *nous*, parce que la suite fait voir que c'est à Plutarque qu'Eustrophe adresse la parole. J'ai encore remplacé ἡδὺς, qui est dans le texte, & qui ne peut convenir en cet endroit, par ἴσως, leçon des notes manuscrites d'Amyot.

» vines & humaines ; qui le regardez » comme la cauſe premiere & abſolue » des ſubſtances les plus belles & les plus » précieuſes ? qui voulez offrir au Dieu » de ce Temple les prémices de la Géo- » métrie, cette ſcience qui vous eſt ſi » chere ? & prouver que la lettre E ne » differe en rien des autres, ni par ſa » vertu, ni par ſa forme, ni par ſa ſi- » gnification ; mais que le privilége glo- » rieux qui la diſtingue, c'eſt qu'elle dé- » ſigne le nombre cinq, qui a un ſi grand » empire ſur toute la nature, & dont les » Sages ont tiré le terme qui ſignifie » compter [1] ».

Euſtrophe diſoit cela ſans plaiſanter, & vouloit, je crois, faire honneur aux Mathématiques, qu'il ſavoit que j'étudiois alors avec paſſion, ſans oublier cependant, comme diſciple de l'Académie, cette célébre maxime : RIEN DE TROP [2]. Voici

Excellence du nombre cinq.

---

[1] La lettre E eſt la cinquieme de l'alphabet, & s'emploie en grec pour exprimer cinq ; & le verbe qui dans cette langue ſignifie compter, eſt dérivé du mot qui veut dire cinq.

[2] La lettre de ce paſſage eſt un peu obſcure dans le texte, & paroît pouvoir s'en-

donc la réponse que je lui fis. Il est vrai qu'Eustrophe a fort bien éclairci la difficulté par le nombre. Le nombre se divise en pair & impair; l'unité leur est commune; elle sert à l'un & à l'autre: si on l'ajoute au pair, elle le rend impair; si on l'ajoute à l'impair, elle le rend pair. Deux est le premier fondement du nombre pair; trois celui de l'impair. Cinq est un nombre distingué, parce qu'il est composé des deux premiers. Il est appellé *mariage*, à cause du rapport du nombre pair avec la femelle, & de celui de l'impair avec le mâle [1]. Lorsqu'on divise les nombres en parties égales, le pair laisse entre les deux membres entierement égaux de sa

tendre également de Plutarque & d'Eustrophe. Mais le sens m'a déterminé à le rapporter au premier, parce que je ne vois pas en quoi Eustrophe, par ce qu'il vient de dire, observe la maxime: *Rien de trop;* au lieu que Plutarque, qui avoit dit qu'il étudioit les Mathématiques avec passion, y met tout de suite ce correctif, que dans ce goût si vif pour cette science, il ne perdoit pas de vue la maxime dont on faisoit profession dans son école.

[1] Voyez ce qui a été dit sur la dénomination de mariage, donnée au nombre cinq dans les notes sur le Traité des Questions Romaines, T. III, pag. 385 & 386.

division, un espace vuide, & comme une sorte de récipient. Après la division de l'impair, il reste un nombre milieu, principe de multiplication [1]; aussi est-il plus fécond que le nombre pair. Quand il lui est uni, il conserve toutes ses propriétés, & il ne peut jamais les perdre. Cela est si vrai, que le pair joint à l'impair, au lieu de produire le pair, ne produit jamais que l'impair. La combinaison de ces deux nombres en fait connoître la différence. Le pair joint au pair ne produit jamais l'impair. Sa propriété est invariable; il n'a pas la puissance de produire un nombre différent;

[1] Si on divise huit en portions égales, on a quatre pour premier membre, & quatre pour le second. Entre ces deux membres il reste un espace vuide que les Pythagoriciens disoient être *un principe propre à recevoir*. Divisez neuf en deux parties, vous aurez quatre d'un côté & cinq de l'autre; il y a donc entre les deux membres de la division une inégalité, & le nombre excédant est un milieu qui est un principe de multiplication. C'est sous ce rapport que les Pythagoriciens comparoient le nombre pair à la femme, & le nombre impair à l'homme; & le nombre cinq composé des deux premiers pair & impair, au mariage.

au lieu que les impairs ſont toujours féconds & produiſent des nombres pairs quand ils ſont joints à des impairs. Les circonſtances ne me permettent pas de parler ici des autres propriétés & différences des nombres. J'ai déja dit que la reſſemblance du premier nombre pair avec la femme, & du premier impair avec l'homme, avoit fait donner au nombre cinq par les diſciples de Pythagore, le nom de mariage.

Rapport de ce nombre avec la nature.

On lui donne auſſi le nom de Nature ; parce qu'en le multipliant par lui-même, on a pour dernier terme un nombre cinq[1]. Comme la Nature qui reçoit du froment pour ſemence, après l'avoir multiplié, & lui avoir fait ſubir pluſieurs transformations néceſſaires à la perfection de ſon œuvre, le ramene enfin à ſa premiere ſubſtance, & reproduit du froment : de même tandis que les autres nombres multipliés par eux-mêmes, donnent dans leur multiplication des nombres différens, les nombres cinq & ſix ſont les ſeuls dont les quarrés ſe ter-

[1] Cinq multiplié par lui-même donne pour produit le nombre vingt-cinq, qui ſe termine par un nombre qui eſt le même que ſon multiplicateur.

minent au nombre de leur racine. Car le quarré de ſix eſt trente-ſix comme celui de cinq eſt vingt-cinq. Avec cette différence cependant que le nombre ſix n'a la propriété de ſe reproduire dans ſon quarré qu'une ſeule fois & d'une ſeule maniere [1]; au lieu que le nombre cinq, outre la propriété de ſe reproduire lui-même par la multiplication, a de plus cette faculté particuliere, que doublé, ou il produit une dixaine, ou il ſe reproduit lui-même alternativement, & ainſi de ſuite juſqu'à l'infini [2]; en quoi il eſt l'image de cette cauſe éternelle, qui régit l'univers. En effet, comme cette cauſe toujours ſubſiſtante, produit le monde, & que par le monde elle ſe perfectionne elle-même; car, dit Héraclite, toutes les ſubſtances ſe changent (c) en feu, & le feu en toutes les autres

[1] J'aurai occaſion de parler plus bas de ce quarré du nombre ſix, un des nombres les plus myſtérieux que connuſſent les Pythagoriciens, & je renvoie tout à une ſeule note, afin d'éviter les répétitions.

[2] C'eſt-à-dire qu'en ajoutant cinq à cinq on a dix; en ajoutant encore cinq, on a quinze, ou trois fois cinq, & ainſi de ſuite on a toujours pour terme du produit ou une dixaine, ou le nombre cinq.

substances, (comme d'un lingot d'or on fait de la monnoie, & de la monnoie, un lingot d'or) (*d*); ainsi le nombre cinq joint avec lui-même, ne peut rien produire d'imparfait ou d'hétérogene; & ses changemens sont tellement déterminés, qu'il ne peut que se reproduire lui-même, ou une dixaine, c'est-à-dire, un nombre de son espece, ou un nombre parfait.

Sentiment de quelques Philosophes sur la nature de Dieu & du monde.

Maintenant si quelqu'un me demande quel rapport tout cela peut avoir avec Apollon, je répondrai que ce Dieu n'est pas le seul à qui on puisse l'appliquer, & que cela convient également à Bacchus, qui n'a pas moins de droit qu'Apollon sur l'Oracle de Delphes [1]. J'ai entendu des Théologiens (*e*) prononcer

[1] Le Mont-Parnasse étoit consacré à Apollon & à Bacchus; parce que ces deux Divinités n'en faisoient proprement qu'une. Aussi Macrobe dit-il que les habitans de cette contrée honoroient l'Oracle de Delphes & les antres Bacchiques consacrés à un même Dieu; & c'est pour cela, ajoute-t-il, qu'on sacrifie sur cette montagne à Apollon & à Bacchus. L'Oracle de Delphes avoit été pendant quelque temps commun à ces deux Divinités; mais enfin il resta en propriété à Apollon. *Voyez Vandale, pag.* 179 & 571.

dans leurs discours, ou chanter dans leurs vers, que Dieu incorruptible & éternel de sa nature, subit, par la loi d'une destinée & d'une raison nécessaires, différentes transformations. Tantôt il change tout en feu & assimile entr'elles toutes les substances; tantôt il prend toutes sortes de formes avec des affections contraires & un assujettissement à des habitudes différentes; & voilà ce qui constitue ce que nous appellons communément le monde [*f*]. Les Philosophes, qui vouloient cacher au vulgaire cette doctrine, ont appellé le changement du principe universel en feu, APOLLON, pour exprimer son unité [1], & PHÉBUS, pour marquer la parfaite pureté de sa lumiere [2]; sa transformation en air, en eau & en terre; ses changemens en astres, en plantes & en animaux, les affections, les vicissitudes qu'il éprouve, & qui le distribuent dans les différens êtres, comme en autant de membres séparés; ils les désignent sous les noms énigmatiques de

[1] Le nom d'Apollon est composé de α, qui est privatif, ou qui exprime une négation, & de πολλοι *plusieurs*, comme qui diroit, *non plusieurs*.

[2] Phébus vient de φοιβος, *pur, clair*.

DIONYSIUS (*g*), de ZAGRÉE [1], de NYCTELIUS [2], d'ISODETE [3]; son altération & sa dissolution dans les corps, sa mort & son retour à la vie, ont aussi des noms analogues à ces différentes révolutions [4]. Ils chantent en l'honneur

---

[1] *Zagrée*, fils de Jupiter & de Proserpine, est le même que le premier Bacchus dont parle Diodore de Sicile, L. I, & L. III. Son nom signifie qui prend tout; & on croit que ce Bacchus est le même que Pluton, qui s'empare de toutes les ames, & les entraîne dans son royaume.

[2] *Nyctelius* est encore un surnom de Bacchus employé très-fréquemment par les Poëtes. Il signifie *nocturne*, parce que les fêtes ou les orgies de ce Dieu se célébroient la nuit, & s'appelloient *Nyctelies*.

[3] Ce nom, que je ne me souviens point d'avoir vu ailleurs, & que je n'ai pas même trouvé dans aucun des Lexiques que j'ai consultés, vient de deux mots grecs, ἴσος *pair, égal*, & de δαίω *diviser, distribuer*, & doit, je crois, signifier que le principe universel, qui étoit l'ame du monde, se communiquoit également à tous les êtres, comme nous venons de le voir dans le système de Pythagore, qui disoit que Dieu étoit un esprit répandu dans toute la nature.

[4] On trouve dans Pausanias, en plusieurs endroits de son ouvrage, une foule de surnoms de ce Dieu; mais dont le plus souvent

de Bacchus des dithyrambes pleins de mouvemens vifs, de changemens dans le nombre & dans la mesure, d'écarts & de digressions. Car, dit Eschyle, le Dithyrambe qui aime les cris confus, est fait pour accompagner le cortege de Bacchus. Mais ils chantent pour Apollon le péan, genre de poésie modeste & réglée (*h*). Ils peignent ce Dieu dans la fleur d'une jeunesse immortelle, & donnent à Bacchus une multitude de formes & de figures différentes (*i*). En un mot, ils attribuent à l'un l'égalité, l'ordre & une activité paisible; à l'autre, les jeux folâtres & pétulans, le désordre & la fureur. Ils invoquent sous le nom d'*Evius* [1], ce Dieu qui agite les Bacchantes [2], & ils lui rendent des hon-

---

il ne donne point les étymologies. Il seroit très-long, & je pense, assez inutile, de les rapporter ici, & d'en chercher les significations.

[1] Nous avons déja donné l'étymologie de ce surnom de Bacchus, T. III, pag. 493.

[2] Il y a dans le grec, ὀρειγόνοισιν, que Xylandre traduit; *qui habite sur les montagnes au milieu de ses Bacchantes.* La leçon que j'ai suivie est celle des notes manuscrites d'Amyot, & forme un sens plus naturel,

neurs insensés. Cette différence de culte pour ces deux divinités, a un rapport naturel aux divers changemens de ce principe universel du monde.

Mais comme la durée de ces révolutions périodiques n'est pas la même ; que l'une qu'ils appellent *satiété*, est plus longue que celle qu'ils nomment *indigence* ; afin de suivre cette proportion, ils chantent le péan dans leurs sacrifices pendant les trois premieres saisons de l'année ; ensuite, quand l'hiver commence, ils interrompent ce dernier cantique pour reprendre le dithyrambe, & pendant ces trois derniers mois, ils invoquent Bacchus au lieu d'Apollon. Ils croient que la révolution qui change en feu toutes les substances, dure trois fois plus que l'autre [1]. Mais peut-être me suis-je arrêté sur ces objets plus long-temps qu'il ne convenoit à la circonstance. Ce qu'il y a du moins de certain, c'est que

---

parce que ce n'étoit pas seulement sur les montagnes que ce Dieu agitoit de sa fureur les Bacchantes.

[1] Mot à mot ; *que la proportion entre la formation du monde, & son changement en feu, est comme un à trois.*

ces Théologiens attribuent à ce Dieu le nombre cinq, qui tantôt se reproduit lui-même comme le feu, & tantôt forme le nombre dix comme le monde [1].

---

[1] Il semble d'après ce que Plutarque dit ici, que cette allégorie pourroit s'appliquer au Soleil dans ses différens effets. Pendant les trois premieres saisons, il anime toute la nature, il produit ou féconde tous les êtres sujets à la végétation, dont sa chaleur est le principe. C'est sans doute cette révolution que les anciens appelloient *satiété ou abondance*, parce que toutes les plantes étoient alors remplies des sucs abondans de la terre. Celle qu'il nomme *indigence*, ou *stérilité*, désigne l'hyver, pendant lequel la nature ne produit rien, & est dans un état d'inaction & de pauvreté. C'étoit dans cette saison qu'ils suspendoient le *péan*, cantique régulier & sage en l'honneur d'Apollon ou du Soleil vivifiant, & qui étoit comme une action de graces pour les bienfaits de cet astre, dont les rayons puissans, lancés comme des traits sur la nature (par allusion à l'étymologie qu'on a donnée du mot péan), détruisoient les obstacles qui s'opposoient à sa fécondité. A la place de ce cantique, ils rappelloient le dithyrambe, espece de poésie fougueuse & irréguliere, image du désordre où étoit alors la nature, & des efforts qu'il falloit faire pour la ranimer.

Rapport du nombre cinq avec la musique.

Mais la musique que nous savons être si agréable à ce Dieu, croirons-nous qu'elle n'a point de rapport avec le nombre cinq? La science de l'harmonie, consiste, comme on sait, à former des accords justes. Or les accords ne sont & ne peuvent être qu'au nombre de cinq, comme le montre la raison, & que l'expérience le confirme à quiconque en voudra faire l'épreuve sur des cordes tendues, ou sur les trous de la flûte, & s'en rapporter au jugement seul de l'oreille [1]. Ces accords se forment tous suivant les proportions des nombres. Celle de la quarte, est sesqui-tierce. Celle de la quinte, sesqui-altere; celle de l'octave, double; celle de la quinte par-dessus l'octave, triple; & celle de la double octave, quadruple. L'accord de la quarte par-dessus l'octave que quelques compositeurs veulent y ajouter, ne doit pas être admis, parce qu'il sort des regles de la mesure & qu'ici le plaisir de l'oreille doit être sacrifié au maintien de la proportion,

---

[1] Le texte ajoute : *sans faire usage de la raison.*

qui a force de loi. Sans parler des cinq positions du tetrachorde, des cinq premiers tons, modes ou harmonies, comme on voudra les appeller, qui varient plus ou moins du grave à l'aigu, suivant que les cordes sont plus ou moins tendues, tandis que les autres sont graves ou aiguës, n'est-il pas certain que quoiqu'il y ait entre les sons une infinité d'intervalles, il n'y en a pourtant que cinq qui entrent dans le chant, savoir le dièse, le demi-ton, le ton, le triple demi-ton, & le double ton: on ne trouve jamais dans le chant un intervalle plus grand ou plus petit, entre le grave & l'aigu (*k*).

Je laisse plusieurs autres objets de cette nature, pour exposer le sentiment de Platon [1], qui dit qu'il n'y a qu'un seul monde, ou que s'il en existe plusieurs, il ne peut pas y en avoir plus de cinq. Mais en supposant que celui que nous voyons soit unique, comme le pense Aristote, il est du moins en

Platon admettoit, ou un monde unique, ou cinq mondes.

[1] Mot à mot; *pour amener Platon*, c'est-à-dire, pour l'appeller en témoignage de la doctrine que j'expose sur l'analogie du nombre cinq.

quelque sorte composé de cinq mondes. La terre, l'eau, l'air, le feu, & le ciel; que les uns appellent la lumiere, les autres, l'éther, d'autres enfin la quinteſſence. Cette derniere ſubſtance eſt de tous les corps le ſeul qui tienne de la nature & non de la néceſſité ou du haſard, ce mouvement circulaire qui lui eſt propre. C'eſt auſſi par analogie aux cinq formes les plus belles & les plus parfaites qui ſoient dans la nature, que Platon a aſſigné à ces cinq mondes, la pyramide, le cube, l'octaedre, l'icoſaedre, & le dodecaedre, & qu'il attribue à chacun d'eux, la figure qui lui convient (*l*).

Rapport des cinq mondes avec les ſens naturels.

Il eſt même des philoſophes qui rapportent à ces ſubſtances primitives, les ſens naturels qui ſont également au nombre de cinq; le tact à la terre, parce qu'il eſt dur & ferme: le goût à l'eau, parce que ſon humidité lui fait diſcerner les propriétés des ſaveurs. L'air frappé dans l'ouie devient ſon. Des deux autres ſens, l'odorat affecté par les odeurs qui ne ſont que des vapeurs ſubtiles que la chaleur éleve, tient de la nature du feu. Le brillant des yeux a un rapport ſenſible avec l'éther & la lumiere,

deux ſubſtances aſſez ſemblables, & qui affectent de la même maniere l'organe de la vue. Les êtres animés n'ont pas d'autres ſens que ceux-là, ni le monde, d'autres ſubſtances ſimples & ſans mélange ; & l'on voit en tout cette diſtribution admirable, &, pour ainſi dire, cette aſſociation de cinq à cinq.

Je m'arrêtai-là, & après quelques momens de ſilence : Euſtrophe, m'écriai-je, qu'allois-je faire ; peu s'en eſt fallu que je n'aie oublié Homere : comme ſi ce n'étoit pas lui qui le premier a diviſé le monde en cinq parties, dont il aſſigne les trois qui ſont ſituées au milieu à trois divinités. Les deux autres, l'olympe & la terre qui bornent, l'une les ſubſtances inférieures, & l'autre les ſupérieures, il les laiſſe en commun à tous les dieux, & n'en fait point de partage. Diviſion du monde par Homere en cinq parties.

Mais, comme dit Euripide, revenons à notre ſujet. Ceux qui relevent les propriétés du nombre quatre prétendent avec aſſez de probabilité que c'eſt ſur ſon analogie que tous les corps ont été formés. En effet tout ſolide conſiſte dans ces trois dimenſions, longueur, Expoſition du ſyſtême qui établit la formation des corps ſur le nombre quatre.

largeur & profondeur. Avant la longueur, eſt le point qui eſt comme l'unité entre les nombres. La longueur conçue ſans largeur, fait la ligne [1]. Le mouvement de la ligne en largeur produit la ſurface qui eſt la troiſieme dimenſion [2]. Joignez-y la profondeur, & vous avez le ſolide formé ſur quatre proportions [3].

Réfutation de ce ſyſteme.

Mais tout le monde voit évidemment (*m*), que le nombre quatre, après avoir conduit la nature juſqu'à la formation parfaite des ſubſtances aſſez ſolides pour réſiſter à une forte preſſion, la laiſſe privée de la faculté la plus importante. Car tout être privé de ſentiment eſt imparfait &, pour ainſi dire, orphelin. Dès que l'ame ne lui imprime pas de mouvement, il n'eſt propre à rien. Mais le principe [4] qui introduit l'ame en lui, opere ce nouvel état par l'analogie du nombre cinq, &

---

[1] Le texte ajoute : *& eſt la longueur.*

[2] Mot à mot; *qui ſe compoſe de trois.*

[3] Mot à mot; *l'augmentation va par quatre dimenſions juſqu'au ſolide.*

[4] Il y a dans le texte : *le mouvement ou l'affection.*

donne à la nature toute sa perfection. Ensorte que ce dernier nombre est autant supérieur au nombre quatre, que l'être animé l'est à la substance privée de vie [1].

Cinq sortes de substances animées.

De plus le nombre cinq portant encore plus loin son harmonie & son pouvoir, n'a pas laissé croître à l'infini les substances animées. Il les a bornées à cinq especes différentes ; les dieux, les génies, les héros [2], les hommes & les brutes. L'ame elle-même, d'après sa division naturelle, comprend cinq facultés : la végétative qui est la plus grossiere de toutes [3] ; la sensible, la

Cinq facultés de l'ame.

---

[1] Plutarque rappelle ici ce que nous avons déja vu de la cinquieme substance ou Ether, qui étoit une essence céleste, un être divin, l'ame répandue dans tous les êtres à qui elle donnoit le sentiment & la vie.

[2] On donnoit le nom de Héros aux hommes qui étoient nés d'un dieu & d'une mortelle, ou d'une déesse & d'un mortel. Voyez ce qui en a été dit dans les actions courageuses des femmes, T. III, pag. 281.

[3] Les anciens Philosophes, par une suite de leur système sur l'ame universelle du monde, qui étoit répandue dans les corps, & vivoit, croissoit, végétoit avec eux, admettoient aussi dans les ames humaines, qui

concupiſcible, l'iraſcible & la raiſonnable, à laquelle la nature s'eſt arrêtée, parce qu'elle avoit atteint, par cette cinquieme faculté, le dernier degré de perfection.

Nouvelle propriété du nombre cinq. Il eſt le produit des deux premiers quarrés.

Outre tant de propriétés ſi importantes, le nombre cinq a encore une origine remarquable; non celle dont nous avons déja parlé, & qui ſe forme des nombres deux & trois réunis : mais celle qui naît de l'union du premier élément des nombres avec leur premier quarré. L'unité eſt le principe de tous les nombres, & quatre eſt le premier quarré. De ces deux nombres comme d'une matiere & d'une forme parfaites [1], ſe compoſe le nombre cinq. Que ſi l'unité, comme quelques-uns le penſent, eſt auſſi un véritable quarré

---

n'étoient que des parcelles de cette ame univerſelle, une faculté végétative.

[1] La matiere chez les anciens n'avoit par elle-même aucune forme déterminée; c'étoit Dieu qui lui avoit donné la forme; & la réunion de la matiere & de la forme conſtituoit le corps. C'eſt pour cela que Plutarque compare les deux élémens qui conſtituent ce nombre, à la matiere & à la forme.

parce qu'elle

parce qu'elle se multiplie par elle-même, & se termine à l'unité. Dans ce cas, le nombre cinq, qui se forme de la réunion des deux premiers quarrés, ne peut avoir une plus noble origine. J'aurois encore à ajouter une propriété plus excellente. Mais je crains, si j'en parle, de faire tort à Platon, comme il disoit lui-même que la lune en faisoit au Philosophe Anaxagoras, qui donnoit comme sienne, sur la lumiere de cette planete, une opinion qui étoit de toute ancienneté [1]. Platon, dis-je alors, en m'adressant à Eustrophe, ne le dit-il pas dans son Cratylus ? » Sans doute, me répondit-il. Mais je » ne vois pas quel rapport cela peut » avoir avec ce que vous dites » [2].

---

[1] Anaxagoras de Clazomene, dont on a déja eu plusieurs fois occasion de parler, enseignoit que la lumiere de la Lune venoit du Soleil, dont les rayons étoient réfléchis sur la terre par cette planete ; & cette opinion qu'il donnoit comme nouvelle, étoit, suivant Platon, de la plus grande antiquité. *Voyez* son Cratylus, pag. 409, édit. Serr.

[2] C'est-à-dire, quel rapport peut avoir ce que Platon dit d'Anaxagoras, avec ce qui le regarde lui-même.

• Vous savez, repris-je [1], que dans son Sophiste, il établit cinq idées universelles [2], L'ESSENCE, L'ÊTRE TOUJOURS LE MÊME, L'ÊTRE CHANGEANT, LE MOUVEMENT, & LE REPOS. Dans son Philebe [3], il pose une autre division également en cinq principes : l'infini, le fini, la produc-

[1] Il n'est point marqué dans le texte que ce soit Plutarque qui reprenne la parole, & il paroîtroit plutôt que c'est Eustrophe qui continue. Mais il me semble que c'est naturellement à Plutarque qu'il faut attribuer le discours suivant, parce que c'est lui qui a annoncé une nouvelle propriété du nombre cinq ; mais qu'il craint de dire, de peur de faire tort à Platon. C'est donc à lui à faire connoître cette nouvelle propriété qu'il rapporte d'après Platon, mais qu'il croit avoir été imaginée par un Philosophe plus ancien que lui. Il est vrai qu'après avoir exposé les idées de Platon, il emploie la troisieme personne, & a l'air d'avoir rapporté l'opinion d'un autre. Mais cette difficulté ne doit pas arrêter dans une occasion, où l'ensemble du texte détermine nécessairement le sens que j'ai suivi ; & d'ailleurs ce dernier passage peut être très-aisément ramené à ce sens par un très-léger changement qu'on verra dans la note qui y sera relative.

[2] Mot à mot ; *cinq premiers principes*. *Voyez* son Sophiste, pag. 251.

[3] T. II. pag. 23.

tion des êtres qui réſulte du mélange de ces deux premiers principes : la cauſe qui produit ce mélange eſt le quatrieme, & il nous laiſſe à deviner le cinquieme, par lequel les êtres unis ſont de nouveau diviſés & ſéparés. Pour moi, je penſe que cette ſeconde diviſion n'eſt qu'une image de la premiere. La production des êtres répond à l'eſſence ; l'infini au mouvement, le fini, au repos, la cauſe qui mêle les principes, à l'Etre toujours le même; & celle qui ſépare, à l'Etre changeant (*n*). Mais en ſuppoſant que ces deux diviſions ne ſoient pas les mêmes, on trouvera toujours dans l'une & dans l'autre cinq idées univerſelles & cinq différences. Quelque Philoſophe qui bien avant Platon, avoit connu cette diviſion, aura peut-être conſacré deux EI [1] à Apollon, comme la marque

[1] Je ſoupçonne qu'il y a ici une faute, & qu'il ne doit point y avoir deux EI, mais ſeulement un. En effet, Plutarque n'en a nommé que trois, dont l'un portoit le nom des ſept Sages, l'autre celui des Athéniens, & le troiſieme celui de Livie. Or dans ce Traité, il ne s'agit que de rechercher par qui le premier, qui étoit le plus ancien, avoit été placé. Ainſi ce n'eſt que de celui-là

& le ſymbole du nombre de tous les êtres.

Cinq eſpeces de biens.

Peut-être auſſi avoit-il vu que le bien en général eſt diviſé en cinq eſpeces : la modération, la proportion, l'intelligence, les ſciences avec les arts & les opinions vraies dont l'ame eſt le ſiege, enfin les plaiſirs purs, ſans mélange d'aucune peine. C'eſt le terme que déſigne Orphée, lorſqu'il dit [1]

Vous finirez vos chants à votre ſixieme âge.

---

que Plutarque doit parler ici. Il n'eſt pas probable qu'il ait voulu en mettre deux par alluſion aux deux diviſions qu'il a énoncées, puiſqu'alors il auroit dû en faire placer trois par ce Philoſophe ; car il va marquer tout de ſuite une troiſieme diviſion.

[1] C'eſt dans ce paſſage qu'eſt la difficulté dont j'ai parlé plus haut. Le texte porte : ἐνταῦθα λήγει τὸ ὀρφικὸν ὑπεπών ; ce que tous les interpretes ont traduit. *Il s'arrêta là, en ajoutant ce vers d'Orphée.* Ce qui ſuppoſe qu'ils attribuent à Euſtrophe le diſcours précédent ſur les idées univerſelles de Platon. Je crois avoir prouvé qu'il doit être dans la bouche de Plutarque ; & quant à la difficulté de ce paſſage, elle s'évanouit en changeant une ſeule lettre dans le dernier mot, & liſant ὑπεπόν au neutre, il ſe rapporte alors à τὸ ὀρφικόν ; & le ſens de cet endroit, eſt qu'Orphée mar-

Après tout ce que nous venons de dire, j'ajouterai encore un mot qui sera sûrement entendu de Nicandre [1]. Le sixieme jour du premier mois, lorsqu'on introduit la Pythie dans le Prytanée (*o*), le premier des trois sorts qu'on jette pour vous, est tiré sur le nombre cinq, d'abord trois, ensuite deux [2]. La chose ne se fait-elle pas

---

que le terme des cinq especes de biens qui viennent d'être énoncés, & dit que dans le sixieme âge, c'est-à-dire, à la fin de la vie, les chants qui désignent ici tous les plaisirs, ne sont plus de saison, & que le reste de la vie n'est presque qu'une suite de peines.

[1] Il y a dans le texte : *je chanterai pour Nicandre, qui est un homme instruit ;* ce qui paroît faire allusion au passage de quelque Poëte, dont il fait l'application à Nicandre ; & c'est à lui qu'il s'adresse, parce qu'il étoit Prêtre d'Apollon, & qu'en cette qualité, il savoit les véritables raisons de l'usage dont Plutarque va parler.

[2] Ce passage est très-altéré, & les manuscrits ne sont d'aucun secours pour le rétablir. Comme Nicandre répond qu'il est défendu d'en dire la raison aux étrangers, il n'est guere possible de le suppléer, & on ne pourroit donner que des conjectures très-incertaines. J'ai traduit de la maniere qui m'a paru le moins s'éloigner du texte d'où

ainſi ? » Oui, répondit Nicandre ; » mais il eſt défendu d'en dire la raiſon » aux étrangers ». Eh bien ! répris-je en riant, en attendant que nous ſoyons conſacrés Prêtres [1], & qu'en cette qualité, le Dieu nous faſſe connoître la vérité, voilà toujours un nouveau privilége à ajouter, à ceux que nous avons découverts dans le nombre cinq. C'eſt fut-là que finit, autant que je puis m'en ſouvenir, l'éloge des propriétés arithmétiques & géométriques de la lettre E.

Le mot Ei, ſymbole de l'être qui exiſte par lui-même.

Alors Ammonius qui, par l'eſtime qu'il faiſoit des Mathématiques, prenoit un grand plaiſir à cet entretien, prit la parole : « Il n'eſt pas néceſſaire, dit-il, » de réfuter ſérieuſement ce que » ces jeunes gens viennent de dire. Je » ne diſſimulerai pas cependant qu'il

---

j'ai retranché la négation qui eſt à la fin, d'après Turnebe & Amyot.

[1] Les mots du texte que j'ai rendus par ceux-ci : *en attendant que nous ſoyons conſacrés Prêtres*, peuvent ſignifier : *en attendant que nous ſoyons initiés aux myſteres*, comme a traduit Turnebe, ou : *que nous ſoyons devenus ſaints*, ſuivant Amyot. Mais cette différence eſt peu eſſentielle, & revient au même pour le ſens.

» n'eſt point de nombre qui ne puiſſe
» fournir aiſément la matiere du plus
» vaſte éloge, à qui voudroit l'entre-
» prendre [1]. Et ſans parler des
» autres, le nombre ſept qui eſt
» conſacré à Apollon [2], ne tiendroit-
» il pas un jour entier, avant qu'on
» eut parcouru toutes ſes propriétés?
» Nous convient-il d'ailleurs de con-
» damner les anciens ſages, & de dire
» qu'ils ont combattu l'uſage conſacré
» par le temps, de donner au nombre
» ſept la prééminence ſur celui de
» cinq (*p*) en conſacrant à Apollon ce

---

[1] Il n'y a point en effet de nombre depuis un juſqu'à dix, qui étoit le nombre parfait, auquel les anciens n'aient attribué un grand nombre de prérogatives. On peut le voir dans le Traité de Meurſius, intitulé : *Denarius Pythagoricus.*

[2] On a vu dans les Queſtions greques, T. IV. pag. 17, que ſuivant la tradition de Delphes, Apollon étoit venu au monde le ſeptieme jour du mois *Byſius*. Auſſi ce Dieu étoit-il appellé ἑβδομαγενὴς, c'eſt-à-dire, *né le ſeptieme jour ;* & c'étoit ce jour-là que dans les premiers temps, ce Dieu venoit à Delphes inſpirer la Pythie, comme pour y célébrer le jour anniverſaire de ſa naiſſance.

» dernier nombre qu'ils croyoient lui
» convenir davantage? Pour moi je
» penſe que cette lettre E ne déſigne
» ni un nombre, ni un ordre, ni une
» conjonction, ni quelque partie du
» diſcours [1], mais qu'elle eſt en ſoi
» une dénomination parfaite de ce
» Dieu, dont elle nous fait connoître
» par cette énonciation, la puiſſance
» & les qualités. En effet, lorſque nous
» approchons du ſanctuaire, le Dieu

[1] Ammonius rappelle ici les différentes opinions rapportées précédemment par les autres interlocuteurs, ſur la ſignification de la lettre E ou EI. Par le nombre, il déſigne celle de Lamprias, qui croyoit qu'elle avoit été placée ſur la porte du Temple par les Sages de la Grece, pour exprimer qu'ils n'étoient que cinq. L'ordre marque le ſentiment de ce Chaldéen anonyme, qui vouloit qu'elle indiquât qu'Apollon, à qui le Temple de Delphes étoit conſacré, & qui étoit avec le Soleil une même divinité, occupoit parmi les planetes, le même rang que la lettre E parmi les voyelles. La conjonction & la particule ſe rapportent au ſentiment de Nicandre & de Théon, qui penſoient qu'elle déſignoit la formule par laquelle on conſultoit l'Oracle, ou le deſir de ceux qui venoient l'interroger.

» nous adresse ces mots : CONNOIS-
» TOI TOI-MÊME, ce qui est un vé-
» ritable salut. Et nous lui répondons
» par ce monosyllabe EI ; VOUS ÊTES :
» c'est-à-dire, que nous attribuons à lui
» seul, la propriété véritable, unique
» & incommunicable, d'exister par lui-
» même.

» Pour nous, l'existence n'est pas
» proprement notre partage. Toutes
» les substances périssables, placées,
» pour ainsi dire, entre la naissance
» & la mort n'ont qu'une apparence
» incertaine, & existent dans no-
» tre opinion, plutôt qu'elles n'exis-
» tent réellement [1]. Veut-on appli-
» quer son esprit, pour les saisir par
» la pensée ? Il en est d'elles comme
» d'un liquide qu'on presse dans ses
» mains. A mesure qu'on le serre da-
» vantage, il s'écoule & se perd. Ainsi
» la raison en voulant se former une idée
» évidente des substances passibles & mua-
» bles, s'égare nécessairement, parce
» qu'elle s'attache à leur naissance ou à

Les choses périssables n'ont pas proprement d'existence.

[1] Mot à mot ; *ne donnent d'elles-mêmes qu'une apparence & une opinion obscures & sans consistance.*

» leur mort, ſans pouvoir ſaiſir en
» elles rien de permanent, & qui ait
» une exiſtence réelle ? On ne deſcend
» pas deux fois, dans le même fleuve,
» dit Heraclite [1]. On ne trouve pas
» non plus deux fois dans le même
» état une ſubſtance-périſſable. Telle
» eſt la rapidité de ſes changemens,
» qu'un inſtant en réunit les parties,
» & un inſtant les diſperſe : elle ne
» fait que paroître & diſparoître. Auſſi
» ne parvient elle jamais à un état qu'on
» puiſſe appeller exiſtence, parce qu'elle
» ne ceſſe point de naître & de ſe for-
» mer. Paſſant depuis le premier inſ-
» tant de ſa conception par des viciſſi-
» tudes continuelles, elle eſt ſucceſſi-
» vement embryon, être animé, en-
» fant, adoleſcent, jeune homme, hom-
» me fait, vieillard & décrepit. Une
» génération nouvelle détruit ſans ceſſe
» les précédentes.

[1] Héraclite diſoit qu'un homme ne deſcendoit jamais deux fois le même dans le même fleuve, parce qu'à chaque inſtant le premier étoit changé, comme l'eau du fleuve étoit renouvellée.

» Après cela n'eſt-il pas ridicule que » nous craignions la mort, nous qui » ſommes déja morts tant de fois, & » qui mourons tous les jours ? Héra- » clite diſoit que la mort du feu étoit » la naiſſance de l'air, & que la mort » de l'air, donnoit naiſſance à l'eau [1]. » Mais cela ſe vérifie bien plus ſenſi- » blement en nous-mêmes. L'homme » fait meurt, quand le vieillard com- » mence ; & il n'avoit lui-même exiſté » que par la mort du jeune homme, » & celui-ci, par celle de l'enfant. » L'homme d'hier eſt mort aujourd'hui, » & celui d'aujourd'hui mourra demain. » Il n'eſt perſonne qui ſubſiſte, & qui » ſoit toujours un. Nous ſommes ſuc- » ceſſivement pluſieurs êtres, & la ma- » tiere dont nous ſommes formés, s'a- » gite & s'altere ſans ceſſe autour d'un

La vie de l'homme eſt une mort continuelle.

[1] Ocellus Lucanus a exprimé ſans figure la même doctrine. « Le feu condenſé, dit-il, » devient air ; l'air devient eau, l'eau de- » vient terre, & réciproquement, lorſque » la nature revient de la terre au feu, d'où » elle étoit partie ». *Voyez* Ocell. Luc. trad. de M. l'Abbé Batteux, pag. 31. Il explique, pag. 49, comment ſe font ces divers changemens.

» ſimulacre & d'un moule commun. En
» effet ſi nous demeurons toujours les
» mêmes, pourquoi changeons-nous ſi
» ſouvent de goûts? Pourquoi nous
» voit-on aimer, haïr, admirer, blâ-
» mer tour-à-tour les objets les plus
» contraires? varier à tous momens
» dans nos diſcours, nos ſentimens,
» nos affections, & juſque dans notre
» figure? Il n'eſt pas vraiſemblable que
» cette diverſité dans notre maniere
» d'être ſe faſſe ſans quelque change-
» ment, & quiconque change, n'eſt
» pas le même: s'il n'eſt pas le même,
» il n'a donc pas proprement l'exiſten-
» ce: mais par des changemens conti-
» nuels, il paſſe d'une maniere d'être
» à une autre. Nos ſens, par l'igno-
» rance de ce qui eſt réellement, nous
» font attribuer la réalité de l'être à ce
» qui n'en a que l'apparence » [1].

---

[1] On ſent que toutes ces idées n'ont qu'une vérité morale, & qu'elles ne doivent pas être trop preſſées. Dans un certain ſens, nous ne ſommes pas deux inſtans de ſuite les mêmes êtres, puiſque chaque inſtant nous éloigne de notre origine, & nous approche de notre terme, & qu'ainſi nos rapports avec

» Quel eſt donc l'être véritable ! c'eſt celui qui exiſte de toute éternité, qui n'a ni origine, ni terme, à qui le temps ne fait éprouver aucune viciſſitude. Le temps, cette durée mobile, qu'on conçoit ſous l'idée du mouvement [1], qui s'écoule ſans ceſſe, & ne peut être fixé, eſt comme l'eſpace [2] où commencent & finiſſent toutes les générations. Les différentes dénominations ſous leſquelles on l'exprime, d'*antérieur*, de *poſtérieur*, de *futur* & de *paſſé*, ſont un aveu de ſa non-exiſtence. Car il ſeroit abſurde d'admettre comme exiſtant ce qui n'eſt pas encore, ou ce qui ceſſe d'être. Lorſque, pour nous former une idée du temps, nous vou- Dieu ſeul eſt l'Etre véritable.

---

tous les autres êtres ſont changés. Mais au fond nous ſommes toujours chacun un ſeul & même individu qui exiſte ſéparément, non par ſoi, mais en ſoi. Les viciſſitudes que nous éprouvons dans nos goûts, nos affections, nos ſentimens, & même dans les traits de notre figure, ne détruiſent ni l'unité de notre individu, ni la réalité de notre exiſtence propre & individuelle.

[1] Mot à mot; *qui nous eſt repréſenté à l'imagination avec la matiere en mouvement.*

[2] Mot à mot; *comme le vaſe.*

» lons nous fixer au moment préſent ;
» il échappe à la penſée & la raiſon
» s'y perd. Il ſe diviſe en paſſé & en
» avenir, & nous ſommes forcés, mal-
» gré nous, de ne le voir que dans
» ce partage. Or la nature, qui ſe
» meſure par le temps, n'eſt pas plus
» facile à ſaiſir que le temps même,
» puiſqu'elle n'a rien de permanent,
» rien qui ait une véritable exiſtence.
» Toutes les ſubſtances qui naiſſent &
» périſſent en elle, ſont néceſſairement
» confondues avec le temps [1]. Mais
» ce qui eſt réellement, on ne peut pas
» dire qu'il a été ou qu'il ſera. Ces

---

[1] Tout ce paſſage eſt ſi altéré, & les conjectures propoſées dans les Variantes imprimées, & par les Commentateurs, ſont ſi oppoſées & ſi incertaines, qu'il eſt bien difficile d'en fixer le véritable ſens. Je me ſuis attaché à l'enſemble du texte, & j'ai pris dans les leçons différentes que j'ai vues, ce qui m'a paru y convenir davantage, & mettre plus de ſuite dans le raiſonnement. L'endroit où j'ai ſuivi ma propre conjecture, & où je me ſuis le plus éloigné des Commentateurs, eſt celui-ci : ὥσπερ ζάχρεῖ βυλόμενος ἰδεῖν, &c. où par un très-léger changement, je lis, ὥστε καὶ μὴ βυλόμενος ; *enſorte que même ſans le vouloir & malgré nous.*

» termes désignent un passage d'un » état à un autre, un changement, une » révolution qui ne peut avoir lieu, » que dans ce qui n'a point une véri- » table existence.

» Dieu est donc nécessairement, & » son existence est hors du temps. Il est » immuable dans son éternité. Il ne » connoît pas la succession des temps: » il n'y a en lui ni temps antérieur, » ni temps postérieur, ni rien de ré- » cent. Seul il EST; son existence est » l'éternité, & par la raison qu'il EST, » il EST véritablement. On ne peut » pas dire de lui qu'il a été, qu'il se- » ra, qu'il a eu un commencement & » qu'il aura une fin. Voilà sous quelle » dénomination il faut reconnoître & » adorer cet Être suprême [1]; à moins » que nous n'adoptions cette formule » de quelques anciens : VOUS ÊTES UN.

Il n'y a point de temps en Dieu.

» Il n'y a pas plusieurs Dieux. Il » n'y en a qu'un seul; & ce Dieu n'est » pas comme chacun de nous un com- » posé & un assemblage de mille & » mille passions différentes, telle qu'une

Il ne peut y avoir qu'un seul & même Dieu.

[1] Mot à mot; *il faut s'accoutumer à reconnoître.*

» assemblée nombreuse, d'hommes de » toute espece. Ce qui EST par essence » ne peut être qu'un ; & ce qui est » un, ne peut pas ne point exister. » S'il y avoit plusieurs Dieux, l'exis- » tence en seroit différente : & cette » diversité produiroit ce qui n'a pas » une véritable existence.

» Ainsi les trois noms qu'on a don- » nés à ce Dieu, lui conviennent par- » faitement. Celui d'APOLLON, parce » qu'il exclut la multiplicité. Celui » d'IEIUS, parce qu'il est seul & uni- » que. Enfin celui de PHÉBUS, par » lequel les anciens exprimoient tout » ce qui est chaste & pur [1]. En- » core aujourd'hui les Thessaliens di- » sent que leurs Prêtres *se phébonomi- » sent*, lorsqu'ils passent les jours *ne- » fastes* dans la retraite, & hors des » Temples [2]. Ce qui est un, est pur &

[1] Nous avons déja donné l'étymologie des surnoms d'*Apollon* & de *Phébus*. Celui d'*Ieius* vient du mot ἰος, *seul*, *unique*.

[2] Il y avoit dans toutes les religions de ces jours d'abstinence & de retraite, qu'on employoit à se purifier. Quoique la superstition s'y mêlât souvent, ce n'en étoit pas moins une preuve que par-tout on sentoit la

» ſans mélange. L'altération eſt la pro-
» priété de tout mélange. Auſſi Ho-
» mere dit-il, que l'Ivoire teint en Il. L. IV. v.
» pourpre, eſt une ſubſtance ſouillée, 142.
» & les teinturiers appellent *corruption*,
» le mélange de leurs couleurs : une ſubſ-
» tance pure & incorruptible doit donc
» être une & ſans partage ».

» Pour ceux qui croient qu'Apol-
» lon & le ſoleil, ſont une même
» choſe, il faut reſpecter leur bonne
» foi [1], lorſqu'ils appliquent l'idée
» qu'ils ont de la divinité, à l'objet
» qui leur paroît le plus déſirable &
» le plus digne de leurs hommages.
» Mais nous, afin de nous former ici
» bas, comme dans le plus beau des
» ſonges, une juſte idée de ce Dieu,
» donnons l'eſſor à nos eſprits, &
» élevons nos penſées au-deſſus de tout
» ce que la nature renferme. Reſpec-

---

néceſſité de ne paroître devant Dieu qu'avec une ame chaſte & pure. On appelloit *nefaſtes*, les jours malheureux, ou bien ceux auxquels il n'étoit pas permis de rien faire d'important qui eût rapport ſoit à la religion, ſoit aux affaires civiles.

[1] Mot à mot; *il faut approuver & aimer la bonté de leur eſprit.*

» tons néanmoins dans le ſoleil, ſon
» image, qui par ſa fécondité (autant
» qu'une ſubſtance ſenſible & périſſable
» peut le faire d'un pur eſprit, & d'un
» être éternel,) fait briller à nos yeux
» quelques traits de la bonté, & de
» la félicité de cet être ſuprême [2].

Dieu ne ſe change point en ſubſtances corporelles.

» Quant aux émanations de Dieu
» hors de lui-même, à ces changemens
» par leſquels il devient feu, ſe reſſerre
» enſuite, & ſe condenſe & devient
» terre, mer, vent, animal, ou plante;
» quant à l'idée qu'il ſubit d'autres
» viciſſitudes auſſi indignes de lui, c'eſt
» une impiété de l'entendre.

» Ne ſeroit-ce pas en effet le ra-
» baiſſer au-deſſous de cet enfant dont
» parle un Poëte, qui ſeul, pour s'a-
» muſer, traçoit ſur le ſable des figu-
» res qu'il détruiſoit auſſi-tôt? Peut-
» on ſuppoſer que Dieu agiſſe de même

[2] On ſent qu'après la maniere préciſe dont Ammonius vient de s'exprimer ſur l'unité de Dieu, comme ſur un attribut qui lui eſt eſſentiellement néceſſaire, ce correctif eſt une précaution qui avoit pour but de ne pas choquer trop ouvertement les idées du peuple, & de ne pas s'expoſer peut-être à quelque perſécution.

» pour cet univers, & qu'après avoir
» créé un monde qui n'existoit pas, il
» le détruise un instant après? Au con-
» traire tout ce qu'il a mis dans le
» monde, en lie étroitement toutes
» les substances, & contient cette ma-
» tiere fragile qui tend sans cesse à sa
» destruction. Rien aussi n'est plus con-
» traire à cette opinion, que ce mot;
» VOUS ÊTES, par lequel on témoi-
» gne que Dieu ne sort jamais de lui-
» même, & qu'il n'éprouve aucune
» vicissitude. Ces changemens & ces
» opérations ne peuvent convenir qu'à
» un autre Dieu, ou plutôt à quelque
» génie qui préside à la nature, dans
» laquelle la naissance & la mort se
» succedent continuellement. C'est ce
» que prouvent sensiblement les noms
» qu'on donne à ce génie & qui ex-
» priment des qualités si contraires à
» celles de notre Dieu. Ce dernier s'ap-
» pelle APOLLON; l'autre est nommé
» PLUTON. Celui-ci, DELIUS; le pre-
» mier AIDONÉE. L'un, PHÉBUS, &
» l'autre SCOTIUS [1]. L'un a pour

[1] *Apollon*, comme on l'a déjà dit, signifie unique. *Pluton*, selon l'étymologie

» compagnes les Muſes & Mnémoſy-
„ ne [1]; l'autre, l'oubli & le ſilen-
„ ce [2]. L'un s'appelle THÉORIUS
„ & PHANAIUS [3]; pour l'autre,
» Il préſide à la nuit, au tranquille ſommeil:
„ auſſi l'un
» Eſt-il de tous les dieux le plus craint des
mortels.
„ Pour l'autre, Pindare a dit de lui
„ agréablement:
» Du Deſtin la loi ſuprême
» A voulu qu'aux humains il fût plein de
» bonté [4].

---

que Plutarque lui donne ici, veut dire multitude; d'autres Mythologiſtes cependant donnent à ce nom des origines différentes. *Delius vient de δῆλος, clair, apparent; Aidonée*, de *ἀϊδὴς* qui ſignifie proprement *enfer*, & *obſcur*, Phébus ſignifie *pur, clair*; & *Scotius* vient de *σκότος ténebres, noire nuit*, & veut dire *noir, ténébreux*.

[1] Mnemoſyne étoit la déeſſe de la Mémoire & la mere des Muſes.

[2] Les anciens avoient fait des dieux de l'Oubli & du Silence, comme de tous les autres êtres moraux.

[3] *Théorius* vient du mot grec *θεωρὸς* qui veut dire contemplateur; & *Phanaius*, de *φαίνω luit, brille*.

[4] J'ai ſuivi ici la correction de Turnebe, qui au lieu de *ἀγονάτατος, ſtérile*, épithete qui

„ Euripide a donc eu raiſon de dire:

» Laiſſons aux triſtes morts les larmes, les
» regrets [1],
» Le brillant Apollon ne les connut jamais.

„ Steſichore avoit dit avant lui.

» Apollon ne chérit que les chants & les ris;
» Le ſort laiſſe à Pluton les douleurs & les cris.

„ Sophocle aſſigne à chacun d'eux, „ l'inſtrument qui leur convient, en „ diſant:

» La flûte exprime la triſteſſe,
» La lyre enfante l'allegreſſe [2].

C'eſt depuis bien peu de temps que la

---

ne ſauroit convenir à Apollon, & qui contredit tout ce que Plutarque a dit de ce Dieu, lit ἡγανώτατος, *très-doux, très-agréable.*

[1] Je ſupprime ici le mot λοιβαὶ *libations* qui eſt dans le texte, & qui paroît y avoir été inſéré par une ſuite de ſa reſſemblance avec ὠιδαὶ. Il eſt probable que quelqu'un avoit corrigé à la marge d'un manuſcrit, le mot λοιβαὶ par celui de ὠιδαὶ, & qu'enſuite un copiſte aura mis l'un & l'autre dans le texte.

[2] Ce vers de Sophocle, tel qu'il eſt dans

„ flûte a osé se faire entendre dans
„ les jeux. Auparavant elle n'appelloit
„ les hommes qu'aux cérémonies lugu-
„ bres, & rempliſſoit un miniſtere
„ auſſi triſte que peu honorable. Dans
„ la ſuite tout a été confondu ; &
„ cette confuſion du culte des Dieux
„ avec celui des génies a été une
„ ſource de troubles parmi les hom-
„ mes [1]. Mais l'inſcription EI, & la
„ maxime CONNOIS-TOI TOI-MÊME,

---

le texte, eſt ſûrement altéré. Il fait dire à ce Poëte, que l'inſtrument qu'il appelle ναῦλα que les Traducteurs latins rendent par *nabla*, & Amyot, par *épinette*, n'eſt point fait pour les pleurs, non plus que la lyre. Mais Plutarque, en diſant que Sophocle aſſigne le genre d'inſtrumens qui convient à chaque Dieu, nous oblige d'en admettre un qui ſoit pour Pluton, & un autre pour Apollon. Au lieu que dans le texte il eſt queſtion de deux inſtrumens qui ne conviennent ni l'un ni l'autre à la triſteſſe. Ce qu'il ajoute que la flûte autrefois n'étoit employée que dans les cérémonies lugubres, juſtifie le changement que j'ai fait d'après M. Reiske, du mot ναῦλα, en celui de αὐλὸς. Il a été aiſé de confondre ces deux termes. Amyot lui-même, qui dans le vers de Sophocle traduit l'épinette, parle enſuite de la flûte.

[1] Les Génies, comme on l'a déja dit,

„ qui paroiſſent ſe contredire ſous un
„ rapport, s'accordent ſous un autre.
„ La premiere nous imprime un pro-
„ fond reſpect pour la divinité, &
„ nous invite à l'adorer comme l'Etre
„ ſuprême & éternel. L'autre avertit
„ les mortels de la fragilité de leur
„ nature „.

---

n'étoient d'abord que des hommes vertueux qui avoient mérité par une conduite pure, d'être élevés à la dignité de purs eſprits, de ſervir de miniſtres & d'interpretes aux dieux, pour exécuter leurs volontés & leurs deſſeins de juſtice ou de bonté ſur les hommes. Ils n'étoient par conſéquent que des agens ſubalternes que les hommes honoroient pour leur vertu, mais qui inſenſiblement furent regardés comme des dieux du premier ordre, & obtinrent les mêmes honneurs.

(*a* p. 16.) Je n'ai point vu ailleurs que le ſapin fût le ſeul bois employé à Delphes pour l'entretien du feu perpétuel; & M. Hardion qui, dans ſes trois diſſertations ſur l'Oracle de Delphes, *Mém. de Littérat. T. III, p.* 137 *& ſuiv.* a raſſemblé ce que les anciens en ont dit, ne parle point de cette circonſtance. Il dit ſimplement qu'on entretenoit avec du bois le feu ſacré, & qu'il falloit une attention continuelle, afin que le braſier fût tou-

jours très-ardent, pag. 190. Cependant on ne peut douter de ce fait sur le témoignage de Plutarque, qui, comme grand Prêtre d'Apollon, devoit être instruit de tout ce qui avoit rapport au culte de ce Dieu. Peut-être le sapin y étoit-il employé comme bois résineux, & propre, en cette qualité, à donner au feu perpétuel, l'ardeur qu'on vouloit y entretenir. Quant au laurier, il y avoit plusieurs raisons pour qu'il fût en usage à Delphes dans les sacrifices. 1°. Cet arbre étoit particuliérement consacré à Apollon, depuis que Daphné eut été métamorphosée en cet arbre. 2°. Au rapport de Pausanias, L. X, p. 618, le premier Temple de ce Dieu à Delphes avoit été construit de branches de laurier, qui furent apportées de la vallée de Tempé. 3°. Le laurier étoit le symbole de la Divinité, & servoit à l'enthousiasme. Aussi lorsqu'on installoit la Pythie, on lui faisoit mâcher quelques feuilles de laurier cueillies près de la fontaine de Castalie, qui étoit dans l'enceinte du Temple, & elle buvoit de l'eau de cette fontaine. Par rapport aux deux Parques, Pausanias, L. X, pag. 656, dit aussi que dans le Temple de Delphes, il n'y en avoit que deux, mais qu'on voyoit auprès d'elles une statue de Jupiter qui tenoit lieu de la troisieme, & qui avoit le surnom de conducteur des Parques. Ainsi on ne s'éloignoit point de l'usage général, qui reconnoissoit au moins trois Parques. Ce que Plutarque dit de la défense faite aux femmes de consulter l'Oracle ne peut s'entendre que des femmes étrangeres. Car on sait que c'étoit toujours une femme qui montoit sur le trépied

pied pour recevoir & prononcer les réponses du Dieu. Dans l'origine on choisissoit de jeunes filles pour ce ministere ; mais depuis qu'un Thessalien, nommé Echecrates eut, au rapport de Diodore, L. XVI, c. 26, enlevé une des Pythies qui étoit extrêmement belle, on ordonna par une loi très-expresse, qu'à l'avenir on n'éliroit, pour cette fonction, que des femmes au-dessus de cinquante ans. Le trépied sur lequel elles montoient, étoit placé à l'ouverture de la caverne située dans le lieu où fut depuis le sanctuaire, de laquelle il s'élevoit une vapeur qu'on prétendoit être la cause de l'enthousiasme, & qui avoit fait découvrir la prétendue vertu de ce lieu souterrain, pour inspirer à tous ceux qui en approchoient, une fureur prophétique. Comme plusieurs de ces inspirés, en regardant de trop près au fond de cette ouverture, s'y étoient précipités, & y avoient péri, afin de remédier à des accidens qui devenoient fréquens, on dressa sur le tron de la caverne, une machine en forme de trépied, & l'on commit une femme pour y monter, & recevoir sans aucun risque l'exhalaison prophétique. Elle s'asseyoit sur ce trépied dans une telle situation, qu'elle pouvoit se pénétrer de la vapeur qui sortoit de la caverne, & que rien ne faisoit obstacle à l'union immédiate qu'elle contractoit alors avec le Dieu, qu'on supposoit métamorphosé en cette vapeur subtile ; attitude contraire à la pudeur, & que les anciens Peres ont reprochée avec force aux défenseurs du Paganisme. Vandale prétend cependant qu'il n'est point

prouvé que l'attitude de la Pythie sur le trépied, fût celle que les Peres supposent, & qu'il n'y a point dans les auteurs Païens de passages décisifs, d'où l'on puisse formellement le conclure. Voyez *Vandale de Oracul. pag. 153 & seq.*

(*b* p. 29.) Apollodore, L. II, c. 29, & Hygin, fab. 32, racontent autrement cette dispute d'Hercule avec Apollon. Ils disent que ce Héros, en punition du meurtre d'Iphitus, fut atteint d'une maladie grave, sur laquelle il alla consulter l'Oracle de Delphes. Irrité du silence de la Pythie, il voulut piller le Temple, & emporter le trépied sacré. Apollon s'y opposa, & se battit contre lui; & on ne sait pas ce qui seroit arrivé, si Jupiter ne les eût séparés, en faisant tomber la foudre au milieu d'eux. Il fut obligé de rendre le trépied, & l'Oracle lui répondit qu'il ne seroit guéri de sa maladie, qu'après avoir servi trois ans en qualité d'esclave. Mercure le conduisit en Lydie, & le vendit à Omphale. Dans la pensée de Plutarque, cette fable est sans doute une allégorie, qui doit signifier que la force sans l'instruction, n'est propre qu'à détruire; mais qu'éclairée par la Philosophie, elle devient l'appui & la protectrice des sciences.

(*c* p. 35.) Ce système qui confond la cause éternelle, principe de l'univers, avec le monde qu'elle a formé, & qui établit entre l'une & l'autre une influence réciproque de perfection, n'est pas celui de Plutarque. On ne peut douter, ce me semble, d'après plusieurs passages formels de ce Philosophe, qu'il n'ad-

mit une premiere cause intelligente, séparée & distincte de la matiere, qui donnoit à celle-ci sa disposition, sa forme & sa perfection, sans rien recevoir d'elle. La matiere, au contraire, recevoit tout de cette premiere cause, excepté l'existence qu'elle ne tenoit point de ce premier principe intelligent. On voit en effet dans son Timée, qu'il admet formellement, d'après Platon, l'éternité de la matiere, que Dieu a seulement disposée, & arrangée conformément aux idées originales qu'il avoit eues lui-même. Cette distinction d'une cause premiere intelligente, qui avoit formé le monde, d'avec la matiere qui lui étoit soumise & subordonnée, étoit l'opinion de presque tous les Philosophes, & même de toutes les personnes instruites du temps de Plutarque, & sur-tout des nouveaux Platoniciens, dont il suivoit les principes. Je crois donc que Plutarque parle ici d'après le système des Pythagoriciens, dont il vient d'exposer la doctrine, par rapport aux nombres. Or dans l'opinion de ces Philosophes, la Divinité n'étoit point distincte de la matiere; Dieu n'étoit que l'ame universelle répandue dans toutes les parties du monde qu'elle animoit & dirigeoit par son action. Il y en avoit même parmi eux qui unissoient si intimement la Divinité & la matiere, que celle-ci étoit « comme » le vase de la Divinité; mais vase flexible, » qui donnoit à Dieu une partie de sa forme, » & recevoit de lui une partie de la sienne ». *Voyez* M. l'Abbé Batteux, Histoire des causes premieres, pag. 390. On voit le rap-

port sensible, ou même l'identité de cette doctrine avec ce que Plutarque dit ici, que la cause éternelle qui régit l'univers, reçoit sa perfection du monde qu'elle a formé.

(*d* p. 36.) Héraclite d'Ephese, dont les Stoïciens n'ont fait qu'étendre & développer la doctrine, soutenoit non-seulement, que le feu étoit un des premiers principes, comme l'avoient dit Parmenide, Empedocle & quelques autres Philosophes; mais qu'il étoit le seul premier principe. Il partageoit la substance universelle en corpuscules de feu, auxquels il donnoit un mouvement local, & un mouvement d'essence & d'altération, par lesquels ils devenoient air, eau, terre, en se condensant; & de terre, eau, air, feu élémentaire, feu éthéré, en se raréfiant, allant & revenant d'un état à l'autre par ces deux routes, qu'il appelloit l'une la route d'en-haut, & l'autre la route d'en-bas. Toute la nature n'étoit qu'un grand fleuve qui couloit sans cesse dans l'espace. Pour opérer ces transmutations, il admettoit dans l'univers un être doué de connoissance, une raison qui parcourt & pénetre l'essence des êtres; & cette raison, il l'appelloit *destin*, mot dont il est bien difficile de fixer le sens d'après ce Philosophe, qui avoit affecté dans ses écrits de se rendre inintelligible. *Voyez* M. l'Abbé Batteux, *ibid.* pag. 289, 290.

(*e* p. 36.) Les Théologiens du Paganisme, sur-tout dans les temps plus anciens, étoient ceux qui traitoient des principes des êtres, & des causes qui avoient formé le monde, d'après la tradition immémoriale des peu-

ples, & relativement aux devoirs de reconnoissance, de piété & de religion, qui lient les hommes entr'eux & avec la Divinité : c'étoit la science des choses divines & humaines par la foi du genre humain. Tels étoient Prométhée, Orphée, Linus, Musée, Eumolpe, Thomyris, Amphion, & quelques autres. Il ne faut les confondre ni avec les Poëtes, qui en revêtant les dogmes religieux de figures & d'ornemens symboliques, en couvrant tout du voile de la fiction, firent perdre de vue la vérité, & y substituerent des images ; ni avec les Physiciens ou Philosophes, qui ne vinrent que long-temps après, & chercherent à expliquer la nature par l'action des causes secondes, abstraction faite de la cause premiere. *Voyez* M. l'Abbé Barteux, Histoire des causes premieres, pag. 94 & 95.

(*f* p. 37.) Les Théologiens dont il est question ici, ne sont pas ceux dont je viens de donner une idée dans la note précédente. Ceux-ci, en supposant qu'ils eussent la même doctrine que celle que Plutarque vient d'exposer, ce qui ne peut se décider d'après les textes qu'on nous en a conservés, ne l'énonçoient pas d'une maniere aussi précise. Ils reconnoissoient un être éternel auteur de tout, par lequel tous les êtres avoient été produits ; ils admettoient un principe vivifiant, répandu par-tout, animant tout, liant tout. Mais ce principe étoit-il actif & productif par lui-même ? ou n'étoit-il que l'état originaire des choses confondues dans le chaos ? Etoit-ce un principe aveugle ou un

principe libre qui choisit ? Son action étoit-elle renfermée en lui, ou terminée à des êtres autres que lui ? Contenoit-il les substances avant que de les avoir produites ? Les contenoit-il réellement de maniere qu'elles ne fussent sorties de lui que par émanation ? ou bien comme cause, de maniere qu'il les eût mises au jour par un acte de toute-puissance, qui eût donné l'existence à ce qui n'étoit point ? Voilà le nœud de la difficulté, que les textes vagues des anciens Théologiens, & les couleurs poétiques dont ils revêtoient leurs idées, ne permettent pas de résoudre. Les Philosophes qui leur succéderent, & même les Poëtes qui traiterent de la Physique en vers, parlerent plus clairement, quoique cependant d'une maniere encore assez vague, pour donner lieu aux interprétations les plus opposées. Pythagore, selon Ciceron, L. I. *de Nat. Deor.* disoit que Dieu étoit un esprit répandu par-tout, & agissant dans toute la nature, & que nos ames étoient des parcelles de sa substance. Voy. M. l'Abbé Batteux, Hist. des causes premieres, pag. 102 & 213. Virgile a exprimé cette doctrine en très-beaux vers dans le quatrieme Livre de ses Géorgiques. Ils sont trop connus pour les citer. Il résulte de cet exposé, que Dieu subissoit toutes les transformations, & prenoit toutes les propriétés des diverses substances qui composent le monde. Chaque secte de Philosophes expliquoit à sa maniere la cause de ces transformations, & la voie par laquelle elles s'opéroient : l'un par le moyen de l'eau, l'autre par celui du feu.

Mais presque tous admettoient l'existence de cette ame universelle dont ils faisoient leur dieu.

(*g* p. 38.) Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine de ce surnom de Bacchus. Diodore de Sicile, L. I, c. 15, & L. III, c. 64, le fait venir de ἀπὸ τῆς Διὸς, de Jupiter, & de Νύσης, l'antre *Nysa* en Arabie, où il fut élevé. D'autres prétendent que Bacchus blessa Jupiter, lorsque ce Dieu, qui l'avoit mis dans sa cuisse, l'en retira, & que ce nom vient de νύσσω, *je pique, je blesse*. Quelques-uns le dérivent de l'île de *Dia*, connue depuis sous le nom de *Naxos*, qui fut consacrée à Bacchus, après son mariage avec Ariane. Nat. Com. Myth. L. V, c. 13. M. Freret, Mém. de Littérat. T. XXIII, pag. 257, en donne une autre étymologie. Il dit que *Nossos*, dans le dialecte commun, & *Nussos* dans le dialecte usité en Eolie, d'où étoit Melampus, qui le premier donna ce surnom à Bacchus, signifie le petit d'un oiseau; mais qu'on a des exemples qu'il se prend pour un enfant, *puer*, de même que le *pullus* des Latins. Ainsi *dionossos*, ou en Eolien, *dionussos*, dont on a fait depuis, *Dionysius*, signifiera le fils bien aimé de Jupiter, *Jovis pullus*. Dans la Mythologie grecque, Bacchus est le dernier des enfans de Jupiter qui ait été Dieu dès sa naissance.

(*h* p. 39.) Le dithyrambe étoit chez les Grecs un genre de poésie consacré à Bacchus, & dont il est bien plus facile de définir le caractere, que d'assigner sa véritable étymologie. Ceux qui la cherchent dans la langue grecque sont peu d'accord entr'eux. Les uns la tirent de

la double naissance du Dieu (δὶς θύρας δύσεως). Les autres de l'antre à deux portes, où il fut nourri (διθυρίτης). Ceux-ci du cri de Jupiter, conçu en ces termes, (λοῦε μέμεα, décous la future), par lequel ce Dieu en travail demandoit à être promptement délivré de l'enfant qu'il portoit dans sa cuisse. Ceux-là de l'éloquence communiquée par le vin aux buveurs, à qui cette liqueur semble ouvrir deux bouches à la fois (στόμα δίθυρον). Quelques-uns peu contens de ces étymologies grecques, suivant lesquelles la première syllabe du mot διθύραμβος devroit être breve, au lieu qu'elle est longue, croient trouver mieux leur compte dans les langues orientales. On n'est pas moins partagé sur le premier auteur de la poésie dithyrambique, que les uns croient être le fameux Arion de Methymne, & d'autres Lasus ou Lassus d'Hermione. Quoi qu'il en soit des premiers auteurs de cette poésie, il y a grande apparence qu'elle doit son origine à des assemblées rustiques de buveurs, chez qui le vin seul échauffant le génie, développoit cet enthousiasme, ou cette fureur poétique qui faisoit, pour ainsi dire, l'ame du dithyrambe. Delà, comme d'une source féconde, partoient six principales qualités qui caractérisoient cette espece de poésie; savoir, 1°. la composition trop licencieuse de plusieurs noms joints ensemble, & d'où naissoient des expressions nouvelles, empoulées, & propres à surprendre l'oreille; 2°. des métaphores tirées de trop loin, trop dures, trop hardies, trop compliquées; 3°. des renversemens de

construction trop fréquens & trop embarrassés ; 4°. le désordre apparent dans la disposition ou l'arrangement des pensées, quelquefois vraiment sublimes, souvent alambiquées ou trop guindées, & qui étourdissoient l'auditeur, sans qu'il conçût bien distinctement ce qu'il venoit d'entendre ; 5°. une versification trop libre, & affranchie de la plupart des regles ; 6°. l'harmonie ou la modulation phrygienne (qui, selon Aristote, *de Rep.* L. VIII, étoit turbulente & propre à l'enthousiasme, quoique Platon, *de Rep.* L. III, soit d'un autre avis), sur laquelle on chantoit cette poésie mise en musique, qu'on accompagnoit du son des flûtes. Ces caracteres des dithyrambes se font sentir à ceux qui lisent attentivement les Odes de Pindare, ainsi que les chœurs des tragédies & des comédies grecques, quoiqu'on ne doive regarder ni les uns ni les autres, comme des poésies dithyrambiques. *M. Burette, Mémoires de Littérat.* Tom. X, pag. 306 & 307.

Les péans étoient originairement des cantiques en l'honneur d'Apollon & de Diane, qui renouvelloient le souvenir de la victoire remportée sur Python par ce Dieu, dont παιάν étoit aussi l'un des surnoms tiré de la force de ses rayons ou de ses traits, exprimée par le verbe παίειν, *frapper*. Ces cantiques étoient caractérisés par cette exclamation, παιάν, qui en étoit comme le refrain, & qui signifie proprement, *décoche tes fleches, Apollon*. On les chantoit pour se le rendre favorable dans les maladies contagieuses, que l'on re-

gardoit comme des effets de sa colere. Dans la suite, on fit de ces péans ou cantiques, pour le Dieu Mars, & on les chantoit au son de la flûte, en marchant au combat. Il y en a divers exemples dans Thucydide & dans Xénophon; sur quoi le Scholiaste du premier observe qu'au commencement d'une action, on invoquoit dans ces péans, le Dieu Mars, au lieu qu'après la victoire, Apollon devenoit le seul objet du cantique. Mais enfin les péans ne furent plus renfermés dans l'invocation de ces deux Divinités. Ils s'étendirent à celle de plusieurs autres; & dans Xénophon, les Lacédémoniens entonnent un péan à l'honneur de Neptune. On en fit même pour illustrer les grands hommes. On en composa un où l'on célébroit les grandes actions du Lacédémonien Lysandre, & qu'on chantoit à Samos. On en fit un autre qui rouloit sur les louanges de Cratere le Macédonien, & qu'on chantoit à Delphes au son de la lyre. Aristote honora d'un pareil cantique Hermias d'Atarne son ami; & il fut, dit-on, cité en justice pour avoir prodigué à un mortel un honneur qu'on ne croyoit dû qu'aux dieux. Ce péan nous reste encore aujourd'hui, & Scaliger ne le trouve point inférieur aux Odes de Pindare. Mais Athénée, qui nous l'a conservé, ne tombe point d'accord que ce soit un véritable péan, parce que l'exclamation ἰὴ παιὰν qui devroit le caractériser, ne s'y rencontre en aucun endroit; au lieu qu'elle ne manque point, dit Athénée, dans les péans composés en l'honneur d'Agémon Corinthien, de Pto-

lémée Lagus, Roi d'Egypte, d'Antigonus & de Démétrius Poliorcete, *Ibid.* pag. 301 & 302. J'ajouterai à ce que je viens de dire d'après M. Burette, que la raison par laquelle Athénée veut établir que l'nymne d'Aristote n'est pas un véritable péan, ne le prouve certainement pas. Car Athénée lui-même nous en a conservé un autre adressé par le Poëte Ariphron de Sycione à la Déesse de la Santé, dans lequel ce refrain ne se trouve pas. *Voyez* L. XV, c. 20. Je serois porté à croire, d'après cela, qu'il n'étoit absolument nécessaire que dans les péans chantés en l'honneur d'Apollon & des autres Dieux qu'on invoquoit pour la guerre; ou peut-être encore dans ceux qu'on composoit pour des Princes à l'occasion de quelque victoire; & que dans les autres on pouvoit s'en dispenser. La signification de ce refrain : *décoche tes fleches, Apollon*, donne quelque vraisemblance à cette conjecture. Quoi qu'il en soit, j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de voir ici un de ces cantiques, afin de pouvoir faire la comparaison du caractere de ce genre de poesie avec celui des dithyrambes, dont les Odes de Pindare, & même quelques-unes d'Horace, qui sont entre les mains de tout le monde, peuvent donner une idée suffisante au commun des Lecteurs. J'ai choisi celui d'Aristote, bien moins connu comme Poëte que comme Philosophe, afin qu'on pût juger de son talent pour la Poesie. Nous avons déja vu l'opinion qu'en avoit Scaliger, & Casaubon, dans ses notes sur Athénee, l'appelle un ouvrage d'or. L. XV, c. 6.

Puiſſant aiguillon de nos ames,
Toi, pour qui les mortels s'indignant du repos,
Le cœur embraſé de tes flammes,
Supportent à l'envi les plus rudes travaux :
Immortelle vertu, l'idole de la Grece,
Tu ſais nous inſpirer les plus nobles efforts.
Par toi, pleins d'une chaſte ivreſſe,
Nous bravons mille morts.
L'or n'eſt au prix de toi qu'un vil fruit de la terre,
Les plus doux ſentimens s'immolent à tes loix.
La Nature apprend à ſe taire,
Et le ſommeil fuit à ta voix.
Par toi le grand Alcide & les fils de Léda
Ont fait dans les revers éclater leur conſtance,
Et par ces grands exploits que le ciel couronna,
Ils ont ſignalé ta puiſſance.
Pour toi le brave Ajax & le fils de Pelée
Sont deſcendus au ſombre bord,
Epris de tes attraits, le Prince d'Atarnée
A livré ſes jours à la mort.
Connu par ſes hauts faits, les filles de mémoire
Célébreront encor les fruits de ſa bonté;
Et leurs puiſſantes voix conſacreront ſa gloire
A l'immortalité.

(*p.* 39.) Les anciens Mythologiſtes repréſentent auſſi Bacchus ſous la figure d'un beau jeune homme, avec une blonde chevelure flottante ſur ſes épaules. Séneque, dans le chœur de ſon Œdipe, & Ovide, dans le cinquieme Livre des Triſtes, Eleg. 4, & dans ſes Faſtes, L. III, v. 773, diſent que Bacchus jouiſſoit d'une jeuneſſe immortelle; & cela devoit être, puiſque dans la Mythologie

grecque, Apollon & Bacchus étoient une même Divinité. Mais les rapports différens sous lesquels on les envisageoit, faisoient aussi qu'on leur donnoit des attributs & des caracteres différens. Ceux de Bacchus étoient très-multipliés, parce que ce Dieu désignoit les différentes transformations que le principe universel éprouvoit, en passant dans toutes les substances du monde, comme Plutarque vient de le dire; au lieu qu'Apollon marquoit le changement en feu, par lequel tous les êtres revenoient à la simplicité & à la pureté de ce premier principe.

(*k* p. 43.) J'ai renvoyé à une même note l'explication de tous les termes relatifs à la musique, qui se trouvent dans ce passage, & pour laquelle j'ai suivi le Dictionnaire de Musique, par Rousseau. Le premier accord dont Plutarque parle est le *Diateſſaron*, nom que les Grecs donnoient à l'intervalle que nous appellons Quarte, & qui est la troisieme des consonnances. Ce mot est composé de *διὰ*, *par*, & du génitif de τέτταρες *quatre*, parce qu'en parcourant diatoniquement cet intervalle, on prononce quatre différens sons. Il est de deux tons & demi, savoir, un ton majeur, un ton mineur & un semi-ton majeur. C'est ce qu'exprime le mot sesqui-tierce, que j'ai employé pour désigner la proportion de cet accord. Cette particule *sesqui* étoit fort en usage parmi nos anciens Musiciens, dans la composition des mots servant à exprimer différentes sortes de mesures. Ce qu'ils nommoient sesqui-tierce, étoit appellé par les Grecs *Epitrite*, & ex-

primoit le rapport de trois à quatre, qui formoit l'accord de la quarte.

Le second accord nommé par Plutarque est le *diapente*, nom donné par les Grecs à l'intervalle que nous appellons *quinte*, & qui est la seconde des consonnances. Ce mot est formé de διὰ, *par*, & de πέντε, *cinq*, parce qu'en parcourant cet intervalle diatoniquement, on prononce cinq differens sons. Il est de trois tons & demi, savoir, deux tons majeurs, un ton mineur, & un semi-ton majeur. Le mot *sesqui-altere*, qui exprime la proportion de cet accord, signifie une mesure dont la principale note valoit une moitié en sus de plus que sa valeur ordinaire; c'est-à-dire, trois des notes dont elle n'auroit autrement valu que deux; ce qui avoit lieu dans toutes les mesures triples, soit dans les majeures, où la breve, même sans point, valoit trois semi-breves; soit dans les mineures, où la semi-breve valoit trois minimes. *Sesqui-diton*, ou *semi-diton*, dans la musique grecque, est l'intervalle d'une tierce majeure diminuée d'un semi-ton; c'est-à-dire, une tierce mineure.

Le troisieme accord est le *diapason*, terme par lequel les Grecs exprimoient l'intervalle ou la consonance de l'octave. Ce mot est formé de διὰ, *par*, & de πασῶν, *toutes*, parce que l'octave embrasse toutes les notes du système parfait. Elle est la premiere & la plus parfaite des consonances. On l'appelle octave, parce que pour marcher diatoniquement de l'unisson à l'octave, il faut passer par sept degrés, & faire entendre huit sons dif-

Grens. Plutarque dit que la proportion de cet accord eſt double, parce que l'uniſſon eſt en raiſon d'égalité; c'eſt-à-dire, comme 1 eſt à 1, & que l'octave eſt en raiſon double; c'eſt-à-dire, comme 1 eſt à 2.

Le quatrieme & le cinquieme accord, qui ſont le diapaſon avec le diapente, ou de la quinte par-deſſus l'octave, dont la proportion eſt triple, & le double diapaſon, ou la double octave, dont la proportion eſt quadruple, ſont ſuffiſamment expliqués par ce qu'on a dit ſur ces trois premiers accords. C'eſt ce que nous appellons dans notre muſique, la douzieme & la quinzieme.

Plutarque ajoute que l'accord du diapaſon avec le diateſſaron, c'eſt-à-dire, celui de la quarte par-deſſus l'octave, & que nous appellons la onzième, ne doit pas être admis; & M. Rouſſeau, dans ſon Dictionnaire de Muſique, pages 113 & 114, ne compte en effet que cinq accords dans la muſique des Grecs, & dit qu'ils n'en admettoient pas davantage. Les auteurs de l'eſſai ſur la muſique ancienne & moderne, T. I, pag. 24, diſent au contraire que les Grecs avoient ſix accords au nombre deſquels ils mettent celui de onzieme; & c'eſt auſſi le ſentiment de l'auteur des Entretiens ſur l'état de la Muſique Grecque vers le temps de Platon, qui ont paru chez Debure en 1777. Il réſulte de ce que dit Plutarque, que tous les Compoſiteurs grecs n'étoient pas d'accord ſur ce point, & que même la plupart d'entr'eux s'oppoſoient à l'introduction de cette conſonance. Au reſte, elle eſt reçue dans notre

Musique. C'est un accord de septième au-dessous duquel on ajoute un cinquieme son à la quinte du fondamental. On ne frappe guere cet accord plein à cause de sa dureté. On en retranche ordinairement la neuvieme & la septieme, & pour le renverser, ce retranchement est inévitable.

Le *tétrachorde* dont il est question ensuite, étoit dans la Musique ancienne, un ordre ou système particulier de sons, dont les chordes extrêmes, toujours immobiles, sonnoient la quarte. Les deux chordes moyennes, appellées mobiles, parce qu'elles recevoient différens degrés de tension, constituoient les trois genres d'harmonie, le diatonique, le chromatique & l'enharmonique. Ce système s'appelloit tétrachorde, parce que les sons qui le composoient, étoient ordinairement au nombre de quatre; ce qui pourtant n'étoit pas toujours vrai. Pour étendre leur système de Musique, les Grecs se contentoient de multiplier les tétrachordes; mais ces additions ne se firent que successivement; & enfin du temps d'Aristoxene, disciple d'Aristote, on les porta jusqu'à cinq. Il seroit trop long d'exposer ici toutes les variations qu'a subi le tétrachorde chez les anciens. On peut les voir dans le Dictionnaire de Musique de Rousseau, à l'article *Tétrachorde*. Je dirai seulement ici, d'après cet auteur, & d'après l'essai sur la Musique ancienne & moderne, T. II, pag. 17, que quoique Plutarque nomme ici cinq tétrachordes, il n'y en avoit proprement que quatre. Le premier étoit le plus grave, & s'appelloit *le tétrachorde-hypa-*

ton, ou des chordes principales. Le second en montant, lequel étoit toujours joint au premier, s'appelloit *le tétrachorde-meſon*, ou des moyennes. Le troiſieme, quand il étoit conjoint au ſecond, & ſéparé du quatrieme, s'appelloit *le tétrachorde-ſynnéménon*, ou des conjointes; mais quand il étoit ſéparé du ſecond, & conjoint au quatrieme, alors ce troiſieme tétrachorde prenoit le nom de *diézeugménon*, ou des diviſées. Ainſi ce troiſieme tétrachorde ſe diviſoit en deux, ſuivant qu'il étoit conjoint au ſecond ou au quatrieme; & ſous ce rapport, on comptoit cinq poſitions des tétrachordes. Le dernier s'appelloit *le tétrachorde-hyperboléon*, ou des excellentes; c'eſt-à-dire des plus aiguës.

Les premiers modes de muſique connus chez les Grecs, ſe bornoient à trois, le dorien, le phrygien & le lydien. Leur différence conſiſtoit en ce que les Doriens exécutoient le même chant à un ton plus bas que les Phrygiens, & ces derniers à un ton plus bas que les Lydiens. Dans la ſuite on ajouta de nouveaux modes aux premiers, & ils prirent leurs dénominations de ceux des anciens modes dont ils tenoient le plus. On forme des queſtions interminables ſur la poſition, l'ordre & le nombre de ces modes. L'auteur des Entretiens ſur la Muſique grecque, que j'ai déja cité, les [illegible]ne à treize, qui ſont à un demi-ton de diſtance l'un de l'autre, & rangés dans cet ordre, en commençant par l'hypodorien, c'eſt-à-dire, qui eſt au-deſſous du dorien, & qui eſt le plus grave: l'hypodorien *ſi*, l'hypophrygien grave

ut, l'hypophrygien aigu *ut* dieſe, l'hypolydien grave *re*, l'hypolidien aigu *re* dieſe, le dorien *mi*, l'ionien *la*, le phrygien *fa* dieſe, l'éolien ou lydien grave *ſol*, lydien aigu *ſol* dieſe, mixolydien grave, c'eſt-à-dire, mêlé au lydien *la*, mixolydien aigu *la* dieſe; hypermixolydien, ou par-deſſus le mixolydien *ſi*. Tous ces modes avoient un caractere particulier, qu'ils recevoient moins du ton principal, que de l'eſpece de poéſie & de meſure, des modulations & des traits de chant qui leur étoient affectés, & qui les diſtinguoient auſſi eſſentiellement, que la différence des proportions & des ornemens diſtingue les ordres d'architecture. *Voyez* les Entretiens ſur la Muſique Grecque, p. 40, &c.

(*l* p. 44.) Platon, dans ſon Timée, pag. 486 & 487, attribue à chacun des cinq mondes une des figures que Plutarque vient de nommer. Voici comment Timée, que Platon n'a fait preſque que copier, expoſe ſa doctrine ſur la génération des élémens. Tout corps, dit-il, eſt compoſé de ſurfaces; toute ſurface eſt compoſée de triangles. Ces triangles ſont ou rectangles iſoceles, c'eſt-à-dire, moitié du quarré, ou rectangles non iſoceles, qui ſont moitié d'un triangle équilatéral, coupé en deux parties égales par une perpendiculaire du ſommet à la baſe. Ceux-ci ont le plus grand angle triple du plus petit, & le plus petit, tiers de l'angle droit, & le moyen double du petit, parce que des trois tiers, il en a deux, & que le plus grand, qui eſt le droit, a un tiers de plus que le moyen, & par conſéquent le triple du petit. Il y a

dans chacun de ces triangles un angle droit; mais dans celui qui eſt moitié du quarré, les deux côtés de l'angle droit ſont égaux; dans l'autre, qui eſt la moitié du triangle équilatéral, les trois côtés ſont inégaux. Celui-ci s'appelle ſcalene, & l'autre hemi-tétragone (ou moitié du quarré). Or l'hémitétragone eſt le principe de compoſition de la terre. Car c'eſt de ces ſortes de triangles, qu'eſt compoſé le quarré, compoſé lui-même de quatre demi-quarrés: de ces quarrés eſt compoſé le cube, le plus ſtable & le moins mobile des corps, ayant ſix faces & huit angles. Il eſt le principe de la terre. C'eſt par cette raiſon que la terre eſt le plus peſant des corps, & le plus difficile à mouvoir, & qu'elle ne ſe change point en d'autres élémens, parce que ſes triangles ne peuvent ſe joindre avec les triangles des autres eſpeces, qui ſont entiérement différens, la terre étant la ſeule qui ait le demi-tétragone pour principe de compoſition. Le triangle ſcalene, qui eſt la moitié du triangle équilatéral, eſt le principe des trois autres élémens: du feu, de l'air & de l'eau. Car en joignant ſix de ces triangles, on a le triangle équilatéral, duquel eſt compoſée la pyramide, qui a quatre faces & quatre angles égaux, & qui conſtitue la nature du feu, le plus ſubtil & le plus mobile des élémens. Enſuite l'octaedre qui a huit faces & ſix angles, eſt l'élément de l'air. Enfin le troiſieme, celui de l'eau, a vingt faces & douze angles (c'eſt l'icoſaedre). C'eſt le plus peſant & le plus diviſible de ces trois élémens.

Ces trois corps étant composés des mêmes triangles, peuvent se changer les uns aux autres. Quant au dodécaedre, qui est compris sous douze pentagones égaux & réguliers, il est l'image de l'univers, parce qu'il approche de la sphere. Voyez Timée, pag. 33 & suiv. édit de M. l'Abbé Batteux. Cette derniere figure, que Timée disoit être l'image de l'univers, Platon l'attribuoit à cette cinquieme substance qu'il appelloit le ciel, & que d'autres nommoient la lumiere, l'éther, la quintessence, l'essence céleste, l'être divin. Ils la plaçoient au-dessus de la sphere sublunaire, & dans l'espace céleste où régnoient les Dieux. Elle se meut circulairement, selon Aristote, L. I, *de Cœlo*, c. 3, parce qu'elle n'est ni grave, ni légere; elle n'est sujette à aucun changement, parce qu'elle ne rencontre rien qui lui soit contraire; elle est la pâture des astres, ou le nectar des Dieux, parce qu'elle est simple & pure comme eux. Cependant Aristote admettoit encore au-dessus de cette substance éthérée l'essence du premier moteur, qui meut sans se mouvoir, ni être mu : éther de l'éther, substance indivisible, infinie, Dieu en un mot, être vivant, éternel, dont la pensée fait la vie. Métaph. L. XIV, c. 7. Ce Philosophe suppose que les cinq essences dont nous avons parlé, ont par elles-mêmes, & de toute éternité, leurs qualités actives & en action, en vertu desquelles elles ont pris leurs positions; d'où il s'ensuit non seulement que le monde est unique, mais qu'il s'est formé de lui-même, nécessairement &

de toute éternité : c'étoit le dogme favori d'Ariſtote ; & par conſéquent que Dieu n'a rien fait dans aucun temps pour le former ; que tout s'eſt fait & ſe conſerve par les ſeules forces de la nature. Hiſtoire des cauſes premieres par M. l'Abbé Batteux, pag. 338 & ſuiv. Nous verrons cette même doctrine dans le Traité ſur la ceſſation des Oracles, où Plutarque revient ſur la plupart des idées contenues dans ce Traité, & leur donne plus de développement.

(*m* p. 46.) Tous les nombres depuis un juſqu'à dix avoient, chez les anciens, leurs prérogatives particulieres; auſſi Ammonius dit-il plus bas, qu'il n'y en a point qui ne pût fournir la matiere du plus vaſte éloge. Mais le nombre quatre étoit un des plus célebres, à cauſe de l'uſage que les Pythagoriciens en faiſoient dans leurs ſermens. Pythagore avoit coutume de jurer par ce nombre, & ſes ſectateurs juroient par celui qui leur avoit donné ce nombre myſtérieux, pere de la nature éternelle, c'eſt-à-dire, par Pythagore lui-même, qu'ils n'oſoient nommer dans leurs ſermens, comme ils s'abſtenoient auſſi d'y nommer les autres Dieux, mais qu'ils déſignoient par l'invention de ce nombre. Ils l'appelloient le pere de la nature, parce que dans leur doctrine, les nombres étoient le principe de toutes les choſes ſenſibles, & que le nombre quatre produiſoit le nombre dix, le plus parfait de tous, & l'image de l'univers. Car le nombre dix ſe forme des quatre premiers nombres, 1, 2, 3, 4, réunis enſemble, & celui de quatre contient

les trois autres. Auſſi, ſelon Hiéroclès, tout ce qui exiſte, a ſa ſource dans ce nombre. Il n'y a rien dans les élémens, dans les ſaiſons de l'année, dans la vie humaine & dans les nombres même, qui ne dépende du nombre quatre, comme de ſa racine & de ſon principe. Un autre de ſes attributs remarquables, c'eſt qu'il étoit la racine de ce quarré myſtérieux trente-ſix, dont Plutarque a parlé plus haut; en ce que ce quarré, comme on le voit dans le Traité d'Iſis & d'Oſiris, eſt formé des quatre premiers nombres pairs, 2, 4, 6, 8, & des quatre premiers nombres impairs, 1, 3, 5, 7. Il avoit auſſi un grand pouvoir dans la Médecine, parce que c'étoit au quatrieme jour que les maladies prenoient leur caractere. C'étoit par ce nombre qu'ils exprimoient le bonheur des morts, comme plus parfait que celui des vivans, qui n'étoit déſigné que par le nombre trois. O quatre fois heureux, diſoit Virgile après Homere, ceux qui ont eu le bonheur de mourir devant Troye. Il étoit auſſi, comme on le voit dans le paſſage qui a donné lieu à cette note, le principe des quatre dimenſions des ſolides. La multitude des noms qu'il portoit, étoit encore une preuve du grand nombre des prérogatives que les anciens lui attribuoient. Il ſeroit trop long de les rapporter. On peut les voir dans l'ouvrage de Meurſius, que j'ai déja cité, c. 6.

(*n* p. 51.) De ces cinq idées univerſelles que Platon expoſe dans ſon Sophiſte, & qu'il repréſente ſous d'autres termes dans ſon Philebe, il n'y a que celles de l'ÊTRE toujours le

même, ou du MÊME, & de l'ÊTRE changeant ou de l'AUTRE, qui aient besoin d'explication. Car par l'ÊTRE ou l'ESSENCE, on voit qu'il entend l'être en général, & considéré par abstraction. Par le MÊME, il désigne l'être en qui réside essentiellement & immuablement la sagesse, l'ordre, la puissance, la raison suprême, enfin Dieu. L'AUTRE est la matiere que les anciens définissoient, un être sans qualité, sans forme, & indifférent à toutes les manieres d'être. Platon nommoit la faculté active du MÊME, ESSENCE INDIVIDUE, c'est-à-dire, qui ne divise point, qui ne décompose point, qui ramene tout à la composition, à la production. Celle de l'AUTRE, étoit L'ESSENCE DIVIDUE; apparemment, par la raison contraire. Ces quatre idées métaphysiques se réduisoient vraisemblablement à deux, considérées chacune sous deux faces: Dieu immuable & intelligent; la matiere mouvante, sans intelligence. Ce principe de mélange, dont il parle dans la seconde division, & qui, selon Plutarque, répond au MÊME, est par conséquent Dieu qui mêle une partie de lui-même, ou de sa raison éternelle, toujours pure, toujours sainte, c'est-à-dire, de ses idées, dans une portion de l'ame brute du second principe, qui répond à l'AUTRE, & est la cause de la séparation des deux principes après leur mélange, parce qu'il est d'une nature toujours changeante, & qu'il tend sans cesse à tout désunir, à tout décomposer. Voyez Histoire des Causes premieres, pag. 275 & suiv. Au reste, comme l'observe M. Batteux

dans ſes Remarques ſur Timée de Locres, pag 80, ces mots le MÊME & l'AUTRE ne ſont preſque point de ſens dans notre langue, & ſont tout à-fait baroques dans la conſtruction des phraſes. C'eſt pour celà que je me ſuis ſervi de deux équivalens que j'ai cru propres à faire entendre la penſée de Platon, & à en bien déterminer le ſens. Ils déſignent Dieu & la matiere; l'un principe de mouvement ordonné à une fin, & qui tend à unir les ſubſtances compoſantes par une forme réguliere; l'autre, principe de mouvement déſordonné, qui agit au haſard, & tend à décompoſer les formes régulieres.

Caſaub. Animadv. in Athen. L. XV, c. 19.

(o p 53.) *Prytanée* ſignifie proprement un lieu où l'on conſervoit le feu. Comme le culte du feu ſuivit de près celui du ſoleil, preſque toutes les villes avoient leurs prytanées. A Delphes, comme on l'a vu au commencement de ce Traité, on entretenoit dans le Temple d'Apollon, qui étoit le prytanée de cette ville, un feu ſacré qu'on ne devoit jamais laiſſer éteindre. Dans l'origine, Apollon n'inſpiroit la Pythie qu'une fois l'an, & tout le reſte de l'année étoit employé à ſe rendre le Dieu favorable par des ſacrifices. L'inſpiration ſe faiſoit dans le mois *Byſſus*, qui étoit le premier du printemps. Voyez les Queſtions grecques, T. IV. pag. 15 & ſuiv. Dans la ſuite, on obtint qu'il l'inſpirât une fois le mois. Tous les jours n'étoient pas indifférens. Il y en avoit de malheureux, où il étoit défendu par les loix d'interroger l'Oracle. On ne ſait pas ſi, dans chaque mois, le jour de l'inſtallation de la Pythie ſur

ſur le trépied, étoit fixe & déterminé, ou ſi les Prêtres avoient la liberté de choiſir entre les jours qui n'étoient pas du nombre des défendus ou des *néfaſtes*. On ſait ſeulement qu'elle n'y montoit qu'une fois chaque mois, & que pendant le reſte du mois, on préparoit tout ce qui étoit néceſſaire pour cette inſtallation; les ſacrifices en faiſoient la plus grande partie. On verra dans le Traité ſur la ceſſation des Oracles, les autres cérémonies pratiquées dans cette occaſion.

(*p* p. 55) Le nombre ſept, dans les principes des Pythagoriciens, des Géometres & des Muſiciens, étoit un nombre plein & parfait. Un de ſes premiers attributs, étoit ſon rapport avec les ſept aſtres qui compoſent le monde des planetes, & dont la marche eſt réglée ſur une harmonie qui forme ſept ſons très-diſtingués. La nature dans ſes opérations paroît avoir ſuivi l'analogie de ce nombre. Cenſorinus dit que les enfans ſont formés à ſept mois dans le ſein de leur mere; que ſept mois après leur naiſſance, ils font leurs premieres dents, qu'elles tombent à ſept ans; que ſept ans après ils entrent en puberté; & ainſi de ſept en ſept ans, ils paſſent ſucceſſivement par l'adoleſcence, la virilité, l'âge fait, la maturité, le calme des paſſions, la perfection des talens de l'eſprit, qui ſe conſervent dans leur force pendant la huitieme époque, s'affoibliſſent par degrés dans la neuvieme, avec toutes les autres facultés, & s'éteignent preſque à la dixieme, terme ordinaire de la vie de l'homme. A ces dix époques répondoient les années climaté-

riques, qui changeoient, disoit-on, tous les sept ans. Ce nombre étoit d'un grand usage dans la Médecine. Le septieme jour étoit une époque critique pour les maladies. On l'avoit consacré à Apollon, comme au pere de l'harmonie. Ce Dieu passoit pour être né le septieme jour, & Plutarque, comme nous l'avons déja remarqué, dit dans ses propos de table, L. VIII, c. 1, qu'on l'appelloit pour cette raison, *hebdomagene*. Dans les cérémonies religieuses, ce nombre étoit souvent employé, & plusieurs auteurs dérivent son nom grec du verbe qui exprime, *adore* : ils prétendent qu'on disoit anciennement σεπτάς, pour ἑπτάς. Mais les Arithméticiens surtout, relevoient beaucoup les propriétés du nombre sept. Il étoit, disoient-ils, le seul dans les dix premier nombres qui ne fût ni produit, ni produisant; tandis que tous les autres étoient ou produits, ou générateurs. Sous ce rapport, ils l'appelloient *vierge*, & le comparoient ou à la Victoire, qui n'avoit point de mere, ou à Minerve sortie du cerveau de Jupiter. Pythagore l'assimiloit au principe de l'univers, qui n'étant ni engendré, ni générateur, restoit dans un état fixe & permanent. Les noms qu'on lui donnoit sont sans nombre; on peut les voir dans l'ouvrage de Meursius, c. 9.

POURQUOI LA PYTHIE NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS?

DIALOGUE DE PLUTARQUE.

SOMMAIRE.

LES premiers interlocuteurs de ce Dialogue ſont Baſiloclès & Philinus. Celui-ci rend compte à ſon ami d'un entretien qu'avoient eu dans le temple de Delphes pluſieurs perſonnages célebres, & auquel Philinus avoit aſſiſté. Un étranger nommé Diogenianus, que le deſir de s'inſtruire avoit conduit à Delphes, & qui ſe faiſoit expliquer par les Prêtres, les curioſités du temple d'Apollon, frappé de la couleur extraordinaire qu'il remarque ſur l'airain de pluſieurs ſtatues, en demande la cauſe. Théon, ce Grammairien que nous avons déja vu parmi les interlocuteurs du Dialogue précédent, après quelques obſervations ſur le fameux airain de Corinthe, répond

aux questions de Diogenianus, & attribue cette couleur à la densité de l'air de Delphes ; solution dont cet étranger ne paroît pas trop satisfait.

Un oracle expliqué par les Ministres du temple donne lieu à Diogenianus d'attaquer les vers de la Pythie, comme indignes par leur peu d'élégance & d'harmonie, du Dieu qui l'inspiroit. Sérapion, ce Poëte Athénien, à qui Plutarque a adressé le Traité précédent, entreprend de les défendre, soit contre cet étranger, soit contre un Géometre nommé Boéthus, qui, en sa qualité d'Epicurien, fait peu de cas des oracles & cherche à les tourner en ridicule. Théon trouve comme Boéthus, que les vers de la Pythie sont très-mauvais ; mais il ne veut pas qu'on les mette sur le compte d'Apollon. Il pense que ce Dieu donne seulement la premiere impulsion aux Prêtresses qui se livrent ensuite à leur mouvement naturel, & à leur goût particulier. Sa réponse amene successivement plusieurs digressions sur des prodiges arrivés dans le temple, & qu'on explique par l'impression que Dieu communiquoit aux statues ; sur des prédictions relatives aux Sibylles, & rapportées par Sérapion ; sur les oracles en général que Zous, autre interlocuteur, assure avoir été pour la plupart, justifiés par les événemens, & dont Sérapion soutient l'authen-

tcité contre Boéthus, qui n'y voit que des effets du hazard; enfin sur plusieurs autres particularités du temple, qui excitent la curiosité des étrangers, & amenent des réflexions intéressantes.

Cependant Diogenianus rappelle la question proposée au commencement de l'entretien, que ces digressions avoient fait perdre de vue. Théon observe que le changement qui s'étoit introduit par rapport à la forme, dans l'énoncé des oracles, devoit d'autant moins surprendre, que très-anciennement il y avoit eu plusieurs oracles rendus en prose; que la Pythie n'avoit pas même entiérement cessé d'employer la Poésie dans ses réponses; qu'à cet égard, elle suivoit les impressions du Dieu qui l'inspiroit, & dont elle n'étoit que l'instrument. Il explique à cette occasion la nature de l'enthousiasme que cette inspiration excite en elle, & la maniere dont il se communique à son ame & à ses sens. Si autrefois elle s'exprimoit presque toujours en vers, c'est que la Poésie étoit alors d'un usage général. L'organisation des hommes apparemment mieux disposée, se montoit avec une facilité merveilleuse, à l'enthousiasme poétique. Les arts & les sciences, les plaisirs & les fêtes, empruntoient, pour instruire & pour amuser, l'organe des Muses. Les Prêtresses des oracles suivoient, à cet

égard, l'impulsion générale, & faisoient parler en vers le Dieu dont elles étoient les interpretes; ou plutôt le Dieu lui-même, se conformant au caractere & au goût du siecle, revêtoit ses oracles des graces & des ornemens de la Poésie. Le changement qui s'introduisit dans les goûts & dans les mœurs, dut en apporter dans la maniere dont les Prophetes énonçoient leurs réponses, comme il avoit fait dans le langage commun.

D'ailleurs, ceux qui dans l'origine venoient consulter les oracles, étoient le plus souvent des Rois ambitieux, des tyrans sanguinaires, des républiques florissantes, que des intérêts puissans armoient les unes contre les autres, & dont il falloit ménager les haines & les rivalités. En leur parlant trop clairement, Apollon eut irrité leur jalousie, & compromis en pure perte, la sûreté de ses Ministres. Le langage poétique favorisoit l'obscurité dont ils avoient besoin pour ménager ces rivaux puissans, en leur désignant l'avenir d'une maniere assez équivoque, pour qu'ils pussent reconnoître la prédiction dans l'événement, sans avoir droit de taxer l'oracle de fausseté. Dans la suite, lorsque la paix presque générale dont jouissoit l'univers, eut mis fin à ces rivalités dangereuses, & aux guerres sanglantes dont elles étoient l'occasion; que

les questions qu'on faisoit aux oracles eurent bien moins d'intérêt, & qu'on ne vint plus les interroger que sur des objets ordinaires, &, pour ainsi dire, domestiques; alors les réponses des Prêtresses durent être proportionnées aux demandes des consultans; & le style le plus simple, le plus clair, fut le plus convenable aux circonstances.

De cette différence introduite dans les mœurs & dans les situations, Théon conclut qu'on ne sauroit sans témérité, blâmer la maniere ordinaire dont les Pythies s'énoncent dans leurs réponses, & il ajoute que ce changement n'a rien fait perdre à l'oracle de sa célébrité; que la confiance & le concours des consultans sont toujours les mêmes, & que jamais le temple ne fut plus magnifiquement décoré qu'il ne l'étoit alors, ni plus enrichi des dons & des offrandes de tous les peuples.

Quoique l'objet de ce Dialogue soit de rechercher pourquoi la Pythie de Delphes ne prononçoit plus ses oracles en vers, cette question n'occupe guere que la moitié de l'ouvrage. Le reste est employé à des digressions amenées par la curiosité des étrangers, à qui les Prêtres montroient les statues, les offrandes, & les autres ornemens du temple. Ces digressions, il est vrai, outre qu'elles sement de la variété dans cet entretien, ont en soi de l'intérêt, & quelques-

unes même ne ſont pas tout-à-fait étrangeres au fond de la queſtion. Pour rendre cette diſcuſſion plus piquante, Plutarque a mis en oppoſition un Philoſophe qui penche vers l'Epicuréiſme, & qui, conformément aux principes de cette ſecte, parle aſſez légérement des oracles, avec un Poëte religieux, qui plein de reſpect pour tout ce qui tient au culte public, les regarde comme les réponſes de Dieu même, & comme les interpretes de ſa volonté. Théon, ſous le nom duquel Plutarque s'eſt déguiſé, n'a pas moins de reſpect que Sérapion pour les oracles; & c'eſt lui qui traitant à fond la queſtion propoſée, cherche à juſtifier par les meilleures raiſons que les circonſtances peuvent lui ſuggérer, les changemens qui s'étoient introduits dans la maniere de rendre les oracles.

Plutarque, on ne peut ſe le diſſimuler, paroît dans ſes ouvrages, un peu ſuperſtitieux; & celui-ci n'eſt pas le ſeul où l'on puiſſe s'appercevoir de cette foibleſſe, dans un Philoſophe d'ailleurs ſi eſtimable & d'un jugement ſi ſolide. Je crois cependant que quelques écrivains l'ont jugé à cet égard avec trop de rigueur. Son traité ſur la ſuperſtition prouve évidemment qu'il étoit bien éloigné de ces principes abſurdes d'un fanatiſme aveugle, ſi injurieux à la Divinité, & qui déshonorent ceux qui s'y livrent.

On doit se rappeller qu'il y parle si fortement contre cet abus dangereux de la religion, que son zele l'a emporté trop loin, & que nous avons été obligés de l'opposer lui-même à lui-même, en mettant à la suite de ce traité, comme un préservatif nécessaire, un morceau tiré d'un autre de ses ouvrages, dans lequel il discute la matiere en Philosophe, & s'élevant avec force contre l'Athéisme, il prouve par des raisonnemens sans réplique, que quelque condamnable que soit la superstition, elle est encore moins criminelle & moins dangereuse dans ses suites, que l'impiété [1]. *Sa superstition, si même on peut lui donner ce nom, n'étoit que le sentiment d'une ame timorée, qui effrayée avec raison des progrès immenses que faisoit alors l'Athéisme, vouloit lui opposer une digue qui pût en retarder les effets, & modérer cette licence d'opinions qui portoit des esprits indociles à secouer le joug le plus légitime, le seul capable de contenir l'esprit humain dans les bornes qu'il ne sauroit franchir, sans s'égarer.*

La question qui fait le sujet de ce traité, fourniroit la matiere de plusieurs observations que je renvoie au suivant,

[1] *Voyez Tom. II, pag. 348.*

dans lequel, en recherchant les causes de la cessation des oracles, Plutarque a exposé plus particulièrement ses opinions sur cet objet curieux & important.

POURQUOI LA PYTHIE NE REND PLUS SES ORACLES EN VERS?

DIALOGUE DE PLUTARQUE.

BASILOCLÈS, PHILINUS [1].

Occasion de ce Dialogue.

BASILOCLÈS. Vous avez employé bien du temps, mon cher Philinus, à faire voir les curiosités du temple à [2] cet étranger. Voici la nuit; je me laſſois à vous attendre.

PHILINUS. Il eſt vrai, Baſiloclès, que la converſation rallentiſſoit notre

---

[1] De ces deux premiers interlocuteurs, Baſiloclès ne m'eſt point connu. Philinus étoit un Philoſophe Pythagoricien, ami de Plutarque, qui parle de lui dans ſes propos de table, L. VIII., c. 7.

[2] Mot à mot, *les offrandes.*

marche. Elle étoit fort animée, & les sujets se succédoient si rapidement, qu'ils naissoient à chaque instant sous nos pas, comme les soldats sortis des dents du dragon [1].

BASILOCLÈS. Faut-il que nous engagions quelqu'un de ceux qui ont été témoins de votre entretien, à nous faire part de tout ce qui s'y est dit? ou voulez-vous nous rendre ce service?

PHILINUS. Cela me regarde, mon cher Basiloclès, il ne vous seroit pas facile de trouver dans la ville un de ceux avec qui je m'entretenois. Je les ai vus presque tous retourner ensemble à Corycie & à Lycuria (*a*), avec cet étranger qui naturellement est fort curieux, très-avide de savoir & de s'instruire [2]. Ces dispositions ne sont

---

[1] Cette phrase assez difficile à rendre, dit littéralement: *Nous marchions lentement, semant des propos, & les moissonnant sur le champ avec combat, parce qu'ils étoient ennemis & guerriers, comme les hommes semés de Cadmus, & qu'ils nous germoient & poussoient dans le chemin.*

[2] Au lieu de φιλικὸς, *sensible à l'amitié*, qui est dans le texte, je lis avec M. Reiske, φιλήκοος, *qui aime à entendre.* Il me semble

pas celles qu'on doit le plus estimer en lui. Il est encore doué d'un caractere doux & agréable ; il propose ses doutes, & combat avec beaucoup d'esprit, les objections qu'on lui fait, & ne sort jamais des bornes de la modération & de l'honnêteté ; desorte qu'au premier abord, on peut dire de lui :

O digne fils d'un pere vertueux !

Vous connoissez sans doute Diogenianus [1] qu'on peut bien appeller le meilleur des hommes.

---

que dans ce premier membre de phrase, Plutarque ne doit parler que du désir d'apprendre & de s'instruire, qu'avoit Diogenianus, puisqu'il fait dans le second membre l'éloge de ses vertus morales.

[1] Plusieurs écrivains grecs ont porté le nom de Diogenianus. Celui-ci étoit de Pergame, selon Plutarque, qui en a fait un des interlocuteurs du huitieme Livre de ses propos de table. Fabricius, qui parle de lui dans le Tom. III. de sa Bibliotheque grecque, pag. 284, ne le cite comme auteur d'aucun ouvrage, & soupçonne seulement qu'un Traité sur la vanité des Oracles, dont Eusebe rapporte un fragment dans le IV. Livre de sa Préparat. évangél. pourroit être de lui. Il étoit contemporain de Plutarque.

BASILOCLÈS. Je ne l'ai jamais vu, mon cher Philinus. Mais je connois bien des gens qui font le plus grand cas de son savoir & de son caractere, & qui m'ont parlé de ce jeune homme dans les mêmes termes que vous [1]. Dites-moi donc quels furent les sujets & l'occasion de votre entretien.

Quelle étoit la cause d'une couleur singuliere de Pairain de plusieurs statues.

PHILINUS. Les interprêtes du temple nous (*b*) montroient en détail tout ce qu'il y avoit de curieux, sans avoir égard à la priere que nous leur avions faite d'abréger leurs explications,

---

[1] Dans les éditions le texte dit : *Bien des gens parlent différemment sur son compte.* Mais ce mot si désobligeant de la part de Basiloclès pour un jeune homme dont son ami venoit de faire le plus grand éloge, paroît avec raison, suspect. Aussi M. Reiske ajoute-t-il le mot ἀδελφὰ, qui signifie que bien des gens parlent de même de cet étranger, & Amyot a rendu le même sens dans sa traduction. Il est conforme à la leçon que donne le manuscrit de la Bibliothéque du Roi, n° 1672, que j'ai déja fait connoître, & qui remplit la lacune de ce passage. Le voici tout entier. πολλοὶς δὲ ἐντετύχηκα, καὶ τὸν λόγον, καὶ τὸ ἦθος τοῦ ἀνδρὸς ἰσχυρῶς ἀποδεχόμενος. ὁμοίως δὲ τούτοις ἕτερα περὶ τοῦ νεανίσκου λέγουσι. Je l'ai inséré dans ma traduction.

& de nous faire grace de la plupart des inſcriptions. La forme & le travail des ſtatues firent peu d'impreſſion ſur ce jeune étranger, qui paroiſſoit avoir vu tout ce qu'il y a de plus beau dans ce genre. Il fut frappé cependant d'une couleur d'airain, qui ne reſſembloit ni à la rouille, ni à la craſſe qui ſe forment ſur ces métaux, mais à une teinture bleuâtre, dont l'éclat étoit fort vif; enſorte que les ſtatues des capitaines de vaiſſeau par leſquelles nous avions commencé, repréſentoient [1] au naturel la couleur d'une mer profonde. Il demanda ſi cette couleur étoit l'effet d'une

---

[1] Il y a dans le grec *παρχων*, qui ne fait point de ſens, & que M. Reiske corrige par *πάρχω*, en l'entendant des ſtatues des fils de Nearchus. Mais les notes manuſcrites d'Amiot donnent pour leçon *ναυαρχων*, *Capitaines de vaiſſeau*, & ce mot paroît bien mieux convenir à ce qui eſt dit tout de ſuite, que leurs ſtatues repréſentoient avec adreſſe, (car au lieu d'*αντιχρως*, je lis *ευτυχως*, d'après les mêmes notes), la couleur d'une mer profonde. Il eſt vraiſemblable qu'on avoit diſpoſé ces ſtatues, dont l'airain étoit d'une couleur bleuâtre, de maniere à repréſenter celle de la mer, par alluſion à l'état de ceux qui les avoient conſacrées.

mixtion que les anciens artiſtes euſſent faite de l'airain avec quelque autre métal. " Car, ajouta-t-il, l'airain de Corinthe ne fut pas l'ouvrage de l'art ; „ il dut au hazard ſeul la beauté de „ ſa couleur. Le feu ayant pris à une „ maiſon où il y avoit de l'or, de „ l'argent, & une grande quantité d'airain, tous ces métaux fondus enſemble, ne formerent qu'une même maſſe „ qui conſerva le nom d'airain, parce „ que ce dernier métal y dominoit „.

Alors Théon [1] prenant la parole : „ Nous avons, dit-il, entendu donner „ à cet airain une origine qui ſuppoſe plus „ d'adreſſe. On dit qu'un ſtatuaire de „ Corinthe, ayant trouvé une caſſette „ pleine d'or, & craignant d'être découvert, il le coupa par petites parties, & le mêla avec l'airain qu'il „ travailloit. Que de ce mêlange, il „ réſulta un métal d'une beauté, & „ d'une couleur admirables, qui lui „ donnerent beaucoup de prix. Mais „ ces deux faits ſont, je crois, également controuvés (c). C'étoit vraiſemblablement une ſimple mixtion pa-

[1] Voyez ſur Théon les notes du Traité précédent ; pag. 25.

„ reille à celle qu'on fait aujourd'hui „ de l'or & de l'argent, & qui donne „ cette couleur pâle dont bien des gens „ font cas, & qui à mon gré eſt auſſi „ fauſſe que déſagréable.

„ D'où croyez-vous donc, » lui demanda Diogenianus „ que vienne la „ couleur de cet airain? Le voici, répondit Théon. „ Des quatre principes „ élémentaires, qui compoſent & compoſeront à jamais les corps naturels, „ & qui ſont le feu, l'air la terre & „ l'eau, l'air étant le ſeul qui s'approche de l'airain & qui s'y applique, il eſt évident que c'eſt la préſence continuelle de cet élément qui „ l'affecte de cette couleur particuliere [1]. Je ſavois cela avant même

* On attribue cette couleur à un contact de l'air.

[1] Théon veut dire que les ſtatues étant expoſées à l'air, reçoivent l'impreſſion immédiate de cet élément, qui les affecte de cette couleur; au lieu que les trois autres élémens ne les touchant point, ne peuvent entrer pour rien dans la formation de cette couleur. Il faut remarquer cependant que l'air qui nage dans l'atmoſphere étant chargé de pluſieurs corps étrangers qui y ſont en diſſolution, la couleur qu'il imprime aux corps n'eſt pas l'effet de l'air ſeul conſidéré dans ſes propriétés naturelles, & que les parties

„ que Théognis fut né comme dit un
„ poëte comique [1]. Peut-être déſirez-
„ vous ſavoir en vertu de quelle pro-
„ priété naturelle, le contact de l'air
„ a pu donner à l'airain cette couleur?
„ Aſſurément, répliqua Diogénianus.
„ Et moi, auſſi mon enfant, reprit
„ Théon. Recherchons-le donc ici en
„ commun.

Effet de l'huile ſur les métaux.

„ D'abord, ſi vous le voulez, exa-
„ minons pourquoi de tous les liqui-
„ des, c'eſt l'huile qui fait paroître plus

---

hétérogenes qui ſont mêlées à ce fluide, doivent y entrer auſſi pour beaucoup.

[1] Ce proverbe eſt cité auſſi dans le Traité de Plutarque, qui a pour titre : *Qu'un Philoſophe doit converſer avec les Princes ;* où il dit d'une opinion dont il ne paroît pas faire grand cas : *Cela eſt trivial, & rappelle l'ancien proverbe : Je ſavois cela avant que Théognis fût né.* Il l'attribue ici à un Poëte comique, & Aulugele, L. I, c 3, le croit de Lucilius. C'étoit, ſuivant la conjecture d'Eraſme, Adag. Chil. IV, Cent. IV, Prov. 100, un vers iambe qu'on employoit pour ſignifier une choſe commune & froide, & qui étoit une critique de Théognis, Poëte tragique très-froid, dont Ariſtophane avoit fait une cenſure mordante, que nous avons rapportée dans le Traité ſur la maniere de lire les Poëtes, T. I, pag. 90.

„ de rouille ſur ce métal. Ce n'eſt „ ſûrement pas elle qui la produit ; „ puiſqu'elle eſt ſi claire & ſi pure „ quand on l'y applique. Non ſans „ doute, dit le jeune étranger ; & j'en „ imagine une autre cauſe. Comme „ l'huile eſt une ſubſtance pure, ſub- „ tile & tranſparente, quand on la „ met ſur l'airain, la rouille brille à „ travers, au lieu que les autres liqui- „ des naturellement plus denſes, l'em- „ pêchent de paroître. Fort bien, mon „ ami, lui dit Théon. Mais voulez- „ vous ſavoir une autre raiſon qu'en „ donne Ariſtote ? Je le veux bien, répliqua Diogénianus. „ Ce philoſo- „ phe prétend que les autres liquides „ appliqués ſur la rouille, la détachent „ peu-à-peu, & la diſſipent, parce „ qu'ils ont des parties inégales & „ plus rares ; au lieu que l'huile par ſa „ denſité l'épaiſſit & la fixe [1]. Si

[1] Il me ſemble que la tranſparence de l'huile eſt la cauſe la plus naturelle qu'on puiſſe imaginer de ce qu'il fait paroître la rouille qui eſt ſur les métaux. Les autres liquides moins ſubtils & moins diaphanes la couvrent en grande partie, & empêchent qu'elle ne paroiſſe.

„ nous pouvions ſuppoſer ici quelque
„ choſe de ſemblable, nous ne man-
„ querions pas de ſolution à la diffi-
„ culté [1] „.

Nous lui permimes de faire telle ſuppoſition qu'il voudroit, & d'après cette déclaration, il dit : " L'air „ de Delphes eſt denſe. Les mon- „ tagnes voiſines de cette ville, par „ la réſiſtance qu'elles lui oppoſent, „ en rendent la réflexion très-forte, „ & ſa vivacité eſt telle qu'elle opère „ une digeſtion facile. Il pénétre l'air „ rain par ſa ſubtilité, & il en déta- „ che toutes les parties groſſieres & ter- „ reuſes. Sa denſité les retient & les „ comprime ; & elles acquierent par le „ temps & par leur abondance une cou- „ leur brillante (*d*) „. Cette explication fut généralement approuvée. Mais le jeune étranger dit qu'il falloit donner une autre cauſe à cet effet. „ La denſité „ de l'air dont on a déja parlé, ajouta- „ t-il, ne peut pas ſe concilier avec „ ſa légéreté & ſa ſubtilité, & il n'eſt „ pas néceſſaire de ſuppoſer ces der-

[1] Mot à mot; *nous ne manquerions pas de moyen de charmer & d'appaiſer cette difficulté.*

„ nieres qualités. Le temps fait ſortir
„ naturellement de l'airain cette rouille
„ qu'on y voit, & à laquelle un air
„ denſe donne de la conſiſtance. Mais,
„ mon ami, reprit Théon, qui em-
„ pêche que le même air ſoit denſe
„ & rare; ainſi que les étoffes de ſoie
„ & de lin dont Homere a dit :

„ L'huile ne perce point à travers leur tiſſu. Odyſ. VII. 107.

„ Il montre par là que la fineſſe de
„ leur tiſſu ne donnoit point de
„ paſſage à l'huile, & que la trame
„ en étoit ſi ſerrée, que ce liquide
„ s'écouloit par-deſſus. Or ce n'eſt pas
„ ſeulement pour expliquer comment
„ l'air fait ſortir la rouille de l'airain,
„ qu'on peut avoir recours à ſa tenui-
„ té; mais encore pour prouver, que
„ cette qualité de l'air rend plus agréa-
„ ble la couleur de ce métal, par l'é-
„ clat & la vivacité qu'elle donne au
„ bleu qui en fait le fonds „.

Cette diſcuſſion finit là; & les miniſtres du temple continuerent à nous expliquer les oracles. On en lut un en vers, qui regardoit, ſi je ne me trompe, le regne d'Egon l'Argien [1]. Sur cela

On blâme les vers de la Pythie comme manquant d'élégance.

[1] Plutarque dans le ſecond diſcours ſur

Diogenianus dit qu'il avoit été toujours fort étonné que les vers des oracles fussent si mauvais, tandis qu'ils étoient inspirés par Apollon, & que ce Dieu est le chef des Muses, qu'il préside à la poësie & à l'éloquence, aussi bien qu'au chant & à l'harmonie, & qu'il est bien supérieur, pour la beauté de l'expression à Hesiode & à Homere. D'où vient donc que ses oracles manquent presque tous d'élégance & de mesure?

Sérapion les justifie.

Le poëte Serapion venu depuis peu d'Athenes à Delphes, étoit de cet entretien „. Eh quoi! dit-il, nous croirons „ que ces vers sont d'Apollon, & nous „ les jugerons bien au-dessous de ceux „ d'Homere & d'Hésiode? Pourquoi „ plutôt ne pas reconnoître qu'ils sont „ bien faits, & réformer les jugemens

---

la fortune ou la vertu d'Alexandre, a raconté que la race des Héraclides, parmi lesquels on étoit obligé de prendre les Rois à Argos, étant éteinte, on alla consulter l'Oracle, qui répondit qu'un aigle indiqueroit aux Argiens, celui qui devoit régner sur eux. Peu de jours après, un aigle qui planoit dans les airs, vint s'abattre sur la maison d'Egon, qui fut sur le champ déclaré Roi.

„ que nos préjugés & nos mauvaises „ habitudes nous en font porter „ [1] ?

Le Géometre Boéthus [2] qui, comme vous savez, pensoit dès-lors à quitter son parti pour embrasser celui d'Epicure, prit la parole, & lui dit : " Savez-vous „ ce que fit le peintre Pausón [3]. Non, répondit Sérapion. " Le voici, ajouta Boéthus : „ le trait mérite d'être con- „ nu. Ce peintre s'étoit obligé de pein- „ dre un cheval se roulant sur la terre ; „ il le peignit courant. Celui avec qui „ il avoit fait le marché, fut très-pi- „ qué de ce que le peintre n'avoit pas „ rempli ses engagemens. Pausón en „ riant tourna le tableau, de sorte que

Boéthus refute son sentiment.

[1] Cette phrase est un peu altérée dans le texte, & très-embrouillée dans la version d'Amyot. J'ai suivi les corrections de M. Reiske, qui m'ont paru s'accorder davantage avec la réponse que Boéthus va faire à Sérapion.

[2] Ce Géometre ne m'est point connu. Plutarque en a fait un des interlocuteurs de ses propos de table.

[3] Pausón, que Pausanias, L. X, p. 621, nomme *Péson* & *Pison*, étoit de la ville de Calaurie de Trézene. Il fut élève du Statuaire Amphion, & étoit en même temps Sculpteur & Peintre.

» le cheval étoit renversé, & n'avoit
» plus l'air de courir, mais de se rou-
» ler. Ceci, suivant Bion, pourroit
» convenir à bien des discours qu'on
» retourneroit. Il y en a qui disent
» des vers des oracles, non qu'ils sont
» bien faits, puis qu'Apollon en est l'au-
» teur, mais qu'ils ne sont pas de ce
» Dieu, puisqu'ils sont mal faits. Cepen-
» dant cela n'est pas certain. Mais il l'est
» du moins, & vous en convenez, Sé-
» rapion, que ces vers ne sont pas tra-
» vaillés. Ceux que vous faites sur des
» sujets graves & philosophiques ont
» plutôt la grace, l'élégance, le nom-
» bre & la beauté de ceux d'Homere,
» que la tournure des vers de la Pythie ».

Sérapion soutient son sentiment.

» Nos yeux & nos oreilles ne sont pas
» sains, reprit Sérapion, l'habitude du
» luxe & de la molleſſe ne nous fait
» regarder comme belles, que les cho-
» ses qui sont douces. Peut-être même
» que nous condamnerons la Pythie de
» ce que sa voix n'est pas aussi agréable
» que celle de la musicienne Glaucé [1]:

[1] Glaucé étoit une Musicienne du Roi Ptolémée Philadelphe. Elle est célebre par sa

Peut-être

„ Peut-être la blâmerons-nous de n'être
„ pas parfumée & habillée de pourpre.
„ On lui fera même le reproche de ne
„ brûler que de la farine d'orge, &
„ du laurier [1], au lieu d'encens,
„ du ladanum (e), & de la canelle.
„ Ne sentez-vous pas, dit-il encore,
„ combien l'harmonie des vers sapphi-
„ ques flatte agréablement l'oreille ?
„ cependant la Sibylle qui de sa bou-
„ che écumante, comme le dit Héra-

---

beauté, & par les fables que plusieurs auteurs ont débitées sur son compte. Plutarque, dans son Traité sur l'industrie des animaux, raconte qu'elle fut passionnément aimée en Egypte par un bélier. Elien, dans son Histoire des animaux, L. V, c. 29, & L. VIII, c. 11, ajoute qu'elle inspira la même passion à une oie dans l'île de Chio. Voyez le même auteur, Var. Hist. L. IX, c. 39, & Plin. L. X, c. 8.

[1] On a vu dans le Traité précédent, que le laurier étoit le seul bois qu'on brûlât à Delphes dans les sacrifices; & dans les Questions grecques, Tom. IV, pag. 12, Plutarque a dit, que la plupart des peuples de la Grece, dans leurs plus anciens sacrifices, employoient de l'orge, & que les citoyens offroient pour cela les prémices de celui qu'ils recueilloient.

„ clite [1], prononce ſes oracles ſans
„ art, ſans grace & ſans ornement,
„ fait entendre ſa voix depuis mille
„ ans, & ne doit cet avantage qu'au
„ Dieu qui l'inſpire. Pindare nous dit
„ que la muſique qu'Apollon fit enten-
„ dre à Cadmus étoit ſimple, forte
„ & unie, ſans affectation & ſans mol-
„ leſſe. Celle qui exprime la volupté,
„ inalliable avec la pureté de l'ame, fut
„ bannie du ciel avec Até [2]. Les hom-

---

[1] Cet Héraclite n'eſt pas le Philoſophe d'Epheſe, ſurnommé le Ténébreux, & ſi ſouvent cité dans Plutarque; celui-ci avoit compoſé un Recueil d'Hiſtoires fabuleuſes que nous avons encore. Mém. de Littérat. Tom. XXIII, pag. 193.

[2] Il y a dans le grec, au lieu d'*Até*, *avec le chant*, μετὰ τῆς ᾠδῆς. Mais cette leçon paroît vicieuſe. Apollon ne pouvoit pas avoir entiérement banni le chant avec la volupté, puiſqu'il étoit le Dieu de la Muſique. Il ne proſcrivoit qu'une muſique efféminée & trop voluptueuſe, indigne de la majeſté des dieux. Auſſi Plutarque vient-il de dire que celle qu'il fit entendre à Cadmus étoit ſimple, unie, ſans molleſſe, & ſans mouvemens affectés. La leçon que j'ai ſuivie eſt celle des variantes imprimées, qui eſt comme indiquée par celle des éditions de Bâle & de Veniſe, qui portent μετὰ τῆς ἀτῆς. D'ailleurs la

„ mes en font aujourd'hui leurs délices ».

Théon fourit à ces paroles. « Séra- „ pion, dit-il, a fait ſelon ſa cou- „ tume. Il a bien vîte ſaiſi l'occaſion „ qui s'eſt préſentée de parler contre „ la volupté. Pour nous, Boëthus, „ puiſque ces vers ſont bien au-deſſous „ de ceux d'Homere, ne croyons „ pas qu'ils ſoient d'Apollon. Le Dieu „ donne ſeulement la premiere impul- „ ſion aux Pythies, & chacune ſe li- „ vre enſuite à ſon mouvement natu- „ rel. Si l'on eut écrit les oracles, au „ lieu de les prononcer, rendrions- „ nous Apollon reſponſable de la forme „ des lettres? & le blâmerions-nous, „ ſi elles n'égaloient pas en beauté „ celles dont on ſe ſert pour les rois? „ Ce n'eſt pas la voix de ce Dieu „ qu'on entend, ni ſes expreſſions & „ ſes vers, mais ceux de la Pythie. „ Il lui préſente ſeulement les images „ des choſes, qu'elle doit prédire, & „ l'éclaire ſur l'avenir. C'eſt en cela

Il ne faut pas attribuer à Apollon ce qu'il y a de vicieux dans les vers de la Pythie.

---

fiction qui peint la volupté bannie du ciel avec *Até* ou le crime, eſt une belle idée, & digne d'un Poëte Philoſophe, tel qu'étoit Sérapion.

„ que consiste l'enthousiasme. Après „ tout il n'est pas possible de vous „ échapper, à vous tous prophetes „ d'Epicure. (Je vois bien que vous êtes „ de ce nombre.) Vous blâmez également, & les anciennes prophetesses, „ parce qu'elles faisoient de mauvais „ vers; & celles d'aujourd'hui, qui, „ pour ne pas voir censurer les défauts „ de leurs vers [1], prononcent leurs „ oracles en mauvaise prose.

» Point de raillerie, dit alors Diogenianus; « éclaircissez plutôt „ cette nouvelle difficulté qui nous „ embarrasse tous. Il n'est aucun de „ nous ici, qui ne desire de savoir „ pourquoi l'oracle ne parle plus en „ vers ».

Prodiges arrivés à des statues du temple.

„ Mon ami, lui dit Théon, n'interrompons pas les discours de ces interprêtes sacrés; ils croiront que „ nous le faisons à dessein. Laissons-les continuer, nous discuterons après „ à notre aise toutes les questions que „ vous voudrez ».

---

[1] Mot à mot; *des vers tronqués, mous & sans force.*

Nous étions arrivés auprès de la ſtatue du Tyran Hiéron ; & notre jeune étranger, quoiqu'il connût déja tout ce qu'on nous montroit, écoutoit cependant par politeſſe, ce qu'on lui en racontoit. Mais lorſqu'il entendit dire que le jour de la mort d'Hiéron à Syracuſe une colonne de bronze conſacrée par ce prince, étoit tombée d'elle-même, il en fut tout étonné. Je lui rappellai le ſouvenir d'événemens pareils, tels que ceux-ci. Les yeux de la ſtatue d'Hiéron le Spartiate [1], ſe détacherent peu de temps avant la bataille de Leuctres, où il fut tué. Les étoiles que Lyſandre avoit conſacrées en mémoire du combat naval d'Egos-Potamos, diſparurent auſſi. Il crût ſur la ſtatue en pierre de ce Général une ſi grande quantité d'herbes ſauvages, que ſa face en fut entiérement couverte [2]. Pen-

(1) M. Reiske ſuſpecte avec raiſon dans un Spartiate le nom d'Hieron, que le Copiſte a pu répéter par inadvertance, l'ayant écrit déja deux lignes plus haut. Il conjecture que ce pourroit être Cléombrote dont il s'agit ici, parce que ce Roi de Sparte fut tué à la bataille de Leuctres.

[2] Voyez Cicéron, L. *de Divinat. I*, c. 34.

dant l'expédition malheureuſe des Athéniens en Sicile, des dattes d'or tomberent d'un palmier, & des corbeaux frapperent à coups de bec le bouclier de la ſtatue de Pallas (*f*). La couronne des Cnidiens que Philomele tyran des Phocéens avoit donnée à Pharſalia, fut cauſe de la mort de cette danſeuſe (*g*). Elle paſſa de Grece en Italie, & danſa à Metaponte (*h*) près du temple d'Apollon; des jeunes gens de cette ville, excités par la cupidité de l'or, tomberent avec violence ſur Pharſalia, pour lui arracher ſa couronne; & en ſe diſputant à qui l'auroit, cette danſeuſe fût miſe en pieces. Ariſtote dit qu'Homere avoit ſeul l'art d'inventer des expreſſions qui produiſoient les plus grands effets. Pour moi je ne crains pas de dire que toutes les ſtatues de ce temple ne ſe meuvent que par la puiſſance divine, pour faire connoître ſes volontés; & que toutes leurs parties ſont animées & pleines de la divinité.

„ Eh quoi! dit alors Boéthus, il ne „ vous ſuffit pas d'enfermer chaque „ mois Apollon dans un corps mortel; „ vous voulez encore l'identifier, avec „ la pierre & l'airain; comme ſi nous

„ n'avions pas dans la fortune & le „ hazard, des causes suffisantes de ces „ événemens „.

Vous croyez donc, lui dis-je, que tous ces accidens sont l'effet du hazard; vous pensez que les atomes, dont les statues sont formées se divisent, s'ébranlent & tombent, non avant ou après que ceux qui les ont dédiées doivent éprouver quelque événement heureux, ou malheureux, mais dans le temps même qu'ils arrivent. Vous faites usage de ce qu'Epicure a dit & écrit il y a plus de trois cens ans (1). Et vous ne croyez pas que Dieu puisse imprimer des mouvemens, & inspirer des affections à des êtres, à moins qu'il ne s'identifie avec eux.

Il ne faut point les attribuer au hazard.

Voilà ce que je répondis à Boëthus. La même réponse me servit pour les oracles de la Sibylle. Nous nous étions arrêtés près du rocher voisin du palais, sur lequel on dit que la première Sibylle s'assit en arrivant de

Oracles relatifs aux Sibylles.

[1] Cette date ne doit pas être prise à la rigueur; car depuis la mort d'Epicure, arrivée moins de trois cens ans avant Jesus-Christ, il s'étoit écoulé près de quatre cens ans.

l'Helicon où elle avoit été nourrie par les muſes. (Il y en a qui prétendent qu'elle deſcendit à Malée, & qu'elle eut pour mere Lamia fille de Neptune.) Sérapion nous parla des vers dans leſquels la Sibylle vante ſon art, & dit qu'elle ne ceſſera de rendre des oracles même après ſa mort; qu'elle s'enveloppera de la lune, & prendra la figure humaine qu'on y découvre: que ſon ſouffle ſe mêlant avec l'air, y fera entendre des voix & des préſages; que de ſon corps changé en terre, il naîtra des herbes & des plantes qui ſerviront de nourriture aux animaux ſacrés, dont les entrailles acquerront par là toutes ſortes de formes, de couleurs & de propriétés, qui donneront aux hommes la connoiſſance de l'avenir (*i*).

La plupart de ces oracles juſtifiés par l'événement.

Boéthus ſe moquoit ouvertement de tous ces diſcours. Mais Zous [1], pre-

[1] Ce nom de Zous m'eſt abſolument inconnu, & je ne l'ai trouvé dans aucun des anciens Biographes, ni dans Fabricius. M. Reiske penſe qu'on pourroit le remplacer par celui de Zoïle, avec lequel il a quelque reſſemblance. Mais il préféreroit d'y ſubſtituer ξένος, *l'étranger*, en le rapportant à Diogenianus, que Plutarque déſigne aſſez ſouvent

nant la parole : « Quoique tout cela », dit-il, » reſſemble aſſez à des fables, ce-
» pendant la ruine de pluſieurs villes
» de la Grece détruites ou dépeuplées,
» les irruptions ſubites des Barbares,
» & la chûte de pluſieurs Empires,
» atteſtent la vérité des oracles. Les
» malheurs que viennent d'éprouver
» Cumes & Dicéarchie, n'étoient-ils
» pas une dette que le temps a ac-
» quittée envers la Sibylle, qui les
» avoit anciennement prédits ? je parle
» de ces éruptions de volcans, de ces
» bouillonemens des mers, de ces pier-
» res enflammées que le vent pouſſoit
» avec tant de violence, de la ruine
» de tant & de ſi grandes villes qui
» ont été tellement détruites, que le
» lendemain même, on n'a pu retrou-
» ver la place qu'elles occupoient (*k*).
» S'il eſt difficile de croire que la di-
» vinité n'ait point eu de part à ces
» événemens, à plus forte raiſon n'a

---

par ce nom. Cette conjecture a aſſez de vraiſemblance ; mais comme le nom de Zous ſe trouve uniformément dans les éditions & dans les manuſcrits, je n'ai pas oſé changer le texte.

„ t-on pu les prédire ſans ſon inſpi-
„ ration „ (*l*).

Boéthus les attribue au hazard.

„ Mais, mon ami, lui dit Boéthus,
„ quel eſt l'événement que le temps
„ ne doive pas à la nature? Quel pro-
„ dige ſi étonnant peut arriver ſur la
„ terre dans la mer, aux villes & aux
„ hommes, que quelqu'un ne puiſſe
„ avoir prédit, ſans ſe tromper? Ce
„ n'eſt pas même là prédire; c'eſt pro-
„ noncer, ou plutôt jetter & ſemer
„ dans l'eſpace infini, des propos va-
„ gues & incertains [1] qui flottant
„ à l'aventure ſont recueillis par la for-
„ tune, & juſtifiés par le hazard. Ce
„ ſont deux choſes bien différentes,
„ que ce qui a été dit, arrive, ou
„ de prédire ſûrement ce qui doit ar-
„ river. Un diſcours qui annonce ce
„ qui n'eſt point, lorſqu'il n'eſt pas
„ fondé ſur une certitude réelle, n'ac-
„ quiert pas plus d'autorité, quand l'é-
„ vénement le vérifie. Ce n'eſt pas une
„ preuve certaine de prédiction, que
„ de voir arriver ce qui a été prédit;

---

[1] Mot à mot, *qui n'ont pas un principe ſûr.*

„ parce que les combinaisons du ha-
„ zard étant infinies, donnent lieu à
„ toutes sortes d'événemens ; & qu'un
„ homme habile à conjecturer, & qui,
„ dans l'opinion publique passe pour un
„ excellent prophete, ne fait que réu-
„ nir des probabilités, pour prévoir à
„ peu-près ce qui doit arriver [1]. Les
„ Sibylles elles-mêmes, & les Bac-
„ cis [2], ont jetté leurs prédictions
„ dans le sein du temps comme dans

---

[1] Le texte dit : *Mais celui qui conjecture bien, & que le proverbe déclare un excellent devin, est semblable à celui qui, par des probabilités, recherche le futur & le suit à la trace.*

[2] Il y a dans le grec βάκχιδες, qui signifie *les Bacchantes*. Mais il ne peut être question ici de ces femmes, qui ne prédisoient point l'avenir, & n'étoient pas consultées comme des prophétesses. J'ai donc suivi la conjecture proposée par Xylandre, & par M. Reiske, qui lisent βάκιδες, *les Baccis*, le singulier pour le pluriel. Baccis étoit un célebre devin de Béotie, dont il a été déja question, & à qui Pausanias attribue un grand nombre de prédictions, dont la plupart, dit-il, avoient été justifiées par les événemens. Voyez L. IV, pag. 267, & T. III de ma Traduct. p. 216.

„ une vaſte mer, & ont ſemé à l'aven-
„ ture l'énoncé de tous les événemens
„ poſſibles. Si quelques-uns ont été vé-
„ rifiés par le hazard, il ne s'enſuit
„ pas que les prédictions fuſſent vraies
„ au moment où on les prononçoit;
„ & celles qui n'ont pas encore été
„ juſtifiées par l'événement, ne méri-
„ tent pas plus de confiance (*m*).

Sérapion les défend par l'exemple d'oracles dont toutes les circonſtances étoient marquées.

Quand Boéthus eut fini, Séra-
pion prit la parole. « Ce que Boé-
„ thus vient de dire, peut être vrai
„ de ces oracles énoncés d'une ma-
„ niere vague & indéterminée; par
„ exemple d'une victoire promiſe à
„ un Général d'armée, ou de la ruine
„ dont on a menacé une ville, &
„ qui ont eu leur accompliſſement. Mais
„ quand l'oracle, non content d'annon-
„ cer l'événement, ſpécifie la maniere,
„ le temps, l'occaſion & les perſon-
„ nes, alors ce n'eſt plus une conjec-
„ ture incertaine; c'eſt une prédiction
„ réelle de ce qui doit arriver. Tel
„ eſt l'oracle qui prédit qu'Ageſilas
„ reſteroit boiteux d'une bleſſure.

» Tremble, Lacédémone, au faîte de la gloire;
» Crains que ton Roi boiteux, nuiſant à tes
» ſuccès,

» Par des maux imprévus n'arrête ces progrès,
» Et de longs flots de sang ne souille ta vic-
» toire (*n*).

„ Tel est encore celui qui regarde l'île
„ que la mer fit sortir de son sein
„ devant Thera & Therasia, vers le
„ temps de la guerre de Philippe avec
„ les Romains (*o*).

» Quand la race Troyenne aura soumis Car-
» thage,
» Des prodiges nouveaux surprendront l'uni-
» vers.
» L'Océan tout en feu déchaînera sa rage.
» La foudre & les rochers élancés dans les airs,
» Effrayeront Thétis dans ses grottes pro-
» fondes.
» Une île cependant sortant du sein des ondes,
» Des mortels étonnés frappera les regards.
» Alors un peuple obscur, au gré de sa ven-
» geance,
» Signalera sa force au milieu des hazards,
» Et d'un grand Souverain abattra la puis-
» sance [1].

---

[1] Le texte dit : *Des hommes inférieurs, usant de la force de leurs bras, en vaincront un plus puissant.* Ces hommes inférieurs sont les Etoliens, qui n'étoient pas comparables

„ Que dans un espace de temps assez
„ court, les Romains aient défait An-
„ nibal & soumis les Carthaginois ;
„ que joints aux Etoliens, ils aient
„ vaincu Philippe ; qu'enfin une île soit
„ sortie du fond des eaux, dans une
„ éruption de flammes, & le bouil-
„ lonement de la mer ; peut-on dire
„ que tous ces événemens aient con-
„ couru ensemble par un effet du ha-
„ zard ? L'ordre dans lequel ils sont
„ arrivés, n'atteste-t-il pas la certi-
„ tude de la prédiction (*p*) ? N'en est-
„ il pas de même de l'oracle qui, plus
„ de cinq cens ans avant l'événement,
„ prédit aux Romains qu'ils feroient en
„ un même temps la guerre à toutes
„ les nations, ce qui se vérifia, lorf-
„ qu'ils l'entreprirent pour soumettre

à Philippe, avant-dernier Roi de Macédoine, ni par le nombre de leurs troupes, ni par leur puissance, ni par leurs talens militaires, ni par leur réputation. Il est vrai qu'ils furent soutenus par les Romains, qui, sous les ordres du Consul Flaminius, battirent deux fois Philippe, & ensuite, sous le Consul Paul Emile, vainquirent Persée, successeur de Philippe, & mirent fin en sa personne au royaume de Macédoine.

„ leurs esclaves qui s'étoient révoltés (*q*).
„ Il n'y a dans ces oracles rien d'in-
„ certain, rien d'obscur. Vouloir en
„ attribuer l'événement au hazard, c'est
„ se perdre dans l'infini. L'expérience
„ est ici le garant de la prédiction,
„ & montre, pour ainsi dire, la route
„ qu'a tenu le destin. Je n'imagine pas
„ qu'on puisse dire que le hazard seul
„ a fait quadrer l'événement avec la
„ prédiction : car alors qui empêche-
„ roit aussi, mon cher Boéthus, de
„ soutenir, qu'Epicure n'a point écrit
„ son traité des maximes certaines [1] :
„ mais que le hazard ayant réuni les
„ lettres & les mots qui le compo-
„ sent, ce livre s'est trouvé fait ».

Pendant cet entretien nous avancions toujours : arrivés à la chapelle des Corinthiens, nous regardions un palmier d'airain qui est la derniere des of-

Que signifioient des grenouilles sur un palmier.

[1] Cet ouvrage d'Epicure est cité dans plusieurs autres endroits de Plutarque, dans Cicéron, L. II, *de Finib.* c. 7, & dans la Vie de ce Philosophe par Diogene Laerce, L. X, S. 138, où cet Historien rapporte plusieurs des maximes qu'Epicure regardoit comme certaines.

frandes consacrées dans ce lieu. Des grenouilles & des serpens ciselés au pied de l'arbre, exciterent l'étonnement de Diogenianus, & celui de tous les spectateurs. Car le palmier n'est pas un arbre aquatique, & les grenouilles n'ont rien de commun avec les Corinthiens, pour qu'on puisse les croire un symbole de leur ville, comme ceux de Selinunte, offrirent, dit-on, autre fois, un persil d'or [1]; &. les Tenediens une hâche, à cause des écrevisses qui naissent chez eux dans le lieu appellé *Asterius*, & qui seules ont sur le corps l'empreinte d'une hâche (*r.*) D'ailleurs les corbeaux, les cygnes, les loups, les éperviers & bien d'autres animaux sont plus agréables à ce Dieu que les grenouilles (*s*).

Sérapion croit qu'elles font allusion au soleil.

Sérapion dit que l'artiste avoit voulu désigner par-là que le soleil se forme

---

[1] Le nom de Selinunte, ville de Sicile, située sur la côte méridionale de cette île, est dérivé du mot grec σέλινον, qui signifie *persil*; & c'est par allusion à cette étymologie, que les habitans avoient dédié dans le temple de Delphes un persil d'or, pour être le symbole, & comme les armes de leur ville.

& se nourrit des vapeurs qui s'exhalent des lieux humides, soit qu'il eut lu dans Homere,

Du vaste sein des eaux l'astre du jour s'éleve. Odyſ. XII. v. 1.

soit qu'il eut vu les Egyptiens représenter le soleil levant, par un jeune enfant assis sur un *Lotos* (*t*).

A ce propos, je ne pus m'empêcher de rire. Eh! mon cher Sérapion, lui dis-je, pourquoi nous embarrasser [1] encore ici de votre stoïcisme, & troubler notre entretien [2] par vos exhalaisons enflammées [3]? N'est-ce pas comme les femmes de Thessalie [4], ôter du ciel le soleil & la lune, que Philinus réfute cette opinion.

---

[1] Mot à mot; *nous fourrer encore ici le portique.*

[2] Le texte dit: *troubler doucement notre discours.*

[3] Les Stoïciens prétendoient que les exhalaisons qui s'élevoient des lieux humides de la terre, étoient pour les astres une espece d'aliment qui entretenoit leur chaleur & leur lumiere. C'étoit la doctrine des Egyptiens d'après Plutarque, dans son Traité d'Isis & d'Osiris, comme on l'a vu dans la note (*t*).

[4] Les femmes de Thessalie étoient fameuses par leur science magique. Elles profitoient de l'ignorance où étoient les peuples

de leur faire tirer de la terre & des eaux, leur naissance & leur végétation? Platon appelle l'homme une plante céleste, parce que sa tête s'éleve droite sur ses pieds, comme sur des racines. Vous vous moquez d'Empedocle, pour avoir dit que le soleil, qui semble être sur la terre par la réflexion de la lumiere céleste,

Fixe d'un regard sûr les voûtes de l'Olympe.

& cependant vous faites du soleil un animal terrestre, ou une plante marécageuse; vous lui donnez pour patrie l'humide séjour des grenouilles. Mais renvoyons ces propos aux conférences stoïques [1], & bornons-

---

sur la véritable cause des éclipses, pour leur persuader qu'elles avoient le pouvoir de faire, à leur gré, descendre du ciel les astres, & sur-tout la lune, qui avoit le plus d'influence dans les opérations magiques. Voyez Plutarque dans ses Préceptes de mariage, T. II, p. 194.

[1] Il y a dans le texte, *à la tragédie stoïque*; expression par laquelle Plutarque désigne apparemment ces sentences, ces maximes fastueuses des Stoïciens sur les vertus, sur les phénomenes naturels, dans lesquelles la pompe des expressions frappoit les audi-

nous à rechercher ici, par maniere de digreſſion, ce que les artiſtes ont fait eux-mêmes hors de leur premier deſſein. Ils ont quelquefois du piquant dans leurs idées; mais ils n'évitent pas toujours la diſconvenance & la futilité.

Les grenouilles ſymbole du printems.

Comme celui qui a peint un coq ſur la main d'Apollon, a déſigné par là l'heure du matin, & les approches du ſoleil levant [1]; de même on peut croire que les grenouilles ſont le ſymbole du printemps, où le ſoleil commence à reprendre l'empire des airs, & à bannir les froids de l'hyver (*u*): ſi toutefois, comme vous le prétendez, Apollon & le ſoleil ne ſont pas deux divinités différentes, mais un ſeul & même Dieu.

» Et vous, dit Sérapion, eſt-ce que » vous n'êtes pas dans cette opinion? » croyez-vous que le ſoleil ſoit différent

---

teurs, & rempliſſoit leurs oreilles de ſons impoſans; mais qui ſurpaſſoient les forces humaines, & ne pouvoient être réduites en pratique.

[1] Parce que le coq annonce par ſon chant l'approche du ſoleil, qui, dans la Mythologie grecque, étoit le même qu'Apollon.

» d'Apollon „ ? Autant, répliquai-je, que la lune n'eſt du ſoleil. Mais la lune ne cache ni ſouvent, ni à-tout le monde le ſoleil, au lieu que ce dernier aſtre a empêché tous les hommes de reconnoître Apollon, en détournant leur intelligence ſéduite par les ſens, de la réalité, à la ſimple apparence (*x*).

Pourquoi cette chapelle portoit le nom des Corinthiens.

Sérapion ayant demandé aux prêtres, pourquoi cette chapelle portoit le nom des Corinthiens, & non celui de Cypſelus qui l'avoit dédiée (*y*), ils garderent le ſilence, faute, je crois, d'en ſavoir la raiſon. Comment voulez-vous, lui dis-je en ſouriant, qu'ils le ſachent, ou du moins qu'ils s'en ſouviennent, étourdis comme ils le ſont par notre babil ſur les corps céleſtes ? Ne viennent-ils pas de nous dire que les Corinthiens, après avoir chaſſé leurs tyrans, voulurent adjuger à leur ville la ſtatue d'or qui étoit à Piſe & le tréſor que vous voyez ici ? Les habitans de Delphes le leur accorderent, comme il étoit juſte. Les Eléens qui leur avoient enviécet honneur, furent, par un décret public, exclus des jeux iſthmiques (*z*). Auſſi depuis cette époque, aucun Eléen n'a-t-il combattu à ces jeux. Cette ex-

clusion n'a point eu pour motif, comme quelques-uns le croyent, le massacre des Molionides par Hercule, auprès de Cléone. C'eut été à eux au contraire à exclure des jeux les Corinthiens, si leur querelle avec ce peuple, avoit eu cette origine (*a*).

Après ce discours, comme nous passions devant le trésor de Brasidas & des Acanthiens [1], un des prêtres nous montra la place qu'occupoient autrefois les broches de fer de la courtisane Rhodopé (*b*). A cette vue Diogenianus ne put retenir son indignation. « Il étoit digne de la même ville, dit-il, » de donner une place à Rhodopé, » pour y déposer la dîme de ses prof- » titutions, & de faire mourir Esope » le compagnon d'esclavage de cette » courtisane (*c*). Vraiment, lui dit

Honneurs rendus à des Courtisanes.

[1] Pausanias ne parle point de ces présens de Brasidas & des Acanthiens. Il est probable qu'on avoit mis ensemble l'offrande de ce Spartiate & celle des habitans d'Achante, parce que dans la guerre du Péloponnese, Brasidas avoit détaché cette ville de l'alliance des Athéniens, sur lesquels il avoit eu des avantages.

Sérapion, „ c'eſt bien cela qu'il faut „ trouver mauvais. Levez les yeux, & „ voyez parmi les ſtatues des rois & „ des généraux, la ſtatue en or de „ cette Mneſarete qui, ſelon Cratès, „ avoit érigé un trophée de l'intem- „ pérance des Grecs ». Le jeune étranger l'ayant regardée : « N'eſt-ce pas „ de Phryné, que Cratès avoit dit „ cela ? Elle s'appelloit Mneſarete, reprit Sérapion ; mais ſa paleur lui fit „ donner le ſurnom de Phryné (*d*). „ Ces ſurnoms ſont ſouvent méconnoî- „ tre les noms véritables. Par exem- „ ple, la mere d'Alexandre fut ſuc- „ ceſſivement nommée, Polyxene, Myr- „ talis, Olympias & Stratonice. Bien „ des gens donnent à Eumetis de Co- „ rinthe le nom de Cléobuline, de „ Cléobule ſon pere (1). Herophile d'E- „ rythrée fut appellée Sibylle ; parce

[1] Voyez le Banquet des ſept Sages, T. II, p. 219. Je ne ſais pas pourquoi Plutarque dit ici que Cléobuline étoit Corinthienne. Son pere Cléobule étoit tyran de la ville de Lindes, comme on l'a vu dans le Traité précédent.

„ qu'elle prédiſoit l'avenir [1]. Vous „ verrez les Grammairiens donner à „ Leda le nom de Mneſinoé (*e*), „ & à Oreſte, celui d'Achéus [2]. „ Mais vous, ajouta-t-il, en regardant Théon, „ comment croyez-vous „ qu'on puiſſe juſtifier l'imputation faite „ aux Grecs au ſujet de Phryné?

„ Je le ferai ſi bien, répondit Théon, en ſouriant, „ que je vous attaquerai vous- „ même, pour relever ainſi les moin- „ dres fautes des Grecs. Socrate chez „ Callias ne fait la guerre qu'aux par- „ fums & aux eſſences, & voit ſans „ peine des enfans danſer, faire des „ tours de force, s'embraſſer, & par „ leurs bouffoneries amuſer les aſſiſ- „ tans [3]. Vous de même, vous vou-

La plupart des offrandes étoient le fruit des guerres.

---

[1] Il a déja été queſtion de cette Hérophile. Plutarque paroît ſuivre l'opinion de ceux qui dérivoient le nom de Sibylle des deux mots grecs, σὺς βόλη. Voyez la note (*i*).

[2] Je ne ſais pourquoi Oreſte reçut le ſurnom d'Achéus. Le nom d'Achéens, ou peuples de l'Achaie, déſignoit aſſez communément les Grecs en général, ſur-tout chez les Poëtes.

[3] Il y a dans le texte, αἰτιώμενος ἐν Καλλίᾳ τῷ μὴ πολεμεῖν μόνον, ὀρχήσεις δὲ . . . ὁρᾶν ἀνέχεται

„ driez bannir du temple, une femme
„ qui abuſa de ſa jeuneſſe & de ſa beau-
„ té : & à la vue des prémices, & des
„ offrandes [1] dont ce Dieu eſt en-
„ vironné, & qui ſont le fruit de tant
„ de guerres ſanglantes, de tant de
„ meurtres & de brigandages, vous ne
„ concevez pas une juſte indignation.
„ Vous ne déplorez pas les malheurs
„ de la Grece, qui a rempli ce tem-
„ ple de ſes propres dépouilles, & dont
„ les riches offrandes portent ces inſ-
„ criptions honteuſes : POUR LA VIC-
„ TOIRE DES ACANTHIENS ET DE
„ BRASIDAS SUR ATHENES : DES

Xylandre a traduit en ce ſens; que Socrate blâmoit Callias de ce qu'il faiſoit ſeulement la guerre aux parfums & aux odeurs; tandis qu'il ſouffroit de voir des enfans danſer, &c. Mais dans le Banquet de Xénophon, d'où ce paſſage eſt tiré, c'eſt Socrate lui-même qui empêche Callias de faire apporter des parfums & des odeurs, & qui s'amuſe de voir les tours de ſoupleſſe & de force que font ces enfans. Je n'ai donc pas balancé à changer le texte, qui eſt viſiblement altéré; puiſque Plutarque, en citant Xénophon, ne peut pas lui faire dire le contraire de ce que dit cet auteur.

[1] Mot à mot; *des dîmes.*

ATHÉNIENS

„ ATHENIENS SUR CEUX DE CO-
„ RINTHE : DES PEUPLES DE LA
„ PHOCIDE, SUR LES THESSALIENS :
„ DES ORNEATES SUR CEUX DE
„ SICYONE : DES AMPHYCTIONS
„ SUR LES PHOCÉENS (*f*). Cratès
„ s'indignoit contre Praxitele, pour le
„ préſent qu'il avoit fait à ſa mai-
„ treſſe [1]. Mais ne devoit-il pas plu-
„ tôt le louer d'avoir placé la ſtatue
„ d'or d'une courtiſane, parmi les
„ ſtatues d'or des plus grands rois ?
„ Par-là il aviliſſoit les richeſſes, &
„ montroit qu'elles n'ont rien de grand
„ ni d'admirable. Il eut été bien plus
„ digne des rois & des magiſtrats,
„ de conſacrer au Dieu des offrandes
„ de juſtice, de tempérance, & de
„ grandeur d'ame, au lieu de ces pré-
„ ſens ſuperbes d'un luxe faſtueux [2],

---

[1] Selon Athénée, *Loc. cit.* ce furent les peuples voiſins de Theſpies qui firent les frais de la ſtatue que Praxitele jetta en fonte. Elle étoit placée dans le temple entre celles d'Archidamus, Roi de Sparte, & de Philippe, fils d'Amyntas, Roi de Macédoine.

[2] Il y a dans le texte : *d'une abondance d'or & de luxe.*

„ qui souvent est le partage de ceux „ dont la conduite est la plus criminelle „.

Crésus fait placer dans le temple de Delphes la statue d'une esclave.

„ Vous n'ajoutez pas, me dit alors un autre des interprêtes, „ que Crésus „ a fait placer ici la statue d'or de „ celle de ses esclaves qui paîtrissoit „ son pain; non par un luxe insultant „ pour le temple, mais par le motif le „ plus honnête & le plus juste. On dit „ qu'Alyatte pere de Crésus épousa „ une seconde femme dont il eut des „ enfans, & que voulant se défaire de „ Crésus, elle donna du poison à cette „ esclave, avec ordre de le mêler dans „ le pain qu'elle feroit pour son maître. L'esclave en avertit secretement „ Crésus, & donna aux enfans de la „ reine, le pain empoisonné. Crésus „ devenu roi témoigna sa juste reconnoissance à cette femme, & voulut „ en prendre à témoin le Dieu, en „ placant sa statue dans le temple.

Offrandes faites par des motifs honnêtes,

„ Il est donc juste, continua-t-il, „ de respecter les offrandes de cette „ espece que les villes ont faites. Telle „ est celle des Opuntiens [1]. Les ty-

[1] Les Opuntiens étoient des peuples de

„ rans de la Phocide ayant fondu plu-
„ sieurs statues d'or & d'argent qui
„ étoient dans le temple, en firent de
„ la monnoie qu'ils répandirent dans
„ toute la Grece [1]. Les Opuntiens
„ ramasserent le plus qu'ils purent de
„ cet argent monnoyé, & en emplirent
„ une urne qu'ils envoyerent à Del-
„ phes, & qu'ils consacrerent à Apol-
„ lon. Pour moi, j'approuve ceux de
„ Myrine & d'Apollonie [2], d'avoir
„ dédié à ce Dieu des épis d'or; &
„ je loue encore davantage les Ery-
„ thréens & ceux de Magnesie [3], qui

---

la Grece, dont la ville principale nommée Opunte, étoit dans la Locride, & voisine du fleuve Asopus.

[1] Il s'agit ici de la guerre sacrée dans laquelle Philomele, tyran des Phocéens, pilla le temple de Delphes, pour avoir dequoi payer ses troupes.

[2] Myrine étoit une ville de l'Eolide dans l'Asie mineure, où Apollon avoit un temple & un oracle. Il y eut plusieurs villes du nom d'Apollonie. Je crois qu'il s'agit ici de celle qui étoit en Phrygie.

[3] Les Erythréens habitoient la ville d'Erythres en Ionie dans l'Asie mineure. Les Magnésiens étoient des peuples de la Macédoine sur les confins de la Thessalie.

„ ont consacré les prémices de leur
„ jeunesse au Dieu qui fait naître les
„ fruits, qui est le pere des hommes,
„ l'auteur & le bienfaiteur de l'huma-
„ nité. Mais je blâme ceux de Mé-
„ gare qui seuls, presque entre tous
„ les peuples, ont placé dans ce tem-
„ ple, une statue d'Apollon armé
„ d'une lance, pour avoir, après la
„ guerre Médique, chassé de leur ville
„ les Athéniens qui s'en étoient em-
„ parés [1]. Dans la suite ils lui con-
„ sacrerent un archet d'or [2], sans
„ doute pour suivre le conseil du poëte

---

[1] La seule victoire des Mégariens sur les Athéniens, qui soit connue par l'Histoire, est celle que Thucydide raconte, L. IV, c. 66, & pour laquelle cet Historien dit que ce peuple consacra dans le temple de Delphes une statue d'Apollon. Elle fait partie des événemens de la guerre du Péloponnese, qui fut postérieure à la guerre médique de près de cinquante ans. Ainsi il ne faut pas trop rapprocher ce fait, de la guerre contre les Perses, comme l'expression de Plutarque pourroit le faire entendre.

[2] Voyez sur la forme de l'archet, dont les anciens se servoient pour pincer la lyre, ce qui a été dit dans les Apophthegmes des Lacédémoniens, T. III, pag. 154.

„ Scythinus [1], qui dit de la lyre:

» Le brillant Apollon nous charme avec ſa
» lyre,
» Au fond de ſes accords tout ſe tait, tout
» l'admire;
» Son archet eſt formé des rayons du ſoleil ».

Sérapion alloit répondre, lorſque l'étranger lui dit. « J'écoute avec plaiſir ces diſcours; mais le temps nous preſſe. Je reviens au ſujet de notre entretien, & je demande pourquoi la Pythie a ceſſé de rendre ſes oracles en vers. Je vous prie, ſi vous le trouvez bon, de remettre à un autre temps ce qui nous reſte à voir, & de nous arrêter ici, pour traiter cette matiere. Car ce qui a fait perdre à l'oracle la confiance qu'on avoit en lui, c'eſt que de deux choſes l'une: ou la Pythie ne pénétre plus dans le ſanctuaire de la divinité, ou l'eſprit

On revient à la queſtion qui fait le ſujet de cet entretien.

[1] Scythinus, Poëte grec, né à *Téos*, ou *Teios*, ville d'Ionie dans l'Aſie mineure, avoit compoſé pluſieurs ouvrages en vers iambes, dont il ne nous reſte plus rien. Voyez Diog. Laerce, L. IX, S. 16.

„ qui l'inſpiroit a perdu ſa force & a „ ceſſé d'exiſter.

La fontaine de Caſtalie.

Nous fimes le tour du temple pour aller nous aſſeoir ſur une terraſſe ſituée au midi, derriere la chapelle de la Terre, & en face de la fontaine ; ce qui fit dire ſur le champ à Boéthus, que le lieu même où nous étions appuyoit les doutes de Diogenianus. Car la chapelle des Muſes étoit placée auprès de la fontaine (*g*) où l'on puiſoit l'eau pour les libations [1] ; de-là ces vers de Simonide :

C'eſt-là qu'on puiſe à pleines urnes
Cette eau ſi pure des neuf ſœurs [2].

---

[1] Mot à mot ; *près de l'endroit où les eaux jailliſſent, & dont on ſe ſert pour les libations.* M. Reiske voudroit qu'au lieu de ces mots : *où les eaux jailliſſent*, on lût, *d'où la vapeur s'exhale ;* parce qu'il a été queſtion un peu plus haut du ſoufle divin. Mais il me ſemble que tout ce qui ſuit détermine le ſens que j'ai ſuivi.

[2] Il y a dans le grec : *c'eſt là qu'on conſerve cette eau ;* mais j'ai préféré la leçon des variantes imprimées, qui portent ἀρύτραι, *on puiſe*, comme plus conforme à ce qui ſe pratiquoit dans le temple, & que j'ai expoſé dans la note (*g*).

Ailleurs il appelle Clio la chaſte intendante de ces eaux, & dit avec encore plus d'élégance :

Cette ſource chérie, objet de tous les vœux ;
Exhale au fond du ſanctuaire
Une vapeur douce & légere
Dont zéphir embaume ces lieux.

Eudoxe [1] a donc eu tort de ſuivre l'opinion de ceux qui penſent que cette eau étoit celle du Styx. Les Muſes ont été placées à côté de l'oracle pour en être les gardiennes. Elles ſont auprès de la fontaine & de la chapelle de la Terre, parce que l'Oracle appartenoit autrefois à cette déeſſe, & que ſes prédictions étoient en vers (*h*). Il y en a même qui prétendent que ce fut en ce lieu qu'on entendit ces premiers vers héroïques.

L'abeille porte ici les fruits de ſon travail,
L'oiſeau de ſon plumage y fait briller l'émail.

Ce fut dans le temps que la Pythie

---

[1] Eudoxe de Cnide étoit grand Géometre & grand Aſtronome. Il régla le premier chez les Grecs le cours de l'année. Voyez ſa vie dans Diogene Laerce.

encourut la disgrace du Dieu, & perdit sa dignité (*i*).

Les difficultés qu'on trouve dans ce qui regarde les oracles, ne prouvent rien contr'eux.

„ Ce sentiment, mon cher Boéthus, dit Sérapion, „ est plus juste, & con„ vient davantage aux Muses [1]. Il ne „ faut jamais s'en prendre aux Dieux: „ en détruisant les oracles, vous faites „ tomber leur pouvoir & leur provi„ dence. Si vous y trouvez des con„ tradictions, il faut chercher à les ex„ pliquer, & prendre garde de ne „ pas blesser la foi que nos peres nous „ ont transmise „.

Cela est très-sage, mon cher Sérapion, lui dis-je: nous n'avons pas cru que la philosophie fut perdue, parce que les anciens philosophes, tels qu'Orphée, Hésiode, Parmenide, Xenophane, Empedocle, & Thalés rendoient leurs

---

[1] Sérapion applaudit ici à Boéthus, qui, dans ce qu'il vient de dire, paroît croire à la vérité de cet oracle, & rétracter les railleries qu'il avoit d'abord avancées. Mais après la maniere dont il s'est expliqué sur le peu de confiance que méritoient les oracles, ou il ne parle pas sérieusement, ou il ne fait que rapporter la tradition commune, sans y ajouter foi.

préceptes en vers, & que leurs successeurs ont cessé de les rendre de cette maniere : c'est à vous à qui nous devons encore l'avantage de voir la philosophie associée avec la poësie, appeller les jeunes gens dans son sanctuaire [1]. Aristarque (*k*), Timocharis, Aristylle & Hypparque (*l*) n'ont pas ôté à l'astronomie l'estime qu'elle mérite, parce qu'ils ont traité cette science en prose, quoique avant eux Eudoxe, Hesiode & Thalès (*m*) (si ce dernier est l'auteur de l'ouvrage qu'on lui attribue) l'eussent traitée en vers. Pindare se plaint que de son temps on avoit trop négligé la poësie Lyrique ; & cette négligence est pour lui un grand sujet d'étonnement [2]. Il n'est ni injuste ni

[1] Nous avons dit dans la premiere note du Traité précédent, que Sérapion étoit un Poëte Athénien, qui avoit composé plusieurs Poëmes philosophiques.

[2] Après ces mots, il y a dans le texte une lacune ; le passage de Pindare ne s'y trouve point. Vraisemblablement c'est celui que Plutarque cite vers la fin du Traité, & dans lequel ce Poëte se plaint de ce que personne n'emploie plus la mesure & le chant, pour exciter les jeunes gens par des hymnes mélodieux.

ridicule de rechercher les causes de ces changemens. Il le seroit d'étouffer les talens & d'abandonner les arts parce qu'ils ont éprouvé des révolutions.

Plusieurs oracles importans rendus autrefois en prose.

„ Il est vrai, dit Théon, que les „ oracles ont essuyé de grands changemens, & des altérations considérables. „ Mais depuis long-temps plusieurs „ ont été rendus en prose, & sur des „ questions très-importantes. Les Spartiates, au rapport de Thucydide, dans „ la guerre contre les Athéniens, ayant „ consulté le Dieu, il leur répondit, „ qu'ils remporteroient la victoire; „ que lui-même, soit qu'ils l'appellassent ou non, viendroit à leur secours; & que s'ils ne rappelloient „ Pausanias de l'exil, ils laboureroient „ avec des coutres d'argent (*n*). Lorsque les Athéniens le consulterent sur „ leur expédition de Sicile, il leur ordonna de faire venir d'Erythres la „ prêtresse de Minerve, qui s'appelloit *Hesychia* (*o*). Il répondit à „ Dinomene le Sicilien qui le consultoit sur la destinée de ses fils, que „ trois d'entre eux parviendroient à la „ tyrannie. Grand Apollon! dit alors „ Dinomene, ce sera donc pour leur per-

„ te? Sans doute, repliqua le Dieu, „ & c'eſt auſſi ce que je prétends vous „ annoncer. [1] Vous ſavez en effet „ que Gelon & Hieron furent tour- „ mentés, pendant leur regne, l'un „ de l'hydropiſie, & l'autre de la pier- „ re; que Thraſybule après un regne „ aſſez court, & traverſé par des guer- „ res & des ſéditions, fut enfin chaſſé „ du trône (*p*).

„ Proclés tyran d'Epidaure [2], auſſi „ cruel qu'injuſte, avoit fait périr un „ grand nombre de citoyens. Timar- „ que [3], étant venu d'Athenes à Epi-

Punition du tyran Proclès.

---

[1] M. Reiske croit que le texte eſt altéré en cet endroit, & qu'il faut y ajouter que l'oracle ordonne à Dinomene de ſe donner la mort. Mais je ne vois pas de néceſſité à faire ce changement que rien n'autoriſe.

[2] Il y a dans le grec *Epidandre*; mais c'eſt ſûrement *Epidaure* qu'il faut lire. Je ne crois pas d'après le trait d'hiſtoire que Plutarque va raconter, que ce Proclès ſoit le même que celui dont parle Hérodote, qui fut vaincu & pris par Périandre ſon gendre, tyran de Corinthe, mais qui ne fut pas mis à mort.

[3] Ce Timarque, différent de celui dont il a été queſtion dans le Traité ſur la gloire des Athéniens, T. IV, pag. 486, fut accuſé

„ daure, avec de grandes richeſſes ;
„ Proclés lui fit le meilleur accueil. Il
„ s'en défit enſuite, & ayant enfermé
„ ſon corps dans un panier, il le fit
„ jetter à la mer. Tout le monde igno-
„ roit ce meurtre, excepté le ſeul Cléan-
„ dre d'Egine qui en avoit été le con-
„ fident & le miniſtre. Dans la ſuite,
„ les troubles qui ſurvinrent à Epidaure,
„ engagerent Proclès à envoyer ici ſon
„ frere Cléotime, pour conſulter ſe-
„ crétement le Dieu ſur l'évaſion qu'il
„ méditoit. Apollon répondit qu'il per-
„ mettoit à Proclès de ſe retirer au lieu
„ où il avoit fait dépoſer le panier par ſon
„ hôte d'Egine ; ou bien, là où le cerf
„ quitte ſon bois. Le tyran comprit que
„ le Dieu lui ordonnoit de ſe jetter
„ dans la mer, ou de s'enterrer tout
„ vivant. (On ſait que le cerf, quand
„ il ſe dépouille de ſon bois, l'enfouit
„ dans la terre) Il attendit encore quel-
„ que temps ; mais voyant que ſes af-
„ faires empiroient de jour en jour,
„ il s'enfuit d'Epidaure, & tomba

---

auſſi par Eſchine, mais pour une cauſe différente. On lui imputoit d'avoir trahi les intérêts de ſa patrie.

„ entre les mains des amis de Timarque
„ qui le mirent à mort, & jetterent
„ ſon corps à la mer.

„ Mais ce qui eſt bien plus impor-
„ tant, les réponſes de l'oracle de Del-
„ phes, d'après leſquelles Lycurgue ré-
„ forma le gouvernement de Sparte,
„ & qu'on appelle *les Retres* [1], lui
„ furent données en vers. Depuis, Aly-
„ pius, Hérodote, Philochore & Iſ-
„ ter (*q*) qui recueillirent avec
„ le plus grand ſoin les oracles rendus
„ en vers, ont auſſi rapporté ceux qui
„ n'étoient qu'en proſe. Théopom-
„ pe (*r*), l'un des hommes qui
„ ont recherché plus exactement, tout
„ ce qui regarde cet oracle, blâmoit
„ fortement ceux qui de ſon temps
„ croyoient que la Pythie ne rendoit
„ plus ſes oracles en vers; & il vou-
„ loit prouver le contraire. Mais il ne
„ put trouver qu'un très-petit nombre
„ d'oracles en vers, parce que dèslors
„ la Pythie ne les énonçoit plus guere

---

[1] Voyez ce qui a été dit ſur la ſignifica-
tion de ce mot dans les Apophthegmes de
Lacédémonien, T. III, pag. 49.

„ qu'en prose; cependant nous en avons
„ encore en vers; & dans ce nombre,
„ il en est un célebre par le fait qui en
„ a été l'occasion.

„ Il y a dans la Phocide un temple
„ d'Hercule *Myssogune* [1]. dont le
„ prêtre est obligé de s'interdire tout
„ commerce avec les femmes pendant
„ l'année que dure son ministere. Aussi
„ choisit-on ordinairement pour prêtres
„ des vieillards. Dans ces derniers temps
„ un jeune homme bien né, & d'un ca-
„ ractere doux, parvint à ce sacerdoce.
„ Il aimoit alors une jeune personne,
„ qu'il avoit grand soin d'éviter. Un jour
„ qu'elle vint le surprendre, pendant
„ le repos qu'il prenoit après le fes-
„ tin & les danses, il eut le malheur
„ de s'oublier. Saisi de trouble & de
» frayeur, il accourut vers l'oracle, &
» lui demanda s'il n'y auroit pas quel-
» que moyen pour expier son crime.
» Voici la réponse qu'il en reçut.

---

[1] Ce surnom d'Hercule, qui signifie *ennemi des femmes*, pouvoit venir de ce que sa femme Déjanire avoit causé sa mort, quoiqu'innocemment, par la robe empoisonnée qu'elle lui avoit envoyée.

» Le Dieu pardonne tout à la néceſſité [1].

» Mais quand on accorderoit qu'aujourd'hui les oracles ne ſont plus rendus en vers, on n'en ſeroit que plus embarraſſé pour les temps anciens, où les réponſes de la Pythie étoient quelquefois exprimées en vers & quelquefois en proſe [2]. Au reſte, on peut raiſonnablement en croire ce qu'on voudra [3], pourvu qu'on ait, ſur le compte du Dieu, des opinions pures & ſaines, & qu'on ne croie pas qu'autrefois, il prononçoit lui-même les oracles, & qu'aujourd'hui, il les

---

[1] Cette maxime n'a pas trop ſon application au cas dont il s'agit; & l'on peut ſoupçonner avec aſſez de fondement, que le Prêtre d'Hercule, comme étant du métier, avoit obtenu ſans peine du Prêtre d'Apollon, une réponſe favorable.

[2] Ce paſſage eſt aſſez difficile dans le grec. J'ai ſuivi la conjecture de M. Reiske; mais j'avoue que je n'en ſuis pas trop ſatisfait, & que je ne me flatte pas d'avoir ſaiſi le ſens, dont l'obſcurité peut tenir à quelque altération du texte.

[3] Mot à mot; *mais, mon ami, ni l'un ni l'autre ne ſont abſurdes & contraires à la raiſon.*

» ſuggere à la Pythie, & parle, pour » ainſi dire, à travers un maſque. Il » ſeroit utile ſans doute de pouſſer » plus loin nos recherches ſur ce ſu- » jet.

L'ame humaine eſt l'inſtrument de la divinité.

» Mais pour le préſent rappellons » en peu de mots ce que nous avons » tous appris, que comme le corps » emploie pluſieurs inſtrumens à ſon » ſervice, de même le corps & ſes » membres ſont les inſtrumens de l'a- » me, qui elle-même eſt l'organe de » Dieu. Or la vertu d'un inſtrument » conſiſte à imiter, autant que ſa na- » ture l'en rend capable, celui qui en » fait uſage, & de produire un œuvre » qui faſſe reconnoître l'idée de l'ou- » vrier, non telle qu'elle eſt en lui; » car il ne peut jamais la repréſenter » pure, exempte d'erreur & de paſſion; » il y a toujours quelque mélange qui » l'altere. Elle nous eſt inconnue par » elle-même; mais en ſe montrant » dans une autre ſubſtance, & ſous une » autre forme, elle en prend en quel- » que ſorte la nature, & en eſt comme » pénétrée [1]. Je ne parle point de la

[1] Il y a dans cette phraſe & dans la ſui-

» cire, de l'or, de l'argent, de l'airain, & de toutes les autres ſubſtances qui ſuſceptibles de différentes formes, reçoivent chacune l'empreinte » particuliere du modéle qu'elle repréſente. C'eſt ainſi que dans les miroirs » planes, concaves, & ronds, une » même figure prend des formes différentes.

» Mais nul corps ne peut être une » image plus fidele [2], ni un inſtrument plus docile de ſa nature, que » la lune. Elle reçoit du ſoleil une lumiere accompagnée de chaleur; mais » elle ne la réflechit pas ſur nous, telle » qu'elle l'a reçue. En ſe mêlant avec

---

vante, pluſieurs lacunes pour leſquelles ni les manuſcrits, ni les variantes, ne fourniſſent aucun ſecours; ce qui rend le ſens de tout ce paſſage aſſez difficile à ſaiſir. J'ai pris dans les notes d'Amyot, dans les conjectures de M. Reiske, & dans mes propres idées, ce qui m'a paru convenir davantage à l'enſemble du texte.

[1] Il y a encore ici une lacune. Le ſubſtantif qui exprime le point de comparaiſon avec la lune, comme image fidele, ne s'y trouve point. Amyot a mis : *nul miroir*. Je me ſuis ſervi d'un terme général.

» elle, elle en change la couleur & » en diminue la force. La chaleur même » considérablement affoiblie par cette » communication, a entiérement aban- » donné la lumiere de la lune, quand » celle-ci nous parvient [1]. C'eſt ſans » doute le ſens de ce qu'a dit Heraclite; » que le roi dont l'oracle eſt à Delphes, » ne dévoile pas les choſes cachées; » mais qu'il les déſigne [2]. A ces paro- » les que j'approuve, ajoutez cette con- » ſidération; que le Dieu ſe ſert de » la Pythie pour ſe faire voir & ſe » faire entendre, comme le ſoleil ſe ſert » de la lune. Il ſe montre à nous par » le corps mortel & l'ame immortelle » de la Pythie, qui vainement voudroit » reſter en repos. Elle ne peut, lorſque » le Dieu l'agite, ſe tenir immobile,

[1] La lumiere du ſoleil ne ſe mêle pas avec la lune; mais ſeulement elle eſt réfléchie par cette planete; & c'eſt la réflexion des rayons ſolaires, jointe à la diſtance où la lune eſt de nous, qui fait que la lumiere du ſoleil ne nous parvient que très-affoiblie, & que ſa chaleur eſt nulle.

[2] Mot à mot: *ne dit, ni ne cache, mais ſignifie.* Apollon, en qualité de ſoleil, étoit le roi des aſtres, & le maître de la nature.

» & dans ſon aſſiette naturelle. Les » affections vives qu'elle éprouve dans » tout ſon être, ſemblables à l'agitation » des flots ſoulevés par la tempête, la » troublent avec violence, & la tranſ- » portent hors d'elle-même [1] ».

» Les corps qui tournent en deſcen- » dant, ne conſervent pas une rota- » tion égale. Leur mouvement circulaire, » qui eſt l'effet de la violence, & leur » tendance en bas où leur gravité na- » turelle les porte, produiſent une ro- » tation incertaine & ſouvent trou- » blée. De même ce qu'on appelle » enthouſiaſme, ſemble être un com- » poſé de deux mouvemens, dont l'un » eſt l'effet de l'impreſſion que l'ame » éprouve, & l'autre, la ſuite de ſa » nature. Il n'eſt pas poſſible d'impri- » mer aux corps inanimés, tant que leur » état ne change point, un mouvement

En quoi conſiſte l'enthouſiaſme.

[1] Tout le monde connoît les beaux vers du VI Livre de l'Enéide de Virgile, qui peignent l'enthouſiaſme de la Sibylle, & qui ſont le commentaire naturel de ce paſſage. On ſait par cœur l'heureuſe imitation qu'en a faite le grand Rouſſeau, dans ſon Ode à M. Du Luc.

» qui ſoit contraire à leur nature ; par » exemple à un cylindre, le mouvement, » d'une ſphere ou d'un cube. On ne » peut donner à la lyre le jeu de la » flûte, ni à la trompette celui de la » guitarre. En général, l'art ne peut » faire, des inſtrumens qu'il emploie, » un uſage qui ne ſoit pas analogue » à leur nature. A plus forte raiſon, » un être animé, qui a un mouvement » & des affections propres, ne peut-il » recevoir des impreſſions contraires, » à celles que lui donnent ſes facultés » naturelles & ſes habitudes. Ainſi vous » ne ſauriez aſſujettir aux loix de la » muſique, ni aux regles de la gram- » maire ou du raiſonnement, un eſ- » prit qui n'a aucune idée de ces » arts ».

Dieu meut chaque inſtrument de la maniere qui lui convient.

« J'ai pour garant de ce que j'avance, » Homere, qui perſuadé que rien ne ſe » fait que par l'action de Dieu, ob- » ſerve cependant de ne pas lui faire » employer tous les hommes à toutes » ſortes d'uſages, mais chacun à ce que » comportent ſon talent & ſa faculté. » Ne voyez-vous pas, en effet, mon » cher Diogenianus, que Minerve, quand » elle veut perſuader les Grecs, ſe ſert

» du miniſtere d'Ulyſſe ? que pour Iliad. II, 172.
» rompre le traité fait entre les deux
» peuples, elle cherche Pandarus ? Veut- Iliad. IV, 92.
» elle mettre en fuite les Troyens ?
» c'eſt à Diomede qu'elle s'adreſſe. C'eſt Iliad. V, 1.
» que Diomede étoit vaillant & robuſ-
» te, Pandarus archer habile, mais té-
» méraire, Ulyſſe ſage & éloquent. Ho-
» mere ne penſoit pas, comme Pin-
» dare, ſi toutefois c'eſt à lui qu'il
» faut attribuer ce vers :

» Jupiter ſur l'oſier vous feroit naviguer.

» Il ſentoit que les différentes natures ont
» des facultés différentes, & que chacune
» ſuit ſon mouvement particulier, quoi-
» que le moteur qui les fait agir, ſoit le
» même pour toutes (*s*). On ne peut
» faire voler un animal dont la nature
» eſt de marcher, ni donner une pro-
» nonciation libre à un begue, ou un
» ſon plein & harmonieux, à celui qui
» n'a qu'une voix grêle. Battus cepen-
» dant, quoiqu'il fût begue & qu'il eût la
» voix très-foible, fut envoyé par no-
» tre oracle en Afrique, pour y fon-
» der une colonie, ſans doute, parce
» que c'étoit un homme prudent & ca-
» pable de bien gouverner » (*t*).

La Pythie étoit une femme simple & ignorante.

» De même il eſt impoſſible de faire » parler un langage poëtique à quel- » qu'un qui n'a aucune teinture de la » poëſie ni des lettres, comme eſt au- » jourd'hui la Pythie (1), qui à la vé- » rité ne le cede à perſonne pour la » pureté de la conduite & des mœurs: » mais qui élevée chez de pauvres pay- » ſans, d'où elle n'apporte ni art, ni » expérience, ni talent, vient à Del- » phes, pour ſervir d'interprete (2) » au Dieu. Xenophon dit qu'une femme

---

[1] Il y a dans cet endroit du texte, une lacune que les éditions ne marquent pas, comme elles le font ordinairement, & dont les Traducteurs n'avertiſſent point, quoiqu'il ſoit aiſé de s'appercevoir que le ſens n'eſt pas complet. M. Reiske qui l'a ſentie, a cherché à la remplir par ſes ſeules conjectures, & ſes efforts ont été aſſez heureux. Mais le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, que j'ai déja cité au commencement de ce Traité, remplit le vuide d'une maniere qui ne laiſſe rien à déſirer. Le texte des éditions donne pour leçon, ὥστε ἀδύνατον διαλέγεσθαι γίγνεσθαι μὲν, &c. Celle du manuſcrit porte : ὥστε ἀδύνατον διαλέγεσθαι ποιητικῶς τὸν ἀγραμμάτου ἢ ἀνήκοον ἐπῶν, ὥσπερ ἡ νῦν τῷ θεῷ λαθριεύουσα γίγνεσθαι μὲν, &c.

[2] J'ai déja dit qu'on choiſiſſoit pour Pythies de jeunes perſonnes, & que l'enléve-

» doit entrer dans la maiſon de ſon mari, ſans avoir preſque rien vu, ni rien entendu (1). De même la Pythie » doit entrer dans le ſanctuaire avec » une ignorance & une inexpérience » preſque totales, & l'ame véritablement vierge. Perſuadés qu'Apollon » ſe ſert des herons, des roitelets & » des corbeaux, pour nous faire connoître par leurs cris ſes volontés, » nous n'exigeons pas que ces oiſeaux, » parce qu'ils ſont les herauts & les meſ» ſagers du Dieu, s'énoncent d'une ma» niere éloquente. Et nous voudrions » que la Pythie, au lieu de mettre dans » ſa voix & dans ſon langage de la » ſimplicité, où même de la négli» gence, ne parlât jamais qu'en vers, Œconom. c.

---

ment d'une d'entr'elles fit qu'on n'en eut plus au-deſſous de cinquante ans. On ſent très-bien pourquoi les Prêtres avoient ſoin de les prendre parmi des femmes de la campagne, qui n'euſſent ni expérience, ni art, ni talent.

[1] Dans le paſſage de Xénophon, c'eſt Iſchomachus qui dit que la femme qu'il avoit épouſée, lorſqu'elle n'étoit âgée que de quinze ans, n'avoit auparavant preſque rien vu ni entendu, & ne s'étoit informée de rien.

» &, pour ainſi dire, au ſon de la
» flûte, comme ſur nos théâtres; qu'elle
» n'employât que des expreſſions ſono-
» res, des ornemens recherchés & des
» figures brillantes ,,.

L'exemple des anciennes Pythies ne prouve rien contre celle d'aujourd'hui.

» Mais que répondre, dira-t-on, à
» l'exemple des anciennes Pythies?
» Nous avons plus d'une réponſe à y
» faire. Premierement, comme on l'a
» déja dit, elles ont prononcé un grand
» nombre de leurs oracles en proſe [1].
» En ſecond lieu, l'organiſation des
» corps, dans ce temps-là, rendoit
» les eſprits plus propres à la poëſie: ils
» avoient dans leur tempérament une
» diſpoſition, une activité naturelle,
» une promptitude à s'exalter, qui au
» premier mouvement que l'imagina-
» tion imprimoit à l'ame, lui faiſoit

[1] Cette raiſon n'eſt pas ſans réplique. Nous avons déja obſervé que l'oracle rendu aux Spartiates pouvoit avoir été rapporté en proſe par Thucydide; & il ſeroit de même très-poſſible que ces oracles anciens, qui la plupart n'exiſtent plus tels qu'ils ont été prononcés, euſſent été cités en proſe par les écrivains qui nous les ont tranſmis, & qui, comme Thucydide, ſe ſeroient contentés d'en rendre le ſens.

» enfanter des vers [1]. Et ce n'é-
» toient pas seulement, comme dit Phi-
» linus [2], les astronomes & les phi-
» losophes qui étoient ainsi entraînés
» vers la poësie. Les vapeurs du vin,
» quelque affection vive, un mouve-
» ment subit de douleur ou de joie,
» leur inspiroient des vers & des chants.
» Leurs festins & leurs livres étoient
» pleins de chansons & de poësies amou-
» reuses.

» Quand Euripide dit que celui qui » n'est pas poëte, le devient en ai- » mant [3], il ne veut pas dire que

Ancienne-ment le goût de la Poésie étoit général.

---

[1] Cette seconde raison ne me paroît pas plus concluante que la premiere. Quoique le génie poétique ne soit pas à beaucoup près le même dans tous les temps, & qu'il y ait eu à cet égard des siecles & des pays bien plus favorisés les uns que les autres, cette distinction n'est guere applicable à des vers purement techniques, tels qu'étoient ceux des oracles, qui ne demandoient pas un grand talent poétique.

[2] Je ne sais si ce Philinus est le même que l'interlocuteur de ce Dialogue, ou Philinus le Rhéteur, ou enfin quelqu'un de ceux dont parle Fabricius, Bibl. Gr. T. XIII, pag. 365.

[3] Ce passage d'Euripide est cité autre-

» l'amour lui donne le talent de la
» poëſie & de la muſique ; mais que
» les diſpoſitions pour ces deux arts,
» qui étoient auparavant cachées, &
» comme aſſoupies, ſont excitées &
» développées. Sans cela, il faudroit
» dire que perſonne n'aime aujour-
» d'hui, & que l'amour eſt banni de
» la terre, parce que les vers & les
» chanſons ne ſont preſque plus d'uſa-
» ge, & que, ſelon l'expreſſion de Pin-
» dare, on ne décoche plus à la jeu-
» neſſe des hymnes pleins de dou-
» ceur [1]. Cependant rien n'eſt plus
» faux ; les hommes ſont peu ſenſibles
» aujourd'hui à l'harmonie de la flûte
» & de la lyre, mais l'amour vit tou-

---

ment dans les Propos de table, L. I, Q. 5. Au lieu de la Poéſie, il eſt queſtion de la Muſique ; ce qui me fait croire que Plutarque ne le rapporte pas ici tel qu'il étoit dans Euripide, & qu'il en fait ſeulement l'application à la Poéſie.

[1] Il y a dans le grec : *lance à la jeuneſſe.* J'ai cru, à l'exemple d'Amyot, pouvoir conſerver la métaphore dans notre langue ; elle eſt priſe des fleches qu'on lance contre un but.

» jours dans leurs ames, & cette paſ-
» ſion n'eſt ni moins vive ni moins
» éloquente que du temps des anciens.
» On rougiroit de dire que l'Académie
» ne connoiſſoit pas l'amour, & qu'il
» étoit banni de l'école de Socrate &
» de Platon [1], dont on lit tant de
» propos amoureux, parce qu'ils n'ont
» laiſſé aucun ouvrage en vers ſur cette
» paſſion. Autant vaudroit-il dire que
» Sappho eſt la ſeule femme qui ait
» aimé ; que la Sibylle, qu'Ariſ-
» tonique [2], & celles qui ont rendu
» leurs oracles en vers, ont été les ſeu-
» les propheteſſes. Le vin diſoit Ché-
» rémon [3],

Par ſes effets décele le buveur.

---

[1] Mot à mot ; *du chœur de Socrate & de Platon.*

[2] Ariſtonique étoit une Pythie célebre, dont Hérodote, L. VII, c. 140, a rapporté l'oracle rendu aux Athéniens lors de l'invaſion de Xerxès, & d'après lequel Thémiſtocle leur conſeilla de brûler la ville & de conſtruire une flotte pour aller attaquer l'armée navale des Perſes.

[3] Chérémon, ſelon Athénée, L. II, c. 1, étoit un Poëte tragique, dont il cite un paſ-

» L'enthousiasme prophétique & celui » de l'amour agissent selon les dispo- » sitions & le caractere de ceux qui en » sont saisis ».

Le changement introduit est avantageux.

» La connoissance de Dieu, & de » sa providence nous fera voir les avan- » tages de ces changemens. Le lan- » gage éprouve les mêmes variations » que la monnoie. L'un & l'autre dif- » férent selon le temps ; un long usage » peut seul donner de la consistance à » leur valeur.

» Il fut un temps où les vers, les » poëmes & les chansons, étoient, » s'il est permis de le dire, la mon- » noie courante du langage. L'histoire, » la philosophie, les passions, enfin tout » ce qui demandoit un stile plus re- » levé, étoit du domaine de la poësie, » & de la musique. Ce qu'aujourd'hui » peu de personnes sont en état de

---

sage assez analogue à celui de Plutarque. Selon Suidas, c'étoit un Poëte comique. Il avoit écrit aussi des sentences morales. On peut voir la liste de ses ouvrages dans Suidas & dans Fabricius, Bibl. Gr. T. I, pag. 672, 447, 452, & 453. Il y eut un autre Poëte de ce nom qui avoit composé des Epigrammes.

» comprendre, tout le monde en avoit
» l'intelligence, & entendoit avec plai-
» sir chanter jusqu'aux laboureurs, aux
» bergers & aux oiseleurs, comme dit
» Pindare. Bien plus, cette facilité pour Isthm. I.
» la poësie faisoit employer la musi-
» que [1] & les vers à corriger les
» mœurs, à donner librement des avis
» utiles, à conseiller la vertu, à ren-
» fermer des leçons de sagesse dans
» des fictions ingénieuses [2]. Les louan-
» ges même des Dieux, les vœux & les
» cantiques enpruntoient les charmes
» de la poësie, & l'harmonie du chant.
» Dans les uns c'étoit un talent natu-
» rel; dans les autres, l'effet de l'exer-
» cice & de l'habitude [3].

» Apollon n'envia point alors à la Apollon s'est conformé au goût des divers siecles.
» divination les graces & les orne-

[1] Il y a dans le texte: *la lyre.*

[2] Mot à mot; *dans des fables & des proverbes.*

[3] Plutarque est ici d'accord avec Horace, qui, dans son art poétique, vers 386, dit de même que la Poésie étoit autrefois d'un usage général. Tout le monde connoît la belle imitation que Boileau en a faite dans le IV. Chant de son Art poétique.

» à ſes oracles la meſure du vers, » les termes inuſités, les tours obſcurs » & énigmatiques, il lui preſcrivit de » répondre à ceux qui venoient la con- » ſulter, comme les loix parlent aux » citoyens, les rois à leurs peuples, » les maîtres à leurs diſciples, c'eſt-à- » dire, d'une maniere lumineuſe & per- » ſuaſive. Il faut convenir que Sopho- » cle a eu raiſon de dire :

» A mots couverts Dieu parle au ſage ;
» Le fou n'entend aucun langage.

» La clarté des oracles produiſit un » changement dans l'opinion, comme » elle en avoit produit un dans les » mœurs.

Les oracles par ce changement ſont devenus moins obſcurs.

» Le vulgaire croyoit autrefois que » l'obſcurité des oracles [1] cachoit des » choſes ſingulieres & extraordinaires. » Ils avoient à ſes yeux un caractere » de divinité, qui les lui faiſoit reſ-

---

dire, que de riſquer des conjectures tout-à-fait incertaines.

[1] Le texte porte ἄδοξον, *obſcur*. M. Reiske propoſe de lire λοξὸν, *oblique*, épithete qui convient fort aux oracles, dont le caractere étoit d'être entortillés & ambigus ; ce qui

» pecter avec une crainte religieuſe.
» Dans la ſuite, on ſe plaignit de
» l'enthouſiaſme de la poëſie qui jet-
» toit un voile ſur tout ce qu'on deſi-
» roit de ſavoir & de connoître, ſans
» les ornemens & les énigmes dont elle
» les couvroit. Le motif de ces plain-
» tes étoit moins la difficulté d'entre-
» voir la vérité des oracles ſous l'om-
» bre qui la cachoit, que de faire diſ-
» paroître leur ambiguité, & tous ces
» dehors myſtérieux & énigmatiques,
» dont on ne les enveloppoit que pour
» juſtifier les événemens contraires à
» ceux que la prédiction avoit annon-
» cés. Bien des gens penſoient que l'o-
» racle avoit auprès de lui des poëtes
» qui recueilloient ſes réponſes, & les
» couvroient de la forme poëtique,
» comme d'un vaſe [1]. Je ne rappor-
» terai pas toutes les imputations qu'ont
» attirées à nos oracles les Onomacri-
» tus, les Herodotes, & les Ciné-
» ſons (*u*), pour les avoir revêtus ſans

avoit fait donner à Apollon le ſurnom de *Loxias*.

[1] Mot à mot; *comme des vaſes dont on les enveloppoit.*

» néceſſité, d'un ſtile pompeux & preſ-
» que tragique. A quoi bon un tel chan-
» gement [1] ? Mais rien n'a fait plus
» de tort à la poëſie que ces batte-
» leurs, ces charlatans, ces bouffons,
» ces prêtres errans de la grande déeſſe
» & de Sérapis (*x*), dont les uns
» prédiſoient d'eux-mêmes l'avenir, les
» autres tiroient le ſort dans des livres,
» & tous dupoient ainſi les eſclaves &
» les femmelettes, à qui l'harmonie du
» vers, & les expreſſions poëtiques en
» impoſoient. C'eſt delà principalement
» que la poëſie qu'on a regardé comme
» vendue à tous les fourbes, à tous les
» impoſteurs, à tous les prétendus pro-
» phetes, a perdu tout crédit, & s'eſt vue
» bannir du ſanctuaire de la vérité ».

Anciennement on rendoit les oracles en vers, pour ménager les Rois & les Républiques.

» Faut-il s'étonner que les anciens
» euſſent beſoin d'obſcurité, de détour
» & d'équivoque ? Ils n'avoient pas à

[1] Le texte eſt mutilé en cet endroit. Il y a ſimplement : ὐδὲ προσέτυχε τὰς μεταβολὰς, mots dont on ne peut tirer aucun ſens. J'ai tâché d'y en mettre un, en le rapportant à l'innovation qu'avoient faite les auteurs que Plutarque vient de nommer, lorſqu'ils revêtirent les oracles d'un ſtyle poétique.

» répondre à de simples particuliers qui
» vinssent les consulter sur l'achât d'un
» esclave, ou sur le succès d'une en-
» trepriſe; mais à des villes puiſſantes,
» à des rois & des tyrans ambitieux,
» qui venoient interroger le Dieu ſur
„ les plus grands intérêts; & il eut été
„ dangereux pour les miniſtres de l'o-
„ racle, de les irriter par des réponſes
„ contraires à leurs déſirs. Car le Dieu
„ n'obéit pas à Euripide, qui dit d'un
„ ton de légiſlateur :

» Apollon aux humains ouvre ſeul l'avenir.

„ Il ſe ſert pour cela du miniſtere de
„ prophetes mortels, & il eſt juſte qu'il
„ veille ſur leurs jours, qu'il empêche
„ qu'en rempliſſant leurs fonctions, ils
„ ne ſoient les victimes des hommes
„ pervers. Il ne veut pas étouffer la
„ vérité, mais en la faiſant paſſer à tra-
„ vers le voile des expreſſions poëti-
„ ques, il rompt, il diviſe ces rayons
„ d'une trop vive lumiere, & lui ôte ce
„ qu'elle a de dur & de repouſſant. Il ne
„ falloit pas que les tyrans fuſſent inſ-
„ truits, ni les ennemis prévenus de
„ ce qui devoit arriver; & pour cela
„ il enveloppoit ſes réponſes ſous des

„ paroles douteuſes & équivoques, dont
„ le ſens caché pour tous les autres,
„ pouvoit être facilement compris par
„ ceux qui le conſultoient, pourvu qu'ils
„ s'y rendiſſent attentifs. C'eſt donc une
„ extrême folie que de calomnier le
„ Dieu & de lui faire un crime, de
„ ce que les circonſtances ayant chan-
„ gé, il n'a pas conſervé ſon ancienne
„ maniere de nous inſtruire, & en a
„ adopté une nouvelle. »

La Poéſie les gravoit plus aiſément dans la mémoire.

„ Le plus grand avantage de la poë-
„ ſie, c'eſt que la meſure & le nom-
„ bre du vers gravent plus aiſément le
„ diſcours dans la mémoire. Or quelle
„ mémoire ne falloit-il pas aux anciens?
„ eux à qui l'on donnoit tant de ſignes
„ pour reconnoître les lieux qu'ils
„ devoient chercher, tant de circonſ-
„ tances à obſerver, tant de ſacrifices
„ à faire au delà des mers, tant de
„ monumens de héros à découvrir que
„ leur éloignement de la Grece rendoit
„ ſi difficiles à trouver? Vous ſavez les
„ aventures de Chius, de Crétinus, de
„ Neſichus, de Phalante (y) & de
„ pluſieurs autres chefs d'expédition,
„ qui furent obligés de chercher ſur des
„ ſignes aſſez vagues, les lieux où ils de-

„ voient établir leurs colonies. Auſſi ſe
„ trompoient-ils ſouvent ; ce qui arriva
„ en particulier à Battus. Comme il
„ ne put pas reconnoître le lieu où il
„ avoit été envoyé, il crut que l'ora-
„ cle l'avoit trompé [1], & il revint
„ conſulter le Dieu qui lui répondit.

» Je t'avois répondu qu'il falloit reconnoître
» Ma fertile Lybie & ſes nombreux troupeaux.
» Mais tu ne l'as pas fait; hâte-toi d'y paroître,
» Je loûrai ta prudence ainſi que tes travaux.

„ Il le renvoya avec cette réponſe. Ly-
„ ſandre ne connoiſſoit ni la Colline
„ Archelide qu'on appelle auſſi le côteau
„ des Renards, ni le fleuve Oplita,

» Ni ce ruſé dragon, caché dans la pouſſiere,
» Qui ſait adroitement ſurprendre par derriere.

„ Il fut vaincu dans ces lieux-là, &
„ tué par un citoyen d'Haliarte nommé
„ Néochores [2], qui portoit ſur ſon

---

[1] J'ai corrigé, d'après Hérodote, L. IV, c. 157, les vers de l'oracle qui ſont altérés dans Plutarque.

[2] On a vu dans les Apophthegmes des Lacédémoniens, T. III, pag. 195, la mort

„ bouclier un dragon pour enseigne. „ Je n'ai pas besoin de vous rapporter un grand nombre de ces oracles „ anciens si difficiles à retenir. Vous „ les connoissez tous.

Les circonstances actuelles demandoient un style simple.

„ Pour moi, j'approuve beaucoup „ la maniere de consulter aujourd'hui „ l'oracle, & celle de ses réponses. Une „ paix stable nous assure un grand loisir; les émigrations ont cessé avec „ la guerre, toutes les séditions sont „ appaisées, la tyrannie est éteinte, „ la Grece enfin est délivrée de tous „ les maux qui demandoient des remedes puissans [1]. Il ne s'agit plus

---

de Lysandre auprès d'Haliarte en Béotie. Ici le passage est altéré; mais je l'ai corrigé d'après Plutarque dans la vie de ce Général. La colline Archelide, le côteau des Renards & le fleuve Oplita, devoient être voisins d'Haliarte, où se donna le combat, dans lequel Lysandre fut tué: mais c'étoient apparemment des lieux peu considérables; car je ne les ai point trouvés dans les anciens Géographes.

[1] Plutarque vivoit après le regne d'Auguste, & les Empereurs qui suivirent ce Prince, trouverent l'Italie, la Grece, une grande partie de l'Europe & de l'Asie, entiérement pacifiées. Ils n'eurent à faire la

„ maintenant de le consulter sur des
„ affaires importantes & secretes, mais
„ sur des choses communes & légeres,
„ telles qu'on les propose dans les éco-
„ les. On lui demande si on peut se
„ marier ; si on mettra son argent à
„ intérêt ; si on entreprendra un voyage
„ de mer. Le plus grand nombre même
„ des questions que lui proposent les
„ villes, n'a pour objet que de savoir
„ si on aura des recoltes abondantes,
„ & si l'on sera exempt de maladies [1].
„ Il seroit inutile d'employer les fic-
„ tions, les figures & la mesure de la
„ poësie, pour en orner des réponses
„ qui ne demandent qu'un langage sim-
„ ple & naturel. Ce seroit imiter la
„ ridicule vanité des Sophistes, que
„ de charger ses réponses d'un vain
„ étalage de paroles.

„ D'ailleurs la Pythie née avec un ca-
„ ractere vertueux, lorsqu'elle monte sur
„ le trépied, pour être l'interprete du
„ Dieu, est bien plus occupée de la

guerre qu'à des Barbares éloignés. Les autres pays vivoient en paix sous la domination romaine.

[1] Mot à mot ; *la santé des corps.*

» vérité, que d'une vaine gloire, & de
» la louange ou du blâme des hommes.
Témérité de ceux qui blâment ce style. » Soyons aussi dans les mêmes dispositions. Et au lieu de paroître craindre
» que ce temple ne perde une réputation
» de plus de trois mille ans, & que des
» gens dédaigneux ne désertent l'oracle,
» comme on quitte l'école d'un Sophiste : au lieu de nous arrêter à en
» faire l'apologie, à chercher des motifs & des causes à ce que nous ne
» savons, ni ne devons savoir, abandonnons à eux-mêmes ces accusateurs
» téméraires, sans nous mettre en peine
» de les ramener par nos discours.

Odyss. II, 190. » Les peines, les remords, feront le seul partage
» de celui qui tombe en contradiction
» sur le compte des dieux. Il approuve
» ces maximes des sages, gravées sur
» le frontispice du temple : CONNOIS-TOI TOI-MÊME, & RIEN DE
» TROP ; maximes dont il admire surtout l'énergique brieveté, qui renferme
» un si grand sens [1] dans si peu de paro-

[1] Mot à mot ; *un sens serré & frappé au marteau.*

» les ; & cependant il blâme les ora-
» cles, parce qu'ils ſont pour la plupart
» énoncés d'un ſtile ſimple clair & pré-
» cis. Ces belles ſentences des ſages
» reſſemblent aux fleuves reſſerrés dans
» un lit très-étroit, & qu'on ſonde
» difficilement. On ne peut de même
» en pénétrer aiſément le ſens. Mais
» ſi vous voulez examiner ce qu'en ont
» dit ou écrit ceux qui ſe ſont appli-
» qués à en ſonder les profondeurs,
» vous verrez qu'il ſeroit difficile de
» trouver des diſcours plus abondans
» que ces maximes ſi conciſes. Les Geo-
» metres diſent que la ligne droite eſt
» la plus courte qu'on puiſſe tirer d'un
» point à un autre. De même les ré-
» ponſes de la Pythie qui ſans dé-
» tour, ſans circuit, ſans équivoque
» ni ambiguité, vont droit à la véri-
» té, quoique ſoumiſes à un examen
» ſevere & dangereux, n'ont encore
» été convaincues par perſonne de men-
» ſonge & d'erreur ; au contraire
» leur véracité reconnue a rempli
» le temple des offrandes de toute
» la Grece, & de celles des Barbares.
» Vous voyez quels beaux édifices les
» Amphyctions ont ajouté aux anciens ;

» & [1] avec quel soin ils ont réparé
» ceux qui tomboient en ruine.

La confiance des peuples pour l'oracle, aussi entiere que jamais.

» Comme les arbres dont la seve
„ est vigoureuse, poussent sans cesse de
„ nouveaux rejettons, de même le Pylée
„ de Delphes [2] s'accroît & se pro-
„ page, pour ainsi dire, de jour en jour
„ par l'abondance qui y afflue de tou-
„ tes parts, & prend comme une forme
„ nouvelle, par la multitude des tem-
„ ples, des palais, des eaux lustrales,
„ dont la beauté surpasse tout ce qu'on
„ a pu faire depuis mille ans. Les ha-
„ bitans du Galaxium en Béotie [3]

[1] Le temple de Delphes avoit été construit d'abord d'une maniere très-simple; mais à mesure que l'oracle avoit acquis de la réputation, on en avoit augmenté & embelli les bâtimens. On comptoit jusqu'à quatre reconstructions de ce temple. Celui que les Amphyctions avoient fait bâtir en dernier lieu, étoit de la plus grande magnificence. Toutes les villes de la Grece, tous les rois, & ceux même des nations étrangeres, avoient contribué à l'enrichir par leurs offrandes.

[2] Le pylée désigne non-seulement l'assemblée des Amphictions, mais encore le fauxbourg de Delphes, où ils s'assembloient.

[3] Je n'ai rien trouvé sur ce Galaxium de Béotie. C'étoit apparemment quelque édi-

„ ont senti par l'abondance du lait, la
„ présence du Dieu.

» Quand le lait s'épanchoit, comme l'eau des
» fontaines,
» Chacun avec plaisir voyoit ses urnes pleines.
» Cette douce liqueur ruisseloit à grands flots,
» Et pour la contenir on manquoit de vaisseaux.

„ Apollon nous a comblé de plus grand
„ bienfaits. Il nous a tirés d'un état
„ d'indigence, d'abandon & d'obscu-
„ rité, pour nous en donner un plein
„ de gloire, d'honneur & d'abondance.
„ Je me félicite de celui auquel Pohycrate
„ Petrée, & moi avons été appellés. Nous
„ en avons rempli les devoirs avec au-
„ tant de zele que d'utilité. J'aime l'au-

---

fice, ou peut-être quelque village bâti dans un endroit qu'une tradition sacerdotale ou populaire avoit rendu fameux, comme ayant été honoré de la présence d'Apollon, qui devoit avoir donné, pour signe de sa présence, une abondance de lait extraordinaire. Son nom du moins semble l'indiquer; il vient de γάλα, *lait*, & son rapport avec le mot grec qui signifie la voie lactée, fait allusion aux sources de lait qu'on disoit avoir coulé avec tant d'abondance.

„ teur & le protecteur de ces avantages
„ & du bonheur dont je jouis [1].

Elle est un effet de la protection du Dieu.

„ Un si grand changement dans notre
„ sort & en un si court espace de temps
„ n'est pas l'ouvrage du pouvoir des
„ hommes, mais celui du Dieu qui
„ nous a protégés, & qui a rendu
„ son oracle si respectable. On a con-
„ damné autrefois l'ambiguité, l'obscu-
„ rité & l'incertitude de ses réponses; on
„ blâme aujourd'hui, avec une injuste
„ méchanceté, leur trop grande sim-
„ plicité. Les enfans voyent avec plus
„ de plaisir, les arcs en ciel, les co-
„ metes, les aréoles, & les cercles lu-
„ mineux qui entourent le soleil & la
„ lune, que ces astres même. A leur
„ exemple les hommes injustes & ig-
„ norans préferent les énigmes & les

[1] Les éditions indiquent ici une lacune, quoiqu'il n'y ait rien à désirer pour le sens. Peut-être a-t-on oublié le nom de l'Empereur qui gouvernoit alors l'Empire Romain, & qui avoit contribué à la gloire de l'oracle & du temple de Delphes. Ce pourroit être Adrien, qui en voyageant dans toute la Grece, avoit paru très-zélé pour la construction & l'ornement des temples. Polycrate & Pétrée ne me sont point connus.

„ allégories qui enveloppent les ora-
„ cles, & qui frappent les esprits. Ils
„ ignorent les causes des changemens
„ qui sont survenus, & ils les imputent à
„ Dieu, au lieu de les attribuer à nous-
„ mêmes, & à eux dont la foible rai-
„ son ne peut atteindre aux pensées
» de la divinité. »

(*a* p. 108) Corycie étoit un antre de la Phocide au pied du Mont-Parnaſſe, dans lequel, dit Pauſanias, L. X, p. 672, il y avoit pluſieurs ſources d'eaux vives, qui donnoient naiſſance à des ruiſſeaux. Il filtroit de la voûte, des eaux abondantes, qui formoient par leur chûte, des congélations. On ſuppoſoit cet antre habité par des Nymphes qu'on appelloit *Corycies* ou *Corycides*, nom qu'on donnoit auſſi aux Muſes à qui l'antre étoit conſacré. Ovid. Métaph. L. I, v. 320. Lycurie ou Lycorie, étoit une ville ou un bourg ſitué à quelque diſtance de l'antre d'où Apollon rendoit ſes oracles. Son nom pouvoit venir ou de Lycorus, fils d'Apollon & de la Nymphe Corycie; ou de ce qu'au temps du déluge de Deucalion, les habitans du Mont-Parnaſſe ayant été avertis de l'arrivée des eaux par une troupe de loups qui les guiderent ſur les montagnes, ceux qui avoient échappé au déluge, crurent devoir quelque reconnoiſſance aux loups, & donnerent à la ville qui fut bâtie le nom de *Lycorie*, du mot grec λύκος qui ſignifie *loup*. Pauſ. L. X, pag. 619; Strab. L. IX, pag. 288; Mém. de Littér. T. III, pag. 152.

(*b* p. 110) Le grec dit περιηγηταὶ. C'étoient tout-à-la-fois des interpretes & des guides, chargés de promener les étrangers dans la ville de Delphes, pour les déſennuyer du long ſéjour qu'ils étoient obligés d'y faire. Ils leur montroient les offrandes que la piété des peuples avoit conſacrées dans le temple;

ils leur expliquoient de qui étoient les ſtatues & les tableaux, par qui ils avoient été faits, dans quel temps & à quelle occaſion on les avoit envoyés. Ils étoient pleinement inſtruits de toutes les antiquités de la ville & du temple. Voyez Vandale de Oracul. pag. 92.

(*c* p. 112) L'airain de Corinthe étoit le plus eſtimé des Grecs & des Romains. Mais il paroît qu'ils ignoroient eux-mêmes la véritable cauſe de ſon prix, ou du moins qu'ils n'avoient à cet égard que des conjectures incertaines. On avoit cru auſſi, mais ſans fondement, qu'il devoit ſa qualité à l'incendie de Corinthe par le Conſul Mummius, qui avoit fondu enſemble les ſtatues d'or, d'argent & d'airain, d'où étoit réſulté ce métal mixte qu'on connoiſſoit ſous le nom d'airain de Corinthe. Mais on avoit eu ſoin, avant de mettre le feu à la ville, d'en enlever les ſtatues pour les tranſporter à Rome.

(*d* p. 116) Je croirois que ſans avoir recours à la ſuppoſition de la ténuité & de la denſité de l'air, on pourroit attribuer cette couleur de l'airain aux parties de cuivre ou de fer qui s'y trouvent mêlées, & qui fixées à ſa ſurface par les vapeurs humides qui nagent dans l'air, & viennent s'appliquer ſur les métaux, y produiſent ce mélange d'une couleur rougeâtre avec les teintes de bleu & de verd qu'on voit briller ſur l'airain.

(*e* p. 121) Le ladanum eſt une ſubſtance réſineuſe qu'on recueille ſur le ciſte qui croît en Chypre, en Candie, en Grece & en Italie, & qu'on vend dans les boutiques ſous le nom de *labdanum* & de *loden* des Arabes. Le

ciſte eſt un joli arbriſſeau dont il y a pluſieurs eſpeces qui different par la forme de leurs feuilles : ces arbriſſeaux croiſſent naturellement en Provence, en Eſpagne, en Italie, & dans les îles de l'Archipel. On peut les élever ici dans les boſquets printaniers. Le ladanum eſt une ſubſtance molle, gluante, inflammable, d'un gris noirâtre, d'un goût agréable & balſamique. On peut voir dans le Dictionnaire de M. de Bomare, au mot *Ciſte*, la maniere dont on fait la récolte de cette eſpece de réſine, qui étoit très-précieuſe du temps de Pline & de Dioſcoride.

(*f* p. 126) Pauſanias, L. X, pag. 636, raconte un peu différemment ce prodige. Il rapporte d'après Clitodeme, auteur d'une Hiſtoire d'Athenes, que ce palmier, qui étoit d'airain, & qui portoit une ſtatue de Minerve chargée de pluſieurs ornemens en or, monument de la victoire que les Athéniens avoient remportée auprès du fleuve Eurymedon, fut, peu de temps avant l'expédition de Sicile, aſſailli tout-à-coup par un grand nombre de corbeaux qui ſe jetterent ſur la ſtatue, & en enleverent les ornemens, ainſi que la lance, les chouettes, & les autres figures gravées ſur le palmier.

(*g* p. 126) Philomele eſt celui qui dans la guerre ſacrée commanda les Phocéens, & pilla le temple de Delphes. Athénée, L. XIII, c. 8, dit que la couronne qu'il donna à cette Courtiſane avoit été conſacrée par les habitans de Lampſaque, que Pharſalias ayant paru ſur la place publique de Métaponte, les devins qui s'y trouvoient, entrerent en fureur

fureur, se jetterent sur elle, & la mirent en pieces; qu'ensuite d'après les recherches qu'on fit des causes de ce meurtre, on reconnut qu'elle avoit été punie pour avoir emporté une couronne consacrée à Apollon.

(*h* p. 126) Métaponte, ville d'Italie dans la grande Grece, située sur le golfe de Tarente, avoit été bâtie par Metabe, Roi des Volsques, & pere de la fameuse Camille. D'autres disent par Nestor. Au reste, l'exemple de cette Danseuse ne conclut rien pour l'objet que Plutarque a en vue. Son but est de prouver que les statues, par des prodiges extraordinaires, ont souvent annoncé les événemens funestes que devoient éprouver ceux qui les avoient consacrées. Le malheur de Pharsalia ne pourroit servir d'exemple que pour ceux qui commettent des sacrileges, & qui y trouvent leur perte. Or ce n'est point de cela qu'il s'agit. Quant à ces prétendus prodiges, il n'est personne qui ne sente sans s'arrêter à le prouver, qu'ils n'ont rien que de très-simple, & qu'il ne faut y rien supposer de miraculeux ou d'extraordinaire.

(*i* p. 128) Il ne faut pas confondre la Pythie avec la Sibylle de Delphes. Les anciens nous représentent cette derniere comme une femme vagabonde, errant de contrée en contrée, pour débiter par-tout ses prédictions. Elle étoit en même temps la Sibylle de Delphes, d'Erythres, de Babylone, de Cumes, & de beaucoup d'autres endroits, parce qu'elle avoit séjourné dans tous ces lieux. Plusieurs peuples se disputoient l'hon-

neur de l'avoir pour concitoyenne. Ceux d'Erythres pouvoient paroître les mieux fondés : car ils montroient dans leur ville une grotte où ils assuroient qu'elle étoit venue au monde. Ils prétendoient de plus qu'elle étoit fille d'un Berger né chez eux, qui s'appelloit Théodore. Elle-même, dans un oracle que nous avons encore, se dit fille d'un pere mortel & d'une mere immortelle. Sa mere, ajoutoit-elle, étoit une nymphe du Mont-Ida, & son pere étoit d'Erythres. Enfin cette Sibylle n'étoit rien moins que la Pythie, puisqu'elle prophétisoit sans le secours des exhalaisons qui sortoient de l'antre de Delphes, & qu'elle ne montoit jamais sur le trépied. Pausanias, L. X, pag. 629, dit, comme Plutarque, qu'on montroit à Delphes près du palais où s'assembloit le Sénat, une roche sur laquelle elle s'étoit assise, quand elle prononça ses oracles. D'ailleurs la Pythie devoit être originaire de Delphes ; elle ne sortoit plus du temple d'Apollon, dès qu'une fois elle avoit été consacrée à ce Dieu. La Sibylle au contraire étoit étrangere, & toujours errante; elle avoit passé la mer pour venir à Delphes ; &, comme on vient de le voir, on croyoit qu'elle avoit abordé au cap de Malée dans le Péloponnese. Pausanias, dans l'endroit cité, distingue deux Sibylles qui étoient venues à Delphes en deux temps différens. L'une très-ancienne, qui s'appelloit Sibylle. Celle-là passoit pour être fille de Jupiter & de Lamia, fille de Neptune. L'autre postérieure; mais qui pourtant avoit précédé le siege de Troye, & qui

ſe nommoit Hérophile. Cette derniere avoit prédit dans l'enfance d'Hélene, que cette jeune Princeſſe cauſeroit un jour la ruine de l'Aſie & de l'Europe, & que les Grecs, a cauſe d'elle, ſaccageroient la ville d'Ilion. A l'égard du mot Sibylle, s'il eſt vrai qu'il ſoit Lybien, comme le dit Pauſanias, c'eſt bien en vain qu'on s'eſt efforcé de le dériver de deux mots grecs, Διὸς Βόλη *voix de Dieu*; car les Doriens & les Eoliens, diſoient σιὸς pour θεὸς ou διὸς *Dieu*; & on regardoit la voix de la Sibylle comme celle de Dieu même, parce qu'elle prédiſoit l'avenir. D'autres le font venir du latin, & quelques-uns de la langue chaldaïque. Ainſi la principale différence entre la Sibylle & la Pythie, étoit fondée ſur ce que celle-ci ne pouvoit prophétiſer, qu'elle n'eût été enivrée par la vapeur qui ſortoit du ſanctuaire d'Apollon. Voyez Mém. de Littérat. T. III, pag. 174. Tout le monde ſait l'hiſtoire de cette Sibylle, qui vint, dit-on, à Rome, offrir à Tarquin ſes oracles, & la maniere dont ce Prince en fit l'acquiſition. Quoique le récit des Hiſtoriens qui en ont parlé, tels que Denys d'Halicarnaſſe, Pline le Naturaliſte & autres, ait tout l'air d'une fable, il eſt certain que les Romains poſſédoient un recueil de vers ſibyllins. Ils furent conſumés dans l'incendie du Capitole, qui arriva du temps de Sylla. Tacite, Annal. L. VI, c. 12, dit que, pour réparer cette perte, les Romains envoyerent en différens endroits de la Grece, des députés chargés de s'en procurer de nouveaux, & qu'ils en rapporterent un grand nombre;

que le Sénat fit choix de quelques-uns qu'on consultoit comme les premiers, mais auxquels on ne paroissoit pas ajouter beaucoup de foi. On ignore ce que devint cette seconde collection; car pour celle qu'on a aujourd'hui en huit Livres, il est certain qu'elle est apocryphe. Voyez à cet égard, la Bibliotheque Grecque de Fabricius, T. I, où il est parlé fort en détail des vers sibyllins, tant des premiers que des postérieurs, & un Mémoire de M. Freret, dans les Mém. de Litt. T. XXIII, pag. 193.

(*k* p. 129) Il s'agit de cette fameuse éruption du Mont Vésuve, arrivée l'an de J. C. 79, dans laquelle plusieurs villes furent ensevelies sous les cendres, ou abymées par le tremblement de terre. Pline le Naturaliste y périt victime du desir qu'il eut de connoître les causes de ce phénomene terrible. Cumes étoit une ville de la Campanie, célebre par le séjour de la Sibylle qui en portoit le nom. Dicéarchie fut l'ancien nom de la ville de Pouzzoles. On le lui avoit donné, parce qu'elle se gouvernoit elle-même, & par des loix sages & équitables de δίκη *justice*, & de ἀρχὴ *gouvernement*. Elle étoit située entre Baies & Naples, & subsiste encore aujourd'hui.

(*l* p. 130) Les deux principes qu'établit ici Zous, sont également vrais. Il est certain que ces événemens si remarquables n'étoient pas arrivés sans que la Divinité y eût eu part, puisque rien ne se fait que par elle. Il ne l'est pas moins qu'une prédiction claire & précise de ces événemens, ne peut se faire que par l'inspiration divine; & rien ne porte d'une

maniere plus ſenſible un caractere ſurnaturel, que de prédire, non d'une maniere vague, obſcure & ambiguë, mais en termes formels, & avec toutes les circonſtances qui doivent l'accompagner, un événement libre, indépendant de la volonté des hommes, que leurs conjectures ne peuvent prévoir, & qui demande, pour être produit, le concours de pluſieurs cauſes ſecondes qu'il n'eſt pas en leur pouvoir de diriger & de déterminer. Mais on ſent aiſément combien peu ces principes étoient applicables aux oracles du Paganiſme; à des prédictions toujours énigmatiques, entortillées, faites en termes équivoques & ſuſceptibles des interprétations les plus oppoſées, afin qu'elles puſſent correſpondre à des événemens contraires, & ſauver l'honneur des prétendus Prophetes, lorſque ceux qui étoient venus les conſulter, s'étoient vus fruſtrés dans leurs eſpérances. Ces oracles qui portoient un caractere évident de ſupercherie & de fauſſeté, décéloient des impoſteurs, des fourbes aſſez adroits, pour ſe jouer de la crédulité d'un vulgaire ſuperſtitieux; mais qui ne pouvoient en impoſer aux perſonnes inſtruites, comme nous en voyons des exemples dans ce Traité même, & dans pluſieurs autres ouvrages des anciens, & ſur-tout dans celui de Cicéron, ſur la divination, & plus encore dans les Dialogues de Lucien.

(*m* p. 132) Ce raiſonnement de Boéthus eſt très-vrai pour tous les oracles des dieux du Paganiſme, & pour tous ces devins qui ſe mêloient de prédire l'avenir, afin de ſe faire

paſſer pour des hommes inſpirés. Un peu plus d'adreſſe que le commun des hommes, à tirer des conjectures de ce qu'ils avoient appris, des circonſtances & du caractere des perſonnes, beaucoup d'aſſurance & de hardieſſe, ſur-tout la précaution de bien envelopper leurs prédictions, & de les énoncer d'une maniere obſcure & équivoque, étoient les moyens qu'ils employoient pour en impoſer aux eſprits ignorans & crédules. L'exemple de Boéthus fait voir que les gens plus inſtruits n'étoient pas leurs dupes.

(*n* p. 133) Après la mort d'Agis, Agéſilas ſon frere diſputa le trône de Sparte à Leotychide, fils du dernier Roi, qui paſſoit pour fils d'Alcibiade, & qu'Agis même avoit déclaré n'être pas de lui. Léotychide avoit un parti aſſez nombreux; & d'ailleurs Agis en mourant avoit fait une déclaration contraire à la premiere, & elle étoit atteſtée par les Arcadiens qui avoient reçu ſes derniers ſoupirs. Il étoit ſoutenu auſſi par Diopithe, devin célebre, qui produiſit à cette occaſion l'oracle de Delphes cité dans cet endroit, & rapporté auſſi par Pauſanias, L. III, p. 174. Léotychide en faiſoit l'application à Agéſilas, qui étoit boiteux. Celui-ci oppoſoit à ſon rival l'illégitimité de ſa naiſſance, & ſoutenu par Lyſandre qui s'étoit ouvertement déclaré pour lui, il réunit les ſuffrages des Spartiates, qui ajouterent plus de foi à la premiere déclaration d'Agis, qu'à la ſeconde.

(*o* p. 133) Cette île parut dans la mer de Cypre la premiere année de la 145e olympiade, & non de la 155e, comme le P. Har-

douin l'a prouvé dans ſes notes ſur le ſecond Livre de Pline, c. 89. Ce fut après la fin de la ſeconde guerre punique, quand les Romains déclarerent la guerre à Philippe, Roi de Macédoine. C'eſt ce qui m'a décidé à ſupprimer, d'après M. Reiske, le τε qui eſt dans le texte avant περὶ τὸν φιλίππου, & qui feroit croire qu'il s'agit ici de deux oracles différens, dont l'un annonceroit l'apparition de ces îles, & l'autre la guerre de Macédoine; au lieu que ces deux événemens ſont liés dans la prédiction. Voyez la note (c). Au reſte, cette partie de la mer eſt ſujete à ces ſortes d'éruptions. L'île dont il eſt queſtion ici s'eſt accrue à deux différentes repriſes; la premiere fois ſous Léon l'Iconoclaſte, l'an 726 de notre ére, & la ſeconde fois l'an 1427. Enfin, en l'année 1707, il s'eſt formé auprès une nouvelle île, comme on le trouve rapporté fort en détail dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, à l'année 1708, pag. 23.

(p p. 134) Une réponſe commune à tous ces oracles, qui paroiſſent annoncer des événemens aſſez éloignés, d'une maniere claire & préciſe, c'eſt qu'il y a grande apparence qu'ils ſont apocryphes, & qu'ils ont été faits après coup. On ne peut douter qu'il n'y en eut un grand nombre de cette eſpece; & Cicéron, dans le ſecond Livre de la Divination, le dit en particulier du fameux oracle qu'on diſoit avoir été rendu à Pyrrhus, lorſqu'il alla conſulter le dieu ſur la guerre qu'il méditoit contre les Romains. *Aio te, Eacida, Romanos vincere poſſe. Je dis* (pour le tra-

duire d'une maniere qui puiſſe donner une idée de l'amphibologie qui eſt dans le latin). *Je dis, fils d'Eacus, vous, pouvoir vaincre les Romains;* ce que Pyrrhus entendit de la victoire qui lui étoit promiſe, & que l'oracle, après l'événement, interpréta de cette ſorte: *Je dis, les Romains pouvoir vaincre vous.* Cicéron conclut la fauſſeté & la ſuppoſition de cet oracle, de ce que du temps de Pyrrhus, la Pythie ne rendoit plus ſes oracles en vers. Quoique peut-être cette preuve ne ſoit pas déciſive, parce que nous voyons dans ce Traité, que la Pythie, dans les mêmes époques, rendoit des oracles en vers & en proſe, & que, ſelon les divers temps, une maniere étoit plus en uſage qu'une autre, il en réſulte toujours que les anciens étoient perſuadés que pluſieurs de ces oracles étoient ſuppoſés; & cela ſuffit pour faire ſoupçonner de fauſſeté tous ceux qui quadrent trop bien avec les événemens, pour les regarder comme des prédictions certaines. Nous l'avons déja dit, l'annonce claire & préciſe d'un fait éloigné, libre & indépendant, ſurpaſſe les efforts de l'eſprit humain, & ne peut être attribuée à des hommes dont l'impoſture a été manifeſtement reconnue. Au reſte, dans l'oracle dont il s'agit ici, il n'y auroit guere que la prédiction de l'éruption de cette île du ſein de la mer qui pourroit étonner. La victoire des Romains ſur les Carthaginois paroiſſoit bien vraiſemblable, après l'affoibliſſement ſenſible qui ſuivit leurs ſuccès à Cannes; & comme l'époque de cet oracle n'eſt pas fixée, en ſuppoſant qu'il

n'ait pas été fait après coup, il y a bien de l'apparence qu'il a été rendu par la Pythie, à peu-près vers ce temps-là. Les brouilleries de Philippe avec les Etoliens avoient éclaté pendant la seconde guerre punique; & il n'étoit pas douteux que les Romains, après avoir soumis les Carthaginois, ne resteroient pas simples spectateurs des démêlés de ces deux nations, & qu'ils se déclareroient naturellement contre un Prince dont les riches états devoient exciter leur ambition & leur cupidité. En se joignant aux Etoliens, ils ne pouvoient manquer de faire pencher la balance; & il étoit facile de prévoir que Philippe ne pourroit résister à ces forces réunies. Quant à l'ordre dans lequel les événemens prédits sont arrivés, rien encore n'étoit plus simple que de l'annoncer. Il n'y avoit pas d'apparence que les Romains voulussent s'embarquer dans une nouvelle guerre aussi importante que l'étoit celle de Macédoine, avant d'avoir terminé celle de Carthage. Pour l'éruption de l'île, il n'est pas facile d'assigner les causes naturelles. d'après lesquelles la Pythie ou les Prêtres d'Apollon auroient pu la conjecturer. Cependant comme ces sortes de phénomenes, que nous avons vu se répéter de nos jours, n'étoient pas alors sans exemple, il seroit possible que quelques indices vagues en eussent fait soupçonner la naissance prochaine à des hommes qui pour soutenir leur crédit, devoient avoir par-tout des correspondans habiles & vigilans qui leur rendoient un compte fidele de tout ce qui se passoit dans le monde naturel

& politique. D'ailleurs, en examinant de près les termes du texte dans lesquels cette partie de la prédiction est énoncée, on voit qu'ils pourroient s'entendre aussi d'une île flottante & qui deviendroit stable; ce qui seroit plus susceptible de subterfuge, en cas que l'événement n'eût pas tout-à-fait quadré avec la prédiction.

(*q* p. 135) On fixe l'arrivée de la Sibylle de Cumes à Rome sous Tarquin, à l'an du monde 3425. Ainsi la guerre dont Plutarque parle en cet endroit, & qu'il dit avoir été prédite aux Romains par cette prétendue Prophétesse, plus de cinq cens ans auparavant, doit être celle de Spartacus, qui se mit à la tête des esclaves d'Italie. Elle eut lieu, selon Simson, l'an du monde 3932; ce qui fait les cinq cens ans marqués par Plutarque. Cette révolte concourut avec plusieurs autres guerres que les Romains eurent à soutenir dans presque toutes les parties du monde connu. En Europe, dans l'Espagne, les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Italie. En Asie, contre Mithridate, Tigrane, les Parthes, &c. En Afrique, contre Jugurtha, & les Généraux qui restoient encore des débris des premieres guerres civiles. Quant à la prédiction de cette guerre qu'ils auroient à soutenir à la fois contre toutes les nations, & qu'on disoit être renfermée dans les Livres sibyllins, une premiere réponse qui se présente naturellement à l'esprit, c'est que rien n'étoit plus facile que d'en imposer à cet égard. Ce recueil d'oracles étoit entre les mains des Prêtres, qui seuls avoient la liberté

de les lire ; & on peut bien croire qu'ils étoient toujours d'accord avec les Magiſtrats & la nobleſſe dont ils faiſoient partie, pour n'y voir que ce qui convenoit à leurs intérêts, & pour gouverner le peuple par le moyen de la ſuperſtition. Il eſt aſſez vraiſemblable que le Sénat dont l'ambition embraſſoit depuis long-temps dans ſes projets & dans ſes eſpérances la conquête du monde entier, afin de ſoutenir le courage du peuple dans des expéditions multipliées & ſi dangereuſes, avoit fait ſuppoſer par les Prêtres chargés du dépôt de ces oracles, que cette guerre univerſelle des Romains contre les autres nations, y étoit prédite, & que les dieux leur promettoient la victoire. Le peuple flatté des hautes deſtinées qui lui étoient prédites dans des Livres qu'il regardoit comme divins, & ſe voyant déja dans un avenir preſque certain, maître de l'univers, ne trouvoit rien de pénible, pour s'aſſurer cet empire ſi glorieux. La confiance qu'elle leur inſpiroit, l'ardeur infatigable & le courage invincible qui en étoit la ſuite, les faiſoient marcher de triomphe en triomphe, & les avançoient de jour en jour vers cette monarchie univerſelle, objet de leurs vœux & de leurs eſpérances, & dont leurs conquêtes précédentes, déja ſi étendues, & qui ſembloient tenir du prodige, leur étoient un garant ſûr.

Une ſeconde réponſe, c'eſt qu'en ſuppoſant que cette prédiction de la guerre que les Romains auroient à ſoutenir contre tous les autres peuples, fût réellement contenue dans

les Livres ſibyllins, il n'en réſulteroit pas que les Prophetes du Paganiſme, ni la Sibylle elle-même, euſſent la faculté de connoître & d'annoncer l'avenir. Et pour me borner ici à cette derniere, il paroît certain qu'elle avoit ſéjourné à Babylone, puiſqu'on diſtinguoit une Sibylle babylonienne: non qu'elles fuſſent pluſieurs; car il y a bien de l'apparence que c'étoit la même qui, comme nous l'avons déja obſervé, portoit différens noms, ſuivant les lieux où elle avoit ſéjourné. Or pendant ſon ſéjour à Babylone, ſi même elle n'étoit pas née dans cette ville, elle devoit avoir entendu parler des prophéties célebres de Daniel ſur les révolutions qu'éprouveroient les Royaumes & les Empires de la terre, & ſur les quatre grandes monarchies qui rempliroient la durée des ſiecles ſuivans juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Les Romains devoient former la derniere & la plus puiſſante de ces monarchies; & la guerre qu'ils auroient à ſoutenir contre toutes les nations, pour y parvenir, devoit ſe terminer par la conquête de preſque tout le monde connu; ce qui arriva en effet ſous Auguſte. Une circonſtance qui rend cette conjecture aſſez vraiſemblable, c'eſt que l'époque de l'arrivée de la Sibylle à Rome, ſous Tarquin, concourt à peu-près avec le temps auquel Daniel faiſoit à Babylone ces prophéties, qui ne pouvoient pas être ignorées, même de la derniere claſſe des citoyens, puiſqu'elles étoient faites à l'occaſion de l'ordre donné par Nabuchodonoſor, de faire périr tous les Mages qui n'avoient pu deviner le ſonge qu'il

avoit eu la nuit précédente. On sent qu'un pareil ordre avoit dû exciter dans Babylone une commotion générale, & que les gens même les plus indifférens n'avoient pu manquer d'en demander les motifs. Une femme adroite, & qui peut-être dans un pays où l'Astrologie étoit fort en crédit, avoit déja commencé à prédire l'avenir & à s'ériger en Prophétesse, vit dans ces prophéties un moyen sûr de se faire la plus grande réputation, & de passer pour inspirée, en allant répandre dans des pays éloignés du sien, des prédictions aussi extraordinaires & aussi frappantes. Il n'y a rien là qui puisse paroître invraisemblable de la part d'une femme d'esprit, & que l'intérêt devoit animer autant que l'amour-propre. En supposant même que le récit des Historiens Romains sur la Sibylle & sur ses livres, fût une fable, & que cette prétendue Prophétesse n'eût jamais paru à Rome, cette conjecture ne perdroit rien de sa probabilité, parce que les Livres sibyllins, ou du-moins les prophéties qu'on disoit y être contenues, auroient pu être apportées à Rome, par quelqu'autre personne instruite de tout ce qui s'étoit passé à Babylone. Je dois cette conjecture à feu M. l'Abbé Duhamel, auteur des Lettres Flamandes, Métaphysicien profond & Littérateur distingué, qui me communiqua, il y a plusieurs années, un Mémoire manuscrit sur les Sibylles, que je regrette de n'avoir pas aujourd'hui en ma possession, ou de ne pouvoir pas au moins consulter.

(*p.* 136) Il y a dans le texte une expres-

sion fort obscure, ἐν τῷ χηλείῳ que j'ai rendue par ces mots : *sur le corps*. M. Reiske soupçonne que ce pouvoit être un terme d'usage parmi le peuple, pour désigner les pieces de monnoie ; & il appuie cette conjecture sur ce que dans le Péloponnese, où la monnoie portoit l'empreinte d'une tortue, on appelloit les pieces de monnoie, des tortues, & des hiboux, celles qui étoient marquées de la figure de cet animal. Voyez Pollux, L. IX, c. 74, & Hesychius in χηλόνη. Il pourroit se faire aussi que ce mot fût un diminutif de χηλόνη dérivé lui-même de χηλὴ, qui veut dire l'ongle de l'écrevisse, & l'écrevisse elle-même. Mais dans cette supposition, il faudroit regarder cette idée comme fabuleuse & imaginaire, quoiqu'au fond ce soit celle que présente naturellement le texte de Plutarque. Aussi je ne puis croire que ç'ait été le motif pour lequel les Ténédiens avoient consacré une hache ; & j'ai déja cité ailleurs, T. IV, pag. 46, un passage de Pausanias, qui en donne la véritable origine. Cet auteur dit que la hache avec laquelle Tennès avoit coupé le cable qui attachoit au rivage le vaisseau sur lequel son pere étoit venu à Ténédos, fut conservée avec soin par les Ténédiens ; & que Periclyte, fils d'Eutimachus, la déposa dans la suite au temple de Delphes, où Pausanias l'avoit vue. Voyez dans l'endroit de ma Traduction que je viens de citer, toute l'histoire de Tennès, qu'il seroit trop long de rapporter.

(*s* p. 136) Le corbeau étoit consacré à Apollon, parce qu'il étoit d'un grand usage

dans les augures; le cygne, à cause de la beauté du chant que les Poëtes lui attribuoient; l'épervier, parce qu'il étoit, par la rapidité de son vol, le symbole du Soleil chez les Egyptiens, de qui les Grecs pouvoient l'avoir emprunté. Pour le loup, j'ignore quelle raison l'avoit fait consacrer à ce Dieu, à moins que cela ne fût venu de ce qu'au déluge de Deucalion, comme nous l'avons dit dans le Traité précédent, des loups montrerent aux habitans de Delphes le chemin des montagnes, pour s'y garantir de l'inondation.

(t p. 137) Plutarque, dans son Traité d'Isis & d'Osiris, parle de cet enfant assis sur la plante du *lotos*; & dit que c'étoit un symbole dont les Egyptiens se servoient pour désigner le soleil levant; parce que, ajoute-t-il, ils marquoient par-là que les vapeurs qui s'élevent des lieux humides, sont l'aliment de la chaleur de cet astre. M. Jablonski, dans son Panthéon Egyptien, L. II, c. VI, § 9, croit que dans la doctrine des Egyptiens, cet enfant qu'ils appelloient *Harpocrate*, étoit l'image du Soleil, lorsqu'au solstice d'hiver, il commençoit à reprendre des forces, & à reparoître plus brillant parmi les fleurs & les plantes que le Nil, comme le dit Plutarque, au même endroit, laissoit voir à découvert dans les pl ines de l'Egypte, quand ce fleuve en retiroit ses eaux, dont le séjour les avoit rendues fécondes. Le lotos étoit un arbre & une plante. C'est de la derniere espece dont il est ici question. On croit que c'est le trefle odorant de nos jardins, dont on peut voir la

description dans Pline, L. XII, c. 17. Cet Historien dit qu'on raconte de cette plante une chose merveilleuse; savoir, que ses têtes se resserrent & se couvrent de feuilles, quand le Soleil se couche; qu'elles s'ouvrent, quand il se leve, & qu'elles continuent ainsi, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à leur maturité, & que la fleur qui est blanche, vienne à tomber d'elle-même. Hérodote, L. II, pag. 77, dit que lorsque le Nil avoit inondé les plaines d'Egypte, cette plante y croissoit en abondance; qu'après l'avoir cueillie, les Egyptiens la faisoient sécher au Soleil; qu'ensuite ils en ôtoient le pulpe, qui ressembloit au pavot, la cuisoient & en faisoient du pain. Il ajoute que sa racine étoit très-bonne à manger.

(*u* p. 139) Il n'est pas aisé d'appercevoir quel rapport les grenouilles peuvent avoir avec le printemps. Veut-il dire que ces animaux, en sortant de leurs étangs, quand le Soleil en a fondu la glace, désignent le retour de cet astre? Mais à combien d'autres animaux, à combien de plantes & d'arbres, en général à combien d'êtres physiques, ce rapport ne pourroit-il pas convenir? Nous avons vu dans le banquet des sept Sages, que Pittacus demande aussi ce que signifioient ces grenouilles au pied du palmier. Mais Cherias, à qui Périandre le renvoie pour en savoir l'explication, parce qu'il avoit été présent à la consécration de cette chapelle, élude la question & n'y répond pas. Voyez T. II, pag. 290, 291. Cela prouve qu'on en ignoroit la véritable signification; & peut-

être n'étoit-ce qu'une imagination de l'artiſte, qui lui-même auroit été fort en peine d'en donner la raiſon.

(*x* p. 140) Philinus, comme on voit, diſtingue le Soleil d'Apollon. Il regarde le dernier comme un Dieu véritable, & le Soleil comme un aſtre, qui par ſa vive chaleur, par ſa lumiere vive & brillante, étoit l'image d'Apollon. C'étoit la diſtinction que les Philoſophes avoient imaginée, & par laquelle ils prétendoient ſe ſéparer de la ſuperſtition du vulgaire, & ne pas encourir l'accuſation d'idolatrie que les Peres leur faiſoient avec raiſon. Les derniers Philoſophes ſur-tout s'attachoient fort à cette diſtinction, & croyoient repouſſer par-là toutes les imputations de leurs adverſaires. Nous avons vu dans le Traité précédent, Ammonius y inſiſter avec force; & dire qu'en reſpectant l'intention pure de ceux qui croyant qu'Apollon & le Soleil étoient une même choſe, appliquoient l'idée qu'ils avoient de Dieu à l'objet qui leur paroiſſoit le plus digne de leurs hommages, ils devoient eux, pour ſe former une idée juſte de la Divinité, élever leurs penſées au-deſſus de tout ce que la Nature renferme. C'étoit la doctrine qu'ils avoient toujours enſeignée dans leurs écoles, mais avec de grandes précautions, parce que l'exemple de Socrate leur faiſoit craindre la ciguë. Ils la profeſſerent plus ouvertement après l'établiſſement du Chriſtianiſme par la raiſon que j'ai dite. Ce qui n'empêchoit pas qu'ils n'offriſſent des ſacrifices publics à ces dieux matériels auxquels ils ne croyoient

pas, & qu'ils ne se confondissent à cet égard avec ce vulgaire ignorant, dont ils craignoient de heurter trop sensiblement les préjugés. Ce même Ammonius, après la doctrine sublime qu'il venoit d'exposer, vouloit cependant qu'on respectât l'image de la Divinité dans le Soleil, dont la fécondité, autant que sa nature pouvoit le permettre, faisoit reluire aux yeux des mortels, des traits sensibles de la félicité & de la bienfaisance de cet Etre suprême.

(γ p. 140) Cypsélus, Roi de Corinthe & pere de Périandre, étoit fils d'Eétion, & fut nommé Cypselus, parce que dans son enfance, comme Plutarque l'a rapporté dans son banquet des sept Sages, Tom. II, pag. 290, sa mere l'avoit caché dans un coffre, que les Grecs nomment κυψέλη, pour se soustraire aux recherches de ceux qui vouloient lui ôter la vie. Dans la suite, ce Prince fit consacrer une chapelle dans le temple de Delphes, par reconnoissance envers Apollon qui, en retenant ses cris, avoit empêché qu'il ne fût découvert. Pausanias, L. II, c. 24, & L. V, c. 17, dit que ses descendans consacrerent à Junon ce coffre, qui étoit chargé de basreliefs, dont les sujets étoient tirés pour la plupart de l'histoire des temps héroïques. Cette chapelle prit dans la suite le nom des Corinthiens, pour la raison que Plutarque va dire.

(ζ p. 140) Les jeux isthmiques étoient ainsi nommés de l'isthme de Corinthe, dans lequel ils se célébroient en l'honneur de Neptune. Les Corinthiens en avoient l'intendance, & c'est pour cela qu'ils en exclurent

les Eléens qui, ſelon Plutarque, s'étoient oppoſés à leur deſir par rapport à la ſtatue d'or de Piſe, ville de l'Elide, dans laquelle on célébroit tous les cinq ans les Jeux olympiques. Pauſanias, qui rapporte cette même tradition, la réfute par la raiſon que ſi les Corinthiens euſſent interdit les Jeux iſthmiques aux habitans de l'Elide, ceux-ci à leur tour n'auroient pas manqué d'exclure les Corinthiens des Jeux olympiques. Il croit donc que les Eléens n'avoient pas été exclus de ces Jeux; mais qu'après le meurtre des Molionides, Hercule s'étant retiré à Argos, ils firent demander aux Argiens de leur livrer ce héros. Sur leur refus, ils voulurent exiger des Corinthiens de défendre à tout Argien l'entrée des Jeux iſthmiques; & comme ils ne purent l'obtenir, la mere des Molionides chargea de ſa malédiction tous ceux de ſes concitoyens qui prendroient part à ces jeux. Ce fut par crainte de ces imprécations, que juſqu'au temps même de Pauſanias, les Eléens s'étoient conſtamment abſtenus des Jeux iſthmiques. Voyez Pauſan. L. V, p. 289 & 290.

(*a* p. 141) Les Molionides, fils de Moliône, femme d'Hector, étoient deux freres, *Eteatus* & *Euryte*. Neptune paſſoit pour leur véritable pere. Ils avoient une ſi grande réputation de valeur, qu'Augias, Roi d'Elide, les appella à ſon ſecours, lorſqu'Hercule lui fit la guerre. Ils rendirent inutiles tous les efforts de ce héros, & lui tuerent un grand nombre de ſoldats. Hercule n'ayant pu les vaincre par la force, leur dreſſa des embûches. Il les attendit auprès de Cléone,

entre Corinthe & Argos, où ils devoient passer pour se rendre aux Jeux isthmiques, les surprit & les mit à mort. Apollod. L. II, c. 31. On représentoit les Molionides avec un seul corps qui avoit deux têtes, quatre jambes & quatre bras.

(*b* p. 141) Rhodopé, fameuse Courtisanne grecque, parvint à la plus haute fortune, après avoir été esclave avec Esope chez Jadmon, un des plus riches habitans de Samos. Elle étoit originaire de Thrace. Durant son esclavage, elle fut, dit Hérodote, L. II, c. 134, conduite en Egypte par Xanthus le Samien. Charaxe de Mitylene, frere de la fameuse Sapho, en étant devenu amoureux, la racheta, en fit sa maîtresse & lui donna la liberté. Elle en profita pour faire le métier de courtisane à Naucrate en Egypte. Comme elle étoit très-belle, elle amassa en fort peu de temps des sommes considérables; & pour laisser dans la Grece un monument qui la fît connoître de la postérité, elle employa la dixieme partie de son bien à des broches de fer qu'elle consacra dans le temple de Delphes, & qui étoient assez fortes pour rôtir des bœufs entiers.

(*c* p. 141) Esope fut envoyé par Crésus pour consulter l'oracle de Delphes, avec une somme d'argent considérable, dont une partie étoit destinée à un sacrifice magnifique pour Apollon, & le reste à une distribution de quatre mines pour chaque Delphien. Il prit querelle avec les habitans, & pour les punir il se contenta de faire le sacrifice, & renvoya à Sardes l'argent qui leur

étoit deſtiné. Les Delphiens pour ſe venger, lui intenterent une accuſation de ſacrilege & le précipiterent du haut d'un rocher. Les dieux punirent cette violence par la peſte & la famine. Plut. *de Serâ Numid. Vind.* Elien. *V. H. L. XI, c. 5.*

(*d* p. 142) Phryné de Theſpie en Béotie, paſſoit pour la femme la plus belle & la mieux faite de toute la Grece. Ce fut d'après elle que Praxitele fit ſa Vénus de Cnide, & Apelle, ſa Vénus ſortant de l'onde, les deux chefs-d'œuvre de ces Artiſtes. Elle s'étoit tellement enrichie au métier de Courtiſane, qu'elle offrit de rebâtir à ſes frais, les murailles de Thebes, pourvu qu'on y mît cette inſcription: ALEXANDRE A DÉTRUIT THEBES, ET PHRYNÉ L'A REBATIE. Pline, L. XXXIV, c. 8; & Athénée, L. XIII, c. 6. Son nom de Phryné venoit de φρύνος, eſpece de grenouille jaunâtre, qui vit dans les buiſſons, & que les Latins appelloient *rubeta*.

(*e* p. 143) Le ſurnom de Mneſinoé pour Léda, paroît ſuſpect à Xylandre, qui propoſe d'y ſubſtituer celui de Nemeſis. En effet, Aratus, dans ſes phénomenes, à l'article *Cygne*, dit que Jupiter eut, ſous la figure d'un cygne, commerce avec Néméſis, qui s'appelloit auſſi Léda. Hygin, dans ſon Aſtronomie poétique, dit de même que Jupiter, ſous la forme d'un cygne, ſéduiſit Néméſis; qu'au bout de neuf mois cette déeſſe accoucha d'un œuf que Mercure prit, & alla dépoſer à Sparte dans le ſein de Léda; de cet œuf naquit Hélene, que Léda regarda comme ſa fille. Il ajoute que, ſelon d'autres auteurs,

ce fut avec Léda même que Jupiter eut commerce. Apollodore, L. III, c. 21, dit à peu-près la même choſe; & Lactance, *de falſ. Relig. c. 21*, prétend que Léda reçut après ſa mort le ſurnom de Néméſis. Voyez auſſi Pauſanias, L. I, c. 33. Il paroît, d'après toutes ces autorités, que Néméſis étoit la même que Léda. Mais il eſt poſſible auſſi qu'elle eut trois noms différens, comme nous venons de voir qu'Olympias en avoit quatre.

(*f* p. 145) Nous avons déja dit à quelle époque on pouvoit rapporter cette victoire des Acanthiens & de Braſidas ſur Athenes. Les Corinthiens furent ſouvent battus par les Athéniens, ſoit peu de temps avant la guerre du Péloponneſe, comme on le voit dans Thucydide, L. I, c. 106; ſoit pendant le cours de cette guerre, L. II, c. 84, & L. IV, c. 43, 45. Les Phocéens, dans la guerre ſacrée, ſous la conduite de Philomele, eurent pluſieurs avantages ſur les Theſſaliens, & furent enſuite battus par les Amphictyons. Philippe termina cette guerre par la défaite entiere des Phocéens. Diodore de Sicile, L. XVI, c. 30 & ſuiv. Les Ornéates, peuples de l'Argolide, étant vivement preſſés par les habitans de Sicyone, ville du Péloponneſe, firent vœu, s'ils étoient vainqueurs, d'immoler à Apollon un certain nombre de victimes, & d'envoyer tous les jours à Delphes une députation ſolemnelle. Comme enſuite ils trouverent trop pénible l'exécution de ce vœu, ils le remplacerent par des ſtatues d'airain qui furent dédiées dans le temple. Voyez Pauſ. L. X, p. 642.

(*g* p. 150) Cette fontaine eſt celle de Caſtalie, ſi célebre chez les Poëtes. Elle étoit dans l'enceinte des bâtimens du temple, & voiſine de la chapelle des Muſes, à qui elle étoit conſacrée. Delà cette expreſſion ſi commune chez les anciens : *Boire de l'eau de la fontaine de Caſtalie*, pour déſigner le talent poétique. Elle ſervoit aux ſacrifices, aux purifications, & à toutes les autres cérémonies qu'on faiſoit pratiquer à ceux qui venoient conſulter l'oracle, ſoit avant, ſoit après que la Pythie avoit donné ſes réponſes. Les Miniſtres eux-mêmes s'y purifioient avant d'entrer dans le temple pour leurs fonctions ordinaires, comme on le voit par ce paſſage de l'*Ion* d'Euripide. *Miniſtres du temple de Delphes, allez aux ſources limpides de la fontaine de Caſtalie ; & après vous être lavés dans ces eaux pures, entrez dans le temple.* Perſonne ne pouvoit y entrer ſans avoir été purifié par des Prêtres, qui placés au veſtibule, faiſoient des aſperſions ſur tous ceux qui ſe préſentoient ; & une inſcription gravée ſur la porte, avertiſſoit de ne point pénétrer dans cette demeure ſacrée, ſans s'être lavé les mains. On arroſoit auſſi de l'eau de cette fontaine, le pavé du temple. La Pythie en buvoit avant que de ſe plonger dans l'antre ſacrée, pour y recevoir l'inſpiration du Dieu, & elle mâchoit des feuilles de laurier. On croyoit que cette eau & cette plante favoriſoient l'enthouſiaſme. Telle étoit, dit Lucien dans ſon Hermotime, la Prophéteſſe de Delphes, qui n'avoit pas plutôt bu de cette eau ſacrée, que pénétrée du ſouffle divin, elle

prononçoit ſes oracles. On regardoit cette boiſſon comme ſi eſſentielle dans cette occaſion, que le même Lucien qui, ſelon ſon uſage de tourner tout en ridicule, n'a pas plus ménagé que le reſte, les oracles du Paganiſme, fait dire dans ſon Jupiter tragique, par Apollon, qui s'excuſe auprès de Momus, de prédire l'avenir : « Comment le puis-je, » mon cher Momus, puiſque je n'ai dans ce » moment ni le trépied, ni les parfums, ni » une fontaine divinatrice, comme celle de » Caſtalie ». Pauſanias, qui donne à cette fontaine le nom de Caſſotis (& par ce qu'il en dit, on voit que c'eſt la même que celle de Caſtalie), prétend que l'eau en étoit agréable à boire. Il y avoit dans le temple d'Apollon Daphnéen, une fontaine du même nom que celle de Delphes, à laquelle on attribuoit la même vertu, & qui avoit auſſi beaucoup de célébrité. En général les oracles ſe rouvoient toujours placés auprès de quelque fontaine, & il étoit d'uſage qu'on bût de ſon eau, avant que de répondre à ceux qui venoient conſulter l'oracle. Pauſanias le dit de l'oracle d'Amphiaraus à Oropium, bourg entre l'Attique & la Béotie; & Jamblique de celui d'Apollon à Colophone, & de celui de ce même Dieu à Milet.

(*h* p. 151) L'oracle de Delphes avoit en premier lieu appartenu à la terre, qui l'avoit cédé à Thémis, & celle-ci à Apollon. On prétend que la Pythie ne rendoit pas elle-même ſes oracles en vers; & qu'il y avoit parmi les Prêtres du temple, des Poëtes qui, placés autour du trépied, étoient chargés de donner

donner à ſes réponſes la forme de la verſification à meſure qu'elle les prononçoit. Il y a même apparence qu'anciennement les oracles n'étoient rendus aux conſultans qu'en proſe, puiſqu'on dit que c'étoit la Pythie Phémonoé qui rendit la premiere ſes réponſes en vers hexametres. L'uſage s'en introduiſit depuis elle; mais peut-être que dans la ſuite ceux qui en étoient chargés, ayant moins de talent & de facilité, ils ſe contenterent de les rendre en proſe, comme elle les proféroit.

(*i* p. 152) Après les vers hexametres que Plutarque cite, il y a une lacune qui doit être conſidérable, mais pour laquelle les manuſcrits, ni les variantes imprimées, ne donnent aucun ſecours. Ainſi il eſt impoſſible de rien dire ſur ce qui cauſa cette diſgrace de la Pythie. Quoique cette Prêtreſſe une fois choiſie, exerçât ſon miniſtere le reſte de ſa vie, elle pouvoit cependant perdre ſa dignité, & l'on ſent bien qu'elle étoit à cet égard dans la dépendance des Prêtres, dont la diſgrace étoit pour elle plus à craindre que celle du Dieu.

(*k* p. 153) Ariſtarque de Samos, célebre Aſtronome, vivoit dans la 129e Olympiade, 264 ans avant J. C. Plutarque, dans ſes Queſtions Platoniques, cite de lui un ouvrage ſur les grandeurs & les diſtances du Soleil & de la Lune. Timocharis faiſoit ſes Obſervations aſtronomiques à Alexandrie, dans la 124e Olympiade, 283 ans avant J. C. Ariſtylle y obſervoit auſſi à la même époque, la déclinaiſon des étoiles fixes. Hipparque

étoit de Nicene en Bithynie, & floriſſoit à Alexandrie environ 150 ans avant J. C. Il ſe rendit très-célebre parmi les Aſtronomes, par le grand nombre d'ouvrages qu'il compoſa, & ſur-tout par le dénombrement qu'il fit des étoiles fixes. Voyez Fabricius, Bibl. Gr. T. II, L. III, c. 5.

(*l* p. 153) Nous avons déja fait connoître Eudoxe. Héſiode avoit, dit-on, compoſé en vers un ouvrage d'Aſtronomie, que Pline, L. XVIII, c. 25, cite comme étant de lui, mais qu'Athénée, L. XI, c. 12, attribue à un autre auteur qu'il ne nomme pas. Pluſieurs Ecrivains anciens ont cru auſſi que Thalès n'étoit pas l'auteur de cet ouvrage d'aſtronomie. Il y en a même qui prétendent qu'il n'avoit jamais rien écrit. Voyez Fabr. Bibl. Gr. T. I, L. I, c. 35.

(*m* p. 153) Le texte eſt altéré en cet endroit; mais je l'ai rétabli d'après Thucydide. Plutarque ſemble faire entendre qu'il ne s'agit dans cet Hiſtorien que d'une ſeule réponſe de l'oracle, qui promettoit la victoire aux Spartiates, & les menaçoit, en cas qu'ils ne rappellaſſent pas leur Roi de l'exil, qu'ils laboureroient la terre avec des coutres d'argent. Mais ce ſont deux oracles différens & rendus à des époques aſſez éloignées l'une de l'autre. Auſſi ſe trouvent-ils dans des endroits ſéparés de l'Hiſtoire de Thucydide. Le premier cité par cet Hiſtorien, L. I, c. 118, eſt de l'année qui précéda la guerre du Péloponneſe, ſur laquelle les Spartiates avoient envoyé conſulter l'oracle de Delphes, qui leur donna la réponſe qu'on voit

dans Plutarque. Le ſecond regarde Pliſtonax, fils de Pauſanias, & non Pauſanias lui-même ; car Thucydide, qui rappelle l'aventure de ce roi de Sparte, relative à cet oracle en deux endroits de ſon hiſtoire, L. II, c. 21, & L. V, c. 16, nomme toujours Pliſtonax, & jamais Pauſanias. Ce Prince, dit l'Hiſtorien, quatorze ans avant la guerre du Péloponneſe, étant entré en armes dans l'Attique pour la ravager, s'arrêta à Eleuſine, & revint ſur ſes pas. On crut à Sparte qu'il avoit reçu de l'argent des Athéniens, & banni de la ville, il ſe retira ſur le Mont-Lycée en Arcadie. Quelque temps après, les Lacédémoniens allerent conſulter l'oracle de Delphes, pour d'autres objets, & ils en reçurent l'ordre de rappeller Pliſtonax de l'exil. Cet ordre répété à pluſieurs repriſes, fit encore ſoupçonner que ce Prince, d'intelligence avec ſon frere, avoit corrompu la Pythie. Les Lacédémoniens, après avoir longtemps balancé, ſe déterminerent enfin à obéir à l'oracle. Pliſtonax fut rappellé à Sparte, & il contribua beaucoup à faire conclure une premiere paix entre les Spartiates & les Athéniens, la dixieme année de la guerre. Le ſens de ce dernier oracle, ſuivant le Scholiaſte de Thucydide, étoit que ſi les Lacédémoniens ne rappelloient pas de l'exil leur roi Pliſtonax, ils en ſeroient punis par la famine, & payeroient le bled à un prix exceſſif. Au reſte la preuve que Plutarque donne ici, qu'anciennement tous les oracles n'étoient pas énoncés en vers, ne me paroît pas concluante. Il pouvoit ſe faire que les deux oracles cités

par Thucydide, eussent été rendus en vers, & que cet Historien, selon son usage, se fût contenté d'en exprimer le sens, sans les rapporter dans la même forme que la Pythie les avoit prononcés.

(*n* p. 154) Xylandre a inséré dans sa Traduction, qu'*héſychia* signifie *repos*, & que le Dieu vouloit par-là faire entendre aux Athéniens, qu'ils devoient se tenir tranquilles. Mais il ne dit pas s'il a pris cette explication dans quelque manuscrit, ou si c'est un simple développement qu'il ajoute de son chef au texte. Au reste, il est assez vraisemblable que c'étoit le sens de l'oracle; & supposé que cet oracle n'ait pas été fait après coup, on peut conjecturer que ceux qu'on avoit envoyés à Delphes pour consulter le Dieu, qui pouvoient prévoir facilement que cette entreprise ne réussiroit pas, & qui par cette raison étoient bien aises qu'elle n'eût pas lieu; ce qui étoit l'avis des plus sages d'entre les Athéniens; on peut, dis-je, conjecturer qu'ils avoient gagné les Prêtres pour leur faire rendre un oracle qui détournât le peuple de cette guerre. On sait combien cette expédition fut malheureuse pour les Athéniens.

(*o* p. 154) Je ne sais dans quel sens il faut prendre l'oracle donné à Dinomene, qui lui prédisoit la grandeur & la perte de ses enfans. Mais on ne voit pas dans l'Histoire qu'il ait eu un accomplissement littéral. Gélon & Hieron furent deux Princes très-modérés qui rendirent leurs sujets heureux. Les maladies dont ils furent tourmentés n'é-

voient pas une suite de leur élévation au trône, & ne pouvoient être regardées comme une vengeance céleste. Trasybule, il est vrai, fut chassé du trône par Dion; mais il n'y périt pas.

(*p.* 155) Il y a dans le texte Alyrius, nom inconnu parmi les auteurs anciens. J'y ai substitué celui d'Alypius, beaucoup plus connu, & commun à plusieurs écrivains. Il y a apparence que celui-ci est cet Alypius Andronicus que saint Jérome, dans sa Préface sur Daniel, compte parmi les Historiens Grecs, dont la lecture étoit nécessaire pour l'intelligence des derniers chapitres de ce Prophete. Voyez Fabr. Bibl. Gr. T. II, pag. 264. Hérodote d'Héraclée, différent de l'Historien du même nom, avoit composé un Recueil de Fables. Voyez Jonsius, *de Script. Hist. Phil. L. II*; *c.* 2. Peut-être faudroit-il lire Hérodore, qui selon le même Jonsius, *ib. c.* 2, avoit écrit un grand Traité sur Hercule, & l'Histoire d'Orphée & de Musée. Ces deux noms ont été souvent confondus. Philochore, Athénien, vivoit sous Ptolémée Philopator, & avoit écrit une Histoire d'Athènes, deux Livres sur les Olympiades, & un Traité sur la divination. Voyez Vossius, *de Hist. Græc. L. I*, *c.* 18. Plusieurs écrivains ont porté le nom d'Ister. Les plus connus sont celui d'Alexandrie, & celui de Cyrene. Le premier avoit écrit une Histoire d'Alexandre; le second, qui avoit été, selon les uns, esclave, & selon les autres, disciple du Poëte Callimaque, & qui pour cette raison portoit le surnom de Callimachius, avoit composé une

Hiſtoire d'Athenes, un Traité des Apparitions, & pluſieurs autres ouvrages dont on peut voir la liſte dans Jonſius, L. II, c. 6, & dans Voſſius, L. IV, c. 12.

(*q* p. 157) Théopompe, célebre Hiſtorien, étoit de l'île de Chio, & floriſſoit en Grece du temps de Philippe, pere d'Alexandre. Il avoit été diſciple d'Iſocrate, & compoſa pluſieurs diſcours qui lui acquirent beaucoup de réputation. Mais il dut ſur-tout ſa célébrité à des ouvrages hiſtoriques qui lui mériterent le premier rang après Hérodote & Thucydide. Son Hiſtoire comprenoit les dernieres années de la guerre du Péloponneſe, & la vie de Philippe. Il ne nous reſte de tous ſes ouvrages, fort vantés par les anciens, que des fragmens que d'autres auteurs nous ont conſervés. Voſſius, *de Hiſt. Gr. L. I*, c. 7. C'étoit, dit M. Anquetil, Mém. de Littérat. T. XXXIV, pag. 376, « un écrivain » amateur du vrai, & qui avoit fait les plus » grandes dépenſes pour s'aſſurer des faits » qu'il rapportoit ».

(*r* p. 157) Il me ſemble que Plutarque a tort de faire ici le procès à Pindare. La penſée de ce Poëte, & celle d'Homere, ſont également vraies, & n'ayant d'ailleurs aucun rapport, elles ne doivent pas être comparées enſemble. Quand Dieu fait agir les cauſes ſecondes, il leur conſerve ſans doute leur nature, leur caractere, & il met en elles les facultés qui répondent aux actions auxquelles il les applique, & aux effets qu'il veut leur faire produire. Voilà ce qu'Homere, ſelon Plutarque, vouloit nous rendre ſenſible

dans les exemples cités. Mais cela n'empêche point que Dieu, par sa toute-puissance, ne se serve, quand il le veut, des instrumens les plus foibles, pour opérer les plus grandes choses, pour exécuter des desseins auxquels ils sembloient les moins propres par leurs facultés naturelles; & c'est sûrement ce que vouloit dire Pindare. Sa pensée ne pourroit être dangereuse que pour ceux qui voudroient en tirer la conséquence, qu'on peut tout hazarder, même les choses dont le succès est le moins vraisemblable, sous prétexte que si Dieu l'a résolu, nous échaperons aux plus grands dangers, & nous réussirons dans les entreprises qui paroissoient les plus impossibles. Mais cette conséquence, très-fausse & très-pernicieuse, n'est pas nécessairement renfermée dans la pensée de Pindare, à qui par conséquent il n'est pas juste de l'attribuer.

(s p. 165) Il a été déja question de Battus dans les actions courageuses des femmes, T. III, p. 302. Il y a dans le texte ἐπὶ τὴν ῥώμην παραγινόμενον qui voudroit dire que Battus alla à Rome; ce qui ne forme aucun sens raisonnable. Il étoit allé consulter l'oracle de Delphes pour savoir s'il pourroit guérir du défaut qu'il avoit, & l'oracle l'envoya fonder en Afrique la colonie de Cyrene. Il en sera question un peu plus bas. Ainsi M. Reiske corrige avec assez de vraisemblance, ἐπὶ τὴν φωνήν, *au sujet de sa prononciation*, qu'il désiroit de réformer; & c'est ainsi qu'on lit dans Hérodote, L. IV, c. 155, où la réponse de l'oracle est rapportée. Je remar-

querai cependant qu'Hérodote croit que le nom de Battus lui avoit été donné par la Pythie, parce qu'il devoit régner en Afrique, & que dans la langue du pays, Battus signifie Roi. Malgré cela, cet Historien fait répondre par Battus à la Pythie, qu'il est venu la consulter sur les moyens de réformer sa prononciation, & qu'elle lui ordonne dans sa réponse une entreprise qu'il lui est impossible d'exécuter, celle d'aller fonder une colonie en Afrique.

(*t* p. 165) Amyot change ces noms propres en des noms communs, & traduit *ces interpréteurs de noms, ces traitres abuseurs*, sans rendre le dernier. Xilandre & M. Reiske les ont pris comme moi pour des noms propres, en faisant, il est vrai, un léger changement dans le second, où au lieu de προδότας, *prodote*, nom absolument inconnu, ils lisent Ἡρόδοτοι ou Ἡρόδωροι *Hérodote*, ou *Hérodore*, que nous avons vu plus haut. Onomacritus étoit un poëte grec, contemporain de Pisistrate, tyran d'Athenes. C'est à lui que bien des modernes attribuent les hymnes qui portent le nom d'Orphées, & à la suite desquels on a mis les oracles & les poëmes d'Onomacritus. Pour Cineson, il ne m'est point connu d'ailleurs. Peut-être Plutarque avoit-il mis Cinesias, poëte dithyrambique, dont le nom pourroit convenir ici, parce que son genre de poésie auroit pu naturellement l'amener à parler des oracles. Nous l'avons fait connoître dans le Traité sur la gloire des Athéniens, T. IV, pag. 458.

(*u* p. 177) Cette grande déesse est Isis,

dont le culte étoit très-répandu dans la Grece, en Italie, & dans presque tout le monde connu. Des Prêtres Egyptiens, ou même d'autres nations, mais initiés aux mysteres d'Isis, alloient de ville en ville, & se mêloient de prédire l'avenir, comme nos diseurs de bonne aventure, pour tirer de l'argent des dupes qui avoient confiance en eux, comme en de vrais prophetes. Sérapis étoit une des grandes divinités de l'Egypte, &, selon M. Jablonski, dans son Panthéon Egyptien, L. II, c. v, § 6, il désignoit le soleil pendant que cet astre est sous l'hémisphere inférieur. Il passoit aussi, selon le même auteur, pour présider aux accroissemens du Nil; & les nilometres, ou les mesures de la hauteur à laquelle ce fleuve montoit chaque année dans les débordemens, lui étoient consacrés. *Ib.* L. IV, c. iij, § 3.

(*x* p. 178) Ce passage est très-corrompu, & nul secours pour le rétablir. L'édition de Bâle donne seulement pour le premier mot de la phrase, une leçon qui y met un peu plus de liaison, & que j'ai suivie. Il est vrai que le sens peut être aisément saisi, & je crois l'avoir rendu dans ma traduction. Seulement la plupart des noms paroissent altérés. Nesychus n'est point connu, & les noms qui pourroient avoir rapport à celui-là, & qu'on trouve dans l'Histoire, ne conviennent pas à des fondateurs de ville. Hérodote, L. VII, c. 165, parle d'un Cretinus, qui n'est pas celui de Plutarque. Pour *Chius*, il étoit fils de Neptune, qui le nomma ainsi du mot grec χιων qui signifie *neige*, parce qu'il en

tomba beaucoup le jour qu'il naquit. Il donna ſon nom à l'île de *Chio*, qui avoit porté auparavant ceux d'*Ethalie*, de *Macris* & de *Pityuſe*. Pauſanias, L. VII, c. 4, & Plin. L. XXXVI, c. 16. Phalante étoit Lacédémonien, & paſſa, à la tête d'une colonie de Grecs, dans la partie de l'Italie appellée la grande Grece, où il bâtit la ville de Tarente.

(*y* p. 180) Si cette aſſertion étoit vraie, elle ſuppoſeroit dans les Miniſtres du Temple une adreſſe bien extraordinaire. Mais on ſent aiſément ce qu'il faut en rabattre. Je crois bien que lorſque l'événement ne répondoit pas à l'idée que s'en étoit faite, d'après les termes de l'oracle, celui qui étoit venu le conſulter, le Miniſtre du Dieu avoit toujours une reſſource dans l'ambiguité de ſa réponſe; & l'interprétation adroite qu'il y donnoit, & qui ſe trouvoit également fondée ſur les expreſſions de l'oracle, tournoit à l'avantage du Dieu, & ſervoit à augmenter ſon crédit. Mais nous avons vu dans ce Traité que les perſonnes inſtruites n'étoient pas dupes de ces équivoques, & qu'elles ne pouvoient tromper que des eſprits prévenus & ſuperſtitieux. Théon, ou Plutarque, dont il n'eſt ici que l'organe, montre en cette occaſion un peu trop de crédulité.

POURQUOI

LES ORACLES ONT CESSÉ?

DIALOGUE DE PLUTARQUE.

SOMMAIRE.

DANS ce Traité, Lamprias, frere de Plutarque, rend compte à Térentius Priſcus, d'un entretien que Démétrius, Grammairien de Tarſe en Cilicie, & Cléombrote, Philoſophe Lacédémonien, qui s'étoient rencontrés à Delphes, eurent ſur les oracles, avec Ammonius, Héracléon de Mégare, Didyme le Cynique & Philippe l'Hiſtorien, en préſence de pluſieurs autres perſonnes qui ne ſont point nommées, & qui ne parlent pas dans le Dialogue.

Cléombrote, qui arrivoit depuis peu du temple de Jupiter Ammon, raconte que l'huile de la lampe qui brûloit perpé-

tuellement dans ce temple, y consommoit chaque année moins d'huile que les précédentes. Ce phénomene sur lequel les uns plaisantent, que d'autres cherchent à expliquer comme ils peuvent, & que tous auroient dû nier, fournit l'occasion à Ammonius de rappeller l'état d'obscurité où étoit tombé l'oracle d'Ammon, & le peu de crédit qu'avoient alors tous ceux de la Grece; ce qui amene la question qui fait le sujet de cet entretien. Dydime attribue la cessation des oracles à la perversité des hommes, qui par les questions irréligieuses & souvent criminelles qu'ils venoient proposer à Apollon, avoient forcé ce Dieu au silence. Ammonius réfute cette opinion, & prétend que la Providence, toujours également bienfaisante pour les hommes, n'a pu leur retirer ses oracles. Il pense donc que leur cessation, ou du moins leur diminution considérable, vient de la dépopulation prodigieuse qu'avoient causée dans tous les états, les guerres & les séditions dont ils avoient été le théâtre. Ces oracles nombreux, répandus sur-tout dans la Grece, lorsqu'elle étoit si florissante & si peuplée, étoient alors devenus inutiles.

Lamprias croit que la faculté de la divi-

nation eſt, comme tous les autres ouvrages des dieux, ſujette à s'altérer & à finir; qu'ainſi il ne faut pas s'étonner que pluſieurs oracles aient ceſſé, lorſqu'ils ont été arrivés au terme que leur aſſignoit néceſſairement leur nature périſſable. Cléombrote expoſe enſuite ſon opinion. Il penſe que les oracles ne ſont pas dirigés par les dieux eux-mêmes, mais par des génies, êtres intermédiaires entre les dieux & les hommes, qui étant ſujets à la mort, puiſqu'ils ne ſont pas dieux, quoique la durée de leur vie ſoit de pluſieurs milliers d'années, entraînent, par leur mort, la ceſſation des oracles dont ils avoient la direction.

Ce ſentiment de Cléombrote amene une longue digreſſion ſur la nature des génies, ſur les affections auxquelles ils ſont ſujets; ſur les fonctions qu'ils exercent envers les hommes dont ils ſont chargés d'examiner la conduite, de récompenſer & de punir les bonnes & les mauvaiſes actions; ſur les différens degrés de vertu qui diſtinguent entr'eux les bons génies; ſur le caractere cruel & malfaiſant des mauvais, dont les paſſions violentes occaſionnent dans le monde phyſique & moral les plus grands déſordres; ſur les

peines & les expiations auxquelles ils ſont ſoumis par les dieux ; ſur leur aſſujettiſſement à la mort, qu'on prouve par l'hiſtoire de ce Pilote, qui eut ordre d'annoncer la mort du grand Pan ; enfin ſur des îles de la Grande Bretagne, appellées les îles des Génies, & dont Démétrius raconte les choſes les plus étonnantes.

Cléombrote, comme pour oppoſer merveille à merveille, parle d'un homme extraordinaire qu'il dit avoir entretenu lui-même, & dont il expoſe les ſentimens ſur les génies & ſur la pluralité des mondes qu'il portoit au nombre de 183. Cette opinion, dont Démétrius attribue l'invention à un Philoſophe Syracuſain, amene une nouvelle digreſſion bien plus étendue que la précédente, ſur le nombre des mondes qu'il faut admettre. On diſcute le ſyſtême de Platon, qui les fixoit à cinq, en ſe fondant ſur l'analogie générale de la nature, & l'opinion d'Ariſtote, qui n'en admettoit qu'un ſeul. On expoſe enſuite, & on combat le ſentiment des Stoïciens ſur la formation du monde, ſur les révolutions qui, ſelon ces Philoſophes, devoient le conſumer & le reproduire tour-à-tour, & dans leſquelles ils enveloppoient les dieux eux-mêmes, le ſeul Ju-

piter excepté. On passe delà au système de Platon sur la composition des cinq élémens, qui étoient les principes de ces cinq mondes, & à l'explication qu'en avoit donnée Théodore de Soles, qui est combattue par Ammonius. Cette digression sur la pluralité des mondes, est terminée par l'exposition des propriétés du nombre cinq, & de la multiplicité de ses rapports, doctrine favorite des Platoniciens modernes, & pour laquelle nous avons déja vu que Plutarque avoit un si grand goût.

Nos interlocuteurs reviennent enfin à la question des oracles, moins pour découvrir les motifs de leur silence; car ils n'en disent presque plus rien, que pour rechercher les causes de la divination; pour examiner comment les génies, qui en sont les dispensateurs, peuvent agir sur les Prophetes de l'un & de l'autre sexe, & leur faire connoître l'avenir. Lamprias croit que la faculté de la divination est propre à l'esprit humain; que puisque les génies, qui ne sont que des esprits séparés des corps, ont la connoissance de l'avenir, rien ne répugne à ce que des ames unies à des corps, aient le même avantage. Il en donne

pour preuve la faculté de la mémoire ; qui eſt le contraire de la divination. Si l'ame peut ſaiſir ce qui n'eſt plus, pourquoi n'auroit-elle pas le pouvoir de preſſentir ce qui n'eſt pas encore ? Il explique enſuite en quoi conſiſte l'enthouſiaſme. Il le regarde comme un effet purement phyſique, auquel la chaleur & la ſéchereſſe de l'air contribuent pour beaucoup, & qui a plus ou moins de force, ſuivant la nature des exhalaiſons qui s'élevent de la terre. Il appuie cette explication par l'hiſtoire de l'oracle de Delphes, qui avoit dû ſon origine à des vapeurs qui s'exhaloient du fond d'une caverne, & auprès de laquelle un Berger qui s'en étoit approché par hazard, fut tout-à-coup ſaiſi d'une fureur prophétique. Il expoſe à cette occaſion les diverſes propriétés de la terre, & prétend qu'elles ſont la cauſe de pluſieurs phénomenes, & qu'elles ont la plus grande influence ſur l'enthouſiaſme des Prophetes.

Ammonius combat le ſentiment de Lamprias, non qu'il refuſe d'admettre les exhalaiſons de la terre, comme une des cauſes de l'enthouſiaſme ; mais il attaque l'excluſion que Lamprias avoit

donnée aux autres causes, telles que l'impression immédiate des dieux & des génies, sur l'esprit & sur les sens des Prophetes. Il prouve cette influence par les loix même qui étoient prescrites pour les sacrifices. A ce propos, il distingue les différentes causes qu'admet la Métaphysique; les causes naturelles & matérielles, les causes efficientes & finales. Il est persuadé qu'elles concourent toutes à tous les effets qui s'operent dans le monde. Il regarde les conditions nécessaires dans l'immolation des victimes, afin que la Pythie montât sur le trépied, comme des moyens par lesquels on s'assuroit de la volonté des dieux. Il admet comme cause secondaire les exhalaisons qui sortent du sein de la terre, & qui n'ayant pas toujours le même degré de force, influent plus ou moins sur l'enthousiasme. La Pythie elle-même n'est pas toujours également disposée à en recevoir les influences. Son imagination, qui est la faculté sur laquelle l'enthousiasme opere, n'est pas toujours dans son assiette naturelle, parce que sa disposition dépend beaucoup des affections de son corps, & des altérations qu'il éprouve. Il suit nécessairement delà, conclut Ammonius,

que l'esprit prophétique n'agit pas de la même maniere, ni avec la même force, dans tous les temps, & sur tous les hommes.

On voit par le précis que je viens de faire de ce Traité, que la question qui est énoncée dans le titre, n'en occupe que la très-petite partie, & qu'on y recherche bien plus les causes de la divination & de l'enthousiasme prophétique, que les motifs du silence des oracles. Le Lecteur trouvera aussi que les digressions que Plutarque s'y est permises, sont un peu longues, & que celle qui regarde la pluralité des mondes, n'est pas trop liée au sujet. Malgré ces défauts, ce Dialogue est d'un grand intérêt par l'importance du sujet, & par la variété des objets qui y sont discutés.

OBSERVATIONS.

Les oracles, presque aussi anciens que le Paganisme, établis dans toutes les parties du monde connu, y étoient si multipliés, & sous tant de formes & de dénominations différentes, que la nomenclature seule de toutes les especes de divination en usage chez les Païens, seroit

preſque un ouvrage. Il n'y avoit rien qu'ils n'interrogeaſſent pour en tirer quelque lumiere ſur l'avenir. Le ciel, les aſtres, les élémens, les phénomenes de la nature, le vol des oiſeaux, les entrailles des victimes, les charmes & les enchantemens magiques, le ſort, l'inſpection des traits du viſage, & des linéamens de la main, les viſions & les ſonges, étoient pour eux autant de moyens de divination, auxquels ils recouroient avec la plus grande confiance. Les empires, les républiques, les villes & les particuliers, accouroient en foule à ces oracles reſpectés, qu'ils regardoient comme les organes infaillibles de la vérité, ſur leurs deſtinées futures; crédulité qui nous paroîtroit inconcevable, ſi nous ne voyions encore tous les jours des perſonnes bien au-deſſus du vulgaire, conſulter les impoſteurs les plus mépriſables, & recevoir, avec un reſpect auſſi puérile qu'abſurde, de prétendues prédictions, dont tout démontre la fauſſeté. Mais tel eſt l'homme; il oublie le paſſé, abuſe du préſent, les ſeules portions du temps que l'expérience & le bon uſage pourroient lui rendre utiles, & il s'élance impatiemment vers un avenir

impénétrable à ſes efforts, & toujours incertain pour lui.

La queſtion diſcutée dans ce Traité, a deux objets; l'un eſt la nature même des oracles; l'autre eſt la cauſe & l'époque de leur ſilence. Dans le premier, on examine ſi c'étoient les démons qui rendoient les oracles par le miniſtère de leurs Prêtres, & par conſéquent s'il y avoit dans la divination, telle que les Païens la pratiquoient, quelque choſe de ſurnaturel. Dans le ſecond, on recherche pourquoi ces oracles, qui avoient joui ſi long-temps de la réputation la plus brillante & d'une confiance preſque univerſelle, perdirent enfin leur célébrité, & à quelle époque ils furent entiérement réduits au ſilence.

Sur le premier objet, les anciens eux-mêmes, j'entends les Philoſophes, avoient embraſſé des opinions différentes. Les ſectateurs de Platon & les Stoïciens, les attribuoient aux dieux, ou plutôt aux démons, à ces génies d'une nature mixte, qui tenoient & à la nature divine & aux foibleſſes de l'humanité. Etres intermédiaires entre les dieux & les hommes, ils offroient aux premiers les vœux & les

hommages des mortels, & verſoient ſur ces derniers les bienfaits des dieux. Ils étoient auſſi les miniſtres de leur juſtice à l'égard des méchans. Les Philoſophes qui ſoutenoient cette opinion, avoient pour les oracles un reſpect religieux, & les recevoient comme les paroles même de la divinité qui, par la bouche des Prêtres, manifeſtoit aux hommes ſes volontés.

Les Cyniques, les diſciples d'Ariſtote & ceux d'Epicure, n'ajoutoient aucune foi aux oracles; & ils s'en moquoient ouvertement. Pluſieurs d'entre eux ſoutenoient que cette prétendue divination n'étoit fondée que ſur des équivoques, des réponſes à double ſens, qui ſe prêtoient également aux événemens les plus contraires, & qui ſauvoient ainſi, quoi qu'il arrivât, l'honneur du Prophete & de l'Oracle. Aux raiſonnemens de ces Philoſophes, des Ecrivains ſatyriques joignirent l'arme encore plus puiſſante du ridicule, & mirent au jour les ſupercheries que les Prêtres employoient pour tromper la crédulité des peuples, & établir ſur leurs préjugés ſuperſtitieux, un pouvoir deſpotique & ſouvent funeſte. Mais pendant pluſieurs ſiecles, & les raiſonnemens des Philoſophes,

& les railleries des auteurs satyriques influerent peu sur l'opinion commune. Les oracles n'en étoient pas moins consultés par toutes les classes des citoyens. Les temples où on les rendoit, sans cesse enrichis par les dons des rois, des républiques & des particuliers, étonnoient les regards des étrangers par une magnificence extraordinaire, & attestoient la confiance des peuples, qui se disputoient la gloire de les orner. Si l'on en excepte quelques révolutions passageres, qui furent l'effet de la violence, ou de la tyrannie, les oracles conserverent tout leur crédit, pendant une longue suite de siecles, & triompherent des efforts réunis de la philosophie & de la satyre. Malgré leur réclamation, les oracles furent généralement regardés, comme dictés aux Prêtres par les dieux, ou du moins par ces êtres intermédiaires, connus sous le nom de démons ou de génies, à qui les dieux en avoient confié la direction.

Cette opinion étoit universellement établie parmi les Païens; & lorsqu'à la naissance du Christianisme, les Peres de l'Eglise attaquerent ces oracles dans leurs écrits, pour inspirer aux fideles l'horreur & le mépris qu'ils méritoient, ils n'em-

brasserent pas un autre sentiment, & regarderent aussi les oracles comme l'ouvrage des démons, qui par le ministere de Prêtres abusés, séduisoient les peuples, & se faisoient rendre les honneurs qui n'étoient dus qu'à l'Etre suprême. Les Peres, contens de combattre leurs adversaires par leurs propres armes, n'imaginerent point pour décréditer les oracles, de les attribuer à l'imposture des Prêtres; ou s'ils le crurent, ils ne firent pas usage de ce moyen dans leurs controverses avec les philosophes, qui prenoient la défense de l'oracle, tels que Celse, Jamblique, & sur-tout Porphyre. On avoit toujours cru, jusqu'à nos jours, que les démons étoient seuls les auteurs de toutes les especes de divination qui se pratiquoient chez les Païens; & depuis plusieurs siecles, cette question n'étoit plus agitée, lorsque le fameux Vandale, Médecin de Harlem, entreprit de la traiter de nouveau, & de détruire une opinion qui s'étoit perpétuée sans contradiction, même parmi les Savans. Il composa un ouvrage très-volumineux, mais plein de recherches, quoiqu'au fond assez mal digéré, dans lequel il eut pour but de prouver 1°. que les oracles des Païens n'avoient rien de

surnaturel, que les démons n'y étoient pour rien, & qu'il n'en falloit chercher d'autre cause que la fourberie de leurs Prêtres. 2°. Que les oracles n'avoient pas cessé à la naissance de J. C. ou même à l'établissement de la religion Chrétienne, & qu'ils avoient continué quelques siecles après. Son Livre fait pour les Savans eut eu sans doute peu de célébrité, si M. de Fontenelle n'eût mis cette question à la portée de tout le monde, en en donnant un abrégé, qu'il sut rendre intéressant par la maniere piquante dont il traita son sujet, & par le style agréable dont il le revêtit.

Son ouvrage fut lu avec avidité, & eut beaucoup d'admirateurs; mais il excita aussi de fortes réclamations. Le P. Baltus crut y voir des principes faux & dangereux, des assertions erronées, une opposition manifeste à la doctrine de l'Eglise, & un mépris formel pour la tradition. Il s'éleva avec force contre l'histoire des oracles, en conservant néanmoins pour l'auteur tous les ménagemens que méritoient ses talens & sa réputation. Son ouvrage, moins agréable & moins piquant que celui de Fontenelle, est aussi bien moins connu. Il n'est pas cependant

sans

ſans mérite; & il eſt remarquable par un grand fonds d'érudition & par beaucoup de méthode. Il ſuit pas à pas ſon adverſaire, expoſe & combat ſes principes, & emploie tour à tour contre lui les raiſonnemens & les autorités. En rendant juſtice à la pureté de ſes intentions, & au mérite de ſes recherches, je crois que ſon zele l'avoit emporté trop loin, & qu'il tiroit des aſſertions de M. de Fontenelle des conſéquences que cet auteur n'avouoit ſûrement pas. Ce n'eſt pas que je veuille adopter tous les principes de l'hiſtorien des oracles. Il y en a dont il ſeroit facile d'abuſer, & qui, aux yeux même des perſonnes les moins mal intentionnées, peuvent paroître dirigés contre ce qu'il y a de plus ſacré & de plus reſpectable. On pourroit le croire en particulier de ce qu'il dit dans ſa premiere diſſertation, ch. XI, pag. 293; que s'il venoit à bout de perſuader à une demi-douzaine de perſonnes, que ce n'eſt pas le ſoleil qui fait le jour, il ne déſeſpereroit pas de faire embraſſer cette opinion à des nations entieres. Cette ſuppoſition dont l'impoſſibilité ſaute aux yeux, n'iroit à rien moins

qu'à ébranler les motifs de crédibilité le plus universellement établis, à rendre problématiques les faits les plus avérés & les moins inconteſtables. Mais en paſſant condamnation ſur ce principe & ſur quelques autres, dont on peut trop facilement faire des applications dangereuſes, je penſe que M. de Fontenelle, en adoptant le ſentiment de Vandale, avoit raiſon ſur le fonds de la queſtion, & que le P. Baltus l'accuſoit à tort de renverſer la tradition de l'Egliſe ſur un point important, lorſqu'il nioit que les Démons fuſſent auteurs des oracles. Je vais donner le plus brièvement qu'il me ſera poſſible, un précis des raiſons ſur leſquelles ces deux auteurs ſe ſont fondés, en y joignant mes propres réflexions.

Toutes les fois que pour expliquer des faits, qui au premier coup d'œil, offrent quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, on trouve dans des cauſes ſimples & naturelles, des moyens de ſolution très-vraiſemblables, & très-ſuffiſans; je crois qu'il eſt inutile, peut-être même dangereux, de recourir à des cauſes ſurnaturelles, & de faire intervenir des agens d'un ordre ſupérieur,

comme auteurs immédiats des faits qu'on veut expliquer. C'eſt un principe univerſellement reçu qu'il ne faut point multiplier les êtres ſans néceſſité ; & ſi Dieu, par les motifs d'une ſageſſe impénétrable à nos foibles lumieres, a permis que les païens fuſſent trompés par des oracles qu'ils recevoient comme les ordres même de la divinité, il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer pour cela que ces oracles aient été rendus par des Démons qui inſpiraſſent les prêtres & ſe ſerviſſent d'eux pour ſéduire les peuples. Quelques exemples d'une ſéduction ſemblable, ne ſont pas applicables à la queſtion préſente, & ne prouvent rien je crois, contre l'opinion ſoutenue par Vandale & par M. de Fontenelle. Dieu dans ces occaſions particulieres vouloit punir des princes infideles, qui méconnoiſſant la puiſſance & le gouvernement immédiat de Dieu ſur ſon peuple, tandis qu'ils avoient auprès d'eux des prophetes remplis de l'eſprit divin, auxquels ils devoient s'adreſſer pour connoître la volonté de Dieu, aimoient mieux conſulter de faux prophetes, dont ils avoient tant de fois reconnu l'impoſture, & méritoient par-là d'être lis

vrés à une séduction qu'ils provoquoient eux-mêmes. D'ailleurs il étoit facile aux Juifs de se garantir de l'illusion, parce que l'événement ne tardoit pas à convaincre de mensonge les ministres des faux dieux, & à justifier les prédictions des Prophetes. L'exemple des Mages d'Egypte, qui firent des prodiges devant Pharaon, pour contrebalancer l'autorité de Moyse, ne prouve pas davantage; 1°. parce que leurs prestiges furent toujours surpassés par les miracles de Moyse, & qu'à cet égard les Israélites ne purent jamais être embarrassés à discerner de quel côté étoit le vrai; 2°. parce que les effets extraordinaires que les Magiciens opéroient, étoient d'une autre nature que les oracles, avec lesquels il ne faut pas les confondre; & c'est une distinction que le P. Baltus, & ceux qui ont pensé comme lui, n'ont pas toujours eu l'attention de faire. Les démons avoient la plus grande part aux opérations de la magie, qui se faisoient en leur nom; & à cet égard les auteurs chrétiens étoient d'accord avec les écrivains du paganisme. Quelquefois même la magie se trouvoit mêlée avec les oracles, & l'on voit dans les fragmens qui nous restent d'un ou-

vrage de Porphyre, intitulé, *De la Philosophie par les Oracles*, des moyens d'évoquer les démons, enseignés par ce grand défenseur des erreurs du paganisme, aux disciples qu'il instruisoit. Mais il ne s'ensuit pas que la magie fût une même chose avec la divination proprement dite; & je le répete, c'est une distinction qu'on ne sauroit trop faire dans la question présente. Pour pouvoir soutenir légitimement que les oracles n'étoient pas rendus par les démons, il suffit que tout ce qui s'y faisoit puisse avoir été l'ouvrage des ministres des dieux, au nom & dans les temples desquels ils étoient prononcés. Or il est aisé, ce me semble, de s'en convaincre par un examen impartial des lieux où résidoient ces oracles, des préparations qu'on exigeoit de ceux qui venoient les consulter, des cérémonies usitées, soit avant, soit après la consultation; enfin de la maniere obscure, équivoque, & souvent symbolique dont ces oracles étoient prononcés.

Rien n'étoit plus favorable à l'imposture, que la position même des lieux où l'on rendoit les oracles. Ils étoient placés communément au pied d'une montagne

ou d'une colline élevée, environnée de souterrains & de cavernes qui s'étendoient sous terre, & dont les sinuosités obscures avoient des issues opposées. Tel étoit en général le terrein de la Béotie, comme l'attestent Pausanias & Strabon. Aussi nulle contrée de la Grece n'avoit un plus grand nombre d'oracles; c'étoit là qu'on trouvoit les plus anciens, & ceux qui avoient la plus grande célébrité. Le caractere des habitans qui passoient avec fondement pour des hommes grossiers & stupides, avoit favorisé l'établissement de cette foule d'oracles. Le succès du premier dut bientôt en attirer d'autres. Ces moyens de séduction plus répandus, se soutenoient & s'accréditoient les uns les autres. Il n'aura fallu que quelques oracles assez adroitement énoncés, qui auront paru justifiés par l'événement, pour inspirer de la confiance aux peuples, & enhardir les Prêtres à étendre de plus en plus des préjugés superstitieux.

D'ailleurs, la maniere dont l'oracle de Delphes avoit, disoit-on, commencé, facilitoit encore l'illusion dans des esprits que leur ignorance disposoit à la crédulité.

Plutarque ne dit qu'un mot de cette origine dans ſon Traité; mais Diodore de Sicile, L. XVI, de ſon hiſtoire, c. 26, eſt entré dans de plus grands détails. Voici comme il raconte la maniere dont ſe fit cette découverte. Dans le lieu, dit-il, où eſt maintenant le ſanctuaire de l'oracle, il y avoit une ouverture profonde, dont des chevres qui paiſſoient dans ces campagnes ſolitaires, s'approcherent par hazard. Saiſies tout-à-coup d'une eſpece de fureur, elles pouſſent des cris extraordinaires. Le berger qui les conduiſoit, ſurpris d'un effet ſi ſingulier, & curieux d'en connoître la cauſe, ſe préſente à l'ouverture de la caverne, & frappé lui-même ſubitement d'un enthouſiaſme prophétique, il ſe met à prédire l'avenir. Le bruit s'en étant répandu dans le pays, on y accourut de tous côtés; & tous ceux qui en firent l'eſſai, furent également ſaiſis du même enthouſiaſme. Ces expériences ſouvent répétées, confirmerent la vertu prophétique des exhalaiſons qui s'élevoient du fond de la caverne. Dès-lors l'autorité ſacerdotale s'en empare; & comme pluſieurs de ceux qui s'étoient préſentés à l'ouverture, dans l'ivreſſe de l'enthouſiaſme, s'y étoient précipités, & avoient diſparu ſans re-

tour ; sous prétexte de prévenir de pareils accidens, le soin de recevoir l'impression de ces vapeurs divines est confié à des femmes choisies par les Prêtres. On les place avec précaution sur l'ouverture de la caverne, à la faveur d'un trépied sur lequel elles étoient disposées de la maniere la plus propre à recevoir immédiatement l'effet de ces exhalaisons. Ainsi il s'y érige un oracle en regle qui attire une foule nombreuse, & bientôt on y bâtit un temple, dans lequel le sanctuaire de l'oracle se trouve renfermé. Pour des hommes superstitieux & crédules, une telle origine avoit un air de prodige qui devoit les étonner, & préparer leurs esprits à tout croire & à tout adopter. Cette crédulité doit d'autant moins nous surprendre, que les Philosophes eux-mêmes attribuoient aux vapeurs qui s'exhaloient de la terre, un très-grand pouvoir, même sur les ames. Les anciens, dont les connoissances physiques étoient assez bornées, prenoient aisément pour des prodiges, les phénomenes naturels, dont les causes ne leur étoient pas bien connues ; & si les Philosophes eux-mêmes y étoient trompés, faut-il s'étonner que le vulgaire adoptât des préjugés que consa-

croit la superstition, & dont la fourberie des prêtres savoit tirer habilement parti, pour frapper l'imagination de ces hommes timides, & sous le voile imposant de la religion, les tenir dans une entiere dépendance? Tous les temps & tous les pays ont fourni une foule d'exemples du pouvoir qu'ont sur les hommes des fourbes adroits, & dans les siecles même où l'on se piquoit de plus de lumiere, on a vu souvent les impostures les plus grossieres s'accréditer avec une facilité incroyable, & subjuguer même des personnes qui sembloient devoir être au-dessus des préjugés du vulgaire; tant l'amour du merveilleux est capable de fasciner la raison!

Les préparations auxquelles on soumettoit ceux qui venoient consulter les oracles, augmentoient encore la superstition, & facilitoient la crédulité. Ordinairement on leur faisoit passer plusieurs jours dans l'abstinence & dans les jeûnes. Ablutions, sacrifices, purifications & aspersions fréquentes par les mains des prêtres, confession de leurs fautes, & retraite absolue dans des chapelles solitaires de l'intérieur du temple, tout

étoit employé pour rendre la séduction complete : le corps affoibli par le défaut de nourriture rendoit l'esprit plus susceptible des impressions de terreur dont on vouloit le frapper, & plus disposé à créer des fantômes & des visions que l'imagination exaltée prenoit facilement pour des apparitions divines. Qu'on juge de l'effet que devoit produire sur des ames ainsi préparées ces bruits souterrains qu'ils entendoient autour d'eux, le son éclatant des trompettes & des autres instrumens qu'on faisoit retentir à leurs oreilles, la fumée de l'encens & des parfums qu'on y brûloit, & qui en affectant fortement les fibres de leur cerveau attenuées & échauffées par le jeûne, dénaturoient à leurs yeux tous les objets, les transportoient hors d'eux-mêmes, & leur persuadoient qu'ils étoient dans un état surnaturel, & que tout ce qu'ils voyoient portoit un caractere de divinité. Personne n'ignore jusqu'où l'imagination une fois prévenue peut porter son délire ; & avec quelle facilité elle réalise les fantômes & les chimeres.

Dans plusieurs oracles, comme dans

celui d'Amphiaraus sur les confins de la Béotie & de l'Attique, dans celui de Mopsus en Cilicie, où l'avenir se dévoiloit par des songes, les consultans, après cette abstinence rigoureuse dont j'ai parlé, après ces cérémonies imposantes qu'on pratiquoit dans les ténébres, passoient la nuit dans le temple, étendus sur une peau de belier; & les songes qu'ils avoient, ou croyoient avoir, étoient les réponses aux questions qu'ils avoient proposées. Si ces réponses étoient obscures, ce qui, je crois, arrivoit le plus souvent, les prêtres les expliquoient; & ils étoient les maîtres de leur donner l'interprétation la plus conforme à leurs vues. D'ailleurs il leur étoit bien facile de diriger les songes, vers les objets de leurs demandes, soit en frappant leur imagination par des entretiens analogues, soit en leur présentant, pendant la nuit des images qui préparassent ces songes, & les interprétations qu'ils vouloient leur en donner. Les moyens ne leur manquoient pas dans des lieux si favorables à toutes sortes de supercheries, & avec des gens dont l'esprit, depuis

pluſieurs jours n'étoit occupé que d'idées effrayantes.

Après la conſultation, il y avoit encore pluſieurs cérémonies également propres à les étonner, & à les perſuader de la divinité de tout ce qu'ils avoient vu. On les faiſoit ſortir du ſouterrain où ils étoient deſcendus pour conſulter le Dieu, en les tirant par les pieds le long d'une ouverture baſſe & étroite, & avec tant de violence, qu'ils paroiſſoient en être enlevés d'une maniere ſurnaturelle. C'étoit dans le moment de ſurpriſe & d'étourdiſſement qu'une telle ſecouſſe devoit leur cauſer, qu'il falloit rendre compte aux prêtres de ce qu'ils avoient vu ou entendu. Je laiſſe à juger ſi ce compte devoit être exact, & ſi les prêtres qui les aidoient à ſe rappeller les objets qui avoient frappé leurs yeux ou leurs oreilles, n'étoient pas les maîtres de leur faire dire tout ce qu'ils vouloient. Au reſte les cérémonies qui précédoient & ſuivoient la conſultation n'étoient pas les mêmes par-tout. Mais par celles que je viens de rapporter d'après Pauſanias, Strabon, & d'autres, on peut juger de ce

qu'il faut penſer de celles qui ſe pratiquoient dans tous les oracles. La ruſe & la fourberie y préſidoient également, & ſi l'on varioit les moyens, c'étoit la différence des lieux qui l'exigeoit. Il falloit ſe prêter aux circonſtances pour tromper avec plus d'adreſſe; & d'ailleurs des cérémonies abſolument ſemblables, auroient laiſſé voir entre tous les prêtres une colluſion trop manifeſte.

De tous les oracles le plus impoſant ſans doute, le plus fait pour appuyer l'opinion de ceux qui attribuoient la divination aux Démons, étoit celui de Delphes. L'enthouſiaſme dans lequel la prêtreſſe entroit, avant de répondre à ceux qui venoient la conſulter, ſembloit marquer une inſpiration prophétique & tenir à des cauſes ſurnaturelles. On ne doutoit point qu'Apollon ne l'inſpirât, & ne prédît l'avenir par ſon miniſtere. Auſſi conſerva-t-il long-temps ſa célébrité, même après l'établiſſement du chriſtianiſme. Mais en l'examinant ſans prévention, il eſt aiſé de voir qu'il n'avoit rien de plus ſurnaturel que les autres, & qu'on y mettoit ſeulement plus

d'appareil, pour en imposer davantage, & abuser plus sûrement de la crédulité des peuples. 1° C'étoit toujours par des femmes que ce ministere s'exerçoit : & ce choix avoit eu sans doute pour motif de s'assurer d'une soumission plus aveugle aux volontés des prêtres. La foiblesse du sexe, le penchant à la superstition plus naturel aux femmes, l'éclat attaché à un ministere aussi auguste, la crainte d'en être privée si elle venoit à déplaire, étoient autant de moyens de la tenir dans une entiere dépendance. 2° Elle ne rendoit pas ses oracles tous les jours indifféremment, mais seulement une fois le mois, & le jour même n'étoit pas déterminé. Les prêtres seuls avoient droit de le fixer, lorsqu'ils s'étoient assurés de la volonté du Dieu. Cette loi les autorisoit à réfuser de faire monter la prêtresse sur le trépied, quand ils avoient des raisons pour différer. D'ailleurs on n'étoit admis à consulter l'oracle qu'après des sacrifices pour lesquels ils exigeoient des conditions qu'ils pouvoient à leur gré effectuer ou empêcher, selon le besoin. Lorsque ces conditions n'avoient

pas été remplies, il falloit recommencer le sacrifice, & souvent pour une consultation, on immoloit plusieurs victimes. Les prêtres en tiroient le double avantage de voir multiplier des sacrifices qui servoient à leur nourriture, & de se donner le temps de sonder les personnes qui les consultoient, ou les gens de leur suite, & d'en tirer adroitement les lumieres qui devoient les guider dans leurs réponses. 3° Avant que la Pythie montât sur le trépied, pour y recevoir l'inspiration du Dieu, on lui faisoit subir aussi plusieurs préparations. Elle étoit obligée de boire de l'eau d'une fontaine appellée *Castalie*, qui étoit dans l'enceinte du temple, & de mâcher des feuilles de laurier. On croyoit l'un & l'autre favorable à la divination. Aussi dès qu'elle avoit bu de cette eau, elle entroit dans les accès de sa fureur prophétique, & s'élançoit précipitamment dans le sanctuaire, avec le laurier dans sa bouche. Les feuilles de cet arbre, comme tout le monde sait, ont une aigreur mordante & caustique; & les sucs qu'elle en exprimoit, devoient produire en elle

un agacement & des convulsions, qui vraisemblablement faisoient tout son enthousiasme. Il est probable aussi que les prêtres mêloient à l'eau qu'ils lui faisoient boire, quelque liqueur capable de produire une espece d'ivresse. Mais en supposant qu'on n'employât pas des moyens étrangers pour exciter son enthousiasme, ou que ces moyens ne produisissent pas tout l'effet qu'on en attendoit, il lui étoit facile de le feindre, & de le porter aussi loin qu'on le jugeoit nécessaire. Les précautions étoient prises, pour que cela ne manquât point. La Pythie en montant sur le trépied, étoit toujours accompagnée d'un ou de plusieurs prêtres qui la tenoient, sous prétexte de la diriger ou de prévenir tout accident, mais au fait pour veiller sur sa conduite, & s'assurer qu'elle suivroit exactement les ordres qu'on lui avoit donnés.

Rien n'étoit si aisé que d'en imposer à cet égard à ceux qui venoient consulter l'oracle, & qui étourdis ou effrayés de tout ce qu'ils avoient vu, ne conservoient pas assez de liberté d'esprit pour discerner tout ce qui se pas-

ſoit ſous leurs yeux, & pour en bien juger. D'ailleurs devant le ſanctuaire où le trépied étoit poſé, on mettoit des branches de laurier qui en déroboient la vue aux aſſiſtans : on y brûloit continuellement de l'encens, dont la fumée arrêtoit les regards curieux ; & au deſſous du trépied, on avoit pratiqué des ouvertures par où des hommes cachés dans le ſouterrain, ſonnoient de la trompette. En même temps des prêtres qui ne quittoient pas les conſultans, les entretenoient de diſcours ſuperſtitieux, & les empêchoient d'entendre les réponſes de la Pythie. Enfin ce n'étoient pas les perſonnes elles-mêmes qui recevoient ces réponſes. Un prêtre placé auprès de la Pythie, les recueilloit, & un autre les mettoit en vers. Qui ne ſent que tous les moyens qu'on employoit pour exciter dans la prêtreſſe un enthouſiaſme factice, & les précautions priſes, pour dérober aux regards des aſſiſtans, tout ce qui ſe paſſoit dans le ſanctuaire, ſont autant de preuves de l'impoſture des prêtres?

Mais rien ne prouve davantage leur

mauvaise foi & leur fourberie que l'ambiguité & l'équivoque des leurs oracles. J'ai déja remarqué qu'ils étoient énoncés de maniere à renfermer toujours un sens qui pût cadrer avec les événemens le plus diamétralement opposés. Il seroit aisé d'en rapporter plusieurs exemples, tels que ceux de Créſus, de Pyrrhus, de Germanicus & de Trajan; mais ils sont trop connus, pour s'y arrêter. Ils prouvent que toute la science des prêtres étoit fondée sur l'adresse avec laquelle ils entortilloient leurs réponses, & sur les lumieres qu'ils avoient su tirer des personnes même qui venoient les consulter. Que si quelqu'un paroît surpris que des oracles prononcés au hazard par une Pythie en fureur, puſſent être si adroitement rendus, qu'ils préſentaſſent toujours un double sens capable de s'adapter à des événemens contraires, qu'il se souvienne que les réponses n'étoient pas remises aux consultans, telles que la prêtresse les avoit prononcées, mais que, comme nous l'avons dit, un prêtre les recueilloit, & un autre leur donnoit la mesure du vers. Ainsi ils avoient tout

le temps de les arranger, ſans compter que les prêtres qui ne quittoient pas la Pythie, tant qu'elle étoit ſur le trépied, avoient ſoin de diriger ſes réponſes.

Je ne dois pas oublier une autre maniere de conſulter les oracles qui au premier coup d'œil paroît plus difficile à expliquer, dans l'opinion que tout n'y étoit que fourberie & qu'impoſture; qui ſemble même avoir été une précaution priſe contre la mauvaiſe foi qu'on ſoupçonnoit. Je parle de ces billets cachetés qui contenoient les demandes faites au Dieu, qui étoient dépoſés dans le temple, & auxquels les prêtres répondoient auſſi par écrit. L'hiſtoire nous en fournit pluſieurs exemples; entre autres celui de Trajan rapporté par Macrobe, livre I des Saturnales, c. 23, & celui d'un gouverneur de Cilicie, dont on trouve le récit dans le traité de Plutarque. Comment, dira-t-on, les prêtres pouvoient-ils ſavoir ce qui étoit contenu dans des billets cachetés avec ſoin, & qu'il n'auroit pas été facile d'ouvrir, ſans que les perſonnes intéreſſées s'en apperçuſſent? Mais premierement, ils pouvoient par des queſ-

tions adroites, découvrir quelles étoient les vues, les projets & les dispositions des personnes qui venoient les consulter. Les cérémonies qui précédoient la consultation, & qui duroient ordinairement plusieurs jours, étoient destinées sans doute, à donner aux prêtres le temps nécessaire pour acquérir à cet égard les lumieres dont ils avoient besoin. Si cette ressource leur manquoit, ils avoient toujours celle de décacheter les billets qui restoient entre leurs mains, pendant tout le temps de la préparation, & qu'ils refermoient ensuite si adroitement qu'on ne pouvoit soupçonner qu'ils eussent été ouverts. Si l'on doutoit de leur savoir faire à cet égard, on pourroit s'en convaincre par la lecture de Lucien qui dans son *Alexandre faux prophete*, rapporte trois ou quatre secrets dont cet imposteur se servoit, pour ouvrir ces sortes de billets & les recacheter.

Après ce que je viens de dire sur les oracles proprement dits, il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail des autres especes de divination usitées chez les anciens, je veux dire, l'inspection du

ciel & des aſtres, le vol des oiſeaux, les ſorts, les auſpices & les augures. C'étoit par-tout les mêmes ruſes, les mêmes fourberies. On en a vu un exemple frappant dans le moyen dont Ageſilas ſe ſervit pour inſpirer la confiance à ſes troupes, en leur faiſant eſpérer la victoire de la part des Dieux. Voyez le Apophthegmes des rois, Tom. III, pag. 53. Il n'y a rien en tout cela de ſurnaturel, & qui exige, pour être expliqué, qu'on ait recours à l'influence immédiate des Démons. L'adreſſe des prêtres, gens exercés à ces ſortes de preſtiges & qui ſavoient tirer parti de l'ignorance & de la crédulité des peuples; voilà le vrai mot de l'énigme, qui donne la ſolution de tous ces effets, quelque extraordinaires qu'ils puiſſent paroître. Secondés par le préjugé univerſel, par la crainte ſuperſtitieuſe qui a tant de pouvoir ſur les ames foibles, par l'imagination, cette ſource féconde d'illuſion & d'erreurs, il n'y avoit rien de ſi abſurde qu'ils ne puſſent ſe promettre de faire croire à des eſprits aveuglés par le fanatiſme religieux, le plus aveugle, le plus obſtiné de tous, & par

Peres de l'Eglise de l'avoir annoncé. Mais il dit que peu de temps après la venue du Sauveur, les oracles avoient considérablement diminué.

L'opinion du P. Baltus sur la cause du silence de oracles étoit une suite de celle qu'il avoit embrassée sur ceux qui en étoient les auteurs. Il les attribuoit aux Démons seuls; par conséquent il devoit croire que c'étoit le pouvoir des fideles sur ces esprits de mensonge, qui les avoit réduits à se taire, & à avouer hautement leur impuissance. Je n'ai garde de nier le pouvoir & l'autorité des chrétiens sur les Démons: c'est une de ces vérités qui font partie du dépôt de la foi, & qu'on ne peut attaquer sans impiété. Mais je crois aussi qu'il ne faut pas avoir recours à ce moyen surnaturel pour expliquer la cessation des oracles. Leur origine n'avoit rien que de très-simple & de très-naturel, comme il est aisé de s'en convaincre; ainsi les causes contraires à celles qui les avoient établis, ont dû les faire cesser. Nous venons de dire que plusieurs d'entr'eux avoient fini naturellement dans la Grece, avant

la venue de Jesus-Christ, par une suite de la dépopulation qu'avoient occasionnée dans la plupart de ses républiques, les guerres fréquentes dont elles avoient été le théâtre.

Une seconde cause fut le peu de penchant que les Romains, devenus peu-à-peu maîtres de presque tout le monde connu, avoient pour les oracles. Ils croyoient que les grands événemens qui intéressoient la gloire & la durée de leur empire, étoient tous contenus dans leurs livres Sibyllins; & ce n'étoit que là qu'ils alloient consulter leurs destinées futures. Lorsqu'ils vouloient interroger l'avenir sur des événemens particuliers, tels qu'une guerre, une bataille, une élection de magistrats, l'établissement d'une colonie, ou quelques prodiges qui les inquiétoient, ils employoient l'inspection des entrailles des victimes, le vol des oiseaux, & les sorts, parmi lesquels ceux de Preneste, & d'Antium tenoient le premier rang. On ne les voit que très-rarement, & pour des cas extraordinaires aller consulter les oracles étrangers. Ce peu de confiance dans les oracles dut nécessairement leur faire perdre de leur crédit;

& en diminuer ſucceſſivement le nombre, dès que les prêtres n'y trouverent plus les mêmes reſſources d'intérêt & de gloire. Les ennemis des oracles eurent encore plus de liberté qu'auparavant de les attaquer, de demaſquer l'impoſture des miniſtres qui ſe diſoient les organes de la divinité; & leurs fourberies découvertes, en altérant la confiance publique nuiſirent à leur célébrité. Nous voyons que Lucien ne les a pas ménagés, & qu'il s'eſt permis les railleries les plus ſanglantes contre les oracles, & contre les prêtres. Il falloit que leur charlataniſme fut déja fortement ſoupçonné, ou même reconnu par bien des gens, pour qu'on oſât le fronder auſſi ouvertement, & ſi le commun du peuple, perſiſtoit encore à y croire, l'opinion des perſonnes plus inſtruites, le diſpoſoit peu-à-peu à s'en déſabuſer.

Mais la cauſe qui ſans aucun doute a contribué le plus à ce ſilence, c'eſt la propagation de la foi chrétienne. A meſure que les progrès de cette véritable lumiere ſe furent accrus, & qu'on ſut que Dieu s'étoit réſervé à lui ſeul la connoiſſance de l'avenir, & qu'on ne pouvoit, ſans entreprendre ſur ſon

autorité ſuprême, vouloir lever les voiles impénétrables qui nous le couvrent, les prêtres des faux Dieux perdirent de leur crédit, & virent abandonner leurs temples. Les peuples convertis à la foi de Jeſus-Chriſt, abjurerent les erreurs du paganiſme; & ceux qui attribuoient les oracles aux Démons, & ceux qui ne les regardoient que comme une impoſture des prêtres, tous les virent avec un égal mépris. La lumiere étant enfin devenue générale, le ſilence des oracles le devint auſſi, mais à la vérité plus ou moins lentement dans les différens pays, ſuivant que la vérité y fit des progrès plus ou moins rapides, & que les eſprits ſe détacherent plus ou moins difficilement de leurs anciennes ſuperſtitions.

Voilà, je crois, le ſentiment le plus vraiſemblable qu'on puiſſe embraſſer ſur les deux parties de cette queſtion fameuſe. Cette opinion eſt conforme aux principes de la ſaine raiſon, qui nous apprend qu'il ne faut point multiplier les moyens ſans néceſſité, ni recourir, pour expliquer des effets purement phyſiques, quelque extraordinaires qu'ils ſoient, à des cauſes ſurnaturelles, lorſ-

que des causes simples & naturelles en donnent une solution probable & satisfaisante. Elle n'est point contraire à la religion qui n'enseigne nulle part que les Démons fussent les auteurs des oracles, & qui, par son silence, nous laisse la liberté de suivre à cet égard ce qui nous paroît plus probable d'après les lumieres de la raison. Le traité de Plutarque qu'on va lire ne présente rien qui détruise les preuves qu'on vient d'exposer; au contraire on y trouvera bien des choses qui les confirment.

POURQUOI

LES ORACLES ONT CESSÉ.

DIALOGUE DE PLUTARQUE.

LAMPRIAS [1]. On dit, mon cher Terentius Priſcus [2], que des aigles ou des cygnes partis dans le même temps, des extrêmités oppoſées de la terre, s'étoient rendus d'un mê-

Delphes regardé comme le milieu de la terre.

---

[1] Le texte ne porte point le nom de Lamprias. Mais il eſt certain, que c'eſt lui qui rend compte à Térentius Priſcus de l'entretien qui eut lieu à Delphes ſur la ceſſation des oracles; on en verra la preuve un peu plus bas.

[2] Terentius Priſcus ne m'eſt point connu. Le nom de Priſcus eſt très-célebre dans l'Hiſtoire Romaine. Mais parmi tous ceux qui l'ont porté, je n'en ai trouvé aucun du ſurnom de Terentius. Je ne ſais s'il étoit parent de cet Helvidius Priſcus, dont Tacite nous a laiſſé un ſi beau portrait dans ſon Hiſtoire, L. IV, c. 5.

me vol à Pytho [1], dans le lieu appellé le nombril de la terre (*a*). Dans la ſuite des temps Epimenide de Pheſtus [*b*] conſulta l'oracle, pour connoître la vérité de ce récit. L'ambiguité & l'obſcurité de la réponſe lui firent dire :

S'il exiſte un milieu de la mer, de la terre,
Recours, pour le ſavoir, au maître du tonerre.

Apollon punit avec juſtice, la hardieſſe d'Epimenide qui vouloit s'aſſûrer de la vérité d'un récit auſſi ancien, comme on s'aſſûre par le toucher de la réalité d'une peinture.

Rencontre de Démétrius & de Cléombrote à Delphes.

Nous avons vu de nos jours, peu de temps avant les jeux Pythiques, célébrés par Calliſtrate (*c*), deux hommes reſpectables [2], arriver à Delphes

---

[1] La ville de Delphes avoit autrefois porté le nom de Pytho, du nom d'un fameux brigand, qu'Apollon y avoit tué, & dont les Mythologiſtes ont fait depuis un ſerpent monſtrueux, que le Dieu avoit percé de ſes fleches. Pauſ. L. X, pag. 619. Strabon, L. IX, pag. 289, prétend que le nom de Pytho & celui de la Pythie venoit du verbe grec qui ſignifie interroger, par alluſion à l'oracle qu'on venoit conſulter.

[2] Il y a dans le grec, *deux perſonnages*

des parties éloignées & opposées de la terre, & s'y rencontrer : c'étoient Demetrius le grammairien qui revenoit de la grande Bretagne à Tarse sa patrie [1], & Cléombrote le Lacédémonien, qui avoit voyagé long-temps en Egypte, dans le pays des Troglodytes [2]; & pénétré bien avant dans la mer rouge, non pour y faire le commerce, mais par le désir de voir & de s'instruire (3) : il jouissoit d'une fortune très-honnête ; & ne se souciant point d'amasser du superflu, il employoit son loisir à des voyages utiles, & re-

---

sacrés ; ce qui, je crois, ne doit s'entendre que de leur caractere personnel, & non d'un ministere sacré dont ils fussent revêtus.

[1] Tarse étoit la capitale de la Cilicie dans l'Asie mineure, sur les bords du Cydnus. On dit qu'elle avoit été bâtie par Sardanapale. Elle étoit, par son goût pour les Lettres, la rivale d'Athenes & d'Alexandrie.

[2] Ce nom signifie *habitans des cavernes.* On appelloit ainsi le peuple qui occupoit les terres adjacentes au golfe Arabique, dans le voisinage de l'Ethiopie, parce qu'il habitoit dans des cavernes, à cause du froid, selon Strabon, L. XI, pag. 349.

[3] Mot à mot ; *car il aimoit fort à voir & à apprendre.*

cueilloit des faits hiſtoriques, comme les matériaux de ſa philoſophie, qui, ſelon qu'il le diſoit lui-même, avoit pour terme, la ſcience de la divinité [1].

La lampe du temple d'Ammon conſumoit chaque année moins d'huile que la précédente.

Il arrivoit depuis peu du temple de Jupiter Ammon, dont il laiſſoit aſſez voir que les curioſités l'avoient peu frappé. Seulement il racontoit ſur la lampe qui y brûle perpétuellement, une particularité remarquable, qu'il diſoit tenir des prêtres de ce Dieu. Ils prétendent que chaque année, il s'y conſume moins d'huile, que la précédente; & ils donnent cette différence comme une preuve certaine que les années ſont inégales, & vont toujours en diminuant, puiſqu'une moindre conſommation d'huile, ſuppoſe néceſſairement un eſpace de temps moins long. Tout

[1] Il y dans le grec : *la Théologie*. Nous avons déja eu occaſion de dire qu'on donnoit ce nom à la partie de la philoſophie qui regardoit la Divinité, & qu'on appelloit Théologiens les premiers hommes qui s'y étoient appliqués, tels qu'Orphée, Linus, &c. Cléombrote ne m'eſt point connu. Je ne ſais ſi ce Démétrius de Tarſe eſt le même que celui dont parle Diogene Laerce, L. V, c. 85, & qu'il dit avoir compoſé des ſatyres.

le monde fut étonné de ce phénomene (*d*). Demetrius seul trouvoit ridicule qu'on voulut fonder sur de si petits objets, la recherche des plus grandes choses. Ce n'étoit pas, selon lui, peindre un lion par sa seule griffe, comme disoit Alcée, mais à l'occasion d'une lampe & de sa mêche (1) vouloir changer l'état du ciel & de la terre, & détruire entiérement les connoissances mathématiques.

Les petites choses font souvent juger des plus grandes.

« Votre réflexion, répliqua Cléombrote, » n'embarrassera point du tout „ ces prêtres, & ils ne conviendront „ pas que les Géometres les surpassent „ en exactitude. Au contraire ils sou„ tiendront que ceux-ci sont bien plus „ sujets à se tromper dans le calcul des „ mouvemens & des périodes célestes, „ dont les intervalles sont si éloignés, „ qu'ils n'y sont eux-mêmes exposés dans » la mesure de l'huile; d'autant que la » singularité du fait, est pour eux une „ raison de l'observer avec la plus scru-

[1] Le grec dit θρυαλλίδι. C'étoit une plante que les Latins nommoient *Ellychnium*, & dont les anciens employoient les feuilles à faire des mêches pour les lampes.

» puleuſe attention. Ne vouloir pas que
» les petites choſes ſervent de preuves
» aux grandes, ce ſeroit, mon cher
» Demetrius, porter préjudice à bien
» des arts, & leur ôter leurs démonſ-
» trations ou leurs conjectures. Vous-
» mêmes (1), ne prouvez-vous pas un
» point aſſez important; c'eſt-à-dire, que
» les anciens héros avoient coutume de ſe
Il. X. v. 173 » raſer, parce qu'Homere fait mention
» du raſoir? Ne concluez-vous pas qu'ils
» plaçoient leur argent à intérêt, de
» ce qu'il dit ailleurs?

Odyſ. III, v. 367. » Mon argent tous les ans s'accroît à mon
» profit.

» Vous entendez cet accroiſſement de
» l'intérêt annuel: vous ſaiſiſſez avide-
Il. X, v. 394. » ment l'épithete *d'aiguë* [2] que le

---

[1] Il y a dans le texte; *nous-mêmes*; mais c'eſt ſûrement une faute. Cléombrote diſpute contre un Grammairien, à qui il veut prouver par ſon propre exemple, que les plus petites choſes ſervent ſouvent à juger des plus grandes. Xylandre, Amyot & M. Reiske ont adopté cette correction.

[2] Il y a dans Homere & dans Plutarque ὠκὺ qui ſignifie proprement *vîte*, *rapide*; mais

» même poëte donne à la nuit, pour
» en inférer que la terre étant sphéri-
» que, son ombre se termine en
» cône [1]. Tout homme qui ne vou-
» dra pas qu'on juge des grands choses
» par les petites, passera-t-il aux me-
» décins de conjecturer qu'il y aura l'été
» des maladies contagieuses, quand il
» y a beaucoup d'araignées, & qu'au
» printemps les feuilles de figuier ont
» la forme du pied de la corneille?
» Souffrira-t-il qu'on juge de la gran-
» deur du disque du soleil, par une
» mesure d'eau déterminée (*e*)? Ou
» qu'un instrument d'une forme très-
» simple, marque la hauteur de celui
» des deux poles qui est toujours vi-
» sible sur notre horison (*f*)? car voilà
» ce que nous disoient les prêtres d'Am-

---

ce terme est également susceptible de l'acception que je lui ai donnée d'après Xylandre & Amyot.

(1) Quoi qu'il en soit du principe d'où les Grammairiens partoient, pour tirer cette conséquence, c'est-à-dire, de l'épithete d'*aiguë*, donnée à la nuit; il n'en est pas moins vrai que la terre a une forme sphérique ou à peu-près, & que son ombre se termine en cône.

„ mon. Il faut donc avoir recours à „ d'autres raiſonnemens, pour leur „ prouver que le ſoleil, comme nous „ l'avons cru de tout temps, conſerve „ invariablement la route qui lui a été „ preſcrite ».

Ammonius réfute le ſyſtême de Cléombrote.

Le philoſophe Ammonius [1], qui étoit préſent à cette converſation, prit la parole. « Ce n'eſt pas ſeulement le „ ſoleil, s'écria-t-il, mais tout le ciel. „ Car il faudra néceſſairement dans ce „ ſyſtême que la route du ſoleil d'un „ tropique à l'autre ſoit rétrécie; qu'il „ ne parcoure plus une auſſi grande por- „ tion du cercle de l'horiſon, que le „ diſent les mathématiciens; & que cette „ portion diminue de plus en plus, par „ la contraction des cercles méridio- „ naux vers le ſeptentrion; que par- „ conſéquent notre été devienne plus „ court, & la température de l'air plus „ froide, puiſque le ſoleil ſe replieroit „ toujours au dedans de l'eſpace qu'il „ parcourt, & décriroit aux ſignes des „ tropiques, de plus grands paralle-

[1] Cet Ammonius eſt le même que celui que nous avons vu dans le Traité ſur l'inſcription EI du Temple de Delphes.

„ les (*g*). Il s'enſuivra encore que les
„ cadrans dreſſés à Syenne, ne ſeront
„ plus ſans ombre au ſolſtice d'été [1] ;
„ que l'eſpace entre les tropiques étant
„ rétréci, pluſieurs étoiles fixes ſeront
„ obligées de ſe réfugier ſous l'hori-
„ ſon, & d'autres de ſe heurter & de ſe
„ confondre. Diront-ils que les autres
„ aſtres conſerv nt toujours le même
„ mouvement, le ſoleil ſeul éprouve dans
„ le ſien de la variation ? Mais ils ne
„ pourront aſſigner aucune cauſe de cette
„ accélération de mouvement pour le
„ ſol il tout ſeul, entre un ſi grand
„ nombre d'étoiles. D'ailleurs ils trou-
„ bleront la plupart des phénomenes
„ céleſtes, & ſur-tout ceux de la lune,
„ par rapport au ſoleil. Nous n'aurions
„ donc nul beſoin de leurs meſures
„ d'huile pour obſerver cette différence
„ d'années ſi elle avoit lieu. Les éclip-

---

[1] Syene, ville conſidérable de la haute Egypte ſur le Nil, dans le voiſinage de l'Ethiopie, étoit célebre par ſes belles carrieres de marbre granit ou ſyenite. Elle eſt preſque ſous le tropique du cancer, & c'eſt pour cela que les corps n'y font point d'ombre dans le ſolſtice d'été.

» ſes de la lune, qui ſe trouve aſſez
» ſouvent dans la projection de l'om-
» bre de la terre, & celles du ſoleil,
» lorſqu'il eſt en conjonction avec la
» lune, ſuffiroient pour le prouver. La
» fauſſeté de cette opinion eſt évidente,
» & ne mérite pas d'être diſcutée plus
» long-temps ».

» Mais, dit Cléombrote, j'ai vu moi-
» même ces différentes meſures d'huile.
» Les prêtres m'en ont montré pluſieurs,
» & la meſure de l'année préſente étoit
» beaucoup plus petite que celle des an-
» nées antérieures ».

Il donne une autre explication de ce phénomene.

» Eh quoi! reprit Ammonius, cette
» obſervation a-t-elle donc échappé à
» tant d'autres peuples chez qui l'on
» adore & l'on conſerve des feux per-
» pétuels, depuis un eſpace de temps
» preſque infini [1]? Ou ſi l'on veut
» abſolument admettre la vérité de cette
» diminution annuelle, n'eſt-il pas plus
» naturel de l'attribuer au refroidiſſe-
» ment & à l'humidité de l'air, ou même

[1] Voyez ce que nous avons déja dit dans le premier Traité de ce volume, p. 96, ſur l'uſage de conſerver des feux perpétuels, dans les Prytanées de la plupart des villes.

» à une cauſe toute contraire, je veux
» dire à ſa chaleur & à ſa ſéchereſſe, qui
» rendant le feu moins actif, font qu'il
» a moins beſoin d'aliment. & qu'il
» ne conſomme pas autant d'huile? je
» me ſouviens d'avoir entendu dire à
» des Phyſiciens que l'air en hyver,
» a plus de reſſort, & favoriſe davanta-
» ge la combuſtion; qu'au contraire dans
» les temps de chaleur, l'air plus
» raréfié rend le feu moins actif: qu'al-
» lumé aux rayons du ſoleil, il a
» moins d'activité, prend plus molle-
» ment aux matieres combuſtibles, &
» les conſume plus lentement [1].

» Je crois qu'il faut attribuer à la
» qualité de l'huile la cauſe de cet ef-
» fet. Il eſt probable que l'huile qu'on
» extrait du fruit de jeunes oliviers con-
» tient plus de parties aqueuſes, &
» qu'elle eſt moins propre à brûler que
» celle des vieux oliviers, dont la ſeve
» plus élaborée a plus de conſiſtance,
» & donne une huile plus parfaite, plus
» propre à fournir à la lumiere un ali-

[1] Cette obſervation eſt juſte & fondée ſur les regles de la Phyſique.

» ment de plus longue durée. Les prê-
» tres d'Ammon ne devoient pas ex-
» pliquer autrement un phénomene
» qui d'ailleurs paroît fort extraordi-
» naire & presque incroyable » [1].

Plusieurs oracles négligés ou abandonnés.

Dès qu'Ammonius eut cessé de parler, je pris la parole & je dis à Cléombrote; pourquoi ne nous parlez-vous pas plutôt de l'oracle, qui a eu autrefois une si grande réputation, par le Dieu dont il étoit l'organe, mais dont aujourd'hui la gloire paroit bien flétrie [2]? Cléom-

---

[1] Il paroît vraisemblable que l'huile d'un jeune olivier ait moins de qualité que celle d'un vieux olivier, comme le vin d'un jeune plant vaut moins que celui d'un vieux plant. Il peut donc résulter de cette différence, que le feu consume plus promptement la premiere huile que la seconde; mais elle ne servira jamais à expliquer le prétendu phénomene du temple d'Ammon, qui ne doit être regardé que comme une fable.

[2] Lamprias parle de l'Oracle d'Ammon, qui avoit eu autrefois la plus grande célébrité, & qui donnoit ses réponses par des signes & non de vive voix. Strabon, L. XVII, pag. 559, prétend que ce qui fit perdre à cet oracle de sa réputation, ce fut que les Romains, alors maîtres de l'univers, pratiquoient d'autres genres de divination, &

brote baissa les yeux & garda le silence. « Il ne faut point, dit alors Demetrius, » s'occuper de cet oracle, & » rechercher les causes du mépris dans » lequel il est tombé. Ne voyons-nous » pas les nôtres tellement négligés, » qu'à l'exception de deux ou trois, tous » les autres sont abandonnés, & ne » donnent plus de réponse. Il faut plutôt chercher la cause de leur silence. » Car sans parler des autres pays, la » Béotie qui autrefois retentissoit de la » voix de tant d'oracles, en est aujourd'hui si dépourvue, qu'il semble » qu'un vent brûlant ait soufflé sur toute » la contrée, & y ait tari toutes les » sources de la divination. La seule où » l'on puisse encore puiser, est celle de » Lébadie [*h*]. Tous les autres oracles » ou gardent le silence, ou sont réduits » à la plus affreuse solitude ».

Oracles rendus à Mardonius dans la guerre des Perses.

« Dans le temps de la guerre Mé» dique, l'oracle d'Apollon Ptous, & celui » d'Amphiaraus, étoient également cé» lèbres; & la véracité de l'un & de

consultoient pour savoir l'avenir, le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, & les livres Sibyllins.

» l'autre fut reconnue. Le prophete de
» l'oracle d'Apollon, qui parloit ordi-
» nairement en langue Eolienne [1],
» répondit aux Barbares en une langue
» qu'aucun des miniſtres préſens ne put
» comprendre. Sans doute le Dieu vou-
» loit ſignifier par-là que les Barbares
» n'ont aucune part à l'enthouſiaſme
» prophétique, & que la langue Grec-
» que n'eſt point faite pour ſe prêter à
» leurs demandes (*i*). L'eſclave qu'on
» avoit envoyé vers l'oracle d'Amphia-
» raus, crut voir en ſonge le prêtre
» qui d'abord lui ordonna de vive voix
» de ſortir du temple, dont le Dieu
» ne lui permettoit pas l'entrée, enſuite
» il le pouſſa de ſa main pour l'en
» chaſſer; & comme il s'obſtinoit à reſ-
» ter, le prêtre le frappa rudement à
» la tête, d'une groſſe pierre. C'étoient
» des prédictions, ſymboliques de ce
» qui devoit arriver. Mardonius, battu
» non par un Roi, mais par le tuteur
» & le lieutenant du roi de Sparte [2],
» qui commandoit les Grecs, fut tué

[1] C'étoit un dialecte de la langue grecque.

[2] Pauſanias qui commandoit les Grecs avec Ariſtide à la journée de Platée, étoit

» dans le combat d'un coup de pier-
» re, comme l'esclave Lydien avoit
» cru en songe être frappé d'une
» pierre [1] ».

» Tegyre, où l'on dit qu'Apollon
» est né, avoit autrefois un oracle cé-
» lebre : deux ruisseaux coulent auprès
» de cette ville, l'un s'appelle encore
» aujourd'hui le palmier, & l'autre l'o-
» livier (*k*). Pendant la guerre des Per-
» ses, le prophete Echecrate prédit
» aux Grecs leur victoire ; & durant
» celle du Péloponnese, les Dé-
» liens chassés de leur île, reçurent,
» dit-on, de Delphes, un oracle qui
» leur ordonnoit de chercher le lieu de

Oracle d'Apollon à Tegyre.

---

tuteur du jeune Roi Plistarchus, fils de Léonidas, qui avoit été tué aux Thermopyles. Ce fut lui qui, convaincu d'avoir entretenu des intelligences avec Xerxès, pour lui livrer la Grece, se réfugia dans le temple de Minerve, dont on mura la porte, & où on le laissa mourir de faim.

[1] Hérodote, L. IX, c. 72, dit que Mardonius fut tué en combattant vaillamment à la tête des plus braves des Perses; mais il ne parle point du genre de sa mort. Plutarque dit ici que l'esclave étoit Lydien ; & Hérodote, comme je l'ai rapporté dans la note (*i*), le fait Européen.

„ la naiſſance d'Apollon, & d'y faire
„ des ſacrifices. Comme ils témoigne-
„ rent leur ſurpriſe d'une réponſe qui
„ leur faiſoit douter ſi ce Dieu n'étoit
„ pas né ailleurs qu'à Délos, la prê-
„ treſſe ajouta qu'une corneille leur in-
„ diqueroit l'endroit. Ils s'en allerent,
„ & arrivés à Chéronée, ils entendi-
„ rent une cabaretiere qui parloit avec
„ des étrangers, de l'oracle de Tegyre
„ qu'ils alloient conſulter. Ces étran-
„ gers, en prenant congé d'elle, l'ap-
„ pellerent du nom de corneille, qui
„ étoit en effet le ſien. Les Déliens
» alors, ayant compris le ſens de l'o-
» racle, allerent à Tegyre, y firent
» les ſacrifices preſcrits, & ne tarderent
» pas à être rétablis dans leur patrie [1].

[1] Thucydide, L. V, c. 1, raconte que les Athéniens, la dixieme année de la guerre du Péloponneſe, chaſſerent les habitans de Délos, pour l'entiere expiation de cette île, à cauſe de quelques crimes anciens qui les rendoient incapables de participer aux choſes ſacrées. Diodore de Sicile, L. XII, c. 77, dit que ce fut pour avoir fait ſecrétement alliance avec les Lacédémoniens. Peut-être ces deux motifs concoururent-ils à cette punition. Quoi qu'il en ſoit, les Athéniens,

» Nous avons eu des preuves plus ré-
» centes de la véracité de ces ora-
» cles [1]. Et puiſqu'aujourd'hui ils
» ont entiérement ceſſé, il eſt aſſez con-
» venable que nous trouvant dans le
» temple d'Apollon Pythien, nous re-
» cherchions les cauſes de cette révo-
» lution ».

Pendant cet entretien nous nous étions avancés du temple vers la porte de la ſalle où les Cnidiens avoient coutume de s'aſſembler (*l*). Nous y entrons. Les amis que nous allions joindre nous avoient prévenus, & s'étoient aſſis pour nous attendre. Tous les autres ſe tinrent tranquilles, parce que c'étoit l'heure du bain, & voyoient frotter d'huile les athletes [2]. Demetrius ſeul nous dit en ſouriant :

Plaiſanterie ſur les diſputes de Grammaire.

ſelon Thucydide, *ib.* c. 32, attribuant à cette expulſion, les malheurs qu'ils éprouverent depuis, déterminés d'ailleurs par un ordre de l'oracle de Delphes, rétablirent, l'année d'après, les Déliens dans leur patrie.

[1] Mot à mot ; *nous avons eu des apparitions plus récentes de ces oracles.*

[2] Le texte dit : *les autres ſe tinrent tranquilles à cauſe de l'heure qu'il étoit, ſe frottans d'huile, & regardant les athletes.*

» Mentirai-je, ou dirai-je vrai,
» si je dis que vous me paroissez n'avoi
» sous la main aucun sujet de discussion
» bien intéressant? Je vous vois tous dis-
» posés à l'oisiveté, & l'air tourné à la
» bagatelle ». Il est vrai, lui dit Hé-racléon de Mégare [1], « que nous
» ne cherchons pas pourquoi le verbe
» *Ballo*, perd une des deux *L* au fu-
» tur, ni quelle est la racine des mots
» *meilleur*, *pire*, *très-bon*, *très-mau-*
» *vais* [2]. Car les questions de cette
» nature font rider le front. Mais il
» en est d'autres qu'on peut traiter pai-
» siblement, sans froncer les sourcils,

[1] Cet Héracléon de Mégare ne m'est point connu. Je n'ai trouvé dans Fabricius & ailleurs, qu'un Héracléon d'Egypte, Grammairien, qui ne peut être celui de Plutarque, lequel, comme on va le voir, plaisante Demetrius sur la Grammaire.

[2] Héracléon se moque par-là des disputes grammaticales, dont il ne paroît pas faire grand cas. On ne peut pas cependant méconnoître leur utilité, lorsqu'on n'en abuse point, & qu'on ne leur donne pas plus d'importance qu'elles ne méritent. Elles peuvent alors jetter beaucoup de jour sur des endroits obscurs, & éclairer le raisonnement. Le verbe grec *ballo* signifie *frapper*.

» ſans prendre un air réfrogné, ſans » offenſer les aſſiſtans. Recevez-nous » donc au milieu de vous, répliqua Demetrius, » & admettez-y avec nous, » une queſtion bien convenable au lieu » où nous ſommes, qui vient de s'é- » lever parmi nous, & que l'intérêt » d'Apollon ne rend étrangere à per- » ſonne. Mais prenez garde que ſa diſ- » cuſſion ne vous faſſe froncer les ſour- » cils ».

Nous nous aſſimes pêle-mêle avec eux ; & Demetrius n'eut pas plutôt propoſé la queſtion, que Didyme le Cynique, ſurnommé Planetiades [1], ſe leva bruſquement, & frappa deux ou trois fois la terre de ſon bâton, en s'écriant : « ô Dieux ! vous êtes venus » nous propoſer une queſtion difficile » à réſoudre, & qui demande une lon- » gue diſcuſſion. Il ne faut pas être ſur- » pris, a dit Héſiode, ſi on ne trouve » plus parmi nous la pudeur & la crain- » te [2] ; tant eſt grande notre cor-

[1] Je n'ai rien trouvé ſur ce Didyme le Cynique. Son nom de Planétiades lui venoit apparemment de la vie errante qu'il menoit.

[2] Dans le paſſage d'Héſiode, qui ſe trouve

» ruption ! & ſi la Providence divine
» nous a abandonnés, en nous ôtant
» tous les oracles. Je vous demande-
» rai, pour répondre à votre queſtion,
» pourquoi Apollon n'a pas fait ceſſer
» plutôt les oracles ? & pourquoi Her-
» cule, ou un autre Dieu, n'a pas en-
» levé le trépied [1], ſouillé par l'im-
» piété des queſtions qui lui étoient
» faites. Les uns pour le tenter comme
» un ſophiſte, venoient lui demander
» s'ils trouveroient des tréſors, s'ils re-
» cueilleroient de riches ſucceſſions ;
» d'autres, ſi des mariages illégitimes ſe-
» roient favoriſés. Pythagore étoit dans
» l'erreur, quand il diſoit que les hom-
» mes devenoient meilleurs, en s'ap-
» prochant des Dieux. Au contraire
» on oſe expoſer ouvertement au Dieu
» des paſſions & des deſirs qu'on auroit

---

dans ſon poëme des ouvrages & des jours, v. 199, il y a la Pudeur & Néméſis, dont il fait deux divinités. Néméſis étoit la déeſſe de la vengeance, qui puniſſoit les crimes des hommes. Ainſi en le rendant par crainte, je crois avoir préſenté la penſée du Poëte.

[1] Voyez le Traité ſur l'inſcription EI, pag. 29.

rougi

» rougi de faire connoître à un homme « ſage » [1].

Il alloit pourſuivre, lorſque Heracleon le tira par ſon manteau; & comme de toute l'aſſemblée, j'étois le plus familier avec lui : Mon cher Planetiade, lui dis-je, ceſſez de provoquer un Dieu facile à s'irriter, & dont l'humeur n'eſt rien moins que douce; quoique, ſelon Pindare, il dût être plein de bonté pour les hommes. Soit que nous le regardions comme le ſoleil même, ou comme le pere & le ſouverain de cet aſtre, infiniment élevé au deſſus de ce monde viſible, il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ne daigne plus parler aux hommes, lui qui eſt le principe de leur naiſſance, de leur nourriture, de leur vie & de leur intelligence. Peut-on croire auſſi que la Providence divine, qui comme une mere tendre & bienfaiſante produit & conſerve toutes choſes pour notre uſage, ne montre, que dans la divination ſeule, du reſſentiment des outrages qu'elle reçoit de nous, & qu'après nous en avoir fait don dès l'origine du monde, elle nous

Lamprias réfute ce ſentiment.

[1] Mot à mot; *à une perſonne âgée.*

la retire aujourd'hui ; comme si le nombre des méchans n'eut pas dominé parmi les hommes, lorsque l'univers étoit rempli d'oracles. Reprenez donc votre place, & faisant treve en faveur des jeux Pythiques [1], avec la perversité humaine, à laquelle vous avez déclaré une guerre ouverte, cherchez ici avec nous une autre cause de la disparution des oracles. Mais, je le répete, craignez d'irriter Apollon, & laissez-nous ce Dieu propice. Tout l'effet de mes représentations fut que Planetiade gagna la porte sans rien dire, & nous quitta.

La divination venant de Dieu, ne peut cesser que par sa volonté.

Après un moment de silence, Ammonius, m'adressant la parole : « Prenons garde, Lamprias, me dit-il [2], » à ce que nous allons faire.

[1] Plutarque suppose que cet entretien eut lieu pendant la célébration des jeux pythiens ; & tant qu'ils duroient, les peuples de la Grece qui étoient en guerre, cessoient toutes les hostilités, afin de pouvoir assister à ces jeux, & de participer aux sacrifices qui s'y faisoient.

[2] Ceci prouve que c'est Lamprias qui rend compte à Terentius Priscus de cet entretien, comme je l'ai observé au commencement, puisque c'est à lui qu'Ammonius

» L'examen de cette question demande » la plus grande réserve ; il est d'une » extrême conséquence de nier que » Dieu soit l'auteur du silence des ora- » cles : dire qu'ils ont cessé par toute » autre cause que la volonté divine, » c'est faire soupçonner que Dieu ne » les a pas introduits dans le monde, » & qu'ils ont une autre origine. Car » il n'est point de puissance supérieure » à celle de Dieu qui puisse abolir la » divination, si elle est réellement son » ouvrage. Aussi ce que j'ai sur-tout » désapprouvé dans le raisonnement » de Planetiade, c'est l'inconstance qu'il » attribuoit à Dieu, qui, selon lui, » tantôt favorisoit la perversité des hom- » mes, & tantôt lui étoit contraire. » Il faisoit de la Divinité un roi ou un » tyran qui fermant une porte aux mé- » chans, leur en ouvre une autre, & » répond à leurs demandes ».

» Mais comme rien ne doit paroî- » tre plus digne des Dieux, que de » ne mettre en œuvre que des moyens » suffisans, sans jamais en employer

La dépopula. tion de la Grece, cause de ce silence.

s'adresse maintenant, & que c'est lui qui a toujours parlé à la premiere personne.

» d'inutiles ou de superflus, on peut » prendre ce principe pour regle de » leur conduite. Or la dépopulation » qu'ont causée dans toutes les parties » de l'univers les séditions & les guer- » res précédentes, s'étant fait princi- » palement sentir dans la Grece, au » point qu'elle pourroit à peine mettre » sur pied trois mille hommes d'in- » fanterie, tandis que la seule ville de » Mégare en envoya un pareil nombre » à la bataille de Platée [1]; à quoi » auroit servi de laisser subsister un si » grand nombre d'oracles, qu'à ren- » dre plus sensible la solitude de la » Grece? Dieu auroit sûrement en » cela fourni matiere à plus d'une in- » culpation [2]. De quelle utilité seroient » aujourd'hui les oracles de Tégyre & » de Ptous, où l'on trouve à peine » dans tout un jour un berger qui » garde ses troupeaux »?

Révolutions arrivées à l'oracle de Delphes.

» Cet oracle même de Delphes le » plus ancien & le plus célebre de tous, » fut long-temps réduit à une vaste so-

[1] Voyez Hérodote, L. IX, c. 39.

[2] Ce passage paroît altéré. J'ai suivi le sens que propose M. Reiske, que j'ai cru le plus conforme à ce qui précede.

» litude, par un affreux dragon, qui
» le rendoit, dit-on, inacceſſible ; quoi-
» qu'à dire vrai, je crois que dans
» cette occaſion on prend l'effet pour
» la cauſe. Ce fut vraiſemblablement la
» ſolitude du lieu, qui attira ce monſ-
» tre, plutôt qu'il ne cauſa lui-même
» cette ſolitude [1]. Lorſque, par la
» faveur du Dieu, la Grece eut ré-
» tabli pluſieurs de ſes villes, & que
» le pays ſe fut repeuplé, l'oracle eut
» deux prophéteſſes qui montoient tour-
» à-tour ſur le trépied, & une troi-
» ſieme deſignée, qui leur ſervoit comme
» d'aſſiſtante [2]. Il n'y a plus aujour-

[1] L'oracle de Delphes éprouva, du temps même des Païens, des diſgraces fréquentes. On a vu qu'Hercule enleva le trépied, & tranſporta l'oracle à Phénée en Arcadie. Pauſanias, L. X, pag. 620, dit qu'il fut depuis enlevé par un brigand de l'île d'Eubée, enſuite par Pyrrhus, fils d'Achille, par l'armée de Xerxès, par les Gaulois, par les Généraux des Phocéens, & enfin par Néron. Ce fut ſans doute dans une de ces révolutions, que le dragon femelle, dont parle Plutarque, s'étoit établi dans les environs de Delphes, que le ſilence de l'oracle avoit réduit en ſolitude.

[2] Cette troiſieme étoit comme ſurnumé-

» d'hui qu'une seule prophétesse, &
» l'on ne s'en plaint pas; car elle suffit
» aux besoins du pays. Il ne faut donc
» pas accuser Apollon. Ce qui reste ici
» de divination est suffisant pour ceux
» qui viennent consulter l'oracle, &
» personne ne s'en retourne mécontent.
Iliad. II, v. 96. » Agamemnon avec neuf hérauts, avoit
» de la peine à contenir l'assemblée des
» Grecs; tant elle étoit nombreuse.
» Au contraire vous verrez ici dans peu
» de jours, que sur ce théâtre, une
» seule voix se fait entendre facilement
» de tous les spectateurs [1]. De même
» la divination employa plusieurs orga-
» nes, lorsque la population étoit plus
» nombreuse. Mais aujourd'hui, il fau-
» droit s'étonner, si Dieu prodiguoit
» inutilement ses oracles, & les laissoit

---

raire, & servoit à remplacer une de celles qui étoient en exercice, lorsqu'elle venoit à mourir, ou qu'elle ne pouvoit pas monter sur le trépied.

[1] On célébroit alors, comme je viens de le dire, les jeux pythiens, qui étoient toujours accompagnés de la représentation de quelque piece de théâtre, où les poëtes & les acteurs venoient disputer le prix de leur art.

» ou s'écouler comme l'eau, ou se perdre dans les airs, comme ces échos qui, dans les lieux solitaires, répetent les cris des bergers & des troupeaux ».

Toutes les productions des Dieux ne sont pas immortelles.

Après qu'Ammonius eut parlé, Cléombrote voyant que je gardois le silence, m'adressa la parole, & me dit : » Est-ce que vous êtes convenu que » Dieu a lui-même établi & aboli les » oracles & la divination » ? Point du tout, lui répondis-je ; j'assure au contraire que Dieu n'a aboli ni l'un ni l'autre. Il est vrai que les Dieux nous ont donné pour notre utilité bien des choses qui sont sujettes au changement & que la matiere dont elles sont composées passe par différens états. Leur origine ne les garantit pas de la dissolution. Je crois que la divination est sujette aux mêmes vicissitudes. La bonté divine a fait aux hommes des dons précieux, mais elle ne leur a rien donné d'éternel. Les Dieux seuls sont immortels, a dit Sophocle, leurs ouvrages ne le sont pas. Il faut laisser à ceux qui connoissent la nature des choses, & les qualités de la matiere, le soin de chercher quelle est la vertu & la puissance des oracles,

de maniere cependant que Dieu en soit toujours le principe. Il seroit insensé & même ridicule d'imaginer que Dieu semblable aux ventriloques qu'on appelloit autrefois Euryclées, & qu'on nomme aujourd'hui Pythons [1], entre dans le corps des prophetes, & qu'il se serve de leurs organes, pour faire entendre ses réponses.

Les Génies, êtres intermédiaires entre les dieux & les hommes.

« Vous avez raison, me dit Cléombrote. « Mais comme il est difficile » de comprendre & de déterminer jusqu'à quel point, & dans quels effets » il faut faire intervenir la Providence » divine, les uns ne lui en attribuent » aucun, les autres les mettent tous sur » son compte & tous s'éloignent également du juste milieu, le seul point » convenable. Il est plus sensé de dire,

[1] Euryclès étoit un Ventriloque d'Athenes, qui passoit pour faire des prédictions vraies, parce qu'on croyoit qu'il avoit un génie ou démon dans les entrailles. Ce fut de lui que tous les devins prirent le nom de Ventriloques & d'Euryclées, selon Suidas. On donne la même origine au mot Pythons, qu'on fait venir d'un certain Python, imposteur habile en ce genre. Voyez Vandale, pag. 86.

» avec quelques autres, que comme
» Platon, en imaginant un élement
» qui eſt le ſujet des qualités propres
» aux ſubſtances, & qu'on appelle au-
» jourd'hui la matiere & la nature, a
» délivré les philoſophes d'un grand
» nombre de difficultés conſidéra-
» bles (*m*); de même ſelon moi,
» ceux qui ont ſuppoſé des êtres in-
» termédiaires entre les Dieux & les
» hommes, & ont trouvé le nœud qui
» nous lie avec eux, ont levé un bien
» plus grand nombre de difficultés
» épineuſes; ſoit que cette doctrine
» vienne de Zoroaſtre & des Mages,
» ſoit qu'elle tire ſon origine de la
» Thrace & d'Orphée, de l'Egypte
» & de la Phrygie; comme le font
» conjecturer les ſacrifices & les rites,
» qui ſont en uſage dans ces deux pays,
» où de cérémonies lugubres & fune-
» bres ſe trouvent mêlées avec celles
» qu'on pratique pour les Dieux cé-
» leſtes (*n*). Parmi les Grecs, Homere
» emploie indifféremment les noms de
» Dieux & de Génies, & appelle quel-
» quefois les premiers, des Démons:
» Héſiode eſt le premier qui ait diſ-
» tingué d'une maniere préciſe quatre

Nature des Génies ſelon Héſiode.

» eſpeces d'êtres intelligens, les Dieux,
» les Démons qu'il ſuppoſe nombreux
» & bienfaiſans, enſuite les héros, au
» nombre deſquels il place les demi-
» Dieux, & enfin les hommes. D'au-
» tres admettent dans les ames le même
» changement que dans les corps ; &
» comme la terre ſe change en eau,
» l'eau en air, & l'air en feu, la na-
» ture tendant toujours à ſe ſubtiliſer [1];
» de même parmi les ames humaines,
» celles qui ſont plus vertueuſes devien-
» nent des héros, les héros ſont chan-
» gés en Démons & quelques-unes en
» petit nombre, entiérement purifiées
» par un long exercice des vertus, ſont
» élevées à la nature divine. Il en eſt
» au contraire qui incapables de mai-
» triſer leurs deſirs, ſe rabaiſſent juſ-
» qu'à ſe plonger de nouveau dans des
» corps mortels, pour y mener, comme
» dans un athmoſphere nébuleux, une
» vie obſcure & miſérable [2]. Hé-

[1] Mot à mot; *la nature tendant toujours en haut.*

[2] C'eſt la doctrine de la Métempſ[illegible]oſe que Cléombrote déſigne vraiſemblablement ici. Pythagore n'en étoit pas l'inventeur, &

» ſiode penſe qu'après une certaine » révolution de ſiecles, les Démons » ſubiſſent la mort, & il déſigne cet » eſpace de temps d'une maniere en- » veloppée, en faiſant dire à une Naïade :

» La nature de l'homme a borné la durée ;
» La corneille neuf fois en égale le cours,
» Et celle-ci du cerf voit quatre fois les jours ;
» Au corbeau de trois cerfs la vie eſt aſſurée ;
» Le phénix vit neuf fois l'âge du noir cor- » beau.
» Filles de Jupiter, nymphes toujours aima- » bles,
» Les long jours du phénix rendent ſon ſort » très-beau ;
» Les vôtres ſont dix fois encore plus durables.

» Ceux qui ne prennent pas le mot » d'*âge* dans ſon véritable ſens, pro- » longent ce temps juſqu'à une durée » infinie. On ne doit l'entendre que » d'une année ; & alors la vie des Dé- » mons ne ſera en tout que de 9720

---

paroiſſoit avoir emprunté ce ſyſtême des Egyptiens, chez qui il avoit long-temps ſéjourné dans ſes voyages.

» ans (*o*). Plusieurs mathématiciens re-
» tranchent encore sur ces années, &
» Pindare même ne les porte pas au
» delà de ce nombre, lui qui prétend
» que les Nymphes égalent la durée
» des arbres, & que c'est pour cela
» qu'on les appelle *Hamadryades* [1] ».
Dans quel sens il faut prendre le mot d'âge.
Comme il parloit encore, Demetrius l'interrompit : « Cléombrote, lui dit-il,
» comment pouvez-vous dire que l'âge
» de l'homme ne signifie qu'une année?
» soit qu'on l'entende seulement du
» temps de sa vigueur, soit qu'on le
» prenne pour toute sa vie, comme quel-
» ques-uns lisent dans Hésiode [2], sa
» durée n'est pas aussi courte que vous
» le dites. Ceux qui suivent la pre-
» miere leçon [3], entendent avec

---

[1] De deux mots grecs, ἅμα *ensemble*, & δρυς *chêne*, & tout autre arbre.

[2] Il y a dans le texte d'Hésiode, tel que Plutarque le cite, ἀνδρῶν ἡβώντων *des hommes dans la vigueur de l'âge*. D'autres lisoient ἀνδρῶν γηράντων *des hommes parvenus à la vieillesse*. Cléombrote dit donc que de quelque maniere qu'on lise & qu'on entende le passage d'Hésiode, on ne peut pas faire signifier au mot *âge*, l'espace d'une seule année.

[3] C'est-à-dire, ceux qui entendent ce

„ Heraclite par l'âge de l'homme, un
„ eſpace de trente ans, temps auquel un
„ fils peut lui-même devenir pere [1].
„ Ceux qui l'entendent dans le ſecond
„ ſens [2], donnent à l'âge de l'homme
„ cent huit ans. Ils diſent que la moi-
„ tié de la vie humaine eſt de cin-
„ quante-quatre ans, nombre compoſé
„ de l'unité des deux premiers nom-
„ bres plans, des deux premiers quar-
„ rés, & des deux premiers cubes [3].

---

paſſage, du temps où l'homme eſt dans ſa vigueur.

[1] Cela ne doit pas être pris à la lettre. Il n'y a point d'homme qui ne puiſſe devenir pere avant cet âge; mais communément les anciens ſe marioient plus tard que nous, & à peu-près vers l'âge que Plutarque fixe pour devenir pere.

[2] C'eſt-à-dire, ceux qui liſent dans Héſiode, le temps de la vieilleſſe, & qui comprennent toute la durée de la vie.

[3] Le nombre 54 eſt compoſé des nombres 1, qui eſt l'unité; des nombres 2 & 3, qui ſont les deux premiers nombres ſimples, de 4 & de 9, les deux premiers quarrés, & des deux premiers cubes, 8 & 27. En joignant enſemble tous ces nombres, 1, 2, 3, 4, 8, 9, 27, dont le dernier eſt la ſomme des autres, on a 54.

„ Ce ſont les nombres que Platon a „ auſſi employés pour la création de „ l'ame (*p*). Héſiode paroît avoir voulu „ faire alluſion, quoique d'une maniere „ obſcure, à cet embraſement univer- „ ſel, qui détruira les nymphes & les „ eaux :

» Ce feu dévorera ces déités chéries,
» Qui préſident aux eaux, aux boſquets, aux prairies.

Ce que ſignifie le mot *année*.

„ Je reconnois ici, dit alors Cléombrote, „ cet embraſement des Stoïciens, dont tout le monde parle, „ & je vois qu'après avoir envahi les „ vers d'Héraclite, & d'Orphée, il „ s'eſt encore ſaiſi de ceux d'Héſiode. „ Mais je ne crois ni à la deſtruction „ du monde, ni à d'autres effets auſſi „ impoſſibles; & les paroles que vous „ avez rapportées ſur la vie des ani- „ maux, & en particulier ſur celle de „ la corneille & du cerf, prouvent „ qu'on ne doit pas admettre un auſſi „ grand nombre d'années (*q*). Au reſte, „ comme l'année renferme dans ſa du- „ rée le commencement & la fin de „ tout ce que les différentes ſaiſons

„ amenent, & que la terre produit de „ ſon ſein, on peut, ce me ſemble, très„ bien ſe ſervir du mot d'année pour „ déſigner l'âge de l'homme. Vous„ même vous reconnoiſſez qu'Héſiode „ appelle la vie de l'homme, *âge*. N'eſt„ ce pas „? Demetrius en convint. " Il „ eſt également certain, reprit Cléombrote, „ que l'on exprime ſouvent par „ un même terme la meſure & la choſe „ meſurée, comme on le voit dans les „ mots *hemine*, *boiſſeau*, *amphore* & „ *muid*. Ainſi, comme nous donnons „ particuliérement le nom de nombre „ à l'unité qui eſt la plus petite meſure, & le principe de tous les nombres; de même Héſiode donne à „ l'année qui eſt la premiere meſure „ de la vie humaine, le nom d'âge „ dont l'année eſt la meſure. Car les „ nombres qui ſe forment de ces premiers, n'ont pas les propriétés les „ plus remarquables en ce genre. Le „ nombre 9720 eſt formé des quatre „ premiers nombres en commençant „ par l'unité, joints enſemble & multipliés quatre fois, ou de dix fois „ quatre. Car de l'une & l'autre maniere on a quarante pour produit;

„ & ce dernier nombre triplé ſucceſſi-
„ vement juſqu'à cinq fois donne pour
„ réſultat le nombre 9720 (r). Mais je
„ n'ai pas beſoin d'entrer en diſcuſſion
„ ſur ce point avec Demetrius. Que
„ le temps dans lequel l'ame des Génies
„ & la vie des héros éprouvent des chan-
„ gemens, ſoit plus long ou plus court,
„ qu'il ſoit déterminé ou incertain, il
„ n'en ſera pas moins prouvé dans
„ l'une & l'autre ſuppoſition, par des
„ témoins de la plus haute antiquité
„ & d'une ſageſſe reconnue, qu'il eſt
„ entre les Dieux & les hommes des
„ êtres intermédiaires, ſujets aux paſ-
„ ſions & aux viciſſitudes de l'huma-
„ nité, & que nous devons, d'après
„ la tradition de nos peres, reconnoî-
„ tre & honorer ſous le nom de
„ Génies „.

Symboles ſous leſquels on repréſen-toit les Gé-nies.

„ Xenocrate, l'ami de Platon, pour
„ nous en donner une idée, employoit
„ les figures des triangles. Il repré-
„ ſentoit la divinité par le triangle
„ équilateral, l'humanité par le trian-
„ gle ſcalene, & les Démons par le
„ triangle iſocele. Le premier a ſes trois
„ côtés parfaitement égaux; dans le
„ ſecond, ils ſont tous trois inégaux.

„ Le troiſieme, dont deux côtés ſont
„ égaux, & l'autre inégal, convient
„ aux Génies, qui réuniſſent aux affec-
„ tions humaines la puiſſance divine [1].
„ La nature elle-même en a mis ſous
„ nos yeux des images ſenſibles, celles
„ des Dieux, dans le ſoleil & les aſ-
„ tres; celles des mortels dans les va-
„ peurs qui s'enflamment, dans les
„ cometes & les autres météores ignés.
„ Euripide y fait alluſion dans ces
„ vers:

» A peine touchoit-il à la fleur de ſon âge;
» Que ſemblable à l'éclair qui brille dans les
» cieux,
» Et qui dans un inſtant diſparoît à nos yeux,
» Il parut, & la mort fut ſon triſte partage.

„ La lune a un rapport frappant avec
„ les Génies dont elle repréſente les
„ changemens [2], par les progrès &
„ les diminutions périodiques de ſa lu-

---

[1] Nous verrons encore ces figures des triangles employées plus bas, pour la formation des principes conſtitutifs de l'univers.

[2] J'ai ſuivi dans cet endroit les conjectures de Turnebe & des notes manuſcrites d'Amyot.

„ miere, qui la font appeller par les uns
„ un aſtre terreſtre; par les autres,
„ une terre céleſte; par d'autres enfin
„ le partage d'Hecate céleſte & ter-
» reſtre [1] ».

Les Génies interpretes & miniſtres des Dieux.

„ Si l'on ſupprimoit l'air répandu
„ entre la terre & la lune, ou détrui-
„ roit l'aſſemblage & l'union de toutes
„ les parties de l'univers, en ne laiſ-
„ ſant au milieu qu'un eſpace vuide
„ & ſans liaiſon. De même ceux qui
„ n'admettent pas l'exiſtence des Gé-
„ nies, détruiſent tout commerce en-
„ tre les Dieux & les hommes, en
„ ôtant cette claſſe d'êtres que Platon
„ appelle les interprétes & les miniſ-

---

[1] Hécate étoit chez les anciens une triple divinité, déeſſe des bois ſous le nom de Diane, dans les cieux, la Lune ou l'Hécate céleſte, & dans les enfers, Proſerpine ou l'Hécate terreſtre; car ils donnoient ce ſurnom de terreſtre au ſéjour des enfers, ſoit parce que les enfers étoient placés ſous la terre, ſoit parce qu'ils ſe ſervoient de cette épithete, pour déſigner en général tout ce qui étoit terrible. Plutarque dans ſon Traité ſur la figure qui paroît dans la lune, ſoutient ce qu'il fait dire ici à Cléombrote, que la lune eſt une terre, & non pas un aſtre.

„ tres des Dieux. Du moins ils nous
„ mettent dans la néceſſité de tout con-
„ fondre, d'aſſujettir les Dieux aux
„ paſſions humaines, & de les arra-
„ cher, en quelque ſorte, du ciel, pour
„ les faire vaquer aux affaires des mor-
„ tels, comme on dit que les femmes
„ de Theſſalie font deſcendre la lune
„ ſur la terre [1]. Cette opinion de
„ leur pouvoir s'accrédita, dit-on,
„ par la ruſe d'Aglaonice fille d'Hé-
„ getor, qui verſée dans les connoiſ-
„ ſances aſtronomiques, faiſoit croire
„ au vulgaire, dans les éclipſes de lune,
„ que par ſes charmes magiques, elle

---

[1] On voit ici combien l'idée que les Païens & les Philoſophes eux-mêmes avoient de la Divinité, étoit inſuffiſante. Ils ſe figuroient qu'elle ne pouvoit s'occuper des événemens du monde, & préſider aux deſtinées des hommes, ſans ſortir de cet état de calme & de paix, qu'ils ſuppoſoient avec raiſon être ſon partage, mais qui s'accorde très-bien avec cette Providence univerſelle, cette vigilance toujours active, qui ſans effort, ſans mouvement & ſans ſucceſſion, embraſſe tous les lieux & tous les temps, & opere tout dans le monde phyſique & dans le monde moral.

„ attiroit du ciel cette planete [1] „.

„ Nous ne devons pas ajouter foi „ aux discours de ceux, qui prétendent „ que Dieu mépriſe la divination, les „ ſacrifices & les fêtes. Mais ne croyons „ pas non plus qu'il y préſide lui-même. „ Il y a des Génies dont les Dieux ſe „ ſervent comme de miniſtres & de „ ſerviteurs, à qui le ſoin des fêtes „ & des myſteres eſt confié. Il en eſt „ d'autres qui ſont chargés de parcourir „ la terre, & de punir l'orgueil & le „ crime de ſes habitans. Il en exiſte „ d'un troiſieme ordre qu'Héſiode ap- „ pelle les ſages & juſtes diſpenſateurs „ des biens, qui jouiſſent des honneurs „ de la royauté, parce que la bienfai- „ ſance eſt l'appanage du pouvoir ſu- „ prême „ (*s*).

Différens degrés de vertu parmi les Génies.

„ Les Génies différent entr'eux par „ leurs vertus, comme les hommes. „ Leur nature eſt ſujette aux déſor- „ dres des paſſions & des erreurs. Les „ uns ont des qualités foibles & lan- „ guiſſantes, qui ſont comme les reſtes

[1] Voyez les préceptes de mariage, Tom. II, pag. 194.

„ de leur imperfection ; les autres ont
„ des vices plus nombreux & plus dif-
„ ficiles à guérir. Nous trouvons des
„ traces & des signes multipliés des cette
„ distinction dans les initiations, & les
„ sacrifices & dans beaucoup de récits
„ fabuleux. Par rapport aux mysteres,
„ où l'on voit les preuves les plus frap-
„ pantes & les plus certaines de la vé-
„ rité, sur la nature des Génies, je di-
„ rai avec Hérodote, que ma bouche
„ se taise [1] ».

„ Pour moi je ne crois pas que les
„ Dieux soient honorés par ces fêtes &
„ ces sacrifices, & qu'ils voyent avec
„ complaisance dans ces jours funestes,
„ des hommes déchirer cruellement des
„ victimes humaines, dévorer des chairs
„ sanglantes, observer des jeûnes ri-
„ goureux, se livrer à des gémissemens
„ lugubres, se permettre des propos
„ obscenes, & dans des transports
„ d'agitation & de fureur, pousser des

Les sacrifices des victimes humaines abominables aux dieux.

[1] Hérodote en rapportant plusieurs usages religieux des peuples dont il écrit l'histoire, dit souvent qu'il ne se permettra pas de répéter ce que les Prêtres lui en ont appris.

„ cris affreux [1]. Mais je dirai que
„ ces fêtes & ces ſacrifices n'ont été
„ établis que pour appaiſer les mau-
„ vais Génies, & détourner les effets
„ de leur méchanceté. Si autrefois on
„ a immolé des victimes humaines, ce
„ n'eſt pas que les Dieux ayent jamais
„ demandé & reçu de pareils ſacrifi-
„ ces. Si les Rois & les Généraux d'ar-
„ mée ont livré leurs enfans pour ſer-
„ vir de victimes, s'ils les ont égorgés
„ eux-mêmes, & s'ils ont préſidé à
„ ces ſacrifices barbares, un grand in-
„ térêt le leur inſpiroit. Ils vouloient
„ éloigner les effets de la colere, du
„ reſſentiment & des caprices de ces
„ Génies malfaiſans, ou appaiſer leur
„ vengeance : quelquefois même ils
„ cherchoient à aſſouvir les amours
„ violentes & tyranniques de ceux qui
„ ne pouvoient ou ne vouloient pas ſe
„ ſatisfaire. Hercule aſſiégea la ville
„ d'Œchalie [2] pour avoir une jeune

[1] C'eſt un paſſage de Pindare qui eſt altéré, mais que j'ai corrigé dans ma traduction, d'après Plutarque lui-même dans ſes Propos de table, L. VII, q. 5.

[2] Hercule étant devenu amoureux d'Iole,

„ princeſſe. Il arrive auſſi que ces Gé-
„ nies puiſſans & méchans, deman-
„ dent qu'on leur livre une ame encore
„ unie à ſon corps ; & quand ils ne
„ peuvent pas contenter leur paſſion,
„ ils frappent les villes de la peſte, &
„ les campagnes de ſtérilité. Ces fléaux
„ ne ceſſent que quand ils poſſédent
„ l'objet de leur amour [1]. D'autres
„ Génies ſont le contraire ; ils ſacri-

---

fille d'Euryte, roi d'Œchalie, ville de Laconie, dans une contrée du Péloponneſe du même nom, & ſachant que ſon pere l'avoit promiſe à celui qui tireroit le mieux de l'arc, il ſe préſenta, & eut l'avantage ſur tous ſes rivaux. Mais Eurytus refuſa de lui donner ſa fille, & Hercule, pour ſe venger, ſaccagea la ville d'Œchalie. Apollod. L. II, c. 29.

[1] Cléombrote fait alluſion à ces traits ſi communs dans la fable, où l'on voit de jeunes filles ou demandées en ſacrifice, ou expoſées à des monſtres marins, telles qu'Iphigénie, Hélene, Andromede, &c. Il attribue ces paſſions violentes à des démons malfaiſans qui vouloient jouir de l'objet de leurs deſirs, & le P. Baltus l'a cru de même dans ſon ouvrage ſur les Oracles, où il réfute celui de Vandale & de M. de Fontenelle. Mais je crois que les paſſions des prêtres des faux dieux ſuffiſent pour expliquer ces événemens. Ils profitoient habilement des malheurs pu-

Part. I, p. 172.

„ fient la perſonne aimée [1]. J'ai „ fait un long ſéjour dans l'île de „ Crete, où j'ai vu une cérémonie „ bien ridicule. On y montroit l'image „ d'un homme ſans tête, & on diſoit „ que cette figure repréſentoit Molus „ pere de Mérion, qui fut trouvé „ ſans tête pour avoir fait violence à „ une nymphe „.

Ce n'eſt pas aux Dieux, mais aux Génies, qu'il faut appliquer les fables qu'on en raconte.

„ Il ne faut pas mettre ſur le „ compte des Dieux, les rapts, les „ exils, les retraites, les états de „ ſervitude que des récits fabuleux leur „ attribuent; mais ſur celui des Gé- „ nies dont on a voulu faire paſſer „ à la poſtérité les actions, la puiſ- „ ſance & la vertu. Eſchyle a donc eu „ tort de dire :

» Et le chaſte Apollon fut exilé du ciel.

---

blics, qui ne tenoient qu'à des cauſes naturelles & phyſiques, pour obtenir de la ſuperſtitieuſe crédulité des peuples les moyens d'aſſouvir leurs paſſions.

[1] Le texte dit ſeulement, d'autres font tout le contraire. Mais ce qui ſuit détermine le ſens que j'ai adopté, & fait croire qu'il y a dans cet endroit quelques mots d'oubliés.

» Sophocle

„ Sophocle n'a pas plus de raison d'a-
„ voir dit dans Admete [1] :

» Et mon époux lui-même au moulin l'a con-
» duit.

„ Les prêtres de Delphes sont encore
„ plus loin de la vérité, lorsqu'ils croient
„ qu'Apollon a combattu contre un
„ serpent au sujet de son oracle, &
„ qu'ils souffrent que ces absurdités
„ soient répétées par les poëtes & les
„ orateurs qui disputent le prix sur les
„ théâtres, & qui semblent contredire
„ à dessein les plus augustes de leurs
„ cérémonies (*t*) ».

Philippe l'historien [2], qui étoit présent, surpris de cette imputation, demanda quelles étoient les cérémonies que les orateurs & les poëtes contredi-

[1] Il y a dans le grec; *& de même l'Admete de Sophocle.* Mais cela ne doit s'entendre que de la piece & non du personnage d'Admete. Car c'est Alceste qui parle en cet endroit; & c'est à elle seule que peuvent convenir ces paroles : *mon époux l'a conduit lui-même à la meule.*

[2] Ce Philippe est vraisemblablement un Philosophe Stoïcien de Prusе, ville de l'ancienne Bithynie, dont Plutarque parle dans ses Propos de table, L. VII, q. 7.

soient dans leurs disputes pour le prix.
„ Celles qui regardent l'oracle lui-même, répondit Cléombrote, & auxquelles la ville de Delphes a initié „ tous les Grecs depuis les Thermopyles jusqu'à Tempé [1]. Car la tente „ que l'on dresse tous les neuf ans dans „ le parvis du temple, ne représente „ point le repaire ténébreux d'un serpent, mais le palais d'un tyran ou „ d'un roi. Il faut en dire autant de „ l'irruption qu'on y fait en silence „ par la porte appellée Dolonia [2]. „ On y amene un enfant dont le pere

---

[1] C'étoit sans doute en mémoire de la fuite & de l'expiation d'Apollon à Tempé, que tous les peuples de la Grece, depuis les Thermopyles jusqu'à cette vallée, qui étoit en Thessalie, avoient été initiés aux mysteres de Delphes. Peut-être aussi que les Prêtres ne vouloient avoir autour d'eux que des gens sûrs & intéressés à maintenir le respect & la crédulité pour l'oracle.

[2] Ce nom de Dolonia n'est point connu d'ailleurs, & a paru suspect à M. Reiske, qui y substitue Dolopie, contrée voisine de la Thessalie, & par conséquent de Tempé; mais je n'ai rien osé changer sans l'autorité des manuscrits.

» & la mere ſont encore vivans [1],
» & qui porte des torches enflammées.
» Alors après avoir mis le feu à la
» tente, & renverſé la table, on s'en-
» fuit précipitamment par les portes du
» temple, ſans tourner la tête. Enfin
» cet enfant erre en divers lieux,
» où il eſt réduit en ſervitude, & ar-
» rive dans la vallée de Tempé, où
» il eſt purifié avec beaucoup de céré-
» monies. Tout cela, ſi je ne me trom-
» pe, fait ſoupçonner quelque grand
» crime, & quelque entrepriſe auda-
» cieuſe (*u*).

Abſurdité des fables qu'on débite ſur Apollon.

» Rien n'eſt plus abſurde, mon ami,
» que de ſuppoſer qu'Apollon, pour
» avoir tué un monſtre, ait beſoin d'ex-
» piation, qu'il fuie aux extrémités de
» la Grece, & qu'il y faſſe les mêmes
» libations que les hommes ont cou-
» tume de faire, pour appaiſer le cour-

[1] Les Romains appelloient ces enfans, *patrimi* & *matrimi*. On les employoit dans les cérémonies, comme étant de bon augure, parce qu'ils n'avoient encore éprouvé aucune de ces pertes malheureuſes pour des enfans.

» roux de ces Génies malfaisans [1]
» destinés à punir ces crimes anciens,
» dont rien ne peût effacer le souvenir.
» Le récit que j'ai entendu faire au su-
» jet de cette fuite & de cet exil, est
» absolument hors de vraisemblance ;
» & s'il a quelque chose de vrai, il
» faut qu'il soit arrivé alors à l'oracle,
» quelque chose d'important & d'ex-
» traordinaire. Mais je ne veux pas,
» pour parler avec Empedocle,

» En entassant toujours paroles sur paroles,
» Couper à tout moment le fil de mon dis-
cours,

» Permettez donc que je termine, com-
» me il est convenable, le sujet que

[1] Le texte ajoute ; qu'on appelle *Alastores & Palamnéens, comme étant destinés.* On a déja vu dans les Questions grecques, T. IV, p. 41, que de ces deux mots grecs, le premier signifie des scélérats dont les crimes sont de nature à ne pouvoir être oubliés, & le second, des gens vieillis dans le crime. Il est vrai que là Plutarque l'entend des hommes coupables de ces sortes de forfaits, & ici, des mauvais Génies destinés à les punir.

„ j'ai entamé. Car nous en sommes
„ à l'objet de la question, & j'oserai
„ dire, après bien d'autres, que lors-
„ que les Génies, qui président à la
„ divination, viennent à périr, les
„ oracles finissent aussi; ou qu'ils per-
„ dent toute leur vertu, lorsque les
„ Génies s'enfuyent, & transportent ail-
„ leurs leur habitation. Reviennent-ils
„ ensuite, après un long intervalle?
„ Alors les sanctuaires des oracles,
„ tels que des instrumens qu'on tou-
„ che, sont ranimés par leur présence
„ & font de nouveau entendre leur
„ voix „.

Quand Cléombrote eut fini, Hera-
cleon prit la parole : « Nous n'avons
„ ici, dit-il, aucun profane, qui n'ait
„ point été initié aux mysteres, & qui
„ pense des Dieux autrement qu'il ne
„ doit. Prenons garde, Philippe, d'é-
„ tablir sur cette matiere, des prin-
„ cipes erronés, & dont les conséquen-
„ ces nous meneroient loin „. Vous avez
„ raison, lui répondit Philippe : mais
„ qu'est-ce qui vous a le plus blessé
„ dans le discours de Cléombrote? Ce
„ qu'il a d'abord dit, reprit Heracleon,
„ que les oracles sont dirigés, non par

Les Génies sont sujets aux passions des hommes.

„ les Dieux, qui ne doivent avoir rien
„ de commun avec les hommes, mais
„ par les Génies miniſtres des Dieux,
„ me paroît raiſonnable. Mais d'attri-
„ buer à ces Génies, d'après des vers
„ d'Empedocle aſſez légérement appli-
„ qués, des crimes, des calamités,
„ des courſes pénibles impoſées par les
„ Dieux, enfin la mort même [1],
„ cette opinion, je l'avoue, me pa-
„ roît hardie, & plus digne d'un bar-
„ bare que d'un homme policé (x) „.

Cléombrote demanda à Philippe le nom & le pays de ce jeune homme. Lorſqu'il eut ſu ſon nom & ſa patrie: „ Nous ne déſavouons pas, lui dit-il, „ mon cher Heracléon, que nos diſcours „ n'aient quelque choſe d'étrange & „ d'extraordinaire. Mais dans une diſ-„ cuſſion de cette importance, il n'eſt „ guere poſſible d'établir une opinion „ raiſonnable, ſans donner une grande „ étendue à ſes principes. Et vous-mê-„ me vous êtes-vous apperçu que vous „ détruiſez ce que vous avez avancé? „ Vous admettez qu'il y a des Génies;

[1] Le texte ajoute: *comme à des hommes.*

„ mais en ne voulant pas qu'ils soient
„ sujets aux passions & à la mort, vous
„ leur ôtez l'existence. En quoi diffé-
„ reront-ils des Dieux, s'ils sont im-
„ mortels de leur nature, & que leur
„ vertu les mette au dessus des passions
„ & des erreurs [1] »?

Sont-ils sujets à la mort?

A ces mots, Heracléon s'étant mis à réfléchir en lui-même, Philippe prit la parole [2]. « Mon cher Heracléon, lui dit-il, „ Empédocle n'est pas le seul „ qui ait écrit que les Génies sont vi-

---

[1] Porphyre dans sa lettre à Annebon, & Jamblique, dans son Traité des mystères, ont traité fort en détail de la nature & des qualités des Génies, qui, intermédiaires entre les Dieux & les hommes, sont d'une nature plus parfaite que ceux-ci, & inférieure à celle des Dieux; mais, comme Cléombrote, ils en distinguent deux classes; l'une des Génies bons & vertueux, destinés à faire du bien aux hommes; l'autre des Génies vicieux & mal faisans, qui se plaisent dans le désordre; mais tous sujets aux erreurs, aux passions & à la mort.

[2] Philippe n'est point nommé dans le texte; mais Turnebe & Xylandre ont suppléé son nom d'après Eusebe; & c'est lui en effet qui raconte le trait qu'on va lire, comme la fin du récit le prouve.

„ cieux ; c'eſt encore Platon, Xenocrate
„ & Chryſippe. Démocrite lui-même,
„ lorſqu'il demande de n'avoir que des
„ images heureuſes, ſuppoſe évidem-
„ ment qu'il y en a de mauvaiſes &
„ de nuiſibles, dont les impreſſions vio-
„ lentes nous ſollicitent au mal [1].
„ Quant à leur mort, voici ce que
„ j'en ai entendu dire à un homme
„ qui ne manquoit ni d'eſprit, ni de
„ bon ſens. Le Rheteur Emilianus [2],
„ dont quelques-uns d'entre vous ont
„ pris les leçons, eut pour pere Epi-
„ therſe mon compatriote, & habile

---

[1] Plutarque, au commencement de la vie de Paul Emile, rapporte les paroles de ce Philoſophe. Démocrite dit qu'il faut prier les Dieux de ne nous offrir que des images heureuſes, & de nous envoyer, du milieu de l'air qui nous environne, des objets favorables & propices, plutôt que de ſiniſtres & de nuiſibles. Il ſuppoſoit, comme on voit, que les Génies étoient répandus dans l'air, & influoient delà ſur les deſtinées des hommes.

[2] Ces Emilianus eſt ſans doute ce Grammairien, qui, ſelon Jonſius, L. III, c. 18, § 1, vivoit du temps de Tibere. Etienne de Byſance, au mot *Nicée*, donne la liſte de ſes ouvrages.

„ grammairien, qui nous racontoit,
„ qu'il s'étoit embarqué pour l'Italie,
„ sur un vaisseau chargé de beaucoup
„ de marchandises & d'un grand nom-
„ bre de passagers. Pendant la navi-
„ gation, comme ils étoient vers le
„ soir auprès des îles Echinades [1],
„ le vent tomba tout-à-coup, & le na-
„ vire fut porté par les flots auprès des
„ îles de Paxas [2]. Tous les voyageurs
„ étoient bien éveillés, & plusieurs
„ même passoient le temps à boire,
„ lorsque tout-à-coup on entendit une
„ voix qui venoit du côté des îles, &
„ qui appelloit Thamus, avec tant de
„ force, que tout le monde en fut sur-

Récit de la mort du grand Pan.

---

[1] Les Echinades étoient cinq îles de la mer d'Epire, ou Ionienne, situées à l'entrée du golfe de Corinthe, près de l'embouchure du fleuve Achelous. Ovide, Métam. L. VIII, v. 583, dit que c'étoient autant de Naïades qui avoient été métamorphosées en îles par ce fleuve.

[2] C'étoient, selon Pline, L. IV, c. 12, deux îles placées entre celles de Leucadie & de Corcyre, dans la mer de Sicile. Turnebe croit que leur nom vient du verbe grec πήγνυμι *fiche, assemble, serre*, πήγας signifie *rocher*, & *paxas*, est selon le dialecte dorique.

» pris. Ce Thamus étoit un pilote
» Egyptien, que très-peu d'entre les
» passagers connoissoient de nom. Il
» se laissa appeller deux fois sans ré-
» pondre. A la troisieme il répondit.
» Alors celui qui l'appelloit renforçant
» sa voix, lui dit : Lorsque tu seras
» à la hauteur de Palodes [1], an-
» nonce que le grand Pan est mort.
» Epitherse nous racontoit que tous
» les voyageurs effrayés délibererent
» s'il falloit obéir à cet ordre, ou
» ne pas l'exécuter. Thamus déclara
» que si le vent soufflioit, lorsqu'il se-
» roit à la hauteur indiquée, il passe-
» roit sans rien dire; mais que si le
» calme les retenoit, il s'acquitteroit
» de l'ordre qu'il avoit reçu. Quand

---

[1] Je n'ai trouvé nulle part ce nom. Le Traducteur d'Eusebe, où l'on lit ce même récit, le rend par *marais*, & Turnebe croit qu'il désigne en général un lieu bourbeux, qu'il est en dialecte dorique pour παλώδης & qu'on donnoit ce nom à des endroits de la mer où l'embouchure de quelque fleuve amassoit beaucoup de limon. Plutarque s'en sert ailleurs pour désigner une mer bourbeuse. Amyot a traduit : *à l'endroit des basses*, apparemment *à des bas fonds*.

» le vaisseau fut auprès de Palodes, le
» vent tomba, & le calme le surprit de
» nouveau. Alors Thamus monta sur
» la poupe du vaisseau, & le visage
» tourné vers la terre, il cria (1) que
» le grand Pan étoit mort. A peine
» eut-il prononcé ces mots, qu'on
» entendit des gémissemens comme de
» plusieurs personnes surprises & affli-
» gées. Le bruit d'un événement qui
» s'étoit passé devant un si grand nom-
» bre de témoins, fut bientôt porté
» jusqu'à Rome. Tibere voulut voir
» Thamus, & il resta si persuadé de
» la vérité de son récit, qu'il fit les
» plus grandes recherches pour savoir
» quel étoit ce Pan. Les savans qu'il
» avoit en grand nombre auprès de lui,
» conclurent que c'étoit le fils de Mer-
» cure & de Penelope ». Quelques-
uns de ceux qui étoient présens, & qui avoient vu Emilianus dans sa vieillesse, confirmerent le récit de Philippe (y).

Les îles des Génies dans la Grande Bretagne.

Alors Demetrius nous raconta que la plupart des îles qu'on voit éparses dans la mer de la grande Bretagne, sont

[1] Mot à mot : *comme il l'avoit entendu.*

désertes, & que quelques-unes portent le nom d'îles des Génies & des héros; que l'Empereur l'y ayant envoyé pour les reconnoître, il aborda à une de celles qui étoient habitées [1], & dont les naturels en très-petit nombre, étoient regardés par les Bretons, comme des hommes sacrés & inviolables. Peu de temps après qu'il y fut arrivé, l'air se troubla, il s'éleva une tempête affreuse, accompagnée de tonerres & de vents impétueux. Lorsqu'elle eut cessé, les insulaires lui dirent qu'il venoit sûrement de mourir quelqu'un des principaux Génies; que comme une lampe, pendant qu'elle brûle, ne nuit à personne, & quand elle s'éteint, infecte de son odeur tous ceux qui sont auprès; de même les grandes ames, quand elles brillent dans tout leur éclat sont douces & bienfaisantes. Viennent-elles à s'éteindre & à périr? Elles excitent ordinairement, comme dans cette occasion, des tempêtes violentes; souvent même elles infectent l'air par des

[1] Le texte dit *à celle qui étoit le plus près des îles désertes, & qui avoit peu d'habitans.*

vapeurs empestées. Ils ajouterent que Saturne prisonnier dans une de ces îles, y étoit gardé par Briarée, & enseveli dans le sommeil ; que c'étoit le lien qu'on avoit imaginé pour le retenir captif ; & qu'il étoit environné d'une multitude de Démons qui lui servoient d'esclaves (z).

Sentiment des Stoïciens sur les Dieux & les Génies.

Cléombrote prenant la parole : « je » pourrois, dit-il, vous faire plusieurs » récits assez semblables. Mais il suffit » pour la question présente de ne pas » contrarier ceux que nous venons d'entendre, & de ne pas empêcher qu'on » ne les croie vrais. Je connois, ajouta-t-il, » des Stoïciens qui non-seulement ont sur les Génies la même » opinion que moi ; mais qui dans ce » grand nombre de Dieux qu'ils admettent, n'en reconnoissent qu'un seul » qui soit incorruptible & éternel, & » croyent que tous les autres sont nés, » & mourront un jour ».

Système des Epicuriens.

» Ne craignons point ces railleries » & ces sarcasmes que les Epicuriens » ne rougissent pas d'étendre jusqu'aux » Dieux & à la Providence qu'ils osent » traiter de fables. Une telle imputation » convient plutôt à cette infinité de

„ mondes, dont, selon eux, il n'y en
„ a pas un seul qui soit gouverné par
„ une raison divine; mais formés tous
„ par le hasard, ils se maintiennent
„ par la même cause (*aa*). S'il est
„ permis d'employer dans la philoso-
„ phie, l'arme du ridicule, c'est con-
„ tre ceux qui, dans des systèmes phy-
„ siques, admettent des images muet-
„ tes, aveugles & inanimées, qui sub-
„ sistent un nombre infini d'années
„ qu'elles passent tantôt à se montrer,
„ tantôt à errer çà & là, & qui éma-
„ nent des corps, pendant qu'ils sont
„ encore animés, ou long-temps après
„ qu'ils ont été brûlés ou réduits en
„ pourriture (*bb*). Le ridicule, je le
„ répete, est bien placé contre ceux
„ qui introduisent de semblables puéri-
„ lités [1] dans la philosophie; & qui
„ cependant ne peuvent souffrir qu'on
„ se fonde sur la nature & la raison
„ pour attribuer aux Génies une très-
„ longue vie ".

Réfutation de ce système.

« J'approuve fort, dit alors Ammo-

[1] Mot à mot : *des inepties & des autres.*

siens, « ce que Théophraste [1] a pro-
„ noncé sur cette matiere. Et qui em-
„ pêche que nous n'admettions une opi-
„ nion si respectable & si philosophi-
„ que? puisqu'en la rejettant, on détruit
„ bien des choses possibles, dont on ne
„ pourra plus donner la démonstration;
„ & qu'en l'admettant, on ne se jette
„ dans aucune conséquence fausse ou
„ impossible [2]. Je n'ai entendu faire

[1] Les notes manuscrites d'Amyot, au lieu de Théophraste, proposent de lire Cléombrote, par la raison que c'est cet interlocuteur qui a amené dans cet entretien, l'opinion sur l'existence des Génies, au lieu que jusqu'à présent, il n'a point été fait mention de Théophraste. Cette conjecture peut avoir quelque fondement; mais comme il est possible que Théophraste, dans quelqu'un de ses ouvrages que nous n'avons plus, & en particulier dans ceux qui traitoient des Dieux, ou dans celui qui rouloit sur la doctrine d'Empedocle, & que Diogene Laerce a cité dans la vie de ce Philosophe, comme il est possible, dis-je, qu'il eût exposé sur cette matiere, une opinion qui étoit connue de tous ceux à qui Ammonius parloit, je n'ai pas osé changer le texte sans l'autorité des manuscrits.

[2] J'ai suivi en cet endroit la correction de Turnebe, adoptée par Xilandre, Amyot

„ aux Epicuriens qu'une ſeule objection
„ contre les Génies qu'introduit Empé-
„ docle : c'eſt que ces eſprits étant mau-
„ vais & vicieux, ils ne peuvent être
„ heureux ni vivre long-temps, parce
„ que le vice, toujours frappé d'aveu-
„ glement, court rapidement vers ſa
„ ruine. Mais cette objection eſt mi-
„ ſérable. Si elle étoit fondée, il s'en-
„ ſuivroit qu'Epicure étoit moins ver-
„ tueux que le Sophiſte Gorgias, &
„ Métrodore, que le poëte comique
„ Alexis, puiſque celui-ci a vécu le
„ double de Métrodore, & Gorgias
„ trente ans de plus qu'Epicure [1].

& M. Reiske, qui au lieu de πολλὰ συφίλιται qui voudroit dire que le ſyſtême de Théophraſte entraîneroit pluſieurs conſéquences fauſſes & abſurdes, liſent ἰδὴ συφίλιται il ne s'enſuit aucune conſéquence, &c. Ce ſens eſt évidemment déterminé par l'enſemble du texte.

[1] Gorgias, fameux Rhéteur grec, contemporain de Socrate & de Platon, vécut cent cinq ans, ſelon Pauſanias, L. VI, c. 17. Epicure mourut âgé de ſoixante-treize ans, & ſurvécut à Métrodore de Lampſaque ſon diſciple, qui étoit mort ſept ans avant lui, à l'âge de cinquante-trois ans, au rapport de Diogene Laerce, dans la vie d'Epicure, L.

„ Nous disons au contraire que la force
„ est le partage de la vertu, & la
„ foiblesse, celui du vice, ce qu'on ne
„ doit pas entendre d'une vie cor-
„ porelle plus ou moins longue. En effet
„ nous voyons bien des animaux stupi-
„ des & lourds, lascifs & inconti-
„ nens, vivre plus long-temps que d'au-
„ tres qui ont plus d'intelligence & de
„ finesse. C'est donc à tort que les Epi-
„ curiens font dépendre l'éternité de
„ Dieu, du pouvoir qu'il a d'éviter ou
„ de repousser ce qui cause la destruc-
„ tion. Ils doivent reconnoître dans un
„ être infiniment heureux, une exemp-
„ tion totale des passions & de la mort,
„ sans qu'il ait besoin d'effort ou de
„ travail, pour s'y maintenir. Mais peut-
„ être, est-il injuste de disputer contre
„ des absens. C'est donc à Cléombrote
„ à reprendre le discours qu'il a inter-
„ rompu, sur la fuite, & les transmi-
„ grations des Génies „.

X, f. 23. Je ne sais à quel âge mourut Alexis, Poëte comique grec, oncle paternel de Ménandre. Mais par ce que Plutarque dit ici, il paroît qu'il avoit environ cent six ans, puisqu'il vécut le double de Méthrodore.

Récit fabuleux d'un homme extraordinaire.

" Je ſerois fort étonné, dit alors Cléombrote, „ ſi ce qui me reſte à „ dire, n'eſt pas plus abſurde que ce „ que j'ai dit, quoiqu'il s'accorde avec „ nos connoiſſances naturelles. Platon „ lui-même paroît le juſtifier. Il eſt „ vrai qu'il ne s'en explique pas bien „ clairement; mais ſon opinion quel- „ que obſcure qu'elle ſoit, ſemble le „ faire ſoupçonner; & cependant cette „ précaution ne l'a pas mis à l'abri des „ plaintes des philoſophes. Puiſque nous „ avons commencé de traiter ce ſujet „ plein de fables [1], devant les au- „ diteurs les plus indulgens, qui veu- „ lent bien l'examiner comme on met „ à l'eſſai une monnoie étrangère, je

[1] Il y a dans le texte : *mais puiſque nous avons placé au milieu de nous une coupe de fables mêlées avec nos diſcours* : c'eſt une alluſion à l'uſage où étoient les Grecs, de faire apporter à la fin du repas une coupe que les convives ſe paſſoient de l'un à l'autre. On l'a vu dans le Banquet des ſept Sages, T. II, p. 252. Plutarque dit dans un autre endroit de ce Traité, p. 256, que les Muſes préſentent à des convives inſtruits, comme la coupe de ſobriété, une converſation tout-à-la-fois agréable & ſolide; expreſſion analogue à celle qu'il emploie ici.

„ ne craindrai pas de raconter l'hiſtoire
„ d'un barbare, que je n'ai pu décou-
„ vrir ſur les bords de la mer rouge,
„ qu'après bien des courſes & des dé-
„ penſes [1] „.

„ Il ne ſe montre qu'une fois l'année;
„ tout le reſte du temps, il vit avec
„ les Nymphes Nomades & les Génies.
„ Lorſqu'enfin je l'eus trouvé, il me
„ reçut poliment & me permit de l'en-
„ tretenir; c'eſt le plus bel homme que
„ j'aie encore vu. Il n'a jamais eu de
„ maladie; il s'en préſerve par l'uſage
„ d'un fruit amer qu'il ne prend qu'une
„ fois par mois [2]. Il ſait pluſieurs
„ langues, mais il me parla preſque
„ toujours Dorien, & ſon langage te-
„ noit beaucoup de la poëſie & du
„ chant. Lorſqu'il parloit, l'odeur qui
„ s'exhaloit de ſa bouche, embaumoit
„ tous les environs. Il paſſe ſa vie

[1] Mot à mot: *après avoir payé bien cher celui qui me l'indiqua.*

[2] Il eſt dit dans le Banquet des ſept Sages, p. 262, qu'Epimenide ne prenoit par jour qu'une bouchée d'une pâte nutritive, qu'il compoſoit lui-même, & qui ſuffiſoit à ſa nourriture. Voyez ce qui a été dit à cette occaſion dans les notes.

„ dans l'étude des sciences. Seulement
„ un certain jour de l'année, il est
„ saisi d'un esprit prophétique, & se
„ rend au bord de la mer, où il pré-
„ dit l'avenir. Les Rois, les Princes,
„ & les Grands [1] viennent en foule
„ le consulter, & se retirent après l'a-
„ voir entendu. Il disoit avoir reçu
„ des Génies le don de la divination [2].
„ Il parloit de Delphes, des sacrifices
„ qu'on y fait (*cc*), & des aventures
„ de Bacchus, en assurant qu'elles
„ étoient arrivées à des Génies. Il par-
„ loit encore de Python, & il disoit que
„ celui qui l'avoit tué, n'avoit pas été
„ exilé pendant neuf ans à Tempé;
„ mais qu'il étoit allé dans un autre
„ monde [3], où il avoit demeuré
„ pendant le cours de neuf grandes an-

---

[1] Mot à mot: *les Secrétaires ou les Officiers des Rois.*

[2] Le texte est susceptible d'un autre sens, qu'Amyot a suivi: *il attribuoit*, dit ce Traducteur, *la divination aux démons.* Celui que j'ai préféré, & que Xylandre avoit déja suivi, revient assez au même pour le fonds.

[3] Ce passage paroît altéré. J'ai suivi en le traduisant les corrections proposées par Xylandre & par M. Reiske.

„ nées (*dd*) ; d'où il étoit sorti sans souil-
„ lure, après avoir été parfaitement
„ purifié, & qu'il avoit repris la di-
„ rection de l'oracle confié, dans cet
„ espace de temps, à la garde de
„ Themis [1] „.

Génies punis par les Dieux.

„ Il racontoit que le combat des Ty-
„ phons & des Titans n'étoit que ce-
„ lui des Génies les uns contre les au-
„ tres ; que l'exil fut le partage des
„ vaincus, & que les Dieux impose-
„ rent des peines aux coupables. Les
„ outrages de Typhon contre Osiris,
„ & de Saturne contre Uranus dimi-
„ nuerent, ou même anéantirent le
„ culte qu'on leur rendoit ; & ils pas-
„ serent tous les deux dans un autre
„ monde (*ee*) „.

„ J'ai entendu dire que les Solymes,

[1] L'oracle de Delphes, comme on a déja eu occasion de le dire, avoit été d'abord possédé par la Terre & par Neptune. La premiere rendoit elle-même ses oracles, & Neptune les faisoit prononcer par un nommé Pyrcon. Neptune céda sa part de l'oracle à la Terre, qui en fit don à Thémis, de qui Apollon le reçut, en cédant à Neptune l'île de Calaurée en face de Trézene. Voyez Paus. L. X, p. 617.

» peuple voisin des Lyciens, avoient
» rendu plus d'honneur à Saturne qu'à
» aucune autre divinité ; mais qu'en-
» suite ce Dieu ayant tué leurs princes
» Arsalus, Dryus & Trosobius [1], il
» prit la fuite, & se retira dans un lieu
» inconnu qu'on n'a jamais pu décou-
» vrir : qu'alors les Lyciens, négli-
» geant son culte, honorerent leurs prin-
» ces morts sous le nom de Dieux se-
» veres (*ff*), & firent en leur nom,
» les imprécations publiques & parti-
» culieres. On trouve dans les fables [2]
» une foule de traits semblables. Au-
» reste, ajoutoit cet étranger, si nous
» donnons à quelques Génies les noms

---

[1] Les noms de ces Rois sont rapportés différemment par Eusebe. Il n'est pas facile de déterminer quels sont les véritables, parce que ces Princes ne sont pas connus. Solyme, selon Strabon, L. XIV, p. 467, étoit une ville de Lycie. Ses habitans connus d'abord sous le nom de Solymes, & ensuite sous celui de Termiles, furent appellés Lyciens, sous Lycus, fils de Pandion, roi d'Athenes.

[2] Il y a dans le texte *διολογημένων dans ce qu'on dit des Dieux ;* mais Eusebe en citant ce passage, donne pour leçon *μυθολογουμένων dans les fables qu'on raconte.*

„ ordinaires des Dieux, il ne faut pas
„ s'en étonner. Chaque Démon eſt at-
„ taché à un Dieu, & ſe plaît à por-
„ ter ſon nom, comme lui devant ſon
„ pouvoir & les honneurs qu'il reçoit.
„ Ainſi parmi nous l'un a le nom de
„ Jupiter, un autre celui de Minerve,
„ de Bacchus, d'Apollon ou de Mer-
„ cure. Quelques-uns ont dû au haſard
„ des dénominations aſſez juſtes. Mais
„ la plupart les ont reçues de Dieux qui
„ leur étoient fort étrangers, & avec
„ leſquels ils n'avoient aucun rap-
„ port „.

Le récit de Cléombrote étonna tout le monde [1]. Héracléon lui ayant demandé quel rapport cela pouvoit avoir avec Platon, & comment il avoit donné occaſion, à ce qu'il venoit de dire, Cléombrote reprit ainſi la parole : « Vous ſavez „ très-bien que Platon, en rejettant „ l'infinité des mondes, n'a jamais oſé „ prononcer ſur leur nombre, & qu'en „ accordant quelque vraiſemblance aux

Syſtême de cet étranger ſur le nombre des mondes.

[1] Mot à mot : *Cléombrote s'étant tû, ſon diſcours parut merveilleux à tous le monde.*

„ raisons de ceux qui en assignent un „ pour chaque élément, & les portent „ jusques à cinq, il s'en est tenu à „ croire qu'il n'y en avoit qu'un [1]. „ Ce sentiment paroît particulier à Pla„ ton. Les autres philosophes ont tou„ jours redouté la multitude des mon„ des, comme si en ne bornant pas „ la matiere à un seul, on tomboit „ nécessairement dans cette infinité „ indéterminée, & si embarrassan„ te [*gg*] „. Votre étranger, lui dis-je, détermînoit-il, comme Platon, le nombre des mondes? ou, pendant que vous étiez avec lui, avez-vous oublié de le sonder sur cette matiere? » Croyez-vous, me répondit Cléombrote, „ qu'il y eut rien, dont je fusse „ plus curieux de l'entretenir [2], sur„ tout l'ayant trouvé si facile & si com„ plaisant? Il disoit qu'il n'y avoit ni „ une infinité de mondes, ni un seul, „ ni cinq, mais cent quatre-vingt-trois „ disposés en triangle, soixante sur „ chaque côté, & un à chaque pointe

[1] Voyez le Timée de Platon, p. 55.
[2] Mot à mot : *sur quoi j'eusse plus à cœur de l'interroger & de l'écouter.*

„ du

„ du triangle ; qu'ils se touchent les uns
„ les autres, & dans leur révolution
„ forment une espece de danse. L'aire
„ du triangle est le foyer commun
„ de tous ces mondes, & s'appelle le
„ champ de la vérité (*hh*). Là exis-
„ tent, dans un état d'immobilité, les
„ idées exemplaires, les raisons pri-
„ mordiales de tout ce qui a été &
„ qui sera ; & autour d'elles est l'é-
„ ternité, du sein de laquelle le temps
„ s'écoule dans tous ces mondes [1].
„ Les ames humaines qui ont bien vé-
„ cu, sont admises, une fois en dix
„ mille ans, à la contemplation de ces
„ grands objets ; & les mysteres les plus
„ saints qu'on célebre ici bas, ne
„ sont qu'une ombre de ce spectacle
„ auguste. Il disoit encore que c'étoit
„ pour jouir de la vue de ces biens,
„ que les hommes s'appliquoient à la
„ philosophie ; & que sans cela ils con-

---

[1] Il y a dans le grec : *le temps s'écoule dans les temps*. Les notes manuscrites d'Amyot proposent de lire, dans les mondes. Je n'ai pas balancé à adopter cette correction. Il aura été facile au copiste de confondre χρόνος avec κόσμος.

„ ſumeroient leur temps à des ſoins „ inutiles. Je l'ai moi-même entendu, ajoutoit Cléombrote [1], „ diſcourir „ ſur ces objets avec ſimplicité, comme „ on fait dans l'initiation aux myſte- „ res, ſans donner aucune preuve de „ ce qu'il avançoit, ni aucun motif pour „ le faire croire „ [2].

Cette opinion attribuée à un Philoſophe de Sicile.

Je demandai alors à Démétrius s'il ſe ſouvenoit des vers que diſoient les amans de Pénélope, ſurpris de voir Ulyſſe manier ſon arc avec tant de dextérité. Sa mémoire les lui ayant rappellés; je crois, lui dis-je, pouvoit les appliquer à votre étranger, & dire:

---

[1] Il y a dans le texte *lui dis-je*; ce qui ſe rapporteroit à Lamprias; mais il eſt évident que c'eſt Cléombrote qui doit continuer, & non pas Lamprias, qui n'avoit jamais ni vu ni entendu cet étranger.

[2] Cet exemple prouve que dans l'initiation aux myſtéres, on ſe contentoit de preſcrire aux adeptes ce qu'ils devoient croire, ſans ſe mettre en peine de le leur prouver. En effet, les initiateurs avoient beſoin de la ſoumiſſion & de la crédulité de leurs diſciples pour leur faire adopter des idées qui n'avoient pour la plupart d'autre fondement que l'imagination de ceux qui les enſeignoient.

Cet homme à la ſcience & l'adreſſe en partage dans la connoiſſance des ſyſtêmes & des opinions de toute eſpece [1]. Il eſt verſé dans tous les genres de littérature. Ce n'eſt pas un barbare, mais un véritable Grec, à qui aucune de nos connoiſſances n'eſt étrangere. Ce qui le prouve, c'eſt ſon ſyſtême ſur le nombre des mondes, qui n'eſt ni Egyptien, ni Indien, mais Dorien. Il a pris naiſſance en Sicile, & a eu pour auteur un certain Petron d'Himere [2]. Je n'ai point lu ſon ouvrage, & j'ignore s'il exiſte encore. Mais Hippys de Rhege, cité par Phanias d'Ereſe [3] dit que, ſui- Odyſ. XXI, v. 397.

[1] Le vers d'Homere dit qu'Ulyſſe étoit un admirateur & un fureteur ſubtil d'arcs. Plutarque, au lieu d'arcs, a mis de ſyſtêmes & d'opinions, pour le faire quadrer avec ſon ſujet.

[2] Petron n'eſt point un nom connu parmi les auteurs grecs. Auſſi M. Reiske propoſe-t-il de lui ſubſtituer celui d'Hieron, nom aſſez commun en Sicile, dans laquelle étoit la ville d'Himere.

[3] Hippys de Rhege floriſſoit du temps de Darius & de Xerxès. Entre pluſieurs autres ouvrages dont on trouve la liſte dans Voſſius, *de Hiſt. græc. L. I, c. 3*, il avoit

vant le ſyſtême de Petron, ces cent quatre-vingt-trois mondes ſe touchoient les uns les autres par leurs élémens. Mais il n'explique point ce que veut dire ſe toucher par les élémens & il ne dit rien qui rende cette opinion probable.

Si Platon a cru qu'il y avoit cinq mondes.

» Eh! quelle probabilité, dit alors Démétrius, „ pourroit-il y avoir dans „ des choſes de cette nature? Platon „ lui-même n'en dit rien qui ſoit vraiſemblable; il ſe contente de propoſer ſon ſentiment ſans l'appuyer d'aucune preuve. Cependant, vous autres „ grammairiens, lui-dit Heracléon, „ vous attribuez cette opinion à Homere qui a diviſé tout l'univers en „ cinq mondes, le ciel, l'eau, l'air, „ la terre & l'Olympe, dont deux ſont „ communs à tous; ſavoir la terre qui „ eſt le plus bas des cinq mondes, & „ l'Olympe, qui eſt le plus élevé. Les „ trois autres ſitués au milieu, ſont l'ap-

---

compoſé une Hiſtoire de Sicile en cinq Livres. Le même auteur, L. I, c. 9, dit que Phanias d'Ereſe, ou Ereſſe, ville de l'île de Lesbos, avoit été diſciple d'Ariſtote, & étoit auteur de pluſieurs ouvrages d'hiſtoire & de phyſique.

„ panage de trois Dieux. Platon attri-
„ bue aux différentes parties de l'uni-
„ vers, les premieres, & les plus belles
„ figures & especes des corps, pour
„ en former [1] cinq mondes, savoir,
„ la terre, l'eau, l'air & le feu. Le
„ cinquieme qui environne les autres,
„ a, selon lui, la forme du dodecae-
„ dre, à cause de la variété de ses mou-
„ vemens & du grand nombre de ses
„ côtés. Cette figure lui paroissoit la
„ plus favorable aux révolutions & aux
„ mouvemens que la vie des animaux
„ exige [2] „.

A cela Démétrius répondit : „ Pour-
„ quoi appeller Homere à notre se-
„ cours ? nous avons rapporté assez de
„ fables. Platon, en divisant cet univers
„ en cinq parties, n'a jamais prétendu
„ établir cinq mondes. Dans l'endroit
„ même où il combat le sentiment de
„ ceux qui en admettent une infinité,
„ il dit qu'il pense que Dieu n'en a

Démétrius soutient qu'il n'en a admis qu'un seul.

[1] Mot à mot : *paroît les appeller cinq mondes.*

[2] Voyez ce que nous avons déja dit dans le Traité sur l'inscription de Delphes, par rapport à ces cinq figures que Platon attribue aux cinq élémens.

„ créé qu'un, & que ce ſeul monde lui „ plaît; qu'il comprend l'univerſalité de „ la matiere, qu'il eſt parfait, & qu'il „ n'y faut rien ajouter. Il eſt fort „ étrange qu'en établiſſant cette vérité, „ il donne lieu à une opinion qui n'a „ aucune apparence de probabilité. Si „ on nie l'unité du monde, on peut „ en admettre une infinité; mais de „ n'en vouloir que cinq, ni plus ni „ moins, c'eſt un ſentiment dont on „ ne voit ni la raiſon ni le motif. Qu'a- „ vez-vous à répondre »? dit-il en me regardant.

Il me paroît, lui dis-je, que vous oubliez la queſtion des oracles, & que vous voulez traiter un autre ſujet, comme ſi celui que nous avons entamé étoit déja fini. « Je ne perds pas de „ vue la queſtion des oracles, reprit Démétrius, „ mais il ne faut pas aban- „ donner celle-ci qui a ſuſpendu la „ premiere. Je ne m'y arrêterai pas „ long-temps [1]. Je veux ſeulement

[1] Je crains bien que plus d'un lecteur n'en juge autrement, & ne trouve qu'on s'y eſt arrêté beaucoup plus long-temps qu'il ne falloit, vu la ſéchereſſe & le peu d'importance de la matiere.

„ faire connoître ce qu'elle a de plus
„ probable ; nous reviendrons ensuite
„ à la premiere ».

De ce qu'il n'y a pas une infinité de mondes, s'ensuit-il qu'il n'y en ait eu qu'un?

Je pris donc la parole. Premierement, leur dis-je, les raisons qui combattent l'infinité des mondes n'empêchent pas d'en admettre plus d'un. La divination & la Providence pourroient avoir lieu dans plusieurs mondes, comme dans un seul [1]. La fortune auroit peu d'influence sur les événemens ; les choses les plus importantes seroient, dans leurs révolutions, assujetties à des mouvemens réglés ; ce qui ne pourroit se faire dans un nombre infini de mondes. D'ailleurs il paroît plus conforme à la sagesse divine, qu'il n'y ait pas un monde unique & solitaire. Dieu étant parfaitement bon, il réunit toutes les vertus, & sur-tout la justice & la bienveillance qui sont les qualités les plus belles, & les plus convenables à la divinité. Il est encore de sa nature de n'avoir rien d'inutile. Il doit donc exister hors de lui d'autres Dieux & d'autres mondes

[1] J'ai suivi la leçon de Turnebe & des notes manuscrites d'Amyot ; qui lisent *in* au lieu de *in*.

à l'égard desquels il exerce les vertus qui intéressent le bien commun. Car ce n'est pas envers lui-même, ou envers quelque partie de son être, qu'il est juste, bienfaisant & bon ; mais envers les autres. Il n'est donc pas vraisemblable qu'il n'existe qu'un seul monde qui flotte isolé dans un vuide infini sans commerce, ni rapport [1]. Ne voyons-nous pas la nature distinguer chaque classe particuliere d'êtres, par des especes & des formes différentes, qui sont comme les vases & les enveloppes des semences destinées à les reproduire ? Car il n'existe point d'être unique dans la nature, & qui n'ait pas un rapport commun avec d'autres ; tout ce qui participe à une dénomination commune, a aussi une qualité propre qui le distingue. Or le monde a une dénomination commune, & une qualité particuliere ; & cette propriété marque sa différence avec les autres êtres de même nature & de même espece. D'ailleurs si rien n'est unique dans

Il n'y a rien d'unique dans la nature.

[1] Mot à mot : *sans voisinage & sans mélange.*

la nature, ni homme, ni cheval, ni astre, ni Dieu, ni Génie, pourquoi n'y auroit-il qu'un seul monde? [1] Celui qui objecte qu'il n'y a qu'une seule terre & une seule mer, n'apperçoit pas dans ces objets une similitude de parties qui est évidente. Nous divisons la terre & la mer en plusieurs parties qui portent le même nom. Mais nulle partie du monde n'est le monde même, puisqu'il est composé de substances d'une nature différente. Ceux qui emploient toute la matiere à former un seul monde, dans la crainte que ce qu'on laisseroit au dehors, ne troublât par sa résistance ou par ses chocs, l'harmonie de sa composition, s'effrayent mal-à-propos [2]. Dans la supposition de plusieurs mondes, chacun aura une

[1] Le texte dit : *qui empêche qu'il n'y ait pas un seul monde, mais plusieurs.*

[2] C'est le sentiment de Platon dans son Timée, que l'universalité de la matiere a été employée à la composition du monde, afin qu'il n'en restât au-dehors aucune partie, dont le choc & l'impulsion pussent briser ou affoiblir le monde, & le conduire à la maladie ou à la vieillesse.

meſure déterminée de matiere & de ſubſtance, & il ne reſtera rien de ſuperflu qui ſoit dans le déſordre, & qui tombe hors de ſa ſphere. La forme particuliere de chaque monde contenant toute la matiere qui lui eſt attribuée, ne permet pas qu'aucune de ſes parties, errant au haſard, s'échappe de ſon ſein pour tomber d'un monde dans un autre [1]. La nature n'admet ni une infinité ſans bornes, ni des mouvemens ſans regle & ſans meſure. Que ſi par haſard il s'en écoule quelques portions des uns dans les autres, il faut que ce ſoient des parties homogenes, &, pour ainſi dire, amies; & que le mélange s'en faſſe de la maniere la plus analogue à leur nature, comme les rayons des aſtres ſe mêlent & ſe confondent enſemble. Les mondes eux-mêmes doivent s'en réjouir, ſe contempler les uns les autres d'un œil ſerein, & établir un commerce d'amitié entre les Dieux bons qui ſont en grand nombre dans chacun de ces mondes (*ii*).

[1] Mot à mot : *qui tombe de lui dans un autre, ou d'un autre dans lui.*

Il n'y a dans tout ce que je viens de dire, rien d'impossible, rien de fabuleux ou de contraire à la raison ; à moins qu'on ne soit entraîné par l'opinion d'Aristote, comme plus conforme aux loix physiques. Chaque corps, dit ce philosophe, ayant son lieu propre & naturel, il est nécessaire que la terre tende de tous côtés vers le milieu, & que l'eau placée au-dessus d'elle, serve de fondement aux substances plus légeres. Or s'il y a plusieurs mondes, il arrivera que la terre en bien des endroits sera supérieure au feu & à l'air ; & qu'en bien d'autres elle leur sera inférieure. Il faudra en dire autant de l'air & de l'eau, qui tantôt occuperont la place que la nature leur a assignée, & tantôt seront déplacées. Mais, selon lui, ces hypotheses étant impossibles, il croit qu'il n'y a ni deux ni plusieurs mondes, mais un seul composé de toute la matiere qui existe, & disposé selon les loix de la nature, en raison de la diversité des substances (*kk*).

Sentiment d'Aristote sur le nombre des mondes.

Cette assertion a plus de vraisemblance que de vérité. Il faut, mon cher Démétrius la bien examiner. Lorsqu'Aristote dit que les corps tendent ou vers

Réfutation de ce sentiment.

le milieu, ou vers les parties inférieures, ou vers les parties supérieures, ou enfin autour du milieu par un mouvement circulaire, de quel milieu veut-il parler? Ce n'est pas de celui du vuide qu'il ne reconnoît pas. Ceux même qui l'admettent, n'y placent ni milieu, ni commencement, ni fin. Ces trois rapports expriment des bornes, & l'infini n'en a point. Mais si on forçoit Aristote d'avouer que l'infini se meut nécessairement, comment pourroit-on y concevoir les différens mouvemens des corps? [*b*] Dans le vuide, les corps sont sans force, ils n'ont pas de volonté ni de tendance qui les porte vers un milieu. Il est bien difficile de comprendre comment ils peuvent se mouvoir vers le néant [1], ou recevoir de lui un mouvement & une tendance qu'il ne peut pas leur donner. Ce sont donc les corps & non l'espace qui forment ce milieu; puisque le monde n'est qu'un assemblage bien ordonné de différens corps, leur différence en met nécessairement une dans leurs mouvemens.

[1] Mot à mot: *vers un objet incorporel & indifférent.*

Auſſi quand leur ſubſtance éprouve quelque changement, l'un va occuper la place de l'autre. Leur raréfaction donne à la matiere un mouvement circulaire qui la porte vers les parties ſupérieures ; & leur condenſation les pouſſe & les preſſe vers le milieu. Il eſt inutile de s'arrêter davantage ſur ce ſujet.

Quelle que ſoit la cauſe qu'on donne pour principe à ces affections, & à ces viciſſitudes des corps, elle contiendra chacun de ces mondes, dans l'état où il doit être. Chacun a ſa terre & ſa mer ; il a ſon milieu particulier, ſes affections & changemens des corps, ſa nature & ſes facultés qui le conſervent & le maintiennent dans ſa place. Ce qui eſt au dehors, ſoit qu'on le ſuppoſe un néant, ou un vuide infini, n'a pas de milieu, comme on l'a déja dit. Mais comme il y a pluſieurs mondes, chacun a ſon milieu propre, & par conſéquent ſon mouvement particulier qui porte certains corps vers le milieu, en éloigne les autres, & fait tourner les autres autour du milieu ; ſuivant la diviſion qu'on vient de voir. Mais admettre pluſieurs milieux, & prétendre que tous les corps graves tendent

Chaque monde a ſon milieu.

tous côtés vers un seul, c'est à peu-près comme si l'on soutenoit que le sang de tous les hommes coule dans une seule veine, ou que tous les cerveaux sont enveloppés dans une seule membrane : comme s'il y avoit de l'inconvenient à ce que tous les corps solides ne fussent pas réunis dans un même lieu, & tous les corps légers dans un autre. Si cette opinion est absurde, il ne le seroit pas moins de trouver mauvais qu'un tout eut ses parties rangées dans l'ordre & la disposition qui leur sont naturelles. Il seroit aussi fou de vouloir qu'il existât un monde où la lune seroit placée en bas ; comme si un homme avoit la cervelle aux talons, & le cœur, aux tempes (*mm*).

Les mondes existent séparés les uns des autres.

Mais il n'est point absurde de supposer plusieurs mondes séparés les uns des autres, dont les parties soient également distinguées, comme ils le sont eux-mêmes entr'eux. Dans chaque monde, la terre, la mer, & le ciel occuperont le lieu le plus convenable à leur nature. Chacun aura ses parties supérieures & inférieures, son environ & son milieu, & cela en lui-même, & par rapport à lui-même, non au dehors de

soi, ni par rapport à un autre. La pierre que quelques-uns supposent placée hors du monde, ne peut facilement être conçue ni en repos, ni en mouvement. Comment restera-t-elle immobile, puisqu'elle a de la pesanteur? ou comment tendra-t-elle vers le monde, comme les autres corps graves, puisqu'elle n'en fait point partie, & qu'elle n'est point au nombre des substances qui le composent (*nn*)? Quant à la terre [1] qui est contenue & attachée dans un autre monde, il ne faut pas craindre, que sa pesanteur l'arrache du tout dont elle fait partie & la porte dans notre monde, puisqu'on voit avec quelle force chaque partie est contenue dans son état naturel. Si nous prenons le haut & le bas, hors du monde, & non par rapport à lui-même, nous tomberons dans les mêmes difficultés qu'Epicure, qui fait mouvoir tous ses atomes vers les lieux qui sont au-dessous des pieds, comme si le vuide avoit des

[1] Il y a dans le texte ῥῆν, mais tous les commentateurs & interpretes lisent γῆν, & on ne peut douter que ce ne soit la vraie leçon.

pieds, ou que dans l'infini, on put concevoir du haut & du bas (*oo*).

Réfutation du système de Chrysippe.

Aussi je ne puis comprendre ce que Chrysippe avoit dans l'esprit [1], lorsqu'il a avancé que le monde étoit situé au milieu, que sa substance occupoit de toute éternité cette place, & que cette position avoit beaucoup contribué à assurer sa durée, & à le rendre en quelque sorte incorruptible & éternel. C'est ce qu'on lit dans son quatrieme livre des possibles où il a imaginé ce rêve ridicule du milieu dans le vuide, & où il assigne avec encore plus d'absurdité, ce milieu imaginaire, pour cause de la durée du monde. Cependant il avoit souvent dit ailleurs que la substance du monde est dirigée & contenue par les mouvemens qui portent les corps vers son milieu, ou qui les en éloignent.

Une seule Providence peut gouverner plusieurs mondes.

Quant aux autres objections des Stoïciens, quelle impression peuvent-elles faire? Ils demandent, comment, en supposant plusieurs mondes, il pourra

[1] Mot à mot. *J'admire Chrysippe, ou plutôt je suis en peine de ce à quoi il pensoit.*

n'y avoir qu'un seul destin, une seule Providence, & qu'il n'y aura pas nécessairement plusieurs Jupiters [1]. D'abord s'il est contre la raison d'admettre plusieurs Jupiters, leurs opinions seront encore bien plus absurdes. En effet, dans ces révolutions infinies de mondes, qu'ils supposent, ne font-ils pas à l'infini des soleils, des lunes, des Apollons, des Dianes, & des Neptunes [2]?

[1] Dans le système des Stoïciens, le destin, la providence, la nature, la fortune, & Dieu, n'étoient qu'une seule & même chose. Ainsi en multipliant les mondes, il auroit fallu, selon eux, multiplier cette divinité suprême qu'ils croyoient unique, puisqu'elle n'étoit au fonds autre chose que la nature.

[2] Nous avons déja dit que ces Philosophes supposoient que l'univers, dans une suite de longues périodes, subissoit de fréquentes révolutions, & sur-tout des incendies qui détruisoient toute la nature, & les Dieux eux-mêmes, le seul Jupiter excepté; qu'après chaque destruction, le monde se renouvelloit, & il renaissoit de nouveaux soleils & de nouveaux astres. Par conséquent il se formoit aussi de nouveau une infinité de ces dieux subalternes, qui avoient été enveloppés dans l'embrasement général du monde, & qui n'étoient, selon eux, comme Plutarque va le dire, que des propriétés de la matiere.

En second lieu quelle nécessité de supposer plusieurs Jupiters, parce qu'il y aura plusieurs mondes, plutôt que d'admettre pour chaque monde un Dieu plein d'intelligence & de raison, qui le dirige & le gouverne, comme celui que nous appellons le souverain & le pere de toutes choses? Ou qui empêche qu'ils ne dépendent tous de la volonté [1], & de la providence de Jupiter, & qu'ils lui obéissent; que ce Dieu suprême veille sur tout, préside à tout, & donne à tous les effets qui s'operent, leur principe, leur germe & leur cause? Ne voyons nous pas souvent ici un seul tout [2] se former de plusieurs corps différens, dont chacun a séparément sa vie, son intelligence, son activité; comme sont une assemblée civile, une armée, un chœur de musique? c'est le sentiment de Chrysippe. Seroit-il donc impossible que dans le grand tout de l'univers, il existât dix mondes, cinquante, ou même cent qui fussent conduits par une seule in-

[1] Mot à mot: *de la destinée.*
[2] Il y a dans le grec: *un seul corps.*

telligence, & soumis à un même principe (*pp*)?

Cette disposition est au contraire très-digne des Dieux. Car il ne faut pas croire que, semblables aux rois des abeilles, ils ne quittent jamais un lieu déterminé, mais qu'ils restent enfermés, &, pour ainsi dire, emprisonnés dans la matiere. C'est pourtant ce que font les Stoïciens lorsqu'ils prétendent que les Dieux sont des propriétés intimes de l'air, de l'eau & du feu; qu'ils les font naître avec le monde, & les livrent avec lui aux flammes qui doivent le consumer. Ils ne les laissent pas même déliés & libres, comme des conducteurs de char ou des pilotes: mais tels que des statues qui sont clouées & scellées sur leurs bases, ces Dieux, dans leur système, renfermés & comme attachés à la nature matérielle, en partagent toutes les vicissitudes, jusqu'à son entiere destruction.

Les Dieux ne sont pas renfermés dans la portion du monde qu'ils gouvernent.

Ce sentiment, si je ne me trompe, est bien plus noble & plus digne de la majesté des Dieux, qui les suppose libres & indépendans. Castor & Pollux donnent du secours à ceux qui sont battus de la tempête, & par leur présence,

Ils sont libres & indépendans.

Des vents & de la mer appaiſent le courroux.

Ils n'ont pas beſoin pour cela de monter ſur le vaiſſeau & d'en partager les périls ; ils ſe montrent ſeulement au haut des airs, & le font voguer en ſûreté [1]. De même les Dieux viſitent tour-à-tour les divers mondes, pour jouir du ſpectacle qu'ils offrent, & pour les gouverner chacun par les loix de la nature. Le Jupiter d'Homere ne porte pas bien loin ſes regards, lorſqu'il les détourne de la ville de Troye ſur les Thraces, & ſur les peuples Nomades des bords du Danube. Mais le vrai Jupiter, promenant ſes regards ſur pluſieurs mondes, a ſous ſes yeux les révolutions les plus belles & les plus dignes de lui. Il ne regarde pas hors de ſoi un vuide infini ; il ne ſe conſidere pas uniquement lui-même, com-

[1] Les anciens regardoient comme des apparitions de Caſtor & de Pollux, ces feux qui paroiſſent autour des vaiſſeaux pendant la tempête, & qui en préſagent ordinairement la fin. C'eſt un phénomene naturel dont tout le monde connoît aujourd'hui la cauſe. Voyez ce que nous avons dit de Caſtor & de Pollux dans le Traité de la ſuperſtition, Tom. II, p. 331.

me quelques-uns l'ont pensé ; mais il contemple les ouvrages des Dieux & des hommes, les mouvemens & les révolutions périodiques des astres. Car la divinité ne hait point les changemens ; au contraire elle s'y plaît, à en juger par les vicissitudes du mouvement de ces globes qui roulent dans les cieux. L'infinité des mondes, contraire à toute raison, n'admet pas même de Dieu, & livre tout à la fortune & au hasard (*qq*). Mais une Providence qui gouverne avec sagesse un nombre déterminé de mondes, ne me paroît ni exiger plus de peine, ni le céder en rien pour la dignité à celle qui s'unissant à une seule substance, & s'y collant, pour ainsi dire, la change à l'infini, & lui fait subir de nouvelles formes.

Sentiment de Platon sur les cinq mondes.

Je m'arrêtai-là ; & après un moment de silence, Philippe prit la parole : « Ce n'est pas à moi, dit-il, à » prononcer sur la vérité ou la fausseté de cette opinion. Mais si nous » donnons à Dieu le département de » plus d'un monde, pourquoi voulons-» nous qu'il n'en ait formé que cinq ? » J'avoue que j'apprendrois le rapport » de ce nombre à la multitude des mon-

» des, avec plus de plaisir, que la » cause de l'inscription EI qu'on a con» sacrée dans ce temple. Car ce nom» bre n'est ni un triangle ni un quarré, » ni un cube, ni un nombre parfait [1]. » Il n'offre aucune propriété [2], qui » puisse flatter ceux qui attachent beau» coup de prix à ces subtilités numé» riques. La raison prise des élémens, » que Platon a designée d'une matiere » énigmatique, est très-difficile à com» prendre, & ne laisse appercevoir » aucune probabilité qui ait pu lui faire » conclure que, comme il y a dans la » matiere cinq especes de corps qui ont » leurs angles, & leurs côtés égaux, » & dont les aires sont égales, il s'en » soit formé sur le champ cinq mon» des ».

Son système expliqué par Théodore de Soles.

Cependant, repris-je, son système a été, ce me semble, assez bien développé par Théodore de Soles [3],

[1] Voyez ce que nous avons dit sur les propriétés des nombres, dans le premier Traité de ce volume.

[2] Mot à mot : *aucune élégance, aucun agrément.*

[3] Ce Théodore de Soles ne m'est point

dans l'explication qu'il a donnée de la géometrie de Platon. Voici ce qu'il en dit. La pyramide, l'octaedre, l'icosaedre, le dodecaedre que Platon met pour les premiers corps élémentaires, sont tous parfaitement beaux, par l'égalité de leurs rapports & de leurs proportions, & il n'est pas au pouvoir de la nature d'en former de meilleurs, ni même d'aussi bons. Cependant ils n'ont pas eu tous une même composition, & ils n'ont pas un même principe. La pyramide est le plus petit & le plus délié des cinq. Le dodecaedre est le plus grand, & composé de plus de parties. Des deux autres, l'icosaedre a le double des triangles de l'octaedre (1). Il est donc impossible que ces corps aient tous été formés en même-temps d'une seule matière. Les corps petits & déliés, dont l'organisation est plus simple, ont dû obéir les premiers,

connu d'ailleurs. Je ne l'ai vu cité que dans Fabricius, d'après ce passage de Plutarque.

[1] Voyez dans le Traité sur l'inscription du Temple de Delphes, le passage de Timée sur la génération des divers élémens, p. 44. Platon avoit adopté les idées de ce Philosophe.

à l'agent qui donne le mouvement & la forme à la matiere, recevoir les premiers leur conſtitution, & exiſter avant ceux qui ſont plus grands, & ont plus de parties. Tel eſt le dodecaedre, dont l'organiſation demande plus de travail. Il ſuit delà que la pyramide ſeule eſt proprement un corps élémentaire, & qu'aucun des autres ne l'eſt, puiſque par leur nature même, leur formation eſt poſtérieure à la ſienne. Le remede à cet inconvénient, a été de diviſer la matiere en cinq mondes. L'un eſt la pyramide, qui a exiſté la premiere; l'autre, l'octaedre; un troiſieme, l'icoſaedre. Or de ce qui aura premierement exiſté dans chacun de ces mondes, les autres corps ſe formeront ſucceſſivement, ſuivant la raréfaction & la condenſation des parties qui les compoſent, & qui ſe changent les unes dans les autres. C'eſt ce que Platon montre, en ſuivant en détail toutes leurs révolutions. Pour nous, il nous ſuffira d'en donner une légere idée.

L'air ſe forme du feu éteint, & quand il a été lui-même bien attenué, il produit de nouveau le feu. Dans les principes de ces deux élémens, on peut connoître

noître les affections & les changemens de tous les autres. Le principe du feu eſt la pyramide compoſée des vingt-quatre premiers triangles. Le principe de l'air eſt l'octaedre, compoſé des quarante-huit triangles de même nature. L'élement de l'air ſe forme donc de deux élémens du feu combinés enſemble ; & ce même élément diviſé, en donne deux de feu. S'il ſe condenſe de nouveau, il acquiert la nature d'eau. Ainſi en toute génération, ce qui exiſte le premier, donne aux autres ſubſtances, par ſon changement, une origine facile : enſorte qu'il n'y a plus un élément ſeul, & que l'un, ayant, dans la ſubſtance de l'autre, un principe actif d'origine, ils conſervent tous la dénomination commune d'élément.

Ammonius combat l'explication de Théodore.

„ Théodore, dit alors Ammonius, » s'eſt donné bien du tourment [1], pour » expliquer ce ſyſtême. Mais je me » trompe fort, ou il a pris pour baſe » de ſon explication, des principes qui

[1] Mot à mot : *a expliqué courageuſement & avec beaucoup de ſoin.*

Deux sortes de nature ; l'une visible & l'autre intelligible.

Je n'ai, lui dis-je, pour le présent, rien de plus probable à vous dire. Mais peut-être vaut-il encore mieux rendre raison de son propre sentiment que de celui des autres. Je reprends donc la question dans son principe. Puisqu'il existe deux natures, l'une sensible, qui se forme, se détruit, & subit successivement diverses révolutions ; l'autre purement intelligible, & qui se maintient toujours dans le même état, il seroit étrange, mon cher Ammonius, qu'en admettant dans celle-ci des divisions, & des manieres d'être différentes, on s'indignât, on s'irritât même contre ceux qui ne laisseroient pas la nature corporelle & passible parfaitement une, mais la diviseroient en plusieurs parties. C'est aux substances divines & permanentes qu'il appartiendroit d'être ainsi inséparablement unies, & de n'admettre ni séparation, ni division. Cependant le pouvoir de l'Être changeant, en s'étendant jusqu'à ces êtres intelligibles, a mis entr'eux de plus grandes dissimilitudes d'idées & de formes, que ne sont les intervalles qui séparent les corps.

Les cinq Idées

Platon combat le sentiment de ceux

qui assurent qu'il n'y a qu'une seule idée universelle, & il établit cinq principes qui sont L'ESSENCE, L'ÊTRE TOUJOURS LE MÊME, L'ÊTRE CHANGEANT, le MOUVEMENT & le REPOS [1]. Dans cette supposition il n'est pas surprenant que chacun des élémens corporels ait sa ressemblance dans la nature; il est vrai qu'elle n'y est pas pure & sans mélange; les élémens tiennent les uns des autres. Le cube est le signe certain du REPOS à cause de la stabilité, & de la solidité de ses surfaces. Il n'est personne qui ne reconnoisse la force du feu, & l'activité de son MOUVEMENT, dans la finesse des côtés & des angles de la pyramide. Le dodécahedre propre à représenter toutes les figures, est l'image de L'ESSENCE [2] qui embrasse l'universalité des corps. Quant aux deux autres, l'icosaedre convient à L'ÊTRE CHANGEANT, & l'octae- universelles de Platon.

[1] Nous avons déja expliqué ces différens termes dans le Traité sur l'inscription du Temple de Delphes. Voy. pag. 51, & la note.

[2] C'est-à-dire, l'univers matériel, dont nous avons déja vu, d'après Timée, que le dodécahedre étoit l'image.

dre à L'ÊTRE TOUJOURS LE MÊME. L'un a produit l'air qui contient toutes les substances sous une seule forme [1]. L'eau qui par ses combinaisons prend des formes différentes, a été produite par l'autre. Si la nature veut l'égalité partout [2], il ne faut admettre ni plus ni moins de mondes qu'il n'y a de modeles existans, enforte que chacun ait son principe constitutif & sa force ori-

---

[1] Plusieurs anciens Philosophes, dit Turnebe, & sur-tout les Stoïciens, ont cru que l'air étoit répandu dans toute la nature, qu'il pénétroit toutes les substances, & les contenoit chacune dans son état naturel.

[2] Plutarque, dit encore Turnebe, fait ici allusion à l'égalité imaginée par Epicure, & dont Cicéron parle en ces termes dans le premier Livre de la nature des Dieux, c. 19. Il faut la concevoir telle, que toutes les choses se répondent également, & qu'il en résulte que le nombre des êtres immortels n'est pas moindre que celui des mortels; & que s'il y a une infinité de causes qui détruisent, il y en a d'innombrables qui conservent. Je ne sais, dit sur ces paroles de Cicéron M. l'Abbé d'Olivet, ce qu'Epicure vouloit dire par ces causes destructives & conservatives, à moins que ce ne soient les diverses combinaisons de ses atomes.

ginelle, comme les corps, dans leurs compositions. Voilà de quoi satisfaire ceux qui s'étonnent de ce que nous divisons en tant de genres une nature sujette au changement & à la révivification.

L'unité & le nombre binaire; principes de toutes les combinaisons des nombres.

Mais une chose à laquelle je vous prie de faire tous attention, c'est que des deux premiers principes, je veux dire, l'unité, & la dyade, (ou le nombre binaire) [1], celle-ci comme principe de tout désordre, & de toute confusion, s'appelle infinité. Au contraire l'unité terminant le vuide infini qui n'a ni proportion ni bornes, lui donne sa forme, & le rend capable de recevoir les dénominations qu'on applique toujours aux choses sensibles. On reconnoît ces principes dans les nombres; & la dénomination de nombre ne convient à la multitude, qu'autant qu'elle marque les bornes plus ou moins étendues que la forme a données à l'immensité de la matiere. Toute

[1] Le texte ajoute, *qui est infini*: Je l'ai supprimé en traduisant, parce qu'il est exprimé dans le mot *infinité* qui suit.

multitude devient nombre, lorſqu'elle eſt terminée par l'unité. L'unité en eſt-elle ôtée ? Alors la dyade infinie dans ſes combinaiſons, confond tout, détruit tout ordre, toutes bornes & toute meſure. Mais comme la forme, loin de détruire la matière, donne la figure & l'ordre au ſujet qui la reçoit, on doit trouver néceſſairement dans le nombre, les deux principes, d'où naît la premiere & la plus grande différence des nombres. Le principe infini produit le nombre pair ; l'autre, comme le meilleur [1], donne naiſſance au nombre impair. Deux eſt le premier nombre pair, & trois le premier des impairs. De ces deux nombres réunis ſe forme le nombre cinq, qui à raiſon de ſa compoſition eſt commun aux deux, mais qui par ſa nature, eſt impair. Car la nature ſenſible, étant à cauſe de ſa compoſition, & par la force de L'ÊTRE TOUJOURS CHANGEANT, diviſée en pluſieurs parties, il falloit néceſſairement

[1] J'ai ſuivi la correction des notes manuſcrites d'Amyot, qui a été adoptée par tous les autres Traducteurs.

que le nombre de ces parties, ne fût ni le premier des nombres pairs, ni le premier des impairs, mais un troisieme composé des deux, afin qu'il fût le résultat des deux principes qui forment le nombre pair & le nombre impair. Car l'un ne pouvoit pas être séparé de l'autre, puisqu'ils ont également tous les deux la nature & la faculté de principe. Etant donc unis ensemble, le meilleur a prévalu sur l'infinité qui tend à la division, & a contenu la nature corporelle. Et comme la matiere étoit divisée par ces deux principes, le meilleur a placé au milieu l'unité qui a empêché que l'univers fut divisé seulement en deux parties. Delà est venue la pluralité des mondes produite par L'ÊTRE CHANGEANT qui est toujours dans l'infinité; mais la force DE L'ÊTRE TOUJOURS LE MÊME, qui agit d'une maniere déterminée, les a produits en nombre impair. Et cette imparité a été fixée à cinq, parceque le meilleur principe n'a pas permis que la nature s'étendît au delà des bornes convenables. Si l'unité eut été pure & sans mélange, la matiere n'eût admis aucune division. Mais comme elle s'est trouvée unie au

nombre deux, dont la nature est de diviser, la matiere a souffert une séparation ; mais elle s'est arrêtée au nombre cinq, parce que le nombre impair l'a emporté sur le pair [1].

Propriétés du nombre cinq.

Aussi les anciens tiroient-ils du nombre cinq, le mot *compter* [2] : & je croirois volontiers que le nom qui exprime l'univers [3], en est aussi dérivé ; & cela avec raison, parce que cinq est composé de deux premiers nombres. Les autres nombres multipliés, en produisent qui sont différens d'eux-mêmes : le nombre cinq multiplié par des nombres pairs, produit toujours une dixaine, qui est un nombre parfait ; multiplié par des impairs, il se reproduit lui-même. Je n'ajoute pas que cinq est le

---

[1] Je crois que cette formation des cinq mondes, par la vertu des nombres, n'a pas besoin d'être éclaircie ni réfutée.

[2] Il y a dans le grec πεμπάσασθαι, qui signifie distribuer par cinq, & qui vient de πέμπε en dialecte dorique, pour πέντε.

[3] Le mot grec qui l'exprime est πᾶν, que Plutarque dérive ici également de πέντε mais qui, selon l'origine, connue de tout le monde, vient de πᾶς, πᾶν tout, parce que l'univers renferme tout ce qui existe.

réſultat des deux premiers quarrés un & quatre ; qu'il vaut ſeul autant que les deux nombres qui le précédent, & forme par-là le plus beau triangle rectangle ; qu'enfin il eſt le premier nombre qui ſoit en proportion ſeſqui-altere (*ss*). Ces obſervations ſont peut-être étrangeres au ſujet que nous traitons. Mais ce qui y a plus de rapport, c'eſt que le nombre cinq eſt de ſa nature propre à diviſer, & qu'il a ſervi de modéle à la plupart des diviſions.

Diviſions par le nombre cinq fréquentes dans la nature.

Nous-mêmes, par exemple, nous avons cinq ſens naturels, & cinq facultés dans l'ame ; la végétative, la ſenſible, la concupiſcible, l'iraſcible & la raiſonnable. Nous avons cinq doigts à chaque main. La plus grande fécondité dans les femmes ne va pas au delà de ce nombre ; on ne connoît pas de femme qui ait eu plus de cinq enfans à la fois [1]. Les fables Egyptiennes diſent que Rhéa mit au monde cinq dieux ; ce qui déſigne d'une maniere énigmati-

[1] Il y a quelques exemples de ſept enfans d'une ſeule couche ; mais il eſt vrai qu'ils n'ont pas vécu.

que, les cinq mondes formés d'une seule matiere [1]. Dans l'univers la terre est divisée en cinq zones, & le ciel en autant de cercles, les deux poles, les deux tropiques, & l'équateur au milieu. On compte cinq révolutions des Planetes, parce que le Soleil, Vénus & Mercure n'en font qu'une seule (*tt*). Le monde lui-même dans sa composition suit cette analogie, comme parmi nous l'harmonie musicale résulte de la position des cinq tetrachordes, celui des graves, celui des moyennes, des conjointes, des disjointes, & des excellentes [2]. Dans le chant on distingue aussi cinq intervalles; le diese, le semi-ton, le ton, le ton mineur, & le ton majeur [3]. Tant la nature, dans ses différentes compositions semble se plaire à suivre

[1] Plutarque dans le Traité d'Isis & d'Osiris, rapporte & explique fort au long la fable égyptienne de Rhéa & des cinq Dieux qu'elle eut de Saturne; mais il n'en fait point l'application aux cinq mondes formés d'une seule matiere.

[2] Voyez le Traité sur l'inscription du Temple de Delphes, p. 43, & la note.

[3] Cela a été déja expliqué dans le premier Traité de ce volume.

l'analogie du nombre cinq, plutôt qu'elle n'affecte la forme sphérique, comme le veut Aristote [1].

Mais, dira peut-être quelqu'un, pourquoi Platon, après avoir supposé cinq mondes, selon les cinq figures des élémens, après avoir dit que Dieu a formé l'univers sur l'analogie du nombre cinq, éleve-t-il ensuite un doute sur la pluralité des mondes, & qu'il demande s'il faut croire qu'il n'y en ait qu'un ou cinq ? Quel peut avoir été le fondement de ce doute ? S'il faut appuyer son sentiment de quelque probabilité, je dirai que Platon a cru que les dissimilitudes de ces corps & de leurs figures, entraînoient nécessairement des différences dans leurs mouvemens. C'est ce qu'il enseigne lui-même, lorsqu'il dit

Système de Platon sur la formation des mondes.

[1] Voyez Aristote, L. II, *de Cœlo*, c. 4, où il dit que le ciel doit être nécessairement rond; que cette figure est la plus analogue à sa substance, & la premiere dans la nature. A la fin du chapitre, il conclut que le monde est rond, & le plus rond de tous les corps que nous voyons, & que l'art arrondit. Platon dans son Timée, p. 33, dit que le monde étoit de figure sphérique.

qu'en se condensant, ou se raréfiant, ils changent de nom & de lieu, comme de substance & de qualités. Si par exemple, l'air devient feu, & que la figure de l'octaedre soit résolue en pyramide, ou que le feu, devenu air, soit resserré & comprimé dans l'octaedre, il est impossible, que l'un ou l'autre demeure dans la place qu'il occupoit auparavant; chassé avec violence du lieu où il étoit, il s'enfuit dans un autre, & lutte contre les corps qui le pressent & lui font obstacle. Il le rend encore plus sensible par la comparaison des vans & des autres instrumens destinés à cribler le bled. Il dit que dans les élémens, lorsqu'ils agitoient la matiere, ou que la matiere les agitoit, les parties homogenes se réunissoient, & qu'elles occupoient, tantôt une place, tantôt une autre, avant que par leur composition l'univers fut formé.

Telle étoit la disposition de la matiere & de l'univers avant que Dieu les eut ordonnés [1]. Les cinq qualités pre-

---

[1] Il y a dans le texte, τὸν ἄπειρον qui ne fait point de sens. Mais dans Platon, d'où une

mieres [1] ont agi selon leur propriété naturelle. Elles ne se sont pas séparées & divisées totalement : dans cet état de confusion, le plus foible a été entraîné par le plus fort. Ainsi dans leur formation, portées de côté & d'autre, elles ont fait autant de divisions, qu'elles étoient de genres differens. L'une devint un feu, qui sans être parfaitement pur, participe de la forme ignée. Un autre fut de l'éther, non sans aucun mélange, mais participant de la substance éthérée. Une troisieme, sans être une terre pure, tenoit de la nature de la terre. L'air sur-tout se trouva mêlé avec l'eau, parceque ce dernier élément, comme on l'a déja dit, ne se sépara

---

grande partie de ce passage est tirée, on lit : ὅταν ἀπὸ τινος θεὸς, ce qui fait croire que Plutarque avoit écrit : ἀν θεὸς ἄπεστιν Nous allons voir que Dieu n'avoit point créé, ni séparé la matiere ; mais qu'après qu'elle se fut séparée d'elle-même, Dieu l'avoit arrangée & mise en ordre.

[1] Par qualités, les Stoïciens & les Académiciens entendoient les corps, comme Cicéron le dit dans ses Questions académiques. Ainsi ces cinq premieres qualités ne sont autre chose que les cinq élémens, dont il a été déja tant de fois question dans ce Traité.

de l'autre, que plein de ſubſtances de différens genres (*uu*). Car ce n'eſt point Dieu qui a ſéparé & diſtribué la matiere. Mais après qu'elle ſe fût diviſée d'elle-même, & que chaque diviſion, dans le plus grand déſordre, eut occupé des lieux différens, il s'en empara, la mit en ordre, & la diſpoſa ſuivant les proportions les plus juſtes & les plus convenables. Donnant enſuite à chacune la raiſon pour la gouverner & la maintenir, il fit autant de mondes, qu'il y avoit d'eſpeces de corps élémentaires. Voilà ce que j'ai cru devoir dire pour la défenſe de Platon, en faveur d'Ammonius.

Sur le nombre des mondes.

Quant au nombre des mondes, je ne voudrois pas affirmer qu'il n'y en a préciſément que cinq. Mais je crois que l'opinion qui en admet plus d'un, ſans néanmoins les multiplier à l'infini, & qui les fixe à un nombre déterminé, n'eſt pas plus déraiſonnable qu'aucune des deux autres. Je vois qu'il eſt de la nature de la matiere de ſe répandre, de ſe diviſer; qu'elle ne ſe tient pas dans l'unité; mais auſſi que la raiſon ne lui permet pas de ſe ſéparer à l'infini. Au reſte, c'eſt ici le lieu, ou jamais,

de se souvenir de l'Académie, pour ne rien affirmer avec trop de confiance [1], & nous tenir seulement fermes dans la question sur l'infinité des mondes, comme sur un chemin glissant & périlleux. Après ce discours, Démétrius prit la parole : « Lamprias, dit-il, nous donne » un bon avis. Ce ne sont pas

» D'un sophisme trompeur les formes séduisantes,

» comme a dit Euripide, que les Dieux » employent pour nous en imposer, » mais celles des choses, quand notre » vaine science ose prononcer sur des » matieres si fort au-dessus de notre » intelligence. »

On reprend la question des oracles.

» Mais il est temps de revenir à notre premier entretien. Nous avons dit » que les oracles abandonnés par les » Génies, étoient semblables à des instrumens de musique qui ne réson-

[1] L'école de l'Académie dont Socrate & Platon furent les premiers fondateurs, faisoit profession de ne rien affirmer, & de chercher la vérité qu'elle ne se croyoit jamais sûre d'avoir trouvée.

» nent plus, dès que le muſicien ceſſe » d'en jouer. Cette queſtion en fait » naître une autre bien plus intéreſ- » ſante ; il s'agit de ſavoir quels ſont » les moyens que les Génies ont em- » ployés pour remplir d'enthouſiaſme les » prophetes de l'un & de l'autre ſexe, » & leur faire connoître l'avenir. Nous » ne pouvons pas attribuer le ſilence » des oracles à la retraite des Génies, » ſi nous ignorons comment leur pré- » ſence peut les faire parler & donner » des réponſes. »

Les eſprits peuvent communiquer entr'eux.

» Croyez-vous donc, lui dit Ammo- nius, » que les Génies ſoient autre choſe » que des eſprits, errans de côté & » d'autre, &, comme dit Héſiode,

Op. & di. v. 124.

» Environnés d'une vapeur légere.

» Pour moi je penſe qu'il y a entre un » eſprit pur, & une ame revêtue d'un » corps, la même différence qu'entre » un homme dans l'état ordinaire, & » celui qui joue ſur un théâtre [1]. Il » n'eſt donc ni étonnant, ni abſurde

[1] Mot à mot : *qui joue la tragédie, ou la comédie.*

» que des ames qui en rencontrent d'au-
» tres, leur communiquent la connoiſ-
» ſance de l'avenir. Nous-mêmes nous
» n'employons pas toujours l'organe de
» la voix. Souvent l'écriture, le tact,
» le regard nous ſervent à rappeller
» des choſes paſſées, & à en préſager
» de futures. Avez-vous, Lamprias,
» quelque choſe à nous objecter? Car
» il nous eſt revenu depuis peu, que
» vous aviez eu à Lébadie une lon-
» gue conférence ſur cette matiere avec
» des étrangers. Mais celui qui nous
» l'a rapporté, ne ſe ſouvenoit de rien
» de ce qu'il avoit entendu. » N'en
ſoyez point ſurpris, lui dis-je. Les af-
faires & les occupations qui venoient à
la traverſe, à cauſe de l'oracle, & du
ſacrifice qu'on y faiſoit alors, coupoient
à chaque inſtant notre entretien, que
nous ne pouvions ſuivre que par inter-
valles. « Maintenant, reprit Ammo-
nius, » vos auditeurs ont du loiſir;
» ils ſont diſpoſés à tout éclaircir, à
» tout diſcuter, à mettre à l'écart toute
» diſpute & toute altercation, à vous
» laiſſer, comme vous voyez, la liberté
» de tout dire, à avoir enfin pour vous
» la plus grande indulgence ».

L'esprit humain a en soi la faculté divinatrice.

Tous les assistans m'ayant fait la même demande, après un moment de réflexion, je pris la parole : C'est-vous, dis-je à Ammonius, qui sans y penser, avez donné lieu de rappeller ce qui fut dit dans cette occasion. Car si ces ames séparées des corps, ou qui même n'y ont jamais été unies, sont selon vous & le divin Hésiode, des Génies

Op. & dies v. 122.

Qui parcourent la terre & veillent sur nos jours,

pourquoi priverons-nous les ames unies à des corps de cette faculté naturelle aux Génies de connoître & de prédire l'avenir? Il n'est pas vraisemblable que les ames, après leur séparation d'avec les corps acquierent quelque propriété qu'elles n'avoient pas auparavant. Elles ont toujours les mêmes facultés, mais seulement moins parfaites, lorsque les ames sont encore unies aux corps. Les unes sont obscures & cachées, les autres foibles & languissantes, celles-ci émoussées & tardives, comme sont nos regards à travers des nuages, ou nos pas, sur un terrein humide. Elles ont besoin que des remedes efficaces les rétablissent dans l'intégrité de leur natu-

re, & les délivrent de tout ce qui retarde leur activité [1]. Comme le soleil ne devient pas lumineux, lorsqu'il sort d'un nuage, & que toujours brillant de sa nature, il ne paroît obscurci, qu'à raison de la nuée qui le couvre; de même l'ame n'acquiert point la faculté de deviner, quand elle est sortie du corps, comme d'un nuage. Elle la possede, pendant qu'elle lui est unie; mais son union intime avec une nature mortelle, en émousse l'activité.

Pourrions-nous en douter, ou même en être surpris, en voyant, sans parler des autres facultés de l'ame, combien

Preuve tirée de la mémoire.

[1] Après ces mots, il y a dans le texte une phrase qui dit: *que l'ame liée au corps a la puissance de connoître l'avenir; mais qu'elle est aveuglée par son union avec un corps terrestre.* Turnebe, Xylandre & M. Reiske l'ont supprimée, comme n'étant qu'une note mise à la marge par un lecteur qui vouloit se rendre compte de ce qui étoit traité dans cet endroit, & que la négligence des copistes ou des imprimeurs aura ensuite fait passer dans le texte. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que cinq ou six lignes plus bas, on retrouve la même pensée, & presque dans les mêmes termes.

la mémoire, qui eſt l'oppoſé de la divination, a de force & de pouvoir pour retenir & conſerver les choſes paſſées, ou plutôt pour leur donner un nouvel être [1] ? Car ce qui eſt paſſé n'a plus d'exiſtence. Tout exiſte & périt ſucceſſivement, les actions, les paroles & les affections. Le temps, comme un fleuve rapide, les entraîne dans ſa courſe. Mais la mémoire, par je ne ſais quel moyen, le ſaiſit dans ſa fuite, & donne une ſubſtance & une forme à ce qui n'eſt plus. L'oracle donné aux Theſſaliens au ſujet d'Arna [2], leur ordonnoit de dire,

Ce que le ſourd entend, ce que l'aveugle voit.

---

[1] J'ai ſuivi les notes manuſcrites d'Amyot, qui liſent ὄντας ποιεῖ au lieu de τὰ ὄντα. En effet, la mémoire ne conſerve pas les choſes préſentes; mais elle les crée, pour ainſi dire, de nouveau, & leur donne un être actuel.

[2] Il y a dans le texte : *Anna*; mais c'eſt une faute qui a été corrigée par tous les traducteurs de Plutarque. Arna étoit une ville de Theſſalie, colonie d'une ville de Béotie du même nom. Euſtathe, ſur le ſecond Livre d'Homere, rapporte un oracle de la Pythie ſur la ville d'Arna en Béotie, dont il ne cite

La mémoire eſt pour nous, l'ouie des ſourds & la vue des aveugles. Il ne faut donc pas s'étonner que pouvant ſaiſir ce qui n'eſt plus, elle prévoie ce qui n'eſt pas encore (*xx*). L'avenir la touche même davantage & eſt plus intéreſſant pour elle. Elle tend vers le futur, & l'embraſſe déja, au lieu qu'elle eſt ſéparée du paſſé, & n'y tient que par le ſouvenir. Les ames ont donc cette faculté innée; mais à la vérité foible, & obſcure, elle n'agit qu'avec difficulté. Cependant il en eſt en qui elle ſe développe tout-à-coup, ſoit dans les ſonges, ſoit dans les ſacrifices, quand le corps eſt purifié, ou qu'il ſe trouve dans une poſition favorable à l'enthouſiaſme, & que la partie raiſonnable & contemplative, dégagée de l'impreſſion des objets préſens qui troubloient ſon action, applique l'imagination à prévoir l'avenir.

En quoi conſiſte l'enthouſiaſme.

Il n'eſt pas vrai, comme le dit Euripide, que celui-là

Soit habile devin, qui ſait conjecturer.

---

qu'un vers, ſans dire à quelle occaſion il fut rendu. Je ne ſais ſi le vers rapporté dans Plutarque en faiſoit partie. Je n'ai rien trouvé qui pût m'en éclaircir.

C'eſt ſeulement un homme intelligent, & qui ſuit les indices probables que la raiſon lui découvre. Mais la faculté divinatrice, ſemblable à une table raſe, privée en ſoi de raiſon & de détermination, capable cependant des affections & des preſſentimens que lui cauſent les images qui s'offrent à elle, parvient, ſans le ſecours de la raiſon, à ſaiſir l'avenir, quand elle ſe diſtrait du préſent. Ce qui arrive, lorſque par une certaine diſpoſition du corps, elle entre dans cet état que nous appellons enthouſiaſme. Or ſouvent le corps acquiert naturellement cette diſpoſition. La terre eſt pour les hommes une ſource abondante de pluſieurs autres facultés, dont les unes tranſportent les ames hors d'elles-mêmes, cauſent des maladies contagieuſes & la mort même; d'autres ſont douces, ſaines & bienfaiſantes; l'expérience nous le démontre. Mais la divination eſt un ſouffle céleſte un écoulement de la divinité, ſoit qu'elle ſe communique directement par l'air, ou par quelque autre fluide. Lorſqu'elle affecte les corps, elle produit dans les ames une diſpoſition fort extraordinaire, dont il eſt difficile de déterminer clairement les propriétés, mais ſur leſquelles

quelles on peut asseoir plusieurs conjectures raisonnables.

Il paroît que la chaleur & la dilatation qu'elle cause, ouvrent certains pores qui donnent entrée aux images de l'avenir; comme le vin par les vapeurs qu'il porte au cerveau, excite dans l'ame des mouvemens, qui en font sortir ce qu'on cachoit avec le plus de soin. Si nous en croyons Euripide, l'ivresse & la fureur bachique favorisent beaucoup la divination. C'est alors que l'ame échauffée, &, pour ainsi dire, toute brûlante, secoue cette timidité que la prudence humaine inspire naturellement, & qui éloigne, ou éteint même l'enthousiasme. On peut dire encore avec assez de vraisemblance que la sechereſſe produite dans l'ame par la chaleur, rend les esprits plus déliés & plus subtils. Telle est cette ame seche dont parle Héraclite, & qu'il prétend être la plus parfaite [1]. L'humidité non-seulement émousse la vue & l'ouie, mais en-

Causes physiques de l'enthousiasme.

[1] Le passage d'Héraclite est mutilé; mais Plutarque le cite tout entier dans la vie de Romulus, & je l'ai suppléé d'après lui-même.

core elle ôte aux miroirs, aux lampes & à l'air même leur lueur & leur éclat [1]. D'un autre côté, il n'eſt pas impoſſible que la condenſation & le rafraîchiſſement des eſprits ne produiſent dans l'ame la divination, & n'aiguiſent en elle cette faculté, comme la trempe donne du tranchant au fer. L'étain fondu avec le cuivre qui naturellement eſt très-poreux, le rend à la fois plus compacte & plus ſerré, plus pur & plus brillant [2]. Il eſt de même aſſez vraiſemblable que la vapeur divinatrice, ayant de l'analogie avec les eſprits, remplit les vuides qui s'y trouvent, les affermit & les contient. Il y a des ſubſtances qui ont du rapport les unes avec les autres. Ainſi la feve donne une plus forte teinture à la pourpre, & le ni-

[1] Il y a dans le grec κρατήρων λύχνων, ἢ μίξεος. Ce dernier mot ne préſente aucun ſens. Les notes manuſcrites propoſent de lire ἢ μιχθέντα & ſe mêlant avec l'air. M. Reiske préfere λύχνοι les lampes. En effet, l'humidité ôte à la lumiere des lampes ſon éclat & ſa beauté.

[2] Le mélange de l'étain & du cuivre forme le bronze, ou la fonte, métal beaucoup plus dur que les deux autres.

tre, au safran, comme dit Empédocle.

On donne au plus beau lin la couleur du safran.

Par rapport au couteau sacré d'Apollon qu'on conserve à Tarse, nous vous avons entendu dire, Démétrius, qu'il n'y avoit point d'eau qui le nettoyât mieux que celle du fleuve Cydnus [1]. De même à Olympie, on détrempe de la cendre avec de l'eau du fleuve Alphée, & on en couvre l'autel de Jupiter, tandis qu'on n'a jamais pu la lier avec l'eau d'aucun autre fleuve, quoiqu'on l'ait essayé plusieurs fois [2]. Il ne faut donc

[1] Le Cydnus étoit un fleuve de Cilicie auprès de Tarse, capitale de cette contrée. Son eau étoit extrêmement froide; & en supposant que le fait rapporté par Lamprias soit vrai, cette propriété de nettoyer le fer mieux qu'aucune autre eau, tenoit peut-être à la qualité de la sienne.

[2] Olympie, ville d'Elide dans le Péloponnese, étoit fameuse par les jeux olympiques qui s'y célébroient tous les cinq ans, & par le temple de Jupiter Olympien. Pausanias parle aussi de cet usage. On apporte, dit-il, le 19 de Février de la cendre du Prytanée, (l'endroit où l'on conservoit le feu sacré;) & après l'avoir détrempée dans l'eau du fleuve Alphée, on en couvre l'autel

pas trouver extraordinaire que dans le grand nombre de sources qui jaillissent de la terre, celles de Delphes soient les seules qui inspirent aux ames l'enthousiasme, & leur fassent connoître l'avenir.

Origine de l'oracle de Delphes.

Au reste une tradition incontestable confirme cette opinion. On raconte que la vertu prophétique du lieu où est l'oracle, commença d'être connue, lorsqu'un berger que le hazard y avoit conduit, proféra des paroles qui portoient tous les caracteres d'une inspiration divine. Les premiers qui les entendirent, n'en tinrent pas d'abord grand compte. Mais ensuite l'événement ayant justifié ses prédictions, à l'indifférence succéda l'admiration. Les plus instruits des Delphiens assurent que ce berger s'appelloit Coretas (yy). Pour moi je pense que l'ame a le même rapport & la même

---

de Jupiter. Il est défendu d'employer d'autre eau que celle de ce fleuve; & on en conclut que l'Alphée est particuliérement cher à ce Dieu. Mais Pausanias ne dit point qu'on eût essayé plusieurs fois, & toujours inutilement, de détremper cette cendre avec d'autre eau. Voyez Pausanias, L. V, pag. 312.

adhésion avec l'inspiration divine, que l'organe de la vue, avec la lumiere. L'œil ne peut, sans la lumiere, exercer la faculté de voir. De même l'œil prophétique de l'ame, a besoin d'un ressort convenable qui l'anime & le mette en action. Aussi plusieurs philosophes des premiers âges ont-ils cru qu'Apollon & le soleil n'étoient qu'un même Dieu. Mais ceux qui connoissent cette belle & sage analogie de la nature entiere, & qui savent l'apprécier, pensent que ce que le corps est à l'esprit, la vue à l'ame & la lumiere à la vérité, la faculté solaire l'est à la nature d'Apollon; qu'elle en est l'émanation & l'effet, & que ce Dieu, toujours existant, ne cesse pas un instant de la produire. Le soleil agite, développe, & met en mouvement l'organe de la vue; Apollon excite dans l'ame, la faculté divinatrice. Ceux qui ont cru qu'ils n'étoient qu'un seul & même Dieu, ont, avec assez de vraisemblance rendu cet oracle commun à Apollon & à la Terre. Ils pensoient que le soleil produisoit dans le sein de la terre, cette disposition & cette température qui en

fait exhaler les vapeurs propres à la divination.

Pour la terre qu'Héſiode, en cela plus inſtruit que beaucoup de philoſophes, a appellé,

De ce qu'elle contient la baſe inébranlable,

nous la croyons auſſi éternelle & incorruptible. Mais ſelon toute apparence, ſes propriétés ſe développent, diſparoiſſent, & changent ſucceſſivement de ſiege, & une longue ſuite de ſiecles ramene pluſieurs fois pour elle les mêmes révolutions. Nous pouvons le conjecturer par ce que nous avons tous les jours ſous les yeux. On a vu des lacs, des rivieres, & plus encore des ſources d'eaux chaudes ſe perdre entiérement; d'autres diſparoître & ſe cacher ſous terre, pour reparoître enſuite dans la même place, ou dans un lieu voiſin.

Propriétés de la terre.

Nous avons des mines entiérement épuiſées; par exemple celles d'argent dans l'Attique, & celles d'airain dans l'Eubée, dont on faiſoit des épées d'une

trempe excellente [1]. Eſchyle en fait mention lorſqu'il dit :

Ce guerrier prend en main ſon épée Eubéenne.

Il n'y a pas long-temps que la carriere de Caryſte [2], ne donne plus de ces pierres molles, dont on tiroit des fils qui ſervoient à faire du linge, des filets, & des bonnets. Quelques-uns d'entre vous ont ſans doute vu de ces

---

[1] Pauſanias, L. I, p. 1, dit que ces mines d'argent de l'Attique étoient à Laurium, près du promontoire de Sunium, & qu'elles n'exiſtoient plus de ſon temps. Strabon, L. III, p. 101, l'atteſte auſſi, & L. X, p. 308, il dit que les mines de fer & d'airain de l'Eubée, les meilleures que l'on connût, étoient entiérement perdues. On ne peut douter que la terre n'éprouve intérieurement pluſieurs révolutions qui déplacent, abſorbent & diſſipent les lacs, les ſources d'eaux chaudes, & les mines. L'expérience nous le prouve tous les jours.

[2] Caryſte, ville de l'Eubée, fameuſe par ſes belles carrieres de marbre, étoit ſituée à l'extrêmité méridionale de l'île. Pline, L. IV, c. 12, & L. XXXVI, c. 6, parle d'un temple d'Apollon bâti dans cette ville, d'où le Dieu prit le ſurnom de Marmoréen. Elle ſubſiſte encore ſous le nom de Caryſte.

ouvrages. Ils ſont incombuſtibles ; c'eſt par le feu qu'on en fait diſparoître les ſaletés, & qu'on leur donne leur premiere blancheur (zz). On ne trouve aujourd'hui dans cette carriere que de petits fils auſſi minces que des cheveux & des fibres, répandus çà & là avec les métaux.

Les vapeurs qui s'en exhalent, cauſe de pluſieurs phénomene.

Ariſtote prétend que les vapeurs contenues dans le ſein de la terre, ſont la cauſe de tous ces phénomenes qui doivent néceſſairement diſparoître, changer de place, & ſe reproduire avec elles. Il faut croire de même au ſujet des exhalaiſons prophétiques, que leur vertu n'eſt pas éternelle, mais qu'elle eſt ſujette à vieillir & à s'alterer [1]. Il eſt probable que les pluies abondantes les étouffent, que la chûte de la foudre les diſſipe, ſur-tout quand la terre agitée par de violens tremblemens de terre, s'entr'ouvre à une grande profondeur, s'affaiſſe ſur elle-même, bouche les paſ-

[1] Dans le Liv. I. de la Divination, Quintus, frere de Cicéron, croit auſſi que les vapeurs prophétiques ſont ſujettes à vieillir & à s'altérer, comme on voit les fleuves ſe diſſiper ou changer de cours.

sages à ces vapeurs intérieures, & les absorbe entiérement. Ainsi l'oracle de Delphes fut réduit au silence, lors de ce tremblement de terre qui détruisit la ville. On dit aussi qu'à Orchomene la peste ayant emporté le plus grand nombre des habitans, l'oracle de Tirésias cessa ses prédictions, & depuis ce temps il est resté muet [1]. On raconte la même chose des oracles de Cilicie. Mais personne ne peut mieux que vous, Démétrius, nous en attester la vérité.

» Je ne puis, répondit Démétrius, » vous dire où ils en sont actuellement. » Vous savez que je suis depuis bien » long-temps hors de mon pays. Pendant que j'y étois, les oracles de » Mopsus & d'Amphiloque avoient la » plus grande réputation (*aaa*). Je

Oracle de Mopsus en Cilicie.

[1] Orchomene, ville de Béotie, eut un oracle de Tirésias, qui se soutint pendant plusieurs siecles. Tirésias avoit eu pendant sa vie l'esprit prophétique, &, par un privilége singulier, il le conserva même après sa mort. Nous voyons dans Homere, L. II, v. 1, que Circé ordonne à Ulysse de descendre dans les enfers pour l'y consulter sur les moyens de retourner dans ses Etats.

» vous raconterai au sujet du premier,
» un événement qui vous étonnera
» beaucoup, & dont j'ai été le témoin.
» Le Gouverneur qui commandoit alors
» en Cilicie, homme méchant & em-
» porté, ne savoit que croire des
» Dieux. Il flottoit dans une incrédu-
» lité mal assurée, obsédé qu'il étoit
» par ces Epicuriens qui, pleins d'une
» philosophie arrogante, se moquent
» de tout ce qui a rapport à la reli-
» gion. Il députa donc un de ses af-
» franchis à l'oracle, comme on envoie
» un espion dans un camp ennemi.
» Il lui donna un billet cacheté dans
» lequel il avoit écrit la question qu'il
» proposoit, & qu'il n'avoit dit à per-
» sonne. L'affranchi ayant, selon l'u-
» sage, passé la nuit dans le temple [1],
» vit en songe pendant son sommeil,
» un homme très-bien fait qui ne lui
» dit que ce mot; *Noir*, & qui dis-
» parut aussi-tôt. Cette réponse nous
» parut ridicule, & nous ne savions

[1] Il y a dans le grec: *& s'y étant endormi, il raconta le lendemain le songe qu'il avoit eu.*

» qu'en penſer, lorſque le Gouverneur, » frappé d'étonnement & de reſpect, » ouvrit le billet, & nous montra ces » mots qu'il y avoit écrits : T'immole- » rai-je un taureau blanc ou noir ? Les » Epicuriens furent confondus, & le » Gouverneur, ayant ſacrifié à Mopſus, » eut depuis pour ce Dieu la plus grande » vénération ». A ces mots Démétrius ſe tut.

Ammonius réfute l'opinion de Lamprias ſur les cauſes de l'enthouſiaſme.

Comme je me diſpoſois à finir cet entretien, je jettai les yeux ſur Philippe & Ammonius qui étoient aſſis l'un à côté de l'autre ; & croyant m'appercevoir qu'ils vouloient parler, je me retins. Alors Ammonius prit la parole : « Mon cher Lamprias, me dit-il, Phi- » lippe a auſſi quelque choſe à dire ſur ce » qui vient d'être avancé. Il penſe, avec » bien des gens qu'Apollon n'eſt pas différent du ſoleil, & qu'il ne fait avec » lui qu'un même Dieu. Mais le doute » que j'ai à propoſer eſt plus conſidérable, & porte ſur un objet plus important. Nous avons tout à l'heure, » je ne ſais pourquoi, ôté aſſez mal » adroitement, la divination aux Dieux » pour la tranſporter aux Génies. » Maintenant nous dépoſſédons auſſi,

» ce me ſemble, ces derniers du ſanc-
» tuaire & du Trépied, en attribuant
» le principe ou même la ſubſtance &
» la vertu de la divination à des
» vents, à des vapeurs & à des exhalai-
» ſons ».

» La température & la chaleur dont
» nous avons parlé, donnent de la force
» à l'ame, comme la trempe donne
» de la dureté à l'acier. Mais tout cela
» eſt contraire à l'opinion que nous
» avons de la puiſſance des Dieux. Ce
» raiſonnement ſur la cauſe des oracles
» eſt ſemblable à celui que fait le Cy-
» clope dans Euripide :

» La terre à mes troupeaux, malgré ſa réſiſ-
» tance,
» Doit procurer toujours de l'herbe en abon-
» dance.

» La ſeule différence qu'il y ait, c'eſt
» que le Cyclope ne vouloit pas ſacri-
» fier aux Dieux, mais à lui-même &
» à ſon ventre, le plus grand des Gé-
» nies, au lieu que nous leur faiſons
» des ſacrifices, nous leur adreſſons
» nos vœux pour avoir des réponſes
» de leurs oracles. Il eſt vrai que nous

» pourrions nous en dispenser, si nous » avons en nous la vertu de la divina- » tion, & que l'air & le vent nous les » communiquent ».

Il l'attribue aux Génies, & le prouve par les loix prescrites par les sacrifices.

» Pourquoi donc avoir établi des » prêtresses ? & pourquoi ne donnent- » elles point de réponse ; à moins que » la victime ne s'agite, & ne tremble » dans tout son corps, au moment où » les ministres lui font les libations ? » Il ne suffit pas qu'elle secoue la tête, » comme dans les autres sacrifices. Il » faut qu'elle éprouve dans tous ses » membres, un tremblement, une pal- » pitation, & un fremissement sensible. » Sans cela, l'oracle ne parle point, » & on refuse d'introduire la Pythie » dans le sanctuaire (*bbb*). Ces condi- » tions supposent nécessairement, qu'ils » reconnoissent les Dieux, ou les Gé- » nies, pour auteurs des oracles. Dans » votre opinion, elles n'ont aucun fon- » dement. En effet que la victime trem- » ble ou non [1], par-tout où ces ex- » halaisons s'éleveront de la terre, elles

[1] Au lieu de πίπτει qui est dans le texte, je lis ἐπίπτει avec les notes manuscrites d'Amyot.

» produiront l'enthousiasme, & dès
» qu'elles auront affecté les organes de
» la Pythie, ou même du premier ve-
» nu, elles mettront son ame dans la
» disposition prophétique. Il seroit alors
» bien ridicule de n'employer que le
» ministere d'une femme, & de lui
» imposer des privations pénibles, en
» l'obligeant de garder toute sa vie la
» chasteté la plus exacte. Ce Corétas
» qui, selon les Delphiens, décou-
» vrit le premier par hazard, la vertu
» de cet antre, n'avoit rien, je crois,
» qui le distinguât des autres bergers:
» si toutefois ce récit est vrai, &
» qu'il ne soit pas une pure fable,
» comme je le pense. Car lorsque je
» me rappelle tous les biens que cet
» oracle a procurés à la Grece, pendant
» les guerres, les pestes, les famines,
» & dans les établissemens de nouvel-
» les colonies, je ne puis souffrir qu'on
» en attribue l'origine, non à Dieu &
» à sa providence, mais à la fortune
» & au hazard. Je suis tout disposé à
» en conférer avec Lamprias, pourvu
» que Philippe y veuille consentir. Très-
» volontiers, répondit Philippe, votre
» discours a fait trop d'impression sur

» moi, & sur tous ceux qui sont pré-
» sens, pour vous le refuser ».

Différentes espèces de causes.

Pour moi, lui dis-je, non seulement il m'a touché, mais il m'a même fait craindre de passer aux yeux de cette respectable assemblée, pour un homme qui, démentant la gravité de son âge, a cherché par un langage artificieux, à détruire, ou à affoiblir la vérité de quelques idées religieuses inspirées par les Dieux, & reçues parmi nous. Mais je me justifierai, & Platon viendra à mon secours. Il a blâmé Anaxagoras l'ancien, de ce qu'il s'attachoit trop aux causes naturelles, & qu'uniquement occupé de celles qui produisent nécessairement les affections corporelles, il négligeoit les premieres & principales causes, L'EFFICIENTE & la FINALE (*ccc*). Platon est le premier d'entre les philosophes qui ait parlé de ces deux causes [1]. Il disoit que Dieu étoit l'auteur & le principe de tout ce qui se fait par intelligence, sans cepen-

---

[1] Le texte ajoute : *ou du moins celui qui en a parlé davantage.*

dant ôter à la matiere ſes propriétés & ſes effets. Il ſentoit fort bien que l'ordre établi parmi les choſes naturelles & ſenſibles avoit plus d'une cauſe, & qu'il étoit le réſultat de la matiere & de la forme combinées enſemble.

La matiere & la forme.

Les ouvrages des arts nous le prouveront. Le premier qui ſe préſente eſt la coupe de ce temple dont la baſe a tant de célébrité, & eſt appellée *Hypocratere* par Hérodote [1]. Les cau-

---

[1] Ce cratere, ou coupe dont Hérodote parle, L. I, p. 6, étoit, ſelon cet Hiſtorien, un des plus beaux ouvrages qu'on vît dans le temple de Delphes. Pauſanias, L. X, p. 637, dit que de tant de préſens dont les rois de Lydie avoient enrichi ce temple, c'étoit le ſeul qui y reſtât de ſon temps. C'étoit Haliatte, pere de Créſus, qui l'y avoit envoyé, & un certain Glaucus, de l'île de Chio, qui l'avoit fait. Cet artiſte avoit trouvé le premier l'art de ſouder le fer. Le pied ou la barre du cratere n'étoit attachée au corps de l'ouvrage par aucun clou ni par aucune agraffe, & n'y tenoit que par la force ſeule de la ſoudure; mais avec une telle adreſſe, que l'art de Glaucus étoit paſſé en proverbe. C'étoit ſans doute la nouveauté de l'invention qui avoit rendu cet artiſte ſi cé-

ſes matérielles qui ont concouru à la formation de cette coupe ſont le feu qui a amolli la matiere, le fer, & l'eau qui lui a donné la trempe. Sans ces moyens, on n'auroit jamais pu faire cet ouvrage. Mais l'intelligence de l'artiſte qui les a employés, en eſt véritablement la cauſe eſſentielle. Cela eſt ſi vrai, que le nom des artiſtes eſt marqué dans les ouvrages de peinture & de ſculpture.

Polygnote de Thaſe, iſſu d'Aglaophon,
A peint dans ce tableau la chûte d'Ilion (*ddd*).

C'eſt lui qui a fait le tableau que vous voyez; mais il ne l'a pu que par le mélange de pluſieurs couleurs, qui bien fondues enſemble, ont produit cette belle compoſition. Celui donc qui s'attachant à la cauſe materielle, recherche avec ſoin toutes les nuances, tous les accidens de couleurs que produiſent la Sinopis mêlée avec l'ochre, & le noir avec le Mélinum [1],

lebre; car aujourd'hui c'eſt un talent commun à tous les ouvriers en fer.

[1] La Sinopis ou crayon rouge, tiroit ſon nom de la ville de Sinope, dans le Pont où

diminue-t-il en rien la gloire de Polygnote ? & celui qui explique pourquoi le fer s'amollit ou se durcit ; & qu'après avoir été ramolli par le fer, il cede aux coups redoublés du marteau, & se dilate ; comment plongé tout brûlant dans l'eau froide, il se resserre, & se durcit par une suite de la molleſſe que le feu lui a communiquée, & acquiert par l'impression du froid, cette dureté qu'Homere appelle la force du fer ; celui-là, dis-je, ôte-t-il à l'ouvrier le mérite d'avoir fait tout l'ouvrage ? Je ne le pense pas. En examinant les propriétés des remedes que les Médecins employent, on ne détruit pas la science de la Médecine. Ni Platon, en affirmant que nous voyons par l'impression de la lumiere solaire sur nos yeux, & que nous entendons par la vibration

Odyſ. x, v. 393.

---

elle fut d'abord trouvée. La meilleure de toutes étoit celle qu'on tiroit des cavernes de Lemnos & de Cappadoce. L'ochre est la terre rouge des ouvriers, brûlée dans des pots de terre neufs, couverts & bien lutés. Plus le feu a été violent, meilleure elle est. Le Melinum est une couleur blanche, qui prenoit son nom de l'île de Melos. C'est une espece de céruse.

que l'air produit dans notre oreille, ne nie sûrement pas que ce ne soit l'intelligence & la sagesse divine qui nous ont donné les organes de la vue & de l'ouie.

Concours des causes efficiente & matérielle dans tous les effets physiques.

En général tout effet, comme je l'ai déja dit, ayant deux causes de son existence, les plus anciens d'entre les théologiens & les poëtes, ne se sont arrêtés qu'à la plus parfaite; ils appliquoient à tout cette maxime commune:

Jupiter est de tout le principe & la fin.

Ils ne pensoient seulement pas aux causes nécessaires & naturelles. Les nouveaux à qui l'on a donné le nom de Physiciens [1], suivant une route contraire, ont perdu de vue cette cause si belle & si sublime, & ont tout fait dépendre des substances corporelles, de leurs affections, de leurs impulsions, de leurs changemens & de leurs températures.

---

[1] Nous avons dit dans le Traité sur l'inscription du Temple de Delphes, p. 36 à la note (e), ce que les anciens entendoient par les Théologiens & les Physiciens. Ces derniers succéderent aux Théologiens; & après eux Socrate, suivant Cicéron, L. I. des Tusculanes, fut le premier qui tourna la Philosophie du côté de la morale.

Ainſi le ſyſtême des uns & des autres eſt incomplet. Les premiers ignorent ou négligent les cauſes matérielles & phyſiques, & les ſeconds, les cauſes efficientes & finales. Celui donc qui nous a le premier fait connoître avec clarté, ces deux genres de cauſes, & a joint à celle qui agit & opere, ſelon les lumieres de la raiſon, un ſujet qui en reçoit néceſſairement l'impreſſion, celui-là juſtifie ſon opinion & la mienne, de toute imputation calomnieuſe. En donnant à la divination, pour ſujet, l'eſprit humain, & pour inſtrument, le ſouffle ou la vapeur qui produit l'enthouſiaſme, nous ne lui ôtons pas l'influence de la raiſon & de la Divinité. D'abord la terre qui produit ces exhalaiſons, & le ſoleil qui donne à la terre les diverſes températures qu'elle éprouve, ſont, par une ſuite de la tradition de nos peres, honorés comme des Dieux. Nous ajoutons enſuite que les Génies préſident à la température, & qu'ils lui donnent plus ou moins d'activité, afin de contenir le délire & l'enthouſiaſme de ceux qui en reſſentent l'impreſſion, de modérer leur eſprit, & de les garantir de tout accident fâ-

cheux. Cette supposition n'a rien d'absurde, rien d'impossible, & ce n'est pas la contredire que d'offrir des sacrifices, de couronner les victimes, & de leur faire des libations, avant que de consulter l'oracle.

Conditions requises dans la victime.

Les prêtres & les ministres chargés d'immoler la victime, de répandre les libations sur sa tête, d'observer son agitation & son tremblement, ne le font que pour s'assûrer, si elle sera agréable au Dieu. Il faut qu'elle soit pure, saine, exempte de toute corruption dans le corps & dans l'ame. Les signes qui font connoître les dispositions du corps, sont faciles à observer. Ils sondent celles de l'ame, en donnant aux taureaux de la farine, & aux porcs, des pois chiches; s'ils refusent d'en manger, c'est une preuve qu'ils ne sont pas sains. Pour la chevre, on la soumet à l'épreuve de l'eau froide. Si elle ne remue pas, on la rejette; parce que cette insensibilité, lorsqu'elle est ainsi arrosée d'eau, prouve que son ame n'est pas dans la disposition où elle doit être. Pour moi, quand il seroit constamment vrai, que la libation bien faite, est un signe que l'oracle donnera sa réponse, & qu'un dé-

faut dans cette cérémonie annonce le contraire, je ne vois pas quelle conséquence on en peut tirer contre ce que j'ai dit plus haut. Toute faculté produit bien ou mal son effet naturel, suivant que les circonstances lui sont favorables ou non. Et comme nous ne pouvons pas juger certainement du caractere de ces circonstances, il est naturel que Dieu nous les fasse connoître par des signes.

Les exhalaisons prophétiques n'ont pas toujours le même degré de force.

Je crois aussi que les exhalaisons qui s'élevent de la terre, n'ont pas toujours la même vertu, & qu'elles sont tantôt plus, tantôt moins fortes; la preuve sur laquelle je m'appuye, a pour témoins une foule d'étrangers, & tous les ministres qui servent habituellement dans ce temple. La chapelle où l'on place ceux qui viennent consulter l'oracle n'est ni bien souvent, ni dans des temps réglés, mais par des intervalles purement fortuits, remplie d'une odeur suave, qui s'exhalant du sanctuaire, comme d'une source abondante, affecte les assistans d'une sensation pareille à celle des plus doux parfums [1]. Il est probable que cette

[1] Le texte ajoute : *& les plus précieux.*

vapeur est excitée par la chaleur, ou par quelque autre cause locale [1].

Si cette opinion paroît manquer de vraisemblance, du moins ne peut-on nier que la Pythie elle-même n'éprouve en divers temps des impressions plus ou moins vives dans cette partie de l'ame qui est frappée de l'esprit prophétique, & qu'elle ne soit pas toujours aussi bien disposée, qu'une harmonie, dont les accords ne souffrent aucune variation. Entre les mouvemens & les affections pénibles qui agissent

La Pythie n'étoit pas toujours affectée de la même maniere.

[1] Il est aisé de voir quelle étoit la source de ces odeurs si suaves. Les Prêtres faisoient brûler des parfums agréables dans les chapelles souterraines qui environnoient le sanctuaire ; & ceux qui venoient consulter le Dieu, plongés dans une obscurité profonde, ne pouvoient reconnoître d'où s'exhaloit cette odeur, qu'ils ne manquoient pas, dans le trouble où ils étoient, d'attribuer à la présence du Dieu qui venoit inspirer la Pythie. D'ailleurs en ne le faisant pas régulièrement pour tous, ni à des temps réglés, ils donnoient à cet effet naturel un air plus extraordinaire & plus divin. Il y a apparence que les personnes les plus qualifiées & les plus riches étoient à cet égard beaucoup mieux traitées, que le commun des consultans.

ſur ſon corps, & pénétrent juſqu'à ſon ame, il en eſt beaucoup qu'elle ſent, & un plus grand nombre qui lui ſont inconnus; lorſqu'elle en eſt ſaiſie, il ſeroit mieux pour elle de ne pas approcher du ſanctuaire, pour y prêter ſon miniſtere au Dieu; parce qu'elle n'a pas alors toute la pureté néceſſaire, & qu'elle eſt comme un inſtrument bien fait à la vérité, & bien ſonore, mais qui n'eſt pas d'accord. Le vin n'affecte pas toujours de même un buveur, ni le ſon de la flûte, un homme ſujet à l'enthouſiaſme. L'un & l'autre ſe livrent plus ou moins à leur impreſſion, ſuivant la diſpoſition différente où ils ſe trouvent.

L'imagination eſt dépendante des diſpoſitions du corps.

De toutes les facultés de notre ame, l'imagination eſt celle qui paroît dépendre davantage des altérations du corps, & en ſuivre les variations. Rien ne le prouve mieux que les ſonges. Tantôt notre ſommeil eſt agité par des viſions de toute eſpece; tantôt nous ſommes à cet égard dans le calme le plus profond. Nous connoiſſons tous Cléon de Daulie [1], qui aſſure que

[1] Daulie ou Daulis étoit une ville de la dans

dans tout le cours de sa vie, & elle a été déja assez longue, il n'a pas eu un seul songe. Dans des temps plus reculés, Thrasymede d'Hérée fut, dit-on, de même [1]. Cela vient du tempérament. Les mélancholiques au contraire ont fréquemment des songes & des visions; & s'ils y ajoutent plus de foi que d'autres, c'est que leur imagination se portant successivement sur une foule d'objets, elle rencontre quelquefois juste, comme à force de tirer de l'arc, on frappe quelquefois le but [2]. Lors donc que l'imagination & la faculté divinatrice se trouvent en rapport

---

Phocide, qui prit son nom de la Nymphe Daulis, fille du fleuve Céphise. Ce fut dans cette ville que Philomele & Progné servirent à Térée les membres de son fils. Ce Cléon ne m'est point connu.

[1] Turnebe croit que Plutarque rapporte ce fait de Thrasymede, d'après Théopompe. Hérodote, Pomponius Méla & Pline, en disent autant des Atlantes. Hérée étoit une ville d'Arcadie, voisine du Péloponnese.

[2] Comme aussi les Prêtres des Oracles, outre les ressources qu'ils avoient dans la tournure énigmatique de leurs réponses, à force de prédire toutes sortes d'événemens, pouvoient quelquefois rencontrer juste.

avec la disposition de l'esprit prophétique [1], les prophetes sont nécessairement saisis de l'enthousiasme. Si elles sont dans une disposition contraire, ou il n'y a point d'enthousiasme, ou il éclate en un trouble violent, en un désordre convulsif qui le rend absolument sans effet, ou même très-dangereux.

Accident arrivé à une Pythie.

C'est ce qui est arrivé depuis peu à la Pythie qui en a été la victime. Des étrangers étoient venus de loin pour consulter l'oracle. La victime aux premieres libations ne fit aucun mouvement & parut insensible. Les prêtres cependant les continuerent à l'envi les uns des autres, & à force de l'inonder d'eau, ils la firent, quoique avec peine, entrer en convulsion. Qu'arriva-t-il à la prêtresse ? Elle descendit dans le sanctuaire, contre son gré, & avec répugnance. Aux premieres paroles qu'elle prononça, on reconnut à l'âpreté de sa voix, qui sortoit avec l'impétuosité d'un vaisseau que les flots entraînent, que le Dieu n'agissoit point sur elle, & qu'elle étoit saisie d'un esprit muet & malin.

---

[1] Le texte ajoute : *comme avec un remede.*

Enfin n'étant plus maitresse d'elle-même, elle s'élança hors du sanctuaire, en poussant des cris horribles, & se roulant à terre, ensorte que tout le monde prit la fuite, non-seulement ceux qui consultoient l'oracle, mais le prophete Nicandre lui-même, & tous les prêtres qui l'assistoient. Ils rentrerent un moment après, & l'emporterent hors du temple sans connoissance; elle ne vécut que très-peu de jours. Aussi exige-t-on que la Pythie se conserve dans la plus grande pureté, & s'interdise tout commerce avec les étrangers [1]. Les signes qu'ils veulent voir dans la victime, avant que de consulter l'oracle, ont pour objet de s'assurer de la volonté du Dieu, parce que lui seul peut savoir quand elle est assez bien disposée pour soutenir sans danger l'impression de l'esprit divin.

Cet esprit n'agit pas indifféremment

L'esprit prophétique n'agit pas toujours de la même maniere.

[1] C'est-à-dire, avec tous ceux qui n'étoient pas initiés aux mysteres du temple de Delphes. On sent quel étoit le motif de cette défense. La plus légere indiscrétion de la Pythie eût pu tout compromettre, & avoir pour la réputation de l'Oracle & de ses Ministres les plus fâcheuses conséquences.

ſur tout le monde, ni de la même maniere ſur tous ceux qu'il anime. Il eſt, comme on l'a déja dit, pour ceux qui ſont bien diſpoſés, le principe, & comme le foyer des affections qui operent l'enthouſiaſme. C'eſt à la vérité, une faculté divine, mais qui pour cela n'a pas le privilége de ne jamais s'épuiſer ou s'affoiblir & de ſubſiſter à l'infini. Le temps altere toutes les ſubſtances qui ſont dans la région ſublunaire. Nous avons toujours été de ce ſentiment. Il eſt même des philoſophes qui ſoutiennent que celles qui occupent les régions ſupérieures, ne réſiſtent pas à l'action du temps, & qu'incapables de ſupporter une exiſtence éternelle, elles paſſent par des alternatives rapides d'altération & de reproduction. Voilà des queſtions que je vous engage à examiner ſouvent en vous-même, & dont je compte auſſi m'occuper. Elles ſont ſujettes à beaucoup de contradictions & de diſputes. Mais comme le temps ne nous permet pas de les approfondir aujourd'hui, renvoyons-en la diſcuſſion à un autre moment, avec celle des doutes de Philippe ſur Apollon & le ſoleil.

(*a* p. 270.) Strabon rapporte auſſi cette fable, L. IX, p. 289. Il dit que Jupiter fit partir deux aigles, ou, ſelon d'autres, deux corbeaux, l'un de l'orient, & l'autre de l'occident, qui ſe rencontrerent à Delphes. Il ajoute qu'on y voyoit encore de ſon temps un nombril couvert d'un voile, ſur lequel cette fable étoit repréſentée. Il cite Pindare, comme le premier auteur de cette tradition. Le paſſage de ce poëte eſt perdu; mais on en retrouve des traces dans la quatrieme de ſes Odes Pythioniques; & le Scholiaſte, après avoir raconté dans les notes, ce trait fabuleux, dit que, pour en conſerver le ſouvenir, on avoit conſacré deux aigles d'or, dans le temple de Delphes. Cette ville paſſa depuis pour être le milieu de la terre, & on lui donna le nom d'ὀμφαλὸς, nombril. Il y avoit outre cela dans Delphes un lieu particulier appellé le nombril. Quelques auteurs, tels que Varron & Phurnutus d'après lui, ont cru que le mot ὀμφαλὸς, venoit d'ὀμφὴ, *voix divine*, *oracle*, & que Delphes n'avoit porté le nom d'ὀμφαλὸς, qu'à cauſe des oracles qu'on y rendoit.

(*b* p. 270.) Epimenide, ſelon Diogene Laerce, L. I, p. 109, étoit fils de Pheſtus. Plutarque dit ici, & dans la vie de Solon, qu'il étoit né à Pheſtus, dans l'île de Crete. Il eſt d'accord en cela avec Strabon, L. X, p. 330. Il étoit très-habile dans la divination, ſuivant Diogene Laerce, qui rapporte pluſieurs de ſes prédictions, dont quelques-unes ſe trouvent auſſi dans le

premier livre des loix de Platon. Ariſtote vouloit que ſon art eût pour objet, non les choſes futures, mais les événemens paſſés, dont on avoit perdu le ſouvenir. Cependant les prédictions que Platon & Diogene Laerce citent de lui, regardent des événemens futurs, tels que l'arrivée des Perſes en Grece & leur défaite.

(*c* p. 270). Calliſtrate fils de Léon étoit un ſophiſte contemporain de Plutarque, qui dans ſes Propos de table, L. IV, c. 4, vante ſa douceur & ſa générosité. Il étoit intendant des jeux Pythiques pour les Amphyctions, au rapport du même Plutarque. Ib. L. VIII, c. 5. Fabricius dans ſa Bibliotheque grecque, T. IV, p. 57, le croit auteur des deſcriptions de quatorze ſtatues, qui ſont jointes ordinairement aux tableaux des deux Philoſtrates, & qu'on attribue communément à un autre Calliſtrate Rheteur Athénien, beaucoup plus ancien que celui-ci. Les jeux Pythiques inſtitués en l'honneur d'Apollon pour la victoire qu'il avoit remportée ſur Python, ſe célébroient à Delphes vers le commencement du printemps. Ils ne conſiſtoient d'abord que dans des combats de chant & de muſique; dans la ſuite on y admit les exercices de la courſe & de la lutte. Ils furent adoptés à Rome l'an 642 de ſa fondation, ſous le nom de jeux Apollinaires.

(*d* p. 273.) Il me ſemble qu'au lieu de s'étonner de ce prétendu phénomene, ou d'en chercher l'explication, il eſt beaucoup plus ſimple de le nier. Car s'il étoit vrai, il

ne prouveroit autre chose que la supercherie des prêtres qui auroient voulu par un fait qui paroissoit tenir du prodige, accréditer leur oracle. D'après cela, je crois inutile de discuter les explications que vont en donner les interlocuteurs de ce dialogue. D'ailleurs, en n'y supposant pas de la mauvaise foi de la part des prêtres, combien de différence ne pouvoient pas mettre dans la consommation de l'huile, plusieurs circonstances locales & accidentelles, sans qu'il fût besoin de recourir à la diminution des années? Mais dans ce cas, la consommation de l'huile eut dû varier, & être tantôt plus, tantôt moins considérable. Car cette diminution progressive d'année en année, est évidemment une fable.

(*e* p. 275.) Le grec dit; χόα καὶ κοτύλην. C'étoient deux mesures de liquides dont la premiere répondoit au *Conge* des Romains, & contenoit dix livres d'eau, poids romain, c'est-à-dire, près de cinq pintes de notre mesure. La seconde étoit de même poids que l'hemine des Romains, & revenoit à-peu-près à notre demi-setier. Ptolémée, Proclus & Cléomede ont écrit que les anciens se servoient de Clepsydres, ou especes d'Horloges d'eau pour mesurer la grandeur du disque du soleil. Ils rempliſſoient d'eau plusieurs vases d'une mesure déterminée, & observoient la quantité de ces vases qui s'écouloient, pendant que le soleil étoit sur notre horison, & de ceux qui se vuidoient, pendant qu'il parcouroit

l'hémisphere inférieur : ensuite comparant le nombre des uns avec celui des autres, & connoissant déja la grandeur du cercle total que cet astre parcouroit dans les deux hémisphères, ils déterminoient quelle portion de ce cercle étoit égale au disque du soleil. Il falloit apparemment que chaque vase contînt une mesure d'eau proportionnée à une certaine portion du cercle. Mais Ptolémée ne croyoit pas cette mesure bien exacte. Voyez Turnebe, notes sur ce traité.

(*f* p. 275.) Il y a dans le Grec; *ou que cette brique qui, par son inclinaison, fait un angle aigu sur une surface plane.* Cet instrument de Mathématique que les Grecs nommoient πλινθίς, & les Latins, *Laterculum*, à cause de sa forme ressemblante à celle d'une brique, étoit un quarré ou un parallélogramme dont on se servoit comme de cadran. Il paroît, par ce qu'en dit Vitruve, L. IX, c. 8, que sur le plan de cette figure, on traçoit une ligne qui s'appelloit la surface, & sur laquelle tomboit l'ombre équinoctiale. Du milieu de cette ligne, il s'en élevoit une autre, qui sans doute étoit mobile, & faisoit avec la surface un angle aigu, qui marquoit l'élévation du Pole septentrional sur notre horison.

(*g* p. 277.) La route du soleil d'un tropique à l'autre pourroit se retrecir, & la portion du cercle de l'horison contenue entre les deux tropiques, diminuer, sans que pour cela l'année fût plus courte, parce que, comme le dit Ammonius, les cer-

cles paralleles que le soleil décriroit, étant plus grands depuis les tropiques jusques à l'équateur, & acquerant en élévation, ce qu'ils perdroient en largeur, le soleil mettroit plus de temps à les parcourir, & sa révolution seroit aussi longue. La seule différence qui en resulteroit, c'est que les signes des tropiques se trouvant plus rapprochés de l'équateur, & le soleil s'avançant moins vers les Pôles, les étés seroient plus courts & moins chauds pour les pays situés au delà des tropiques.

(*h* p. 281.) Lébadie ville de Béotie située entre l'Helicon & Chéronée, étoit célébre par l'oracle de Trophonius. Nous avons vu dans le traité de la consolation à Apollonius, T. 2, pag. 33, que ce Trophonius, un des plus habiles architectes de son temps, avoit bâti avec son frere Agamede le temple d'Apollon à Delphes; qu'ils demanderent à ce Dieu d'être payés de leur travail; qu'il leur répondit que dans huit jours ils le seroient, & que la septieme nuit ils furent trouvés morts dans leur lit. Pausanias, L. IX, c. 37, raconte différemment la mort de Trophonius. Selon lui, il fut englouti tout vivant dans une fosse voisine de Lebadie, qu'on nomma depuis la fosse d'Agamede. Son tombeau étoit inconnu, lorsqu'une grande secheresse ayant obligé les Béotiens de consulter l'oracle de Delphes, la Pythie leur répondit de recourir à Trophonius leur compatriote, qui rendoit des oracles à Lébadie dans un antre. Ils ne trouverent pas d'abord l'oracle; mais un

essaim d'abeilles qui s'offrit à eux dans ce moment, les guida vers cet antre, où ils le découvrirent. Il leur indiqua les moyens de faire cesser le fléau dont ils étoient affligés. Depuis, Trophonius reçut les honneurs divins, & son oracle devint un des plus célèbres de la Grece.

(*i* p. 282.) Tout ce passage depuis ces mots, *dans le temps de la guerre Médique*, est très-altéré. Il semble par le texte que Mardonius ait consulté ou par lui-même ou par un de ses esclaves, l'oracle de Trophonius; & c'est ainsi que l'ont traduit Turnebe & Xylandre, qui attribuent à cet oracle la réponse en langue étrangere qui fut donnée à ce Barbare, & qui croyent que ces deux oracles dont, à cette époque, la véracité fut reconnue, sont ceux de Trophonius & d'Amphiaraus. Mais Herodote, L. VIII, c. 138, après avoir rapporté les différentes consultations que Mardonius fit faire par un Européen nommé *Mus*, à plusieurs oracles de la Grece, & en particulier à celui de Trophonius, ajoute qu'il alla enfin vers l'oracle d'Apollon Ptous, qui répondit à ce deputé, en une langue étrangere, qu'il dit être celle de Carie, province de l'Asie mineure. D'après ce passage formel, je n'ai pas balancé à corriger le texte de Plutarque & à substituer l'oracle d'Apollon Ptous, à celui de Trophonius. Les notes manuscrites d'Amyot ont proposé cette correction, & Amyot a traduit de même. Le surnom de Ptous étoit venu à Apollon, de Ptous fils d'Athamas

roi de Thebes, lequel donna son nom à une montagne de Béotie, sur laquelle il bâtit un temple à Apollon, qui y eut depuis un oracle très-célébre, comme Plutarque va le dire.

Amphiaraus l'un des sept chefs qui firent le siege de Thebes, pour défendre contre Etéocle, les droits de Polynice, étoit fort habile dans l'art de la divination, ce qui le fit passer pour fils d'Apollon. Pendant la guerre de Thebes, il fut englouti tout vivant dans la terre avec son char. Après sa mort, on lui déféra les honneurs divins, & il eut à Oropie dans l'Attique, sur les confins de la Béotie un temple, & un oracle fort célébre. Ceux qui venoient le consulter, après plusieurs jours d'abstinence & de fréquentes expiations, immoloient à Amphiaraus un belier, sur la peau duquel ils passoient la nuit, & c'étoit pendant leur sommeil, qu'ils recevoient dans des songes les réponses du Dieu. Pausanias L. I, c. 34, & L. II, c. 37, est d'accord avec Plutarque sur la maniere symbolique dont cet oracle fit entendre à l'envoyé de Mardonius, ce qui arriveroit à ce Général.

(*k* p. 283.) Tégyre étoit une ville de Béotie, dont l'oracle eut aussi pendant long-temps une grande célébrité. J'ai déja remarqué dans les observations qui précédent ce traité que la Béotie étoit la contrée de la Grece où il y avoit le plus d'oracles, & où ils étoient le plus en crédit. Ce qui venoit, soit de la pesanteur d'esprit & de la stu-

pidité qu'on reprochoit à ſes habitans, & qui les livroient plus aiſément que d'autres à l'impoſture des charlatans qui s'érigeoient en prophetes ; ſoit du local même du pays qui favoriſoit toutes les ſupercheries dont les prêtres avoient beſoin pour tromper les peuples. Les deux ruiſſeaux ou les deux ſources dont Plutarque parle ici, & dans la vie de Pelopidas, pag. 186, étoient derriere le temple d'Apollon à Tegyre. Leurs eaux très-abondantes, avoient une douceur & une fraîcheur ſingulieres. On diſoit qu'Apollon & Diane étoient nés auprès de ces deux ſources appellées l'une *le palmier*, l'autre *l'olivier*. Leur nom, dont Plutarque ne rapporte pas l'origine, avoit donné lieu à la tradition qui faiſoit naître ces deux divinités au pied d'un palmier & d'un olivier. Mais Plutarque croit cette tradition fauſſe. Il ajoute que la montagne voiſine de Tegyre, ſe nommoit *Delos* ; & delà peut-être auſſi l'opinion généralement établie, que Latone étoit accouchée d'Apollon & de Diane dans l'île de Delos. Cet oracle de Tegyre ne ſoutint ſa célébrité, que juſqu'à la guerre Médique, ſous le prêtre Echecrate, celui qui promit la victoire aux Grecs.

(*l* p. 285.) Il y a dans le texte λέσχη qui ſignifie proprement, *entretien*. Il ſe prend auſſi pour le lieu d'aſſemblée où l'on confere enſemble. Pluſieurs peuples de la Grece avoient dans le temple de Delphes, des chapelles où ils dépoſoient leurs offrandes,

& qui étoient des eſpeces de tréſors. Chacune de ces chapelles portoit le nom du peuple ou de la ville à qui elle appartenoit. Pauſanias parle en particulier de celui des Cnidiens, que ceux de Delphes appellent, dit-il, *Leſchée* ou *le lieu de l'entretien*, parce qu'on s'y aſſembloit autrefois, ſoit pour converſer, ſoit pour traiter d'affaires ſérieuſes. Cette chapelle étoit remarquable par deux tableaux fameux du célébre peintre Polygnote, qui exiſtoient encore du temps de Pauſanias & de Pline, qui nous en ont laiſſé une deſcription très-détaillée. L'un repréſentoit la priſe de Troye, & les Grecs qui s'embarquoient pour retourner dans leur pays; dans l'autre, c'étoit Ulyſſe qui deſcendoit aux enfers pour conſulter l'ame de Tireſias, ſur les moyens de retourner heureuſement dans ſa patrie. Voyez Pauſanias, L. X, c. 25, & ſuivans, & Pline L. XXXIII, c. 13, &c.

(*m* p. 297) C'eſt à Timée plutôt qu'à Platon qu'il faut faire honneur de ce ſyſtême. Ce dernier n'a fait qu'adopter les idées de l'autre ſur la nature des êtres, ſur la formation du monde & des ſubſtances qui le compoſent. Avant Platon ou Timée, pluſieurs philoſophes, & ſur-tout ceux de la ſecte Éléatique dont Parmenide & Zenon furent les deux chefs, n'admettoient qu'un principe unique répandu dans tout l'univers, qui ſe changeoit & ſe modifioit de toutes les manieres. Timée prit pour baſe de ſa doctrine, l'exiſtence de deux êtres éternels qui avoient en eux-mêmes le prin-

cipe de leur activité, l'un intelligent & raisonnable, c'étoit Dieu ; l'autre informe & aveugle dans ses mouvemens, c'étoit la matiere. Dieu ne l'avoit pas créée ; elle étoit, comme lui, éternelle. mais il l'avoit formée, en lui communiquant une portion de sa substance, & elle étoit devenue le sujet, le recipient de toutes les formes, de toutes les qualités propres aux substances particulieres qui sont distribuées dans l'univers.

(*n* p. 297.) Zoroastre surnommé le Mage fut le législateur des anciens Perses. On dispute beaucoup sur le temps auquel il a vécu. L'opinion de ceux qui le font vivre cinq mille ans avant la guerre de Troye, & qui a été suivie par Plutarque dans son traité sur Isis & Osiris, & par Diogene Laerce dans sa préface sect. 2, est visiblement fabuleuse. D'autres le placent six cens ans avant l'invasion de la Grece par Xerxès ; & quelques-uns cinq ou six cens ans avant J. C. Il y a des auteurs qui croyent qu'il y a eu deux Zoroastres ; d'autres en comptent trois, & même jusqu'à six. Ce philosophe admettoit l'existence des Démons ou Génies dont les uns, ouvrage d'Oromase, étoient bons & vertueux, les autres mauvais & malfaisans avoient été produits par Arimane, le mauvais principe. Plutarque a exposé cette doctrine de Zoroastre dans le traité d'Isis ; & M. Anquetil a prouvé que son exposé est conforme à ce que contiennent les livres de ce législateur, tels qu'ils les a trouvés chez

les Parſes actuels dépoſitaires de l'ancienne doctrine des Mages. Voyez Mémoires de Litterat. T. XXXIV, pag. 376, & ſuivant. Cette doctrine étoit auſſi celle d'Orphée & des Egyptiens; on peut dire même, de preſque tous les peuples inſtruits qui ſe l'étoient tranſmiſe les uns aux autres, & dont la premiere ſource étoit la tradition orale qui remontoit aux auteurs du genre humain, & qui après s'être conſervée pendant pluſieurs ſiecles parmi les adorateurs du vrai Dieu, avoit enſuite été conſignée dans les divines Ecritures.

(*o* p. 300.) Les mots d'*âge*, & de *ſiecle* ſe prenoient chez les anciens dans des acceptions différentes. Les uns l'entendoient d'un eſpace de ſept ans, Zenon, ſelon Cenſorinus, de trente, Heraclite, de vingt-cinq, ou de trente, comme Plutarque va le dire. D'autres donnoient au ſiecle cent huit ans. Mais je ne crois pas avoir vu ailleurs qu'on bornât à un an la durée du ſiecle. Il y a apparence que Plutarque qui a vu qu'en ſuppoſant la vie de l'homme de 70 ans, ce qui en eſt la durée ordinaire, les Démons devroient vivre ſix cens quatre-vingt mille quatre cens ans, ce que bonnement il ne pouvoit pas même propoſer, a imaginé, contre toute vraiſemblance, comme M. de Fontenelle l'obſerve dans ſon hiſtoire des oracles, de fixer la durée du ſiecle à un an, afin de trouver pour la vie des Démons un réſultat qui parût moins impoſſible à admettre, mais qui au fond n'eſt pas plus raiſonnable. Dans le texte d'Héſiode,

il nomme les Nymphes, mais ce ſont des Démons que Plutarque l'entend, comme toute la ſuite le prouve. L'expreſſion Grecque que je rends par *âge*, ſignifie proprement *génération*, & dans l'acception ordinaire, on entend par ce terme une durée de trente ans.

(*p* p. 302.) C'eſt d'après Timée que Platon fait uſage de ces nombres pour la création de l'ame. Le premier avoit pris pourbaſe de ſon ſyſtême, les proportions harmoniques que Pythagore avoit découvertes par haſard, en paſſant auprès d'une forge dont il obſerva que les marteaux rendoient pluſieurs conſonances de l'échelle muſicale. Timée appliqua les degrés de cette échelle à l'ame du monde; & les aſtres qui en faiſoient les divers degrés, étoient placés à des diſtances du centre de l'univers, marquées par les proportions des nombres 1, 2, 3, 4, 8, 9, & 27, nombres qui, ſelon lui, avoient la plus grande vertu, 1 étant le point ou le germe de tous les nombres, 2 & 3 étant les nombres linéaires ou ſimples, pairs & impairs, 4 & 9 étant les premiers quarrés, 8 & 27, les premiers cubes, en tout ſept, dont le dernier eſt la ſomme des ſix autres; nombre ſaint, nombre parfait, par onze raiſons qu'on peut voir dans le commentaire de Macrobe ſur le Songe de Scipion. Ainſi les poſitions des aſtres, & les proportions de l'ame du monde étoient les mêmes & ſe correſpondoient mutuellement. Voyez l'hiſtoire des cauſes premieres par M. l'abbé

Batteux, pag. 263, & 264.

(*q* p. 302.) Les Stoïciens prétendoient que dans des succeſſions de temps conſidérables le monde étoit tour-à-tour détruit & renouvellé, tantôt par le déluge, & tantôt par le feu. C'étoit cette opinion que quelques auteurs, par une interprétation plus ſubtile que vraie, ſelon Turnebe, vouloient trouver dans les écrits d'Héſiode, d'Orphée & d'Heraclite, en attribuant à ces écrivains, une doctrine à laquelle ils n'avoient peut-être jamais penſé. Au reſte, ce paſſage eſt très corrompu, & les conjectures que quelques ſavans ont propoſées, faute de ſecours de la part des manuſcrits, n'y ſuppléent que très-imparfaitement. On ne voit guere de liaiſon entre ce que Plutarque vient de dire ſur les différentes acceptions du mot *âge* ou génération, avec cet embraſement univerſel du monde qu'enſeignoient les Stoïciens. Peut-être Plutarque parle-t-il de cette deſtruction de l'univers, pour montrer que les Nymphes ou les Démons ne devoient pas vivre auſſi long-temps qu'on le ſuppoſoit, puiſque cet embraſement devant avoir lieu pluſieurs fois, & conſumer avec toutes les ſubſtances humides, les Nymphes elles-mêmes, celles-ci ne pouvoient pas parvenir à l'âge de 9720 ans. La fin du paſſage eſt ſur-tout très-difficile à entendre; & c'eſt-là que le texte doit avoir ſouffert plus d'altération. Il me ſemble que pour achever ſon raiſonnement Cléombrote auroit dû dire, qu'il n'admettoit ni cette deſtruction du monde, ni

d'autres effets auſſi peu vraiſemblables ; & qu'il ne croyoit pas qu'on dût fixer la durée ordinaire de la vie de l'homme à cent huit ans, puiſque ſuivant Héſiode, les corneilles vivant neuf fois plus que les hommes, & les cerfs, quatre fois plus que les corneilles, ce ſeroit donner à ces animaux une vie infiniment trop longue.

(*r* p. 304.) Ce paſſage eſt également altéré. Xylandre en a averti dans ſes notes, & a montré qu'en s'attachant au calcul du texte, on auroit pour produit 4100, & non pas 9720. Turnebe a traduit la phraſe telle qu'elle eſt, ſans y ajouter aucun éclairciſſement. Camerarius qui a joint quelques notes à celles de Turnebe, propoſe, pour faire cadrer les calculs partiels avec la ſomme totale, de lire ainſi : συμβαίνει μὲν ἐκ τῶν ἀπὸ τῆς δεκάδος, καὶ τῶν ἀπὸ τῆς μονάδος τεσσάρων, &c. c'eſt-à-dire qu'en prenant les quatre nombres qui précédent la dixaine, 6, 7, 8, 9, qui font trente & les quatre premiers en commençant par l'unité, 1, 2, 3, 4, qui font dix, on a 40. Mais ces mots ἐφεξῆς τετράκις γενομένων τεσσάρων, ſuppoſent une multiplication, qui doit produire une ſeconde fois 40, puiſque Plutarque dit, que de l'une & de l'autre maniere, on a 40 pour produit ; & en effet, en prenant quatre fois τετράκις, les quatre premiers nombres, 1, 2, 3, 4, qui valent dix, on a encore 40. Ainſi la premiere quarantaine ſe fait par addition συνθέσει, & la ſeconde par multiplication ; τετράκις γινομένων τεσσάρων. La leçon des notes manuſcrites d'Amyot qui après τετράκις γινομένων

proposent de lire, ἡ δεκάκις τετράκις, ou *dix fois quatre*, revient au même pour le sens. Je l'ai suivie dans ma traduction; en rapportant néanmoins ici celle de Camérarius, parce qu'elle sert au développement du texte: d'autant que cette double maniere de calculer par addition & par multiplication, étoit regardée par les anciens, comme une propriété remarquable dans les nombres qui en étoient susceptibles. Il y a encore une correction à faire sur le mot τριγωνοειδέστα, qui signifie *réduit en triangle*. Le nombre 40, résultat de deux premieres opérations, réduit cinq fois en triangle, ne donne pas pour produit 9720, comme Xylandre l'a fait voir. Le même Camerarius conjecture qu'il faut lire πεντάκις τριπλασιοειδέστα, *triplé jusqu'à cinq fois*; opération qui donne précisément le produit indiqué dans le texte. Car trois fois 40 donnent 120; trois fois 120, font 360; trois fois 360, font 1080. Trois fois 1080 font 3240, & enfin pour cinquieme & derniere multiplication, trois fois 3240 donnent 9720. J'ai suivi cette correction qui ne fait qu'un très-léger changement dans le texte, & qui s'accorde avec le nombre marqué par Plutarque.

(*s* p. 308.) Plutarque a rapporté aussi ce passage d'Hésiode dans son traité d'Isis & d'Osiris, où comme ici, il n'en cite qu'une partie, & ne copie même pas les propres termes du poëte. Je vais le traduire en entier, tel qu'on le voit dans l'ouvrage des travaux & des jours V. 120 & suivans, parce qu'on y trouvera le sentiment d'Hésiode sur la na-

ture des bons Génies, énoncé d'une maniere plus exacte que dans la citation de Plutarque. Après avoir fait le tableau de la vie heureuse que les hommes menoient dans l'âge d'or, le poëte ajoute :

Quand la terre eut reçu leur dépouille mortelle,
Du souverain des Dieux la puissance éternelle
En fit autant d'esprits doux, bienfaisans, humains
Qui des foibles mortels dirigent les destins.
D'un voile ténébreux l'obscurité profonde
Les cache à nos regards. Ils parcourent le monde,
Pesent nos actions, nos vertus, nos erreurs,
Et des bienfaits des Dieux sont les dispensateurs.
Tel est l'heureux emploi de leur pouvoir suprême.

On voit que, selon Hesiode, ces Génies dont Plutarque fait des êtres d'une nature supérieure à celle des mortels, n'avoient été que de purs hommes, dont les peuples, en reconnoissance de leurs bienfaits, ou par admiration pour leurs vertus, avoient fait, après leur mort, des divinités du second ordre, qui étoient comme des médiateurs, entre les Dieux & les hommes.

(*t* p. 313.) Les Mythologistes disent presque tous qu'Apollon tua près de Delphes un serpent nommé Python, que les poëtes, au rapport de Pausanias, disoient avoir été préposé par la Terre à la garde de l'oracle, & qui prédisoit aussi l'avenir. Mais Pausanias rapporte ensuite, comme une tradition commune, que ce prétendu serpent étoit un habitant du voisinage de Delphes nommé

Dracon, que ce Dieu avoit tué à coups de flèches, & dont le cadavre, ayant pourri dans le lieu même, fit donner à la ville de Delphes le nom de *Pytho*, qu'elle porta en effet pendant quelque temps, & qui vient du mot Grec πύθεσθαι, qu'on employoit autrefois pour σήπειν, *pourrir*. *V.* Pausanias L. IX, pag. 619, 620. La fable ajoutoit qu'Apollon, après avoir tué ou le brigand Python, ou un serpent de ce nom, alla, par ordre de Jupiter, se purifier dans la vallée de Tempé. C'est cette tradition fabuleuse que Plutarque regarde comme contradictoire aux cérémonies qui se pratiquoient à Delphes. Strabon qui d'après l'historien Ephore, rapporte L. IX, pag. 281, ces divers récits, les traite tous de fables absurdes. Macrobe L. I des Saturnales, c. 17, explique physiquement cette tradition de la naissance des Dieux, & en particulier de celle d'Apollon.

(*u* p. 315.) Nous avons vu dans les questions Grecques T. IV, pag. 19 & suiv. qu'on célébroit à Delphes tous les neuf ans trois grandes solemnités, dont l'une, appellée *Septerium*, étoit une représentation du combat d'Apollon contre le serpent Python, & de la fuite de ce Dieu, ou de la poursuite qu'il fit de ce monstre, après le combat. C'étoit pendant cette solemnité qu'on dressoit dans le parvis du temple, la tente dont parle ici Plutarque, sans doute en mémoire du fait que Strabon rapporte, Loc. cit. d'après le même Ephore; que lorsqu'Apollon eut mis à mort le brigand qui ravageoit

les environs de Delphes, les habitans de cette ville mirent le feu à sa tente; événement, ajoute Strabon, dont ils renouvellent encore le souvenir. L'enfant qui portoit les torches, & qui ensuite étoit condamné à errer de pays en pays, & à souffrir la peine de la servitude, jusqu'à ce qu'il eut été purifié à Tempé, seroit, d'après la tradition fabuleuse, l'image d'Apollon, obligé d'aller subir dans cette vallée, les expiations par lesquelles devoient nécessairement passer, ceux qui avoient commis un meurtre. Mais Plutarque rejette cette interprétation, & ne croit ni à la fuite de ce Dieu, ni à ses expiations. Il pense que tout cela avoit rapport à quelque crime commis par ce brigand. Mais il ne substitue par une interprétation plus sûre, à celle qu'il condamne, & il ne propose que des conjectures vagues & incertaines sur l'événement dont cette solemnité pouvoit être la figure.

(*x* p. 318.) Plutarque dans son traité d'Isis & d'Osiris, a cité les vers d'Empedocle qu'il ne fait qu'indiquer ici. Je vais les rapporter, afin d'éclaircir la doctrine d'Heracléon. Empedocle prétend que les Démons sont punis des fautes qu'ils commettent.

Au vaste sein des mers, le ciel les précipite.
Sur la terre, la mer les rejette à l'instant.
Par la terre, lancés dans le soleil brûlant,
Au tourbillon des airs, ils sont rendus encore.
Ainsi chaque élément les reçoit, les abhorre.

Leur punition dure jusqu'à ce que leurs

fautes soient entiérement expiées par ces divers supplices. Alors ils sont rendus à leur premiere nature, & rétablis dans leurs fonctions.

(y p. 323.) Ce récit, ou plutôt cette fable a été rapportée aussi par Eusebe L. V. c. 16. Il s'en servoit contre les païens, pour leur prouver qu'ils avoient eux-mêmes reconnu que plusieurs de leurs oracles avoient cessé après la naissance de J. C., & que ne connoissant pas la véritable cause de ce silence, ils l'attribuoient à la mort des Démons ou des Génies qu'ils regardoient comme les auteurs des oracles. Ce n'est pas sûrement qu'Eusebe regardât cette histoire comme vraie. Elle porte trop évidemment tous les caracteres d'une fable, pour qu'un écrivain aussi judicieux pût s'y méprendre. Il ne l'employoit que comme un moyen de conviction avoué par ses adversaires eux-mêmes. Quelques auteurs ont adopté ce récit, & frappés de la circonstance dans laquelle on le plaçoit, qui étoit précisément l'époque de la mort de J. C, ils ont cru ou que Dieu lui-même faisoit annoncer d'une maniere miraculeuse la mort du Sauveur, ou que les Démons à qui cette mort enlevoit l'empire qu'ils avoient usurpé sur les hommes, s'avertissoient réciproquement, par l'organe de ce pilote, d'une nouvelle si désespérante pour eux; & de-là les plaintes & les gémissemens qui suivirent l'annonce que Thamus en fit.

Mais aucun de ces deux sentimens ne paroît admissible. Il n'est pas vraisemblable

que Dieu, pour faire connoître aux païens la mort de J. C., ait choisi un moyen si extraordinaire, & qui ne semble pas s'accorder avec la voie que Dieu avoit prise d'instruire les hommes, par la mission des Apôtres, des grands mysteres opérés pour leur salut. D'ailleurs si ce grand Pan étoit J. C. comme ces auteurs le prétendent, l'objet de ce prodige auroit été inutile. Car personne ne prit ce mot de Pan dans son véritable sens. Les savans que Tibere consulta, décidérent tous que c'étoit le fils de Mercure & de Penelope, & du temps même de Plutarque, c'est-à-dire à la fin du premier siecle de notre ére, personne ne l'entendoit autrement. C'est la réflexion que M. de Fontenelle fait d'après Vandale. On ne crut pas même que ce fut ce Pan qui, selon Macrobe L. I Satur. c. 22, étoit reconnu pour le Dieu de *Tout*, comme son nom l'indique, pour le maître souverain, non-seulement des bois & des forêts, mais de la nature entiere. Ainsi ce miracle auroit été absolument perdu pour ceux à qui dans cette supposition, il paroissoit destiné.

Si ce grand Pan étoit un Démon, pourquoi les autres Démons avoient-ils recours à un mortel pour s'instruire les uns les autres de sa mort? Ils ont assez de moyens de se communiquer réciproquement leurs pensées, sans employer des organes étrangers. Est-il probable d'ailleurs qu'ils aient voulu apprendre eux-mêmes aux hommes, leurs propres malheurs, & leur faire connoître la foiblesse de leur nature qui ne les

exempte

exempte point de la mort ? On objecte que Dieu les y forçoit. Mais cette contrainte de la part de Dieu ne pourroit avoir pour fin qu'un grand avantage pour les hommes, comme seroit de leur apprendre la mort de J. C. & les effets salutaires dont elle alloit être suivie pour eux. Or nous venons d'observer que ce but auroit été manqué, puisque personne ne reconnut J. C. sous le nom du grand Pan, & que tous ceux qui entendirent parler de ce prodige, se décidèrent pour le Pan fils de Mercure. Ne balançons donc pas, malgré l'autorité de Plutarque, & celle des autres philosophes dont il invoque le témoignage, à traiter cette histoire d'apocryphe, & de la ranger au nombre de ces fables dont l'antiquité étoit remplie. On peut voir, pour de plus grands détails, ce qu'en ont écrit Vandale pag. 432 & suiv. M. de Fontenelle, dissert. premiere, ch. 6, & le P. Baltus, part. premiere, pag. 17 & suiv.

(*i* p. 325.) Le récit de Démétrius est encore plus ridicule que la fable du grand Pan. Plutarque, dans un autre endroit le rapporte bien plus au long, & il est étonnant que nulle part, il n'en ait fait sentir la puérilité. Dans le traité que je viens de citer, il appelle *Ogygie* ville dans laquelle Saturne étoit enchaîné, & il la place à cinq journées de navigation de la grande Bretagne. Cette île pourroit bien être celle qui, selon Pomponius Méla, est dans la mer Britannique, en face du pays habité par les *Osismiens*, peuple des côtes maritimes de

De fac. in orb. lunæ.

la petite Bretagne. Il donne à l'île le nom de *Sena*, & dit qu'elle étoit fameuse par l'oracle d'une divinité gauloise, dont le temple étoit desservi par neuf prêtresses qui faisoient vœu de virginité perpétuelle. (*aa* p. 326.) Les Epicuriens admettoient un vuide infini en étendue, & un plein infini en nombre. Ce vuide étoit contenu, & le plein partagé en corpuscules solides & inaltérables, appellés par cette raison *atomes*, ou *insécables*. Comme l'espace est infini en étendue, & les atomes, infinis en nombre, il seroit aussi ridicule, disoit Metrodore de Lampsaque disciple d'Epicure, de prétendre qu'il n'y eut qu'un monde, que de dire que dans un champ immense, semé de bled, il ne se trouveroit qu'un épi. Non-seulement il y a plusieurs mondes, mais il y en a une infinité, d'une infinité d'especes, & une infinité de chaque espece, tous formés par le concours fortuit des atomes, & se détruisant par la dispersion de ces mêmes atomes. Avant Epicure, les partisans du système des atomes leur donnoient au moins une sorte de vie, un mouvement spontané, un sentiment fourd dont on pouvoit tirer quelque parti pour les especes animées. Mais Epicure eut peur même de cette vitalité. N'ayant pour objet unique que d'assurer à ses disciples une tranquillité absolue dans tous les états possibles de l'homme, il craignit qu'ils n'entrevissent quelque sujet d'allarme dans des atomes dont la vie auroit été indestructible. Qui sait si à cette vie, il n'auroit point tenu quelque degré de sensibilité. Il étoit plus sûr & plus net de rendre purement

méchanique la compoſition du monde, & de ſes parties, malgré l'abſurdité qu'il y avoit à tirer du haſard & du méchaniſme ſeul, la raiſon, la ſageſſe, le ſentiment & la vie. Hiſtoire des cauſes prem. p. 367 & ſuiv. (*bb* p. 326.) Voici comment Lucrece, le fidele interprete de la doctrine d'Epicure, parle de ces images que Plutarque appelle εἴδωλα, que le poëte Latin rend par *ſimulacra, effigiæ*, Ciceron par *imagines*, & le nouveau traducteur de Lucrece que je vais copier, par, *ſimulacres*. « Apprenez qu'il exiſte des êtres auxquels je donne le nom de *ſimulacres*. Des eſpeces de *membranes* détachées de la ſurface des corps qui envoltigeant au haſard dans l'atmoſphere, effrayent nos eſprits le jour comme la nuit, & leur préſentent ces figures monſtrueuſes, ces ſpectres, ces phantômes, dont l'apparition nous arrache ſouvent au ſommeil.... Je dis donc que de la ſurface de tous les corps émanent des *effigies*, des figures déliées, auxquelles conviennent les noms de *membrane* ou d'écorce, parce qu'elles ont la même apparence & la même forme que les corps dont elles s'échappent pour ſe répandre dans les airs.... Mais avec quelle facilité & quelle promptitude ſe forment ces ſimulacres! avec quelle abondance ils ſe détachent & s'échappent ſans ceſſe des objets! Les ſurfaces de tous les corps ſont autant de ſources intariſſables d'émanations qui arrivées aux objets extérieurs, pénétrent les uns, comme les étoffes, ſont diviſées par les autres ſans

en réflechir l'image, comme par les bois & les rochers. » Traduct. de Mr. de la Grange, T. II. pag. 12 & suiv. Le traducteur observe que quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel Epicure a su faire valoir une hypothese aussi ridicule en apparence, la foule de probabilités sur lesquelles il a établi l'existence de ses simulacres, & l'adresse avec laquelle il les a pliés à tous les phénomenes de la vision, qu'il explique par cette théorie, ainsi que tout le mécanisme des sensations & des idées.

(*cc* p. 332.) On a déjà dit que l'oracle de Delphes avoit été pendant quelque temps commun à Apollon & à Bacchus. Le mont Parnasse & les autres collines que cette montagne renfermoit, étoient, selon Macrobe, consacrés à ces deux divinités, & on leur faisoit alternativement des sacrifices, suivant Pausanias L. IX. pag 619. Dans ces sacrifices on rappelloit les aventures de Bacchus, & ce Dieu avoit un très grand rapport avec Apollon; sur-tout l'ancien Bacchus, différent de celui que les Grecs faisoient fils de Jupiter & de Semelé, & qui étoit né en Béotie. Le premier fils de Jupiter & de Cerès, & selon d'autres, de Proserpine, étoit une divinité de l'Egypte, & sous bien des rapports la même qu'Osiris, dont le culte avoit été apporté en Grece par Melampus, avant que le second Bacchus y fût même connu. Voyez Hérodote, L. II, §. 49, & Mémoires de Littérat. T. III, pag. 248.

(*ddp.* 333.) Ces grandes années dont parle Plutarque, étoient fort célébres chez les anciens, & devoient leur origine à l'Astrologie. Servius sur le vers sixieme de la quatrieme Eclogue de Virgile dit que les philosophes prétendoient qu'après la grande année ou l'année périodique, tous les siecles étant finis, toute la nature devoit se renouveller, les astres revenir à un même point du firmament, & recommencer leur revolution, le monde entier reprendre une nouvelle existence, & les hommes eux-mêmes être reproduits de nouveau, pour recommencer une vie semblable à celle qu'ils avoient déja menée. M. de la Grange, dans ses notes sur Lucrece, T. I, pag. 409, observe que cette doctrine redoutable & extravagante, née chez les Chaldéens, s'étoit répandue dans toute l'Asie, avoit pénétré dans l'Egypte, avoit été reçue avec transport par les Druides & les prêtres du Nord; que les Grecs l'avoient communiquée aux Romains, & que toutes les sectes des Philosophes en étoient imbues. On n'étoit pas d'accord sur la durée de ce période. Les uns le restreignoient à cinq mille ans; d'autres lui en donnoient dix mille, cent mille, quelques millions. D'après ce que Plutarque dit ici que celui qui avoit tué Python, passa hors de ce monde neuf périodes de grandes années, au bout desquelles il revint, entiérement purifié, & reprit la direction de son oracle, je croirois qu'il ne donnoit pas une aussi grande étendue à ces périodes, ou que ses grand-

des années n'étoient pas celles dont on vient de parler.

(*ee* p. 333.) Ce que nous voyons ici de Typhon & d'Osiris, de Saturne & d'Uranus, ou du ciel, prouve que dans l'origine, le culte de ces deux dernieres divinités étoit venu d'Egypte, & que c'étoit leurs aventures qu'on représentoit dans les cérémonies & les sacrifices du temple de Delphes. Mais les idées de la mythologie Egyptienne avoient été fort défigurées par les traditions que les Grecs y avoient ajoutées, afin d'effacer la trace de la premiere source de leur culte religieux, & de faire croire qu'ils en étoient les auteurs. Car la doctrine sacrée des Egyptiens ne connoissoit point de Saturne & d'Uranus, tels que les Grecs les représentoient. Saturne étoit le Vulcain de l'Egypte, ou bien Serapis, & même quelquefois Anubis. Pour Uranus, il leur étoit absolument inconnu. Nous aurons occasion de revenir sur ces idées, dans le traité d'Isis & d'Osiris, où toute la fable de Typhon, de sa jalousie contre Osiris, & de la maniere dont il le fit périr est rapportée & expliquée fort en détail. Je n'ai point vu ailleurs le combat de Saturne & des rois de Lycie. L'exil de ce Dieu dans un autre monde (en supposant que ce soit la vraie leçon de ce passage qui est altéré, & pour lequel j'ai suivi la correction de Turnébe) cet exil peut avoir rapport à la fable que Démétrius a racontée plus haut sur le séjour de Saturne dans une des îles Britanniques où ce Dieu avoit été précipité

& plongé dans un profond sommeil qui lui servoit de lien.

(*ff* P. 334.) Eusèbe, en citant ce passage, au lieu de σκληρὸς, *durs, cruels*, lit σκιρὸς, *faits de plâtre ou de marbre*; & Xylandre a adopté cette derniere leçon parce qu'il pense que les statues de ces Dieux pouvoient être faites de l'une ou de l'autre de ces matieres. Il trouve de la difficulté à admettre que les Lyciens eussent donné le nom de cruels à des Dieux dont ils avoient substitué le culte à celui de Saturne, qu'ils avoient d'abord honoré d'une maniere spéciale, d'autant que ces Dieux étoient pour eux indigenes, & que Saturne leur étoit étranger. D'ailleurs c'étoit plutôt Saturne qu'ils auroient dû appeller cruel, puisqu'il avoit tué des princes qui leur étoient chers. Xylandre, enfin, pour soutenir sa leçon, s'autorise du surnom de Minerve *Sciophorienne*, & du nom du mois de Juin appellé chez les Athéniens, *Scirophorion*. Mais cette derniere preuve n'est pas d'une grande autorité pour l'opinion de Xylandre. On a vu dans les préceptes de mariage, T. II, pag. 187, qu'on donnoit au nom du mois, & au surnom de Minerve une origine très-différente de celle que Xylandre rapporte pour appuyer sa conjecture. Turnebe & M. Reiske ont conservé la leçon ordinaire, mais sans dire les raisons qu'ils ont eues de la préférer à celle d'Eusèbe. Si celle du texte est la vraie, le surnom de cruels, auroit pu être donné à ces Dieux, à l'occasion de quelque calamité publique, dont le

pays auroit été frappé, après le meurtre de ces princes par Saturne. Dans ce cas, on aura, pour les appaiſer, ſubſtitué leur culte à celui de Saturne, & ce dernier aura été chargé d'exécrations dans les nouvelles cérémonies, d'où l'uſage ſe ſera introduit chez les Lyciens de faire des imprécations contre leurs ennemis ſoit publics ſoit particuliers, par le nom de ces Dieux, qui auront reçu le ſurnom de durs ou ſeveres, par le double motif & du fléau qu'ils avoient envoyé, & des imprécations qu'on faiſoit en leur nom.

(*gg* p. 336.) Ce paſſage eſt extrêmement difficile; & cette difficulté tient, je crois, à quelque altération que je ſoupçonne dans le texte, mais dont je n'ai trouvé aucune trace dans les manuſcrits. Ce que Plutarque donne comme particulier à Platon, ne peut pas regarder l'opinion de ce philoſophe ſur l'unité du monde, puiſqu'Ariſtote enſeigne formellement la même doctrine. Ce qu'il y a dans ce ſentiment de particulier à Platon, tombe-t-il ſur la vraiſemblance qu'il accordoit aux raiſons de ceux qui admettoient cinq mondes, un pour chaque élément? c'eſt ce que je ne puis décider. D'un autre côté, cet éloignement qu'on attribue aux autres philoſophes pour la pluralité des mondes, ſouffre auſſi de la difficulté. Car il y en avoit pluſieurs qui étoient dans ce ſentiment; & Platon lui-même, quoique d'un avis différent, trouvoit aſſez de vraiſemblance dans cette opinion; il rejettoit ſeulement cette infinité de

mondes, très-embarrassante à expliquer. Je ne saurois déterminer quelle est à cet égard la véritable pensée de Plutarque. J'ai adopté dans le dernier membre de cette phrase, une conjecture des notes manuscrites d'Amyot, où au lieu de ἐπὶ τὴν ὕλην, qui ne présente pas un sens clair, on lit ἐφ' ἵνας, en sous-entendant κόσμους. Cette correction donne plus de suite au raisonnement de Plutarque. Selon lui, les autres philosophes ne vouloient pas admettre la pluralité des mondes, parce qu'en sortant de l'unité, ils craignoient de tomber dans une infinité sans bornes, qui leur paroissoit inexplicable. Et en effet, dès qu'on supposoit qu'il pouvoit y en avoir plus d'un, il n'y avoit plus de raison pour en borner le nombre.

(*hh* p. 337.) Proclus dans son commentaire sur le Timée de Platon, rapporte d'après Plutarque l'opinion de cet étranger sur le nombre des mondes. Il dit qu'au milieu de ce triangle, réside tout ce qui peut être saisi par l'intelligence; que sur chaque côté du triangle sont soixante mondes, & à chacun des angles, un monde tel que celui que nous habitons; ensorte que les trois mondes qui sont aux trois extrémités, dominent sur les autres, dont ils sont les conducteurs, parce que les angles sont plus faits pour commander & pour conduire, que les côtés. J'ai rapporté ce passage de Proclus, parce qu'il diffère un peu de celui de Plutarque. Platon dans son Phèdre, T. III, pag. 248. parle aussi de ce champ

de la vérité, qu'on a, dit-il, un grand empressement de découvrir. Dans ce monde qui est l'empire de l'opinion & de l'erreur, tout est incertain, & nous sommes toujours exposés à nous tromper. Mais le monde intelligible où sont les formes & les modeles de toutes les substances, est la région & le domaine de la vérité. Ce que Plutarque ajoute sur le temps & sur les ames humaines que leur vertu fait admettre à la contemplation de ces grands objets, est conforme aussi à la doctrine de Platon. Voyez son Timée, pag. 37, & 38.

(*ii* p. 346.) Tout ce morceau hérissé d'une dialectique fort obscure, offre d'autant plus de difficultés, qu'il est altéré en plusieurs endroits. Les notes manuscrites d'Amyot ont proposé, pour le rétablir, quelques conjectures, auxquelles Xylandre, Turnebe & M. Reiske, ont joint les leurs. J'ai profité des unes & des autres pour tâcher d'en présenter le véritable sens. Malgré cela, je crains fort qu'il n'y reste encore beaucoup d'obscurité, & je vais essayer, en développant la pensée de Plutarque, de la rendre plus intelligible. Lamprias veut établir qu'il y a plusieurs mondes; & voici, je crois, l'argument dont il se sert pour le prouver. Tous les êtres d'une même espece, ont entre eux un rapport commun par lequel ils se ressemblent: c'est ce qu'on appelle, en termes de l'école, l'idée du genre. Ils ont aussi une propriété, une qualité particuliere, qui fait que chaque être, chaque individu est tel, & par laquelle il est dif-

dingué de tous les autres individus de la même espece. C'est l'idée de différence. Ainsi tous les hommes ont entr'eux des rapports communs qui constituent leur espece; mais chaque homme en particulier est un individu, distinct & séparé de tous les autres. Or l'idée de monde renferme une dénomination commune, & une qualité ou propriété particuliere. Donc l'idée de monde suppose qu'il en existe plusieurs qui sont tous de même espece, mais qui sont séparés & distincts les uns des autres. Cet argument est en forme. Mais la seconde proposition, sur laquelle porte toute la difficulté, est avancée sans preuve. On ne démontre point que l'idée de monde soit celle d'une qualité, d'une propriété particuliere qui convienne à plusieurs individus de même espece. Il semble plutôt qu'elle renferme toutes les qualités, toutes les propriétés existantes, puisque le monde est l'universalité des êtres & des substances qui existent, avec toutes leurs modifications. Le mot *univers* dont on se sert pour l'exprimer, présente cette idée. Son rapport avec les substances qui le composent, est donc celui du genre à ses especes. Ainsi la conséquence, qui paroît suivre naturellement de l'idée que renferme le mot monde, ou univers, c'est au contraire qu'il n'y en a qu'un, & qu'il ne peut y en avoir qu'un, puisqu'il contient l'universalité des êtres créés, & qu'il est composé de tous les genres, de toutes les especes, de tous les individus qui existent. La preuve

tirée des autres individus, dont aucun n'eſt unique, que Lamprias emprunte d'Epicure & qu'on trouve dans Lucrece, L. II, v. 1076, n'eſt ici d'aucune force, puiſque le monde n'eſt point un individu, mais l'aſſemblage de tous les individus exiſtans. Il ne répond pas mieux à l'objection qu'il ſe fait enſuite; que puiſqu'il n'y a qu'une ſeule terre & une ſeule mer, il ne doit y avoir auſſi qu'un ſeul monde. On diviſe, dit-il, la terre & la mer en pluſieurs parties qui portent le même nom, & qui ſont de même nature; or la partie du monde n'eſt pas le monde même; ce ſont deux choſes de différente nature. Cette réponſe change l'état de la queſtion. Il ne s'agit plus de genre, de différence & de propriété, mais d'un tout & de ſes parties. La mer ſe diviſe en pluſieurs parties; mais cette diviſion ne porte que ſur les lieux que ces parties occupent, & non ſur la différence d'élémens dont elles ſont compoſées. La mer a dans ſes parties les plus éloignées les unes des autres, les mêmes qualités, les mêmes propriétés; ou s'il y a quelques différences, elles tiennent à des circonſtances locales. Ainſi les mers particulieres ne ſont que des parties d'un même tout. Dans le monde, ſi, abſtraction faite de tout autre rapport, on ne conſidere que le tout & les parties, il n'y a plus ni genre, ni différence, ni propriété, mais ſeulement grandeur & petiteſſe, ou poſitions relatives. La terre & la mer, le firmament & les étoiles ſont des parties du monde, & en ſuppoſant qu'on créât

étant d'étoiles & de planetes qu'il en existe actuellement, ce seroient de nouvelles parties d'un même tout, & non pas de nouvelles especes ; elles ne formeroient point un monde nouveau, qu'on pût considerer comme différent en nature de celui qui existe actuellement, & faisant un monde à part.

(*kk* p. 347.) Aristote supposoit que les cinq essences qui, selon lui, composoient le monde, avoient par elles-mêmes de toute éternité, leurs qualités actives & en action, en vertu desquelles elles avoient pris leurs positions. Il en concluoit comme par une conséquence nécessaire, non-seulement que le monde est unique, & qu'il est impossible qu'il y en ait plusieurs, mais encore qu'il s'est formé de lui-même, nécessairement & de toute éternité. C'est une opinion qu'Aristote établit dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & en particulier L. I. de coelo, c. 8. 9, & 10. Voyez l'histoire des causes premieres, pag. 339.

(*ll* p. 348.) Ce passage a paru altéré à Xylandre, à Turnebe, à Amyot, & à M. Reiske. Les uns ont entendu d'Aristote, ces mots de Lamprias : τὸ δὲ κενὸν ἀναιρετέον τῶν φύσιν λόγων. Les notes d'Amyot proposent de lire ἀνωθεν, en l'appliquant aux philosophes qui admettoient le vuide. Elles font plusieurs autres changemens au texte, & rendent ainsi toute la phrase. τὸ δὲ τῷ βιαίου τῶν φύσιν λόγων ἀνωθεν τὰ κάτω κινεῖ μᾶλλον, ἄπορον τὸ κενόν. Amyot les a suivis dans sa traduction. Mais, encore dit-il, *que par force quelqu'un*

d'eux nous contraignit d'admettre un milieu au vuide, il eſt impoſſible de comprendre & d'imaginer la différence de mouvement des corps vers icelui. Mais il me ſemble qu'il eſt beaucoup plus naturel de l'appliquer à Ariſtote, puiſque c'eſt contre lui, & non contre les philoſophes partiſans du vuide, que le raiſonnement de Lamprias eſt dirigé. Je n'ai fait aucun changement au texte, parce qu'il m'a paru que tel qu'il eſt dans toutes les éditions, & dans les manuſcrits que j'ai conſultés, il ne préſentoit pas un ſens plus obſcur que ceux des quatre autres interpretes, qui ne ſont pas à beaucoup près ſans difficulté. Le ſens que j'ai ſuivi ne les leve pas toutes. Car cette digreſſion ſur la pluralité des mondes eſt hériſſée d'une Dialectique ſi épineuſe & ſi obſcure, que je n'ai garde d'entreprendre de la débrouiller, d'autant qu'Ariſtote, dans l'endroit où il parle de ce triple mouvement des corps, L. I. de cœlo, c. 2, n'explique point ce qu'il entend par ce milieu.

(*mm* p. 350.) C'eſt l'opinion d'Ariſtote que Lamprias attaque ici. Ce philoſophe diſoit qu'il y avoit deux ſortes de mouvement; l'un rectiligne du centre à la circonférence, ou de la circonférence au centre, produit par la peſanteur ou la légéreté abſolue ou relative des ſubſtances: l'autre, circulaire, pour la ſubſtance qui n'eſt ni peſante ni légere. La portion de la matiere ſublunaire qui étoit douée d'une légéreté abſolue, formoit par ſon mouvement rectiligne du cen-

tre à la circonférence, la sphere du feu élémentaire. Celle qui avoit la pesanteur absolue, eut le mouvement rectiligne de la circonférence au centre; c'est la sphere de la terre; deux masses entre lesquelles se trouverent nécessairement l'air & l'eau qui ont à la fois la pesanteur & la légéreté relative; l'air étant plus pesant que le feu, & plus léger que l'eau; l'eau étant plus légere que la terre, & plus pesante que l'air. Ainsi il y eut d'abord autour du centre quatre especes de corps principes ou élémentaires, renfermés sous l'orbite de la lune, la terre, l'eau, l'air & le feu, où ils éprouvent différens changemens successifs, tant par les contrariétés réciproques de leurs qualités, que par l'action des astres dont les allées & les retours périodiques ramenent aussi des différences périodiques dans ces élémens. Au dessus de la sphere sublunaire, dans l'espace céleste, où regnent les Dieux, est une cinquieme nature ou *quinteſſence*, qui se meut circulairement, parce qu'elle n'est ni grave, ni légere, qui n'est sujette à aucune altération, parce qu'elle ne rencontre rien qui lui soit contraire. Ainsi Ocellus avoit pris pour principes actifs dans le monde sublunaire, les quatre qualités contraires inhérentes aux élémens, le chaud, le froid, le sec, & l'humide. Aristote trouva que les mêmes effets pouvoient être produits par la gravité & la légéreté. Hist. des caus. prem. pag. 336, &c.

(*nn* p. 351.) M. la Grange dans ses notes sur le livre premier de Lucrece, T. I, pag.

344, fait à l'occasion du vuide des anciens la réflexion suivante. « Voilà une de ces questions auxquelles la philosophie ancienne se livroit avec d'autant plus de plaisir, qu'elle donne moins de prise à la raison. Elle présente deux faces que Lucrece distingue soigneusement, l'infinité de l'espace, & l'infinité de la matiere. La premiere question ne souffroit guere de difficulté. Presque tous les philosophes admettoient un espace infini. » Il n'en étoit pas de même de l'infinité de la matiere, sur laquelle les opinions étoient très-partagées. L'objection tirée de la pierre qu'on suppose suspendue hors du monde, est dirigée contre ceux qui n'admettoient point au delà du monde, un espace ou un vuide, dans lequel il pût exister des corps. Ils auroient répondu sans doute que n'y ayant point d'espace hors du monde la pierre ne pouvoit pas même y être supposée, puisque les corps ne peuvent être que dans un lieu, & le lieu que dans l'espace. Le raisonnement que Lamprias fait sur la pierre, Lucrece dans son premier livre, v. 967, le fait d'une flêche qu'il suppose lancée avec force par un homme qui seroit placé aux limites de l'espace occupé par les corps.

(oo p. 352.) Epicure donnoit à ses atomes un mouvement de pesanteur ou de gravitation qui s'exerçoit du haut en bas, & qui étoit une qualité inhérente à la nature même de l'atome. Mais il admettoit aussi en eux un mouvement de déclinaison occasionné par la rencontre & le choc mutuel des atomes, &

qui s'exerçoit en tout sens. Sans cette déclinaison, dit Lucrece, les atomes ne se seroient jamais ni rencontrés, ni heurtés, & jamais la nature n'auroit rien produit. C'étoit, comme l'observe M. la Grange, un des côtés les plus foibles du système d'Epicure. Aussi est-ce par là que tous ses adversaires l'ont attaqué. v. *Cic. de finib. de fato.* Ils avoient à la vérité beau jeu. Ils combattoient une supposition gratuite que Lucrece n'appuye sur aucune raison, sinon que la déclinaison des atomes est nécessaire à son système, que sans elle il ne peut expliquer la formation d'aucun être. Mais les adversaires d'Epicure n'avoient-ils pas à craindre qu'il ne les attaquât eux-mêmes sur la tendance vers un centre commun qu'ils supposoient dans les corps tout aussi gratuitement? Si, comme on le croit communément, les anciens reconnoissoient tous une matiere préexistante, ne devoient-ils pas dèslors avouer son infinité? puisque ne devant l'être qu'à elle-même, elle ne pouvoit être bornée par rien..... Si donc Epicure les eut pressés sur cette tendance vers un centre commun, n'auroient-ils pas été aussi embarrassés à expliquer ce que c'est que ce centre, qu'Epicure l'étoit à rendre raison de la déclinaison de ses atomes. Trad. de Lucr. T. I, pag. 351, 352.

(*pp* p. 355.) En convenant avec Plutarque que la Providence divine pourroit suffire à gouverner plusieurs mondes, il me semble que la comparaison dont il se sert, manque de justesse. Les choses qu'il met en pa-

rallele, ſont d'une nature abſolument différente. Dans la ſuppoſition qu'il fait de pluſieurs mondes exiſtans dans le grand tout de l'univers, chaque monde, quant à ſa ſubſtance, à ſa compoſition & à ſa forme, ſeroit independant de tous les autres, avec leſquels ils n'auroit de commun que d'être conduit & dirigé par une même intelligence. Mais une armée, une aſſemblée civile, un chœur de danſe ou de muſique, ſont le réſultat de la réunion de pluſieurs membres, qui ſont partie d'un ſeul tout, dont on ne peut les ſéparer, ſans en rompre l'unité, & en troubler l'harmonie. Quoique conſiderés ſéparément, chacun d'eux ait ſa vie & ſon activité propres, néanmoins pris collectivement, ils ſont tous néceſſaires à l'intégrité du corps dont ils ſont membres, & qui n'eſt cenſé complet, que par l'union de toutes les parties dont il a été d'abord formé. Mais dans la pluralité des mondes ſuppoſés, ou pourroit en ſupprimer un, ou même pluſieurs, ſans que les autres en ſouffriſſent, parce qu'ils ne ſont pas des parties néceſſaires d'un même tout.

(qq p. 357.) Les Epicuriens que Lamprias a ici en vue, admettoient des dieux qu'ils plaçoient dans les vuides qui ſe trouvoient néceſſairement entre le nombre infini de mondes que ces philoſophes ſuppoſoient. Il s'étoit échappé dans ces vuides quelques atomes infiniment ſubtils. C'étoit-là; & de ces atomes que s'étoient formés les

dieux, semblables à des reseaux infiniment déliés, terminés par un simple trait, comme les figures monogrammes. Assis, oisifs, sans aucun mouvement, dans leur retraite solitaire, regardant sans intérêt les mondes qui se pressent autour d'eux, ils jouissent de la félicité d'Epicure; non toutefois sans quelque inquiétude de se voir froissés par la compression des mondes, & peut-être anéantis par la dispersion de leurs atomes dans le vuide, Hist. des caus. prem. pag. 367. Il faut avouer que c'étoit-là une belle théogonie, & qu'Epicure avoit une grande idée de la Divinité. Les philosophes que Lamprias attaque dans la phrase suivante, sont les Stoïciens qui n'admettoient qu'un seul monde, auquel Dieu étoit intimement uni, & qui passoit par des alternatives continuelles de destruction & de renouvellement : système moins ridicule & moins mépriſable que celui d'Epicure, mais qui au fond n'est guere plus raisonnable.

(ss p. 371.) Le triangle rectangle dont il s'agit ici est un triangle scalene dont on suppose qu'un des côtés vaut trois, la base quatre, & la sou-tendante cinq. La perpendiculaire trois & la base quatre multipliées chacune par elle-même donnent l'une neuf, & l'autre seize, qui égalent vingt-cinq. Ainsi le nombre cinq, qui multiplié par lui-même donne aussi vingt-cinq, vaut seul autant que les deux nombres qui le précédent. On attribue à Pythagore l'invention de ce triangle, dont

Platon parle avec admiration. Plutarque ajoute que cinq eſt le premier nombre qui ſoit en proportion ſeſqui-altere. Ce mot en géométrie & en arithmétique exprime un rapport entre deux lignes, deux nombres, &c. dans lequel une de ces grandeurs contient l'autre une fois, & une demi-fois. Ainſi les nombres 9 & 6 ſont entr'eux en raiſon ſeſquialtere. Car 6 eſt contenu une fois & une demi-fois dans 9. Mais je ne vois pas comment le nombre cinq peut être le premier qui ſoit en raiſon ſeſqui-altere. Il me ſemble que cette propriété convient plutôt au nombre trois qui contient deux une fois & une demi-fois, & forme ainſi le premier, la proportion ſeſqui-altere. Elle ne convient même pas du tout au nombre cinq, à moins que Plutarque ne la lui attribue, parce qu'il contient les nombres deux & trois, qui ſont les premiers en raiſon ſeſqui-altere. Mais j'avoue que ce ſens me paroît un peu forcé; & j'ai peine à croire que ce ſoit-là ce que Plutarque a voulu dire.

(*tt* p. 372.) Timée dans ſon ouvrage ſur l'ame du monde, appelle Mercure & Vénus les compagnons du ſoleil. Ces deux planetes, dit M. l'Abbé Batteux, dans ſes remarques ſur Timée, pag. 106, dont les apparitions, tantôt avant, tantôt après le ſoleil, ont conduit les modernes au ſyſtême qui place le ſoleil au centre du monde, étoient fort embarraſſantes pour ceux qui y mettoient la terre. Quelques

anciens les faisoient tourner autour du soleil dans des épicycles, comme la lune autour de la terre, selon les systêmes modernes. Vénus, dit Cicéron, dans son livre II de la nature des Dieux, c. 20, ne s'éloigne jamais du soleil, soit qu'elle le précéde, soit qu'elle le suive, que de ce qu'il faut d'espace pour deux constellations. Mercure ne laisse jamais plus d'intervalle que ce qu'il faut de place à une constellation, entre le soleil & lui, soit qu'il marche devant ou après.

(*un* p. 376.) Les élémens séparés les uns des autres & distribués dans les différentes substances qui composent le monde, n'existent point dans cette simplicité primitive, où on ne peut les considérer que par abstraction. Selon Timée, pag. 37 de l'édition de M. l'Abbé Batteux, les deux extrêmes qui sont la terre la plus pesante des élémens, & le feu le plus léger de tous, ont été fortement liés par deux milieux, l'air & l'eau, selon l'analogie qui a la vertu de se maintenir elle-même, & ce qui lui est soumis. Car si les parties liées n'eussent été que des surfaces, un milieu auroit suffi; mais étant des solides, il en a fallu deux. Dieu a donc combiné deux moyens avec deux extrêmes, afin que le feu fût à l'air comme l'air à l'eau, & l'eau à la terre; & alternativement que le feu fût à l'eau, comme l'air est à la terre; & dans un autre sens encore que la terre fût à l'eau, comme l'eau est à l'air, l'air au feu, & encore que la terre fût

à l'air, comme l'eau est au feu; de maniere que ces corps étant égaux en puissance, les rapports de leurs forces fussent toujours géaux. Ainsi ce monde est un, par la liaison toute divine qu'y a mise l'analogie. L'air & l'eau, comme servant de milieu, aux deux autres élémens, durent se trouver plus souvet mêlés & combinés ensemble.

(*xx* p. 383.) Il n'est personne qui ne sente la différence de ces deux facultés, & par conséquent le peu de justesse de la comparaison que fait ici Lamprias. La mémoire est le souvenir des choses passées qui à la vérité n'existent plus, mais dont l'image a été gravée en nous, soit par la vue, soit par l'ouie, qui en ont fixé les traces dans notre imagination qui se les représente au besoin. Cette image qu'elles ont laissée en nous, est une sorte d'être. Mais l'avenir n'a pas encore d'existence pour nous, & nous ne saurions en avoir aucune idée. Nous pouvons quelquefois le pressentir par nos conjectures en jugeant des effets qui doivent naturellement naître des causes actuellement existantes, & dont un esprit fin accoutumé à refléchir, à comparer les événemens, saisit les rapports & les conséquences. Mais ce n'est point là prédire l'avenir.

(*yy* p. 388.) Plusieurs écrivains ont rapporté l'origine de l'oracle de Delphes, entre autres Pausanias & Diodore de Sicile. On a vu dans les observations qui précédent ce traité, la maniere dont ce dernier la ra-

conte. Pausanias, L. X, pag. 617, donne à entendre qu'elle étoit fort obscure, fort incertaine, pour ne pas dire totalement inconnue, & mêlée de fables dont l'imagination des poëtes l'avoit ornée. Après avoir dit que cet oracle avoit appartenu successivement à plusieurs divinités, il rapporte la tradition de ceux qui disoient que des bergers s'étant approchés de l'antre, où l'oracle fut depuis établi, ils se sentirent tout-à-coup frappés par des exhalaisons qui s'élevoient du sein de la terre; & inspirés par Apollon, ils se mirent à prédire l'avenir. Il paroît que c'est cette tradition que Plutarque a suivie.

(*tt* p. 391.) On voit que Plutarque désigne ici cette espece de pierre connue autrefois sous le nom d'*Asbeste*, & aujourd'hui sous celui d'*Amiante* ou de l'incombustible. M. Valmont de Bomare dans son dictionnaire d'histoire naturelle, dit que c'est une matiere fossile, composée de filets très-déliés, plus ou moins longs, appliqués longitudinalement les uns contre les autres, en maniere de faisceau, & dont les extrêmités semblent avoir été tranchées avec un couteau. L'amiante ne se calcine point par l'action du feu. On la file & on en fait une toile qu'on jette au feu, sans craindre qu'elle se consume; au contraire elle s'y blanchit; de sale & crasseuse qu'elle étoit, elle en sort pure & nette. Du temps des anciens Grecs & des Romains, on brûloit dans ces toiles les corps des rois, pour que leurs cendres ne se mêlassent

pas à celle du bûcher. Du temps de Plutarque l'Amiante étoit devenu très-rare. Pline dit qu'on le faiſoit venir de l'Inde. Aujourd'hui il eſt très commun en Europe. Le plus beau ſe trouve dans l'île de Corſe. Il y en a en Siberie, & beaucoup en France dans la vallée de Campan près des Pyrénées.

(*aaa* p. 393.) Mopſus fils d'Apollon & de la prophéreſſe Manto, au rapport de Strabon, L. XIV. pag. 464, & de Rhacius roi de Claros, ſuivant Pauſanias, L. VII. pag. 400, étoit un célébre devin qui, après ſa mort, fut mis au rang des dieux. Il eut un temple & un oracle fameux à Malle ville de Cilicie dans l'Aſie-Mineure. J'ai parlé dans les obſervations de cette maniere de conſulter les oracles par des billets cachetés. Les Mythologiſtes nomment deux Amphiloques, l'un fils d'Amphiarans & frere d'Alcméon, qui ſe diſtingua au ſiége de Thebes; l'autre fils d'Alcméon & neveu du précédent, eut pour mere Manto fille de Tireſias. Son oracle étoit auſſi à Malle en Cilicie, comme il paroît par Lucien in Philoph. & par Dion Caſſius, L. 72. C'eſt ce qui me porte à croire que ces deux oracles n'en faiſoient qu'un, quoique Plutarque les diſtingue. Ce qui ſemble le prouver encore, c'eſt qu'Amphiloque étoit, comme Mopſus fils de la propheteſſe Manto, & qu'il pourroit bien n'être qu'une même perſonne avec ce dernier. Vandale, pag. 570 parle d'un oracle d'Amphiloque en Etolie, mais il ne dit pas ſi cet Amphiloque

philoque étoit le même que celui dont l'oracle étoit en Cilicie.

(*bbb*) Ce tremblement de la victime étoit une condition si indispensable, que lorsqu'il n'étoit pas universel, on inondoit d'eau l'animal, comme Plutarque va le dire. On sent combien cette condition, qu'on exigeoit avec rigueur, favorisoit l'imposture des prêtres. Il dépendoit toujours d'eux de faire ensorte que le tremblement de la victime fût ou ne fût pas complet, suivant qu'ils en avoient besoin. Ils pouvoient le suspendre, lorsqu'ils vouloient découvrir, sur le compte de ceux qui venoient les consulter, des particularités qui pussent les guider dans leurs réponses. Lorsqu'ils avoient tiré ou d'eux-mêmes, ou des personnes de leur suite, toutes les lumieres qu'ils désiroient, & que leurs conjectures pouvoient passer auprès des gens crédules & superstitieux, pour de véritables prédictions, alors ils étoient sûrs de déterminer le tremblement général de la victime par les flots d'eau dont on l'inondoit.

(*ccc*) C'est dans son Phédon, pag. 98 que Platon réprend Anaxagoras de ce qu'après avoir dit que le monde avoit été formé par une cause intelligente, (vérité que ce philosophe avoit le premier enseignée, ou du moins énoncée plus clairement que les autres) il ne faisoit ensuite aucune usage de cette cause supérieure pour l'arrangement des parties du monde, & n'employoit que des causes physiques & natu-

relles. Anaxagoras ſuppoſoit que lorſqu'il n'avoit été queſtion que d'aſſembler en maſſe, ſans aucune organiſation ordonnée, les élémens, ſoit ſimilaires, ſoit diſſimilaires, le ſeul triage joint à l'impulſion avoit ſuffi, ſans autre opération de l'être intelligent, pour les réunir. Ainſi l'air, l'éther, le feu, les minéraux, les eaux, la terre, toutes les maſſes élémentaires connues ou non connues, ſans alliage ou avec alliage, n'eurent beſoin que d'être portées dans un même lieu, pour y faire corps, par leur contact réciproque. Il ne fallut ni deſſein, ni plan figuré. Mais quand il fut queſtion de former les végétaux, ou les animaux, c'eſt-à-dire, des eſpeces compoſées dans des individus ſujets à des réparations & à des remplacemens, alors il fut néceſſaire que l'art de l'ouvrier ſe joignît à la force d'impulſion. Hiſt. des cauſ. premier. pag. 378, & ſuiv.

(*ddd*) Polygnote né à Thaſe, île de la mer Egée, vivoit dans la XC^e^. Olympiade, & fut le premier, avec Mycon l'Athénien, qui, ſelon Pline, L. XXXV, chap. 35, fit uſage de l'ochre jaune, & employa quatre couleurs. Car avant eux, on ne ſe ſervoit que du blanc & du noir différemment nuancés. Nous avons déja parlé du tableau dont il eſt queſtion ici, & de celui qui faiſoit ſon pendant. Ils étoient tous les deux dans le *Leſchée* du temple de Delphes, & peints à freſque. Il ſeroit beaucoup trop long de rapporter la deſcription qu'en a fait Pauſanias; mais je

ne puis m'empêcher d'inférer ici la réflexion que M. l'Abbé Gedoyn, traducteur de Pausanias, a faite sur l'inscription citée par Plutarque «. Voilà, dit-il, comme on faisoit les inscriptions, il y a deux mille ans. On n'y cherchoit ni allusions, ni jeux de mots, ni pointes d'esprits, ni brillans d'aucune espece. La pureté du style, la briéveté, la simplicité en faisoient tout le mérite. Le poëte ne s'amuse pas à vanter l'ouvrage de Polygnote, qui se recommandoit assez par lui-même. Il se contente de nous dire le nom du peintre, le nom de son pere, & le nom de la ville d'où il étoit, pour faire honneur & au pere & à la ville d'avoir eu un tel fils & un tel citoyen. Belle leçon pour les modernes! » Nous avons déja vu dans Plutarque plusieurs exemples de cette noble simplicité des inscriptions anciennes.

Fin du Tome cinquieme.

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR,
RUE SAINT JACQUES.

ERRATA.

Page 5, lig. 27, introduit, *lisez* introduite.

Page 6, lig. 7, eussent mis, *lis.* avoient mis.

Page 10, au titre, *lis.* QUE SIGNIFIE CE MOT EI, & ainsi aux autres.

Page 49, lig. 2, après ce mot, l'unité, *mettez*, au lieu du point, une virgule.

Page 85, lig. 19, *Diateſſaron*, lis. *Diateſſaron.*

Page 90, lig. 17 & 18, 486, 487, *lis.* 98 & 99.

Page 128, lig. 7, ne ceſſera, *lis.* ne ceſſera pas.

Page 157, lig. 8, effacez la lettrine (*l*), & transportez-la à la place de la lettrine (*m*), lig. 12, & ainsi des autres.

Page 185, l. 24, après le mot erreur, *mettez* (*y*).

Page 187, lig. 13, Pohycrate, *lis.* Polycrate.

Page 188, lig. 15, aréoles, *lis.* auréoles.

Page 192, lig. 33, Pharsalias, *lis.* Pharsalia.

Page 217, lig. 5, que c'étoit, *lis.* que ce fut.

Page 218, lig. 19, au lieu de p. 153, *lis.* p. 154.

Page 220, lig. 28, p. 154, *lis.* p. 155.

Page 221, lig. 6, p. 155, *lis.* p. 157.

Page 222, lig. 24, p. 157, *lis.* 165.

Page 224, lig. 12, p. 165, *lis.* p. 177, & lig. dern., p. 177, *lis.* p. 178.

Page 225, lig. 20, p. 178, *lis.* p. 180.

Page 226, lig. 9, p. 180, *lis.* p. 185.

Page 290, l. 9, disparution, *lis.* disparition.

Page 301, ligne 9, après ce mot, l'unité, *mettez* une virgule.

Page 343, lig. 6 de la note marginale, n'y en ait eu qu'un, *lis.* n'y en ait qu'un.

Page 361, ligne 9, deux de feu, *lis.* du feu.

P. 363, lig. 11, dodecahedre, *lis.* dodecaedre.

Page 382, ligne 4 de la note, elle les crée, *lis.* elle crée... de nouveau les choses passées.

Page 392, ligne 21, tremblemens de terre, *effacez* de terre.

P. 400, lig. 12 de la note, la barre, *lis.* la base.

543081